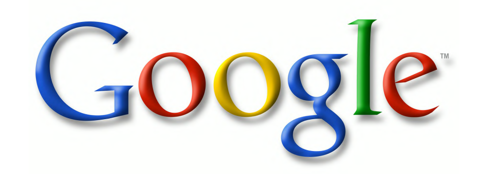
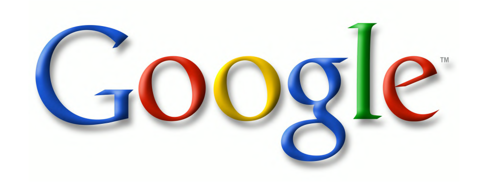
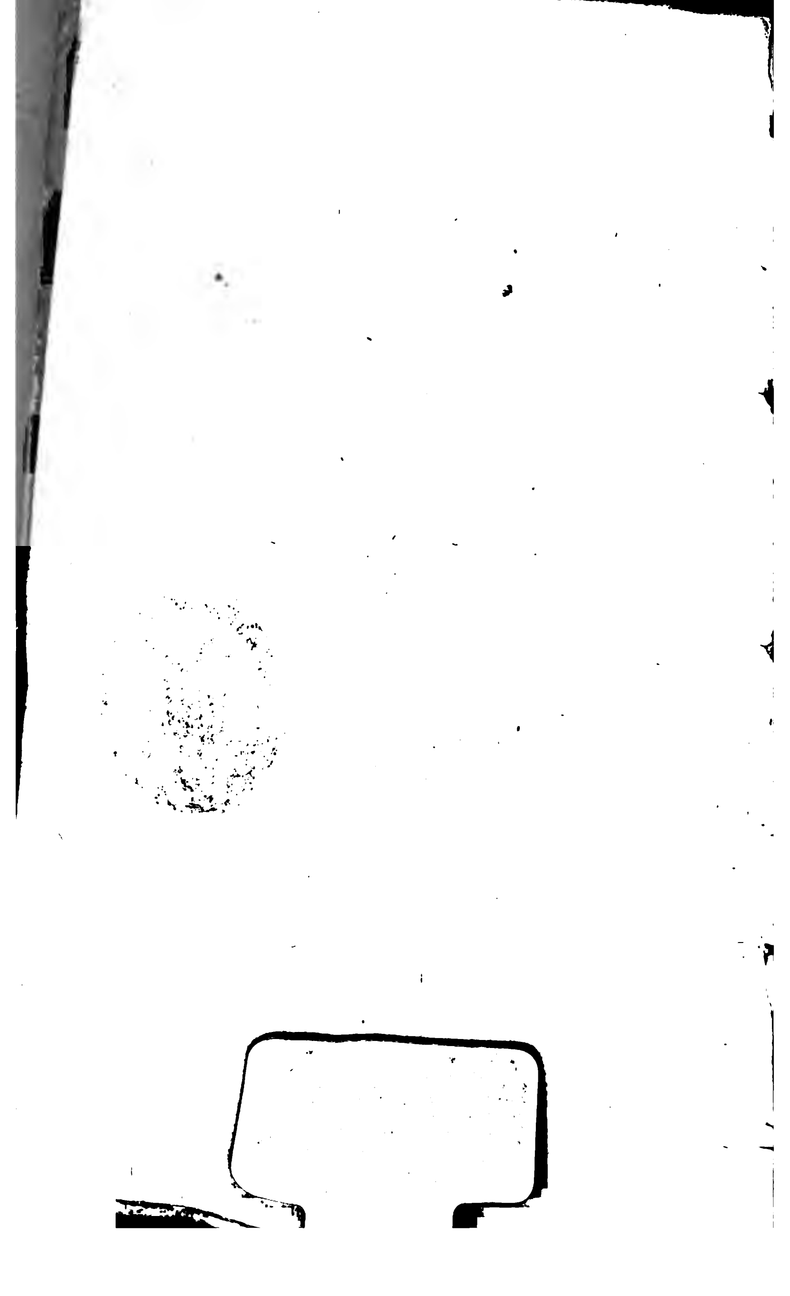








# HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS,

## DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

*Par Mr.* CREVIER, *Professeur Emérite de Rhétorique au Collége de Beauvais.*

## TOME SIXIEME.



*A PARIS,*

Chez DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.

M. DCC. LXXV.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

# LISTE

*Des noms des Consuls, & des années que comprend ce Volume.*

## VESPASIEN, Empereur.

| | |
|---|---|
| SER. GALBA.<br>T. VINIUS. | AN. R. 820<br>De J. C. 69 |
| VESPASIANUS AUGUSTUS II.<br>TITUS CÆSAR. | AN. R. 821<br>De J. C. 70 |
| VESPASIANUS AUGUSTUS III.<br>M. COCCEIUS NERVA. | AN. R. 822<br>De J. C. 71 |
| VESPASIANUS AUGUSTUS IV.<br>TIUTS CÆSAR. II. | AN. R. 823<br>De J. C. 72 |
| DOMITIANUS CÆSAR II.<br>VALERIUS MESSALINUS. | AN. R. 824<br>De J. C. 73 |
| VESPASIANUS AUGUSTUS V.<br>TITUS CÆSAR III. | AN. R. 825<br>De J. C. 74 |
| VESPASIANUS AUGUSTUS VI.<br>TITUS CÆSAR IV. | AN. R. 826<br>De J. C. 75 |
| VESPASIANUS AUGUSTUS VII.<br>TITUS CÆSAR V. | AN. R. 827<br>De J. C. 76 |

An. R. 828 Vespasianus Augustus VIII.
De J. C. 77 Titus Cæsar VI.

An. R. 829 L. Ceionius Commodus.
De J. C. 78 D. Novius Priscus.

An. R. 830 Vespasianus Augustus IX.
De J. C. 79 Titus Cæsar VII.

Tite, Empereur.

An. R. 831 Titus Augustus VIII.
De J. C. 80 Domitianus Cæsar VII.

An. R. 832 Sex. Flavius Silvanus.
De J. C. 81 T. Annius Verus Pollio.

Tom. VI. Page.

5 2 10 20

30

D

40

Maïu

30

Angari
Maimas

Anthedon vel Ag

Bethag

20

Anysu

Raphia

MESURES
Milles, qui sont égaux
et composés de 200
s'évaluans 569 Toise

5 10 20

10 Beth-tapphu

Risin ou Stades, dont 7

Rhino-colura

50 100

Parsaut ou Parasanges.
partant de 2277 Toises 4

5

5 2 10 20



# HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS, DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

## VESPASIEN.

## LIVRE XV.

### §. I.

*Vespasien, Prince digne de notre estime. Cruautés & pillages exercés dans Rome par les vainqueurs. Dernieres étincelles de la guerre civile étouffées. Les titres de la puissance souveraine sont déférés à Vespasien par le Sénat & par le Peuple. Lettre de Mucien au Sénat, blâmée. Helvidius se fait remarquer*

*par quelques avis ſinguliers : ſon caractère. Il a une priſe très-vive avec Eprius Marcellus , accuſateur de Thraſéa. Muſonius attaque P. Céler. Mucien arrive à Rome , & devient ſeul arbitre de tout. Meurtre de Calpurnius Galerianus. Aſſemblée du Sénat le premier Janvier, Domitien Préteur de la ville. Mucien affoiblit Primus : rend le calme à la ville. Diſcours de Domitien au Sénat. Honneurs de Galba rétablis. Commiſſaires du Sénat pour quatre objets importans. Condamnation de P. Céler. Efforts du Sénat pour punir les accuſateurs. Régulus vivement attaqué. Helvidius attaque de nouveau Eprius. Mucien protége les accuſateurs , & les met à couvert. Il s'efforce d'appaiſer le Sénat irrité. Mouvement de ſédition parmi les troupes. Mucien céde à leurs déſirs : mais par adreſſe il reprend ce qu'il avoit accordé. Divers faits moins importans. Mort de Piſon Proconſul d'Afrique , qui étoit devenu ſuſpect à Mucien. La paix rétablie dans la région Tripolitaine. Veſpaſien à Alexandrie. Chagrins que lui cauſe la conduite de Domitien. Bon cœur de Tite. Veſpaſien ne ſe fait pas aimer des Alexandrins. Prétendus miracles de Veſpaſien. Ordre de Veſpaſien pour rebâtir le Capitole. Cérémonie de la premiere pierre.*

SER. GALBA.
T. VINIUS.

An. Rom. 810.
De J. C. 69.

Vespasien, Prince digne de notre estime.

ENFIN, après une longue suite de Princes ou méchans ou imbécilles, nous trouvons un Empereur digne de notre estime, & qui se souvient qu'il est en place pour faire le bonheur des peuples : un Empereur sachant la guerre & aimant la paix, appliqué aux soins du gouvernement, laborieux, sobre, zélateur de la simplicité, respectant les loix & les mettant en vigueur, trop avide d'argent peut-être, mais en usant avec une sage œconomie, porté à la clémence, & ne connoissant point ces défiances ombrageuses qui aménent l'injustice & la cruauté. Nous verrons briller les traits de ces différentes vertus dans le gouvernement de Vespasien, mais seulement quand il prendra lui-même les rênes de l'Empire. Il étoit bien éloigné de Rome lorsque son armée s'empara de cette capitale ; & Mucien qui exerçoit en son absence une autorité absolue, ne se gouvernoit pas par des maximes aussi humaines & aussi équitables que son Prince. D'ailleurs une puissance établie par la guerre civile ne pouvoit manquer de se ressentir dans ses commencemens des voies violentes qui lui avoient donné l'origine.

Cruautés

La (1) mort de Vitellius avoit plutôt fini

(1) Interfecto Vitellio, bellum magis desierat, quàm pax cœperat. *Tac.*

An. Rom. 820. De J. C. 69.

& pillages exercés dans Rome par les vainqueurs.

*Tac. Hist.* IV. 1.

la guerre, que ramené la paix. Les vainqueurs en armes couroient par toute la ville, poursuivant les vaincus avec une haine implacable. En quelque lieu qu'ils les rencontrassent, ils les massacroient impitoyablement. Ainsi les rues étoient pleines de carnage : les places publiques & les temples regorgeoient de sang. Bientôt la licence s'accrut. On se mit à visiter l'intérieur des maisons pour chercher ceux qui s'y cachoient : & malheur à quiconque se trouvoit être grand de taille & dans la force de l'âge : il passoit pour soldat des Légions Germaniques, & étoit sur le champ mis à mort. Jusques-là c'étoit cruauté : l'avidité du pillage s'y joignit. On pénétroit dans les réduits les plus sombres & les plus secrets, sous prétexte que des partisans de Vitellius s'y tenoient cachés. On enfonçoit les portes des maisons : & si l'on trouvoit de la résistance, le soldat s'en faisoit raison avec l'épée. La plus vile populace prenoit part au butin : les esclaves trahissoient leurs maîtres riches, les amis décéloient leurs amis. Partout on n'entendoit que cris de guerre d'une part, plaintes & lamentations de l'autre; & Rome se trouvoit dans la situation d'une ville prise d'assaut : ensorte que la violence des soldats d'Othon & de ceux de Vitellius, autrefois détestée, étoit devenue un objet de regrets. Les (1) Chefs de l'armée victo-

(1) Duces partium accendendo civili bello acres, temperandæ victoriæ impares. Quippe in

rieuse n'autorisoient point ces horribles désordres : mais au lieu qu'ils avoient eu toute la vivacité & tout le feu nécessaires pour animer la guerre civile, ils étoient incapables d'arrêter la licence de la victoire. Car dans le trouble & dans la discorde les plus méchans jouent le premier rôle : la tranquillité & la paix ne peuvent être établies que par la sagesse & la vertu des Commandans. Domitien étoit sorti de son asyle lorsqu'il n'y eut plus de danger, & avoit été proclamé César. Mais un jeune Prince de de dix-huit ans n'étoit guéres en état de se faire respecter, ni même de s'appliquer aux affaires. Les (1) voluptés & la débauche faisoient toute son occupation : c'étoit-là, selon lui, le privilége du fils de l'Empereur. Le soldat ne fut donc point réprimé par autorité, mais s'arrêta par satiété, par honte, lorsque sa fougue fut passée, & eut fait place à des sentimens plus doux.

An. Rom. 820. De J. C. 69.

*Dernieres étincelles de la guerre civile étouffées.*

J'ai rapporté d'avance comment les dernieres étincelles de la guerre civile furent étouffées par la soumission de L. Vitellius & des cohortes qu'il commandoit, par la mort du chef & l'emprisonnement des soldats. Les villes de Campanie s'étoient partagées, comme je l'ai dit, entre Vitellius & Vespasien. Pour rendre le calme au pays,

turbas & discordias pessimo cuique plurima vis : pax & quies bonis artibus indigent. *Tac.*

(1) Stupris & adulteriis filium Principis agebat. *Tac.*

An. Rom. 820. De J. C. 69.

on y envoya Lucilius Baſſus à la tête d'un détachement de cavalerie. A la vûe des troupes, la tranquillité fut rétablie dans le moment. Capoue porta la peine de ſon attachement pour Vitellius. On y mit la troiſieme légion en quartier d'hiver : & les maiſons les plus illuſtres furent accablées de toutes ſortes de diſgraces.

Pendant que Capoue étoit traitée avec cette rigueur, Terracine, qui pour la querelle de Veſpaſien avoit ſouffert un ſiége, & toutes les horreurs auxquelles eſt expoſée une ville priſe d'aſſaut, ne reçut aucune récompenſe. Tant (1), dit Tacite, on ſe porte plus naturellement à payer l'injure que le bienfait : parce que la reconnoiſſance coûte, au lieu que la vengeance devient un gain. Ce fut pourtant une conſolation pour les malheureux habitans de Terracine, de voir l'eſclave qui avoit trahi leur ville pendu avec l'anneau d'or dont l'avoit gratifié Vitellius, & qu'il portoit au doigt.

Les titres de la puiſſance ſouveraine ſont déférés à

A Rome le Sénat fit un décret pour déférer à Veſpaſien tous les titres & tous les honneurs de la ſouveraine puiſſance : & ce décret fut confirmé par les ſuffrages du peuple aſſemblé. J'ai parlé * ailleurs du frag-

(1) Tanto proclivius eſt injuriæ, quàm beneficio vicem exſolvere : quia gratia oneri eſt, ultio in quæſtu habetur. *Tac.*

* *Voyez T. I. note ſur les pages 26 & 27. J'ai ſuppoſé dans cette note, & même j'ai entrepris de prouver que la loi Royale mentionnée dans le Droit étoit un Sénatuſconſulte. Mais, je ſuis perſuadé*

[redacted]
An. Rom. 820.
De J. C. 69.

ment qui nous reste de la loi portée en cette occasion. La ville alors changea de face. La joie avoit succédé aux allarmes, & tous les citoyens se livroient aux plus heureuses espérances, qu'ils fondoient, selon Tacite, sur ce que les mouvemens de guerres civiles commencés en Espagne & en Gaule, ayant ensuite passé par la Germanie & par l'Illyrie, & s'étant enfin communiqués à la Syrie & à tout l'Orient, avoient fait le tour du monde, & sembloient l'avoir expié. Un motif plus solide de bien espérer étoit le caractère connu de Vespasien. La confiance fut augmentée par une lettre de ce Prince, écrite dans la supposition que la guerre duroit encore, & où il prenoit néanmoins le ton d'Empereur, mais sans hauteur, sans faste, parlant de lui-même avec une dignité modeste, & promettant un gouvernement doux, sage, & conforme aux loix. On le nomma Consul avec Tite son fils aîné pour l'année suivante : & la Préture relevée de la puissance consulaire fut destinée à Domitien.

**Vespasien par le Sénat & par le peuple.**

**Lettre de Mucien au Sénat, blâmée.**

Mucien avoit aussi écrit au Sénat : mais sa lettre ne fut point approuvée. On blâmoit la démarche en elle-même, comme trop hardie pour un particulier, qui devoit sçavoir que le Prince seul écrivoit au Sénat. On critiquoit dans le détail divers

*maintenant que c'étoit une loi proprement dite, portée dans l'assemblée du peuple. Je me suis corrigé dans l'*Errata *de l'édition* in-quarto.

articles de la lettre. On trouva qu'il avoit An. Rom. 820. De J. C. 69. mauvaise grace à insulter Vitellius après sa défaite. Mais sur-tout on étoit choqué de ce qu'il déclaroit qu'il avoit eu l'Empire en sa main ; & que c'étoit lui qui l'avoit donné à Vespasien. (1) Au reste, les remarques critiques se faisoient sécretement : tout haut on le flattoit, & on lui prodiguoit les louanges. On lui décerna les ornemens du triomphe, sous le prétexte de cette légére expédition par laquelle il avoit réprimé, comme je l'ai dit, les courses des Daces * & des Sarmates en Mœsie. Antonius Primus fut décoré des ornemens consulaires, & Arrius Varus de ceux de la Préture.

Après que l'on se fut acquitté de ce que l'on croyoit dû à la Maison Impériale, & aux principaux Chefs du parti victorieux, on pensa à la Religion, & l'on ordonna le rétablissement du Capitole.

Toutes ces dispositions sur un si grand nombre d'objets furent comprises dans l'avis du premier opinant, qui passa tout d'une voix, sans autre différence si ce n'est que la plûpart y donnoient leur consentement en un seul mot, au lieu que ceux qui tenoient un rang éminent, ou qui avoient de l'usage dans le métier de la flatterie, s'é-

(1) Ceterùm invidia in occulto, adulatio in aperto, erant.

* *Ici les Sarmates sont nommés seuls par Tacite, au l. III. n. 46. il n'a nommé que les Daces. Je supplée un endroit par l'autre : & ces peuples sont joints ensemble dans le texte de Tacite même, l. IV. n. 54.*

[redacted]
An. Rom. 820.
De J. C. 69.

tendoient en diſcours étudiés. Helvidius Priſcus, alors Préteur déſigné, ſe diſtingua en ſens contraire, mêlant une liberté républicaine à l'hommage qu'il rendoit au Prince. (1) Auſſi ce jour fut-il pour lui la premiere époque d'une grande gloire & de grandes inimitiés. C'étoit un homme ſingulier que Tacite a pris plaiſir à peindre en beau : mais ſur le tableau tracé par cet Hiſtorien, il faut jetter quelques ombres pour le rendre entiérement fidéle & reſſemblant.

Helvidius ſe fait remarquer par quelques avis ſinguliers.

Helvidius étoit né à Terracine, d'un pere qui avoit acquis de l'honneur dans le ſervice, & le grade de premier Capitaine dans une Légion. Cet Officier ſe nommoit Cluvius : ainſi il eſt néceſſaire que le nom d'Helvidius ſoit venu par adoption à ſon fils. Je ne trouve rien de plus probable ſur ce point, que la conjecture de Juſte Lipſe, qui ſuppoſe qu'Helvidius Priſcus, Commandant des Légions ſous Numidius Quadratus Proconſul de Syrie, étoit oncle maternel de celui-ci, & l'adopta. (2) Né avec

Son caractère.

*Tac. IV. Hiſt. 5. & Lipſ. ibid. & ad Agr. n. 45.*

(1) Iſque præcipuus illi dies magnæ offenſæ initium, & magnæ gloriæ fuit.

(2) Helvidius Priſcus... ingenium illuſtre *altioribus ſtudiis* juvenis admodum dedit : non, ut plerique, ut nomine magnifico ſegne otium velaret, ſed quò firmior adversùs fortuita, Rempublicam capeſſeret. Doctores ſapientiæ ſequtus eſt qui ſola bona quæ honeſta, mala tantùm quæ turpia : potentiam, nobilitatem, ceteraque extra animum, neque bonis neque malis rebus annumerant. Quæſtorius adhuc, à Pæto Thraſea gener dilectus, è moribus ſoceri nihil æquè ac libertatem

An. Rom. 820. De J. C. 69.

un génie élevé, le jeune Helvidius se perfectionna par l'étude de ce qui étoit appellé chez les Romains *hautes Sciences*, c'est-à-dire, d'une morale épurée & sublime : & la vûe qu'il se proposoit dans cette étude étoit non de couvrir, comme faisoient plusieurs, d'une réputation éclatante de sagesse un loisir d'inaction, mais de fortifier son courage contre les dangers dans l'administration des affaires publiques. L'école Stoïque lui plut pour cette raison, & il prit avidement des leçons qui lui apprenoient à ne regarder comme bien que ce qui est honnête, comme mal que ce qui est honteux, & à ranger parmi les choses indifférentes la puissance, la fortune, l'illustration, & tout ce qui est hors de nous. Il se maria une premiere fois à une personne dont nous ignorons le nom & la famille, mais qui le rendit pere d'un fils, duquel nous aurons occasion de parler dans la suite. Devenu libre, soit par la mort de sa femme, soit par un Divorce, Thraséa le choisit pour gendre, lorsqu'il n'avoit encore possédé d'autre charge que la Questure. Plein d'estime & de vénération pour un beau-pere si vertueux, Helvidius puisa sur-tout dans le commerce intime qu'il en-

hausit. Civis, Senator, maritus, gener, amicus, cunctis vitæ officiis æquabilis, opum contemptor, recti pervicax constans adversùm metus. Erant quibus appetentior famæ videretur : quando etiam sapientibus cupido gloriæ novissima exuitur. *Tac.*

tretint avec lui le goût d'une généreuse liberté. Uniforme dans toute la conduite de sa vie, il remplit également les devoirs de citoyen, de Sénateur, de mari, de gendre, d'ami : plein de mépris pour les richesses, d'une fermeté inébranlable dans le bien, supérieur aux craintes comme aux espérances. On lui reprochoit d'aimer l'éclat d'une grande renommée : & Tacite, qui convient de ce défaut, l'excuse en observant que l'amour de la gloire est le dernier foible dont se dépouille même le Sage. Ajoûtons qu'il ne sçut pas allier la modération avec la générosité, qu'il ne sentit pas assez la différence entre le tems où il vivoit & celui de l'ancienne République, & que par divers traits d'une liberté inconsidérée il irrita contre lui un Prince qui estimoit & aimoit la vertu.

An. Rom. 820. De J. C. 69.

Ainsi, par exemple, dans la délibération dont il s'agit, son avis fut que la République rebâtît le Capitole, & que l'on priât Vespasien d'aider l'entreprise. C'étoit-là subordonner l'Empereur à la République, & le traiter presque comme un particulier. Les plus sages ne relevérent point cet avis, & l'oublierent. Mais il se trouva des gens qui s'en souvinrent.

Il opina dans les mêmes principes sur un autre genre d'affaire. Ceux qui avoient la garde du trésor public s'étant plaints qu'il étoit épuisé, & demandant que l'on avisât aux voies de modérer les dépenses, le Con-

An. Rom. 820. De J. C. 69.

ſul déſigné premier opinant dit qu'il penſoit qu'un ſoin auſſi important & auſſi délicat devoit être réſervé à l'Empereur. Helvidius vouloit que le Sénat y pourvût. Cette diſcuſſion fut terminée par l'oppoſition d'un Tribun du peuple, Vulcatius Tertullinus, qui déclara qu'il ne ſouffriroit point que l'on prît aucune délibération ſur un objet de cette conſéquence en l'abſence du Prince.

Il a une priſe très-vive avec Eprius Marcellus, accuſateur de Thraſéa.

Helvidius avoit eu peu auparavant dans la même aſſemblée du Sénat une priſe très-vive avec Eprius Marcellus. Dès long-tems ils ſe haïſſoient. Eprius avoit été l'accuſateur de Thraſéa, dont la condamnation à mort entraîna, comme je l'ai rapporté, l'exil d'Helvidius. Ce levain d'animoſité s'étoit aigri au retour d'Helvidius à Rome après la mort de Néron. Il prétendit alors accuſer Eprius à ſon tour : & cette vengeance auſſi juſte qu'éclatante avoit opéré une diviſion dans le Sénat. Car ſi Eprius périſſoit, c'étoit un préjugé contre un grand nombre d'autres coupables, qui avoient comme lui exercé l'odieux métier de délateurs. Cette querelle fit grand bruit : & comme les deux adverſaires avoient du feu & du talent, il y eut des diſcours de part & d'autre prononcés dans le Sénat, & enſuite donnés au public. Cependant Galba ne s'expliquant point, pluſieurs des Sénateurs priant Helvidius de s'adoucir, il abandonna ſon projet, & fut loué des uns com-

me modéré, blâmé des autres comme manquant de constance.

An. Rom. 820. De J. C. 69.

On conçoit bien qu'en cessant de poursuivre son ennemi, Helvidius ne s'étoit pas réconcilié avec lui. La haine réciproque étoit en toute occasion disposée à reparoître : & elle se manifesta au sujet de la députation que le Sénat vouloit envoyer à Vespasien. Helvidius demandoit que les Députés fussent choisis par les Magistrats, après un serment préalable de faire tomber leur choix sur des sujets dignes de représenter la Compagnie. Selon Eprius, qui suivoit l'avis du Consul désigné, ils devoient être tirés au sort, & l'intérêt personnel le rendoit vif pour ce sentiment, parce que s'attendant bien à n'être pas nommé par la voie des suffrages, il ne vouloit pas paroître avoir été rebuté. La dispute s'échauffa, & après quelques altercations ils en vinrent à haranguer en forme l'un contre l'autre. » Pourquoi, disoit Helvidius à son ad» versaire, pourquoi craignez-vous le ju» gement du Sénat ? Vous êtes riche, vous » avez le talent de la parole. Ce sont-là de » grands avantages, si le souvenir de vos » crimes ne vous rendoit timide & trem» blant. Le sort est aveugle, & ne discer» ne point le mérite mais les suffrages & » l'examen du Sénat mettent au creuset la » conduite & la réputation de chacun. (1)

(1) Pertinere ad utilitatem Reipublicæ, pertinere ad Vespasiani honorem, occurrere illi

An. Rom. 820. De J. C. 69.

» Il est utile à la République, honorable » pour Vespasien, qu'on lui présente d'a» bord ce que le Sénat a de membres plus » vertueux, dont les discours réglés par la » sagesse préviennent avantageusement les » oreilles de l'Empereur. Vespasien a été » ami de Thraséa & de Soranus : & s'il » n'est pas à propos de punir les accusa» teurs de ceux qu'il regrette avec nous, » au moins ne doit-on pas affecter de les » montrer dans les occasions d'éclat. Le » jugement du Sénat, tel que je le pro» pose, sera comme un avertissement qui » fera connoître à l'Empereur les sujets di» gnes de son estime, & ceux dont il doit » se défier. Pour (1) un Prince qui veut » bien gouverner il n'est point de secours » plus utile, que de bons amis. Eprius doit » être content d'avoir porté Néron à faire » périr tant d'innocens. Qu'il jouisse de » l'impunité, & des récompenses de ses » crimes : mais qu'il laisse Vespasien à de » plus honnêtes gens que lui. »

Eprius répondoit : » Qu'il n'étoit point » l'auteur de l'avis que l'on attaquoit avec » tant de vivacité. Qu'il n'avoit fait que » suivre le Consul désigné, qui lui-même » se conformoit à une coutume ancienne» ment établie pour exclure la brigue,

quos innocentissimos Senatus habeat, qui honestis sermonibus aures Imperatoris imbuant. *Tac.*

(1) Nullum majus boni imperii instrumentum, quam bonos amicos. *Tac.*

» que souvent introduisent dans ces sortes » de choix la flatterie pour les uns, la haine » contre les autres. Qu'il ne voyoit au- » cune raison de s'écarter des usages re- » çus, ni de convertir en affront pour les » particuliers l'honneur que l'on rendoit à » l'Empereur. Que les distinctions étoient » inutiles, lorsqu'il s'agissoit d'un devoir, » commun à tous, & pour lequel tous suffi- » soient également. Que l'attention vrai- » ment nécessaire étoit bien plutôt d'éviter » de blesser par la fierté & par l'arrogance » l'esprit d'un Prince, qui dans un nouvel » avénement observoit tout, & ne pou- » voit manquer d'être susceptible de quel- » que inquiétude. *Pour* (1) *moi*, ajoûtoit Eprius, *je me souviens de la condition des tems dans lesquels je vis, de la forme du gouvernement établies par nos peres. J'admire l'antiquité, je me conforme à l'état présent. Je désire de bons Princes, je les supporte tels qu'ils sont. La condamnation de Thraséa ne doit pas plus être imputée au discours que je fis alors, qu'au jugement du Sénat. Notre ministère étoit un voile derriere lequel la cruauté de Néron se jouoit du public: & la faveur auprès d'un tel Prince n'a pas été moins orageuse pour moi, que l'exil peut avoir été triste pour d'autres. En un mot, je*

An. Rom. 820.
De J. C. 69.

(1) Se meminisse temporum quibus natus sit, quam civitatis formam patres avique instituerint: ulteriora mirari, præsentia sequi: bonos Imperatores voto expetere, qualescumque tolerare. *Tac.*

An. Rom. 820. De J. C. 69.

*laisse à Helvidius la gloire d'égaler par sa constance & par son courage les Catons & les Brutus. Quant à moi, je fais partie de ce Sénat qui a souffert la servitude.* (1) *Je conseille même à Helvidius de ne point s'élever au-dessus de l'Empereur, & de ne pas prétendre réformer par ses leçons un Prince âgé de soixante ans, comblé d'honneurs, & pere de deux fils qui sont dans la force de l'âge. Si les méchans Empereurs veulent une domination sans aucunes bornes, les meilleurs mêmes souhaitent que la liberté se contienne dans une juste mesure.*

Quoiqu'Eprius fût un malhonnête homme, les avis qu'il donnoit à son adversaire étoient sensés, & ce Stoïcien rigide eût très-bien fait d'en profiter. Le sentiment qui remettoit au sort le choix des Députés, l'emporta. Le gros des Sénateurs inclinoient à conserver l'ancien usage; & les plus illustres craignoient l'envie, s'ils étoient préférés par voie d'élection.

Musonius attaque P. Céler.

Une autre querelle, à laquelle ne pouvoient manquer de prendre part Helvidius & Eprius, commença à s'élever dans le Sénat. Musonius Rufus, qui doit être suffisamment connu par ce qui en a été rapporté ailleurs, demanda qu'il lui fût permis de poursuivre P. Céler, ami perfide de Ba-

[1] Suadere etiam Prisco, ne suprà Principem scanderet, neu Vespasianum senem triumphalem, juvenum liberorum patrem, præceptis coerceret. Quomodo pessimis Imperatoribus sine fine dominationem, ita quamvis egregiis modum libertatis placere. *Tac.*

réa Soranus, & coupable de faux témoignage contre celui dont il avoit été le maître en Philoſophie. On ſentit que c'étoit-là renouveller le procès des accuſateurs, & néanmoins il n'étoit pas poſſible de protéger un accuſé dont la perſonne étoit vile, & le crime également manifeſte & odieux. Ainſi le premier jour libre fut deſtiné à l'inſtruction de l'affaire. On regarda dans le public cet événement comme devant avoir de grandes ſuites. On s'occupoit moins de Muſonius & de Céler, que d'Helvidius & d'Eprius, & de pluſieurs autres fameux combattans, qui alloient amener des ſcènes intéreſſantes.

An. rom. 820. De J. C. 69.

Mucien arrive à Rome, & devient arbitre de tout.

Pendant (1) qu'une fermentation univerſelle agitoit toute la ville, diſcorde parmi les Sénateurs, reſſentiment dans le cœur des vaincus, nulle reſſource ni dans les vainqueurs, qui n'étoient pas capables de ſe faire reſpecter, ni dans les loix, que l'on ne connoiſſoit plus, ni dans le Prince, qui étoit abſent; Mucien arriva, & ſur le champ il tira tout à lui ſeul. Juſques-là Antonius Primus & Arrius Varus avoient brillé. Ce dernier s'étoit emparé de la charge de Préfet du Prétoire. Primus ſans aucun titre nouveau jouiſſoit de toute la puiſſance, &

[1] Tali rerum ſtatu, quum diſcordia inter Patres, ira apud victos, nulla in victoribus auctoritas, non leges, non Princeps in civitate, Mucianus urbem ingreſſus cuncta ſimul in ſe traxit. *Tac.*

[redacted]

An. Rom. 820.
De J. C. 69.

il s'en servoit pour piller le Palais Impérial comme il avoit pillé Crémone. L'arrivée de Mucien éclipsa totalement & Varus & Primus. Quoiqu'il gardât avec eux les dehors de la politesse, il ne pouvoit cacher sa jalousie & sa haine. (1) On eut bientôt démêlé ses véritables sentimens, & toute la ville se tourna de son côté. On ne s'adressoit plus qu'à Mucien : il étoit le seul à qui l'on fît la cour : & lui-même il avoit soin d'affecter tout ce qui pouvoit frapper les yeux du public, grand faste, escorté de gens armés, gardes devant sa porte, multitude & variété de maisons & de jardins où il se transportoit successivement. Il agissoit & vivoit en Empereur : il ne lui en manquoit que le nom. Il décidoit les plus importantes affaires sans attendre les ordres de Vespasien, qui véritablement le traitoit presque d'égal, jusqu'à l'appeller son frere, & le rendre dépositaire de son sceau, afin qu'il ordonnât en son nom tout ce qu'il jugeroit convenable. Mucien abusa de ce pouvoir pour exécuter des violences opposées sans doute aux inclinations & aux maximes du Prince qu'il représentoit.

*Dio.*

Meurtre de Calpurnius Galerianus.
*Tac.*

C'est ainsi qu'il ordonna le meurtre de Calpurnius Galerianus, fils de C. Pison,

[1] Civitas rimandis offensis sagax verterat se transtuleratque. Ille unus ambiri, coli : nec deerat ipse stipatus armatis, domos hortosque permutans, apparatu, incessu, excubiis, vim Principis complecti, nomen remittere. *Tac.*

que l'on avoit voulu mettre sur le trône en la place de Néron. Tout le crime de ce jeune homme étoit un nom illustre, les graces brillantes de l'âge, & les vains discours de la multitude, qui avoit les yeux sur lui. Comme l'autorité du nouveau gouvernement n'étoit pas encore pleinement affermie, & qu'il restoit dans la ville un levain de trouble & d'agitation, il se trouvoit des esprits téméraires qui dans leurs propos inconsidérés sembloient inviter Galerianus à aspirer à la souveraine puissance. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Mucien à s'en défaire. Il lui donna des gardes, qui l'emmenérent hors de la ville, où sa mort auroit fait trop d'éclat : il ordonna qu'on lui ouvrît les veines lorsqu'il en seroit à quarante milles de distance. J'ai parlé d'avance de la mort du fils de Vitellius encore enfant, qui suivit de près celle de Galerianus.

An. Rom. 820.
De J. C. 69.

Ainsi finit à Rome cette année d'affreuses calamités. Le Consulat de Vespasien avec Tite son fils annonça à l'Univers un plus heureux avenir : & la ville en goûta les prémices par le calme qui y fut rétabli.

VESPASIANUS AUGUSTUS II.
TITUS CÆSAR.

An. Rom. 821.
De J. C. 70.

Le prémier Janvier, le Sénat convoqué par Julius Frontinus, Préteur de la ville, qui en l'absence des Consuls étoit à

Assemblée du Sénat le prémier Janvier.

An. rom. 821. De J. C. 70.

la tête de la Magiſtrature, décerna des éloges & des actions de graces aux Généraux, aux Armées, & aux Rois alliés, qui avoient aidé la victoire de Veſpaſien. On priva de la Préture Tertius Julianus, dont j'ai rapporté l'aventure & la conduite ambiguë. On lui imputoit d'avoir abandonné ſa Légion, lorſqu'elle paſſoit dans le parti de Veſpaſien. La Préture vacante fut conférée à Plotius Griphus, créature de Mucien. Peu de jours après on ſçut que Julianus s'étoit rendu auprès de l'Empereur, & on le rétablit dans ſa charge, ſans deſtituer Griphus, qui ſe trouva par cet arrangement Préteur ſurnuméraire.

Domitien Préteur de la ville.

*Tac. IV. Hiſt.* 39.

Dans la même aſſemblée du premier Janvier, Hormus affranchi de Veſpaſien fut élevé à l'état de Chevalier Romain; & Frontius abdiqua la Préture pour faire place à Ditien. Le nom de ce jeune Prince fut donc mis à la tête des Lettres qui s'écrivoient au nom du Sénat, & des Ordonnances que l'on publioit dans Rome. Mais le réel du pouvoir reſtoit à Mucien : ſi ce n'eſt qu'animé par ſon caractère inquiet & ambitieux, & par les diſcours des Courtiſans, Domitien hazardoit ſouvent des actes d'autorité.

Mucien affoiblit Primus : rend le calme à la ville.

Mucien le ménageoit ſans le craindre. Mais il craignoit beaucoup Primus & Varus, qui étoient ſoutenus par la gloire de leurs exploits récens, par l'affection des ſoldats, & même par celle du peuple, charmé de la modération qu'ils avoient fait paroître

noître en ne tirant l'épée contre personne depuis la victoire. Mucien auroit bien voulu profiter d'un bruit qui attaquoit la réputation de Primus du côté de la fidélité. On disoit que ce Général avoit fait des propositions à Crassus Scribonianus frere de Pison adopté par Galba, & qu'il lui avoit montré l'Empire en perspective en lui offrant son secours & celui de ses amis; mais que Crassus, peu disposé à se laisser gagner même par des espérances fondées, avoit refusé de se prêter à une intrigue d'un succès très-incertain. Il n'éclata donc rien dans le public de cette négociation, soit vraie, soit fausse, & Mucien se rabattit à tendre un piége à la vanité de Primus.

An. rom. 821. De J. C. 70.

Il le combla d'éloges dans le Sénat, & il lui fit de magnifiques promesses dans le particulier, lui présentant pour point de vûe le Gouvernement de l'Espagne citérieure, que Cluvius, mandé comme je l'ai dit par Vitellius, régissoit par des Lieutenans depuis plusieurs mois, & où il ne devoit pas retourner. En même-tems il donna des charges de Tribuns, de Préfets, à plusieurs amis de Primus. Lorsqu'il vit que cet esprit léger se laissoit flatter par des espérances trompeuses, il travailla à l'affoiblir, en éloignant la septieme Légion, qui étoit toute de feu pour lui, & la renvoyant dans ses quartiers d'hiver. La troisieme, qui avoit un grand attachement pour Varus, fut pareillement renvoyée en Syrie. La guerre

An. Rom. 821. De J. C. 70.

de Civilis fut une raison de faire partir pour la Germanie la sixieme & la huitieme Légions. C'est ainsi que la ville déchargée de cette multitude de soldats qui y entretenoit le trouble, recouvra sa forme & sa tranquillité ordinaires ; les loix & les Magistrats reprirent leur autorité.

Discours de Domitien au Sénat : honneurs de Galba rétablis.

Le jour que Domitien entra dans le Sénat, il fit une courte harangue sur l'absence de son frere, parlant convenablement de lui-même & de sa jeunesse. Son discours étoit relevé par les graces extérieures : & comme on ne le connoissoit pas encore, la rougeur qui lui montoit aisément au visage passoit pour une marque de modestie.

Il proposa de rétablir les honneurs de Galba ; & Curtius Montanus, dont j'ai rapporté l'exil sous Néron, demanda que l'on joignît Pison à son pere adoptif. Le Sénat ordonna par un Décret que l'on honorât la mémoire de l'un & de l'autre : mais l'article qui regardoit Pison n'eut point d'exécution.

Commissaires du Sénat pour quatre objets importans.

On érigea ensuite une commission composée de Sénateurs tirés au sort, que l'on chargea de plusieurs soins importans, sçavoir de faire restituer aux propriétaires ce qui leur avoit été injustement enlevé par la violence des guerres civiles ; de rétablir les monumens des anciennes loix, gravées autrefois sur des tables de bronze, qui avoient péri dans l'incendie du Capitole ; de décharger les fastes d'un grand nombre

de fêtes, que l'adulation des tems précédens y avoit introduites; enfin de chercher les moyens de diminuer les dépenses de l'État. L'établissement de cette commission respire la sagesse & les meilleures intentions pour le bien public. Mais comme nous avons perdu la plus grande partie de ce que Tacite avoit écrit sur le régne de Vespasien, nous ne pouvons pas dire quels furent les fruits du travail des Commissaires, si ce n'est par rapport à un seul des quatre objets qui leur étoient proposés. Suétone nous apprend que Vespasien rétablit trois mille anciens monumens, Loix, Sénatusconsultes, Traités avec les Rois & les peuples, & autres actes d'une pareille importance. Il les fit graver sur des plaques de bronze, qui furent attachées aux murs du Capitole après sa réconstruction. Pour ce qui regarde la modération des dépenses publiques, il est à croire que Mucien fit ressouvenir les Commissaires que cet article avoit été précédemment proposé, & réservé à l'Empereur. Et en général il paroît par l'expression de Suétone, que l'autorité du Prince intervint dans l'exécution de ce qui avoit été ordonné d'une façon un peu républicaine par le Sénat.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Suet. Vesp. 8.

Condamnation de P. Céler.

L'affaire entre Musonius Rufus & P. Céler fut terminée dans la même séance, dont je rapporte actuellement la délibération. Le faux Philosophe subit la condamnation qu'il méritoit, ayant fait preuve d'une lâcheté

An. Rom. 821. De J. C. 70.

égale à la noirceur de son ame. Car dans le danger il ne montra ni courage, ni présence d'esprit; à peine put-il ouvrir la bouche. Autant que Musonius acquit de gloire en poursuivant la vengeance d'un homme aussi respecté que Soranus, autant Démétrius le Cynique, qui parla pour l'accusé, s'attira-t-il de blâme par son zèle déplacé pour la défense d'une si mauvaise cause. On jugea que la vanité, & l'intérêt mal-entendu de l'honneur de la Philosophie, avoient bien plus de pouvoir sur son esprit, que l'amour de la vérité & de la justice.

Efforts du Sénat pour punir les accusateurs.

La condamnation de Céler donna lieu au Sénat de penser que le tems étoit venu de satisfaire sa juste indignation contre les accusateurs; & Junius Mauricus demanda communication des régîtres du Palais Impérial, afin que l'on pût connoître les délateurs secrets. Domitien répondit qu'il falloit consulter l'Empereur sur une telle proposition. Alors le Sénat imagina un autre expédient pour parvenir, s'il étoit possible, au même but. Ce fut d'obliger tous les membres de la Compagnie à préter dans le moment même un serment solemnel, par lequel chacun prendroit les Dieux à témoin, qu'il n'avoit rien fait qui dût causer la ruine de personne, & ne s'étoit jamais proposé d'acquérir des récompenses & des dignités aux dépens de la fortune & de la vie de ses concitoyens. Ceux qui se sentoient coupables se trouverent bien embar-

tassés, & lorsque leur tour de jurer arrivoit, ils usoient de différens détours; & pour accommoder leur conscience avec leur intérêt, ils changeoient quelques termes dans la formule du serment.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Le Sénat ne fut point la dupe de ces parjures deguisés. Tacite nomme trois délateurs, sur lesquels on tomba avec tant de vivacité, que cette sage Compagnie parut même oublier la décence qui lui convenoit. Les Sénateurs montroient le poing au plus odieux des trois, & ils ne cessérent de le menacer jusqu'à ce qu'il fût sorti de l'assemblée.

On attaqua ensuite Pactius Africanus, à qui l'on attribuoit la mort des freres Scribonius, dont j'ai parlé sur la fin du régne de Néron. Celui-ci n'osant avouer, & ne pouvant pas nier, eut recours à la récrimination: & comme il étoit sur-tout fatigué par les interrogations pressantes de Vibius Crispus, il retourna contre lui le reproche, & mêlant sa cause avec celle d'un Sénateur puissant, il évita la punition de ses crimes.

Régulus vivement attaqué.

Mais nul ne donna lieu à une scène plus animée, qu'Aquilius Régulus, si fameux dans les Lettres de Pline, où il est qualifié le (1) plus méchant & le plus effronté des mortels. Jeune encore, il s'étoit signalé par la ruine de la maison des Crassus, ainsi que je l'ai rapporté ailleurs, & par celle d'Or-

(1) Omnium bipedum nequissimus. *Plin. Ep. I. 5.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

phitus, sur laquelle nous n'avons pas d'autres lumiéres. Il s'étoit porté à ce cruel ministère, non, comme il étoit arrivé à quelques-uns, pour éviter un péril qui le menaçât, mais par une pure méchanceté, & pour améliorer sa fortune. Sulpicia, veuve de Crassus, & mere de quatre enfans, étoit disposée à demander vengeance, si on vouloit l'écouter. Dans une position si critique, Vipstanus Messala, frere de Régulus, jeune homme qui n'avoit pas encore l'âge requis pour entrer au Sénat, se fit beaucoup d'honneur. Ne pouvant disconvenir des faits, il employoit les prieres, il unissoit ses intérêts à ceux de l'accusé, & par un discours où brilloient tout ensemble l'esprit & le sentiment, il ébranla une partie du Sénat.

Curtius Montanus renversa par une invective infiniment véhémente tout ce que les douces & tendres insinuations de Messala avoient pû opérer. Il alla jusqu'à imputer à Régulus, d'avoir, après la mort de Galba, donné de l'argent au meurtrier de Pison, qu'il haïssoit parce qu'il l'avoit fait exiler, & de s'être porté à cet excès incroyable de déchirer avec les dents la tête de ce jeune & infortuné César. « Au moins
» cette cruauté, ajoûtoit-t'il, ne t'a pas
» été ordonnée par Néron, ne t'étoit pas
» nécessaire pour sauver ta fortune ou ta
» vie. Pardonnons à la bonne heure à ceux
» qui ont mieux aimé faire périr les au-

» tres, que de se mettre eux-mêmes en » danger. Mais pour toi, les circonstances » où tu te trouvois te promettoient sû- » reté, un pere exilé, ses biens partagés » entre des créanciers, un âge encore trop » peu avancé pour aspirer aux charges, » rien autour de toi qui pût attirer la cu- » pidité de Néron, rien qui pût lui donner » de la crainte. Tu (1) n'as eu d'autre mo- » tif que la soif du sang & l'avidité des ré- » compenses, pour signaler le meurtre » d'un aussi illustre personnage que Cras- » sus les prémices d'un talent qui ne s'étoit » encore fait connoître par la défense d'au- » cun citoyen. Encouragé par les dépouil- » les dont t'avoit enrichi le malheur pu- » blic, décoré des ornemens consulaires, » amorcé par un salaire de sept millions de » sesterces, brillant d'un sacerdoce si indi- » gnement acquis, tu n'as plus mis de bor- » nes à tes fureurs : tu enveloppois dans

An. Rom. 821. De J. C. 70.

(1) Libidine sanguinis, & hiatu præmiorum, ignotum adhuc ingenium, & nullis defensionibus expertum, cœde nobili imbuisti : quum ex funere Reipublicæ raptis consularibus spoliis, septuagies sestertio saginatus, & sacerdotio fulgens, innoxios pueros, illustres senes, conspicuas feminas eâdem minâ prosterneres ; quum segnitiem Neronis incusares, quòd per singulas domos seque & delatores fatigaret : posse universum Senatum unâ voce subverti. Retinete P. C. & reservate hominem tam expediti consilii, ut omnis ætas instructa sit, & quomodo senes nostri Marcellum, Crispum, juvenes Regulum imitentur. *Tac.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

» une ruine commune des enfans innocens,
» des vieillards respectables, des Dames
» du premier rang : tu accusois Néron de
» timidité & de lenteur, & tu lui repro-
» chois de se donner une fatigue inutile à
» lui-même & aux délateurs en attaquant
» chaque maison l'une après l'autre, au
» lieu de détruire par un seul ordre de sa
» main le Sénat entier. Retenez, Messieurs,
» parmi vous, conservez avec soin un hom-
» me de si bon conseil & si expéditif, afin
» que tous les âges aient leur exemple de
» méchanceté, & que de même que nos
» vieillards imitoient Eprius & Vibius Cris-
» pus, notre jeunesse prenne Régulus
» pour modéle. Le vice, même malheu-
» reux, trouve des imitateurs : que sera-
» ce, s'il est en honneur & en crédit ? Et
» celui qui nous fait trembler n'ayant en-
» core géré que la Questure, oserons-
» nous le regarder en face lorsqu'il aura
» passé par la Préture & le Consulat ? Pen-
» sons-nous que Néron soit le dernier des
» tyrans ? Ceux qui survécurent Tibére &
» Caligula, avoient eu la même idée. Et,
» cependant, il s'en est élevé un plus
» odieux & plus cruel encore. Nous n'a-
» vons rien à craindre de Vespasien : son
» âge, la modération de son caractère,
» nous sont de sûrs garant de notre bon-
» heur. Mais les bons Princes laissent des
» exemples souvent peu suivis. (1) Nous

(1) Elanguimus, P. C. nec jam ille Senatus su-

» sommes affoiblis, Messieurs : nous ne [redacted]
» sommes plus ce Sénat qui après la mort
» de Néron demandoit que les délateurs
» fussent punis du dernier supplice. Le
» premier jour qui suit la mort d'un mau-
» vais Prince, est le plus beau de tous les
» jours. » Ce discours est une vraie prédiction des maux que Régulus devoit faire sous Domitien : & Tacite, qui en avoit été témoin, prophétisoit à coup sûr.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Montanus fut écouté avec un tel applaudissement, qu'Helvidius espéra réussir à ruiner Eprius. Il prit donc la parole, & commençant par louer beaucoup Cluvius Rufus, qui non moins distingué qu'Eprius par ses richesses & par son éloquence, n'avoit cherché à nuire à personne sous Néron, il tournoit un si bel exemple contre l'accusateur de Thraséa. Le feu de son indignation se communiqua à tous les Sénateurs : ensorte qu'Eprius feignit de vouloir se retirer. » Nous nous en allons, dit-il,
» Helvidius, & nous vous laissons votre
» Sénat : régnez ici en la présence du fils
» de l'Empereur. » Vibius Crispus le suivoit : tous deux fort irrités, mais avec de la différence dans les airs de visage. Eprius lançoit des regards menaçans : Crispus cachoit son ressentiment sous un ris forcé. Leurs amis accoururent, & les empêche-

Helvidius attaque de nouveau Eprius.

mus, qui occiso Nerone, delatores & ministros more majorum puniendos flagitabat. Optimus est post malum Principem dies primus. *Tac.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

rent de sortir. La querelle se ranima : d'un côté le nombre & la justice ; de l'autre le crédit & la richesse. Tout le jour se passa en disputes très-vives sans rien conclure.

Mucien protége les accusateurs, & les met à couvert.

Dans l'assemblée du Sénat qui suivit, Domitien ouvrit la séance par un discours où il exhorta les Sénateurs en peu de mots à oublier les anciennes haines, & à excuser la fâcheuse nécessité des tems précédens. Mucien s'étendit davantage, & il plaida ouvertement & long-tems la cause des accusateurs. Il désigna même Helvidius sans le nommer, donnant d'un ton de douceur quelques avis déguisés en prieres à ceux qui après avoir tenté, puis abandonné une action, y revenoient encore, & vouloient la faire revivre. Le Sénat voyant que la liberté, dont il avoit commencé à faire usage, ne réussissoit pas, y renonça.

Il s'efforce d'appaiser le Sénat irrité.

Mucien voulut néanmoins donner quelque apparence de satisfaction aux Sénateurs, & il renvoya en exil deux misérables, qui y avoient été condamnés sous Néron, & en étoient sortis depuis sa mort : Octavius Sagitta, coupable du meurtre d'une femme qu'il avoit aimée, & Antistius Sosianus, auteur de vers diffamatoires, & ensuite délateur d'Anteius & d'Ostorius Scapula. Mais le Sénat ne prit point le change. Sosianus & Sagitta étoient des hommes à qui personne ne prenoit intérêt, & leur retour à Rome eût été sans conséquence : au lieu que l'on craignoit la

puissance, les richesses, & le caractère malfaisant des accusateurs, que Mucien prenoit sous sa protection. An. Rom. 821. De J. C. 70.

Vespasien, plus équitable & plus doux, ne jugea pourtant pas à propos de punir les délateurs, mais il envoya quelque-tems après d'Alexandrie à Rome une Ordonnance, par laquelle il abolissoit l'action de lése-majesté, cassoit toutes les procédures faites sous Néron sur cet odieux prétexte, & conséquemment rétablissoit la mémoire de ceux qui avoient été mis à mort, & délivroit les vivans de toutes les peines prononcées contre eux. *Dio ap. Vales.*

Mucien adoucit un peu l'indignation publique, en laissant le Sénat user de son autorité pour venger, suivant l'ancien usage, un de ses membres, qui se plaignoit d'avoir été insulté & outragé par les Siennois. Les coupables furent cités & punis : & le Sénat rendit un Décret pour réprimander le peuple de Sienne, & l'avertit de se comporter dans la suite avec plus de modestie. *Tac. Hist. IV. 45.*

Les alliés de l'Empire furent aussi consolés par le jugement prononcé contre Antonius Flamma Proconsul de Créte & de Cyrénes, qui accusé & convaincu de concussions fut condamné à réparer les torts qu'il avoit faits aux peuples de son Gouvernement, & de plus envoyé en exil à cause de sa cruauté.

Dans ce même-tems il y eut parmi les troupes un mouvement considérable, qui Mouvement de

dégénéra presque en sédition. Les Préto-
An. rom. riens cassés par Vitellius, qui avoient re-
821. pris les armes pour Vespasien, demandoient
De J. C. à rentrer dans leur corps. Ce service ho-
70. norable & avantageux avoit aussi été pro-
Sédition parmi les troupes. mis à un grand nombre de Légionaires. Enfin les Prétoriens de Vitellius prétendoient conserver leur état, & il falloit se résoudre à répandre beaucoup de sang si l'on entreprenoit de les en priver. Cependant la multitude des contendans excédoit le nombre prescrit pour les cohortes Prétoriennes.

Mucien déterminé à faire un choix, vint au camp : & d'abord il rangea en bon ordre les vainqueurs distribués par Compagnies avec leurs armes & leurs enseignes. Ensuite furent amenés les Prétoriens de Vitellius presque nuds, les uns tirés des prisons où on les avoit jettés après qu'ils s'étoient rendus avec le frere de cet Empereur, les autres ramassés des différens quartiers de la ville & des bourgades voisines. On doit se souvenir que Vitellius ayant cassé les anciens Prétoriens, trop attachés à Othon, les avoit remplacés par des soldats pris dans les Légions qui avoient combattu pour sa cause, c'est-à-dire, pour la plus grande partie, dans les Légions Germaniques, quelques-uns dans celles de la Grande-Bretagne, ou dans d'autres armées affectionnées au parti. En conséquence Mucien ordonna qu'on les partageât selon la différence des corps d'où ils avoient été

fires. Cet ordre excita un tumulte affreux. Ils avoient été tout d'un coup effrayés lorsqu'ils s'étoient vûs vis-à-vis de troupes brillantes & bien armées, étant eux-mêmes sans armes, & dans un équipage déplorable, enfermés de toutes parts. Mais au moment que pour exécuter l'ordre de Mucien on commença à les séparer les uns des autres, & à les distribuer en divers pelotons, leur crainte redoubla, & ceux de Germanie sur-tout s'imaginerent qu'on les destinoit à la mort. Frappés de cette idée funeste, ils se jettoient au cou de leurs camarades; ils les tenoient étroitement embrassés, ils leur demandoient le baiser comme les voyant pour la derniere fois, il les prioient de ne pas souffrir que ceux qui étoient dans une même cause éprouvassent un sort différent. Tantôt ils imploroient l'Empereur absent: ils appelloient le ciel & tous les Dieux à leur secours. Mucien allarmé de ces gémissemens lamentables, auxquels les troupes du parti vainqueur commençoient à s'intéresser par des cris d'indignation, prit soin de rassûrer les esprits troublés, en leur protestant qu'il les regardoit tous comme unis par un même serment, comme soldats du même Empereur. Ainsi se passa cette journée.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Peu de jours, après Domitien les rassembla pour leur faire des propositions: & c'est peut être alors qu'il leur distribua la larges-

Mucien céde à leurs désirs: mais

An. rom. 824.
De J. C. 70.

se dont parle Dion, de vingt-cinq * deniers par tête. Ils avoient eu le tems de revenir de leur frayeur, & ils l'écouterent avec fermeté. Ils refusent les terres qu'on leur offroit, & demandent à continuer de servir dans les Gardes Prétoriennes. C'étoient (1) des prieres, mais que l'on ne pouvoit rejetter. On leur accorda donc leur demande. Dans la suite on en congédia plusieurs, à qui l'on persuada que leur âge & le nombre de leurs années de service exigeoient du repos. On en cassa d'autres pour cause de contravention à la discipline. Ainsi le Gouvernement en vint au point qu'il s'étoit proposé, en (2) attaquant par parcelles une multitude dont le concert étoit formidable.

par adresse il reprend ce qu'il avoit accordé.
*Dio. Vit.*

Divers faits moins importans.

Il fut délibéré dans le Sénat, que la République emprunteroit soixante millions de sesterces. (sept millions cinq cens mille livres.) Ce Décret n'eut point d'exécution, soit que le besoin ne fût pas réel, & eût été pretexté par quelque vûe de politique cachée, soit que l'on eût trouvé d'autres ressources.

Domitien abrogea, par une loi portée devant le peuple, les Consulats que Vitellius avoit donnés : vestige remarquable des formes anciennes.

* *Douze livres dix sols.*

(1) Preces erant, sed quibus contradici non posset. *Tac.*

(2) Dimissi... carptim ac singuli quo tutissimo remedio consensus multitudinis extenuatur. *Tac.*

On rendit de grands honneurs à la mémoire de Flavius Sabinus, dont j'ai rapporté la mort cruelle & ignominieuse, & on lui célébra de magnifiques funérailles exemple singulier de la variété des choses humaines.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Vers ce même-tems L. Pison Proconsul d'Afrique, devint la victime des ombrages de Mucien. Il est pourtant difficile d'assûrer que Pison fût absolument innocent. Mais il n'étoit point turbulent par caractère, & il se trouva dans une position plus malheureuse que criminelle. L'Afrique, dont il avoit le Gouvernement, étoit de longue main, comme je l'ai remarqué ailleurs, mal disposée à l'égard de Vespasien. De plus au commencement de l'année dont je rapporte les événemens, les convois qui avoient coutume de venir de cette Province à Rome manquerent par les vents contraires: & le peuple, qui (1) de tous les objets publics n'est sensible qu'à celui des vivres, en murmuroit déjà, & s'imaginoit que le Proconsul retenoit les vaisseaux & les empêchoit de partir. Ces bruits étoient augmentés par les ennemis secrets du Gouvernement actuel: & les vainqueurs eux-mêmes, possédés d'une insatiable cupidité, saisissoient avec joie l'espérance d'une nouvelle guerre, qui leur annonçoit de nouvelles occasions de s'enrichir. Dans une telle circonstance, d'anciens amis de Vitellius, qui

Mort de Pison, Proconsul d'Afrique, qui étoit devenu suspect à Mucien.

*Tac. Hist. IV. 38. 48. 49. 50.*

(1) Cui una ex Republica annonæ cura.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

étoient venus chercher un asyle en Afrique, firent quelques tentatives auprès de Pison. Ils lui représenterent la fidélité chancellante des Gaules, la révolte déclarée de la Germanie, ses propres dangers, tout à craindre pour lui dans la paix, & plus de sûreté dans la guerre. Il n'est pas dit si Pison prêta l'oreille à ces discours : mais Mucien résolut de le prévenir ; & sur de si foibles présomptions il fit partir un Centurion chargé de l'ordre de le tuer.

Cet ordre ne fut pas tenu si secret, qu'un Colonel de Cavalerie attaché à Pison n'en eût quelques lumières. Cet Officier passe la mer, arrive avant le Centurion, & instruit Pison de tout. Il le presse de se révolter, en lui citant l'exemple de Calpurnius Galerianus son cousin & son gendre, qui venoit d'être mis à mort. » Une seule voie » de salut vous est ouverte, lui dit-il : c'est » de tout oser. Vous avez seulement à dé» libérer si vous prendrez ici sur le champ » les armes, ou s'il vaut mieux que vous » passiez en Gaule, & que vous alliez vous » offrir pour Chef aux armées sur le Rhin, » qui tiennent encore par le cœur à Vitel» lius. » Pison ne se laissa point ébranler par ses représentations, & il se détermina à attendre l'événement.

Cependant le Centurion envoyé par Mucien entre dans le port de Carthage : & dès qu'il fut débarqué, il éléve la voix, comme chargé d'apporter à Pison la nouvelle de

son

son élévation à l'Empire, il fait des vœux pour sa prospérité, & il invite à se joindre à lui tous ceux qu'il rencontre, & qu'une proclamation si étrange & si imprévûe remplissoit d'étonnement. La populace s'attroupe, & (1) habituée à la flatterie, indifférente pour le vrai ou pour le faux, elle court à la place, & appelle Pison avec de grands cris d'une joie tumultueuse. Le Proconsul averti d'avance, & d'ailleurs homme qui sçavoit se posséder, ne sortit point, ne se livra point à la faveur d'une multitude inconsidérée; mais il fit entrer le Centurion, & l'ayant interrogé, lorsqu'il eut sçû de lui la vérité, il le fit exécuter publiquement, moins dans l'espérance de sauver sa vie, que pour satisfaire sa juste colére contre un meurtrier de profession, qui avoit déjà tué Clodius Macer en Afrique sous Galba. Il rendit ensuite une Ordonnance, par laquelle il improuvoit sévérement la licence que s'étoient donnée les habitans de Carthage. Du reste, il se tint enfermé dans son Palais, ne remplissant pas même les fonctions ordinaires de sa charge, parce qu'il vouloit éviter toute occasion de trouble & de mouvement parmi le peuple.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

J'ai observé ailleurs, que depuis Caligula la Légion que les Romains tenoient en Afrique n'obéïssoit plus au Proconsul, mais à un Lieutenant de l'Empereur. Celui qui

T. III. L. VII. pag. 25.

(1) Gaudio clamoribusque cuncta miscebant, indiligentiâ veri, & adulandi libidine. *Tac.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

occupoit alors ce poste se nommoit Valérius Festus, homme ambitieux, indigent à cause des folles dépenses de sa jeunesse, & susceptible d'inquiétudes dans les circonstances où se trouvoient les affaires, parce qu'il étoit allié de Vitellius. Si par ces motifs il se porta à des pensées de révolte, dont il s'ouvrit à Pison, ou si au contraire il résista aux tentatives par lesquelles Pison le sonda, c'est ce qui est demeuré incertain, parce que nul n'avoit été admis à leurs conférences sécretes, & qu'après la mort de Pison, Festus eut toute liberté de charger celui qu'il avoit tué.

Quoiqu'il en soit, il n'eut pas plutôt appris l'émotion de la populace de Carthage, & le supplice du Centurion, qu'il envoya des Cavaliers pour tuer le Proconsul. Ils vinrent en diligence, & de grand matin avant que le jour fût bien décidé ils entrent avec violence dans le Palais de Pison, l'épée nue à la main. La plûpart ne le connoissoient pas, ayant été choisis à dessein entre les naturels du pays & les Maures, parce que Festus se fioit mieux pour une pareille exécution à des étrangers, qu'à des Romains. Arrivés près de la chambre, ils rencontrerent un esclave, qu'ils sommerent de leur faire connoître Pison, & le lieu où il étoit. L'esclave eut assez de (1) générosité pour répondre qu'il étoit Pison: & sur le champ il fut égorgé. Mais sacrié

(1) Egregio mendacio.

fiant sa vie, il ne sauva pas celle de son maître. Car à la tête des meurtriers marchoit un chef qu'il n'étoit pas possible de tromper, Bébius Massa, l'un des Intendans de l'Afrique, qui faisoit dès-lors l'essai de l'horrible métier qu'il exerça cruellement sous Domitien, en se rendant l'instrument de la perte des plus honnêtes gens.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Lorsque Festus, qui étoit resté à Adrumète, fut informé de l'exécution de ses ordres, il courut à sa Légion, & il fit mettre aux fers le Préfet du camp Cétronius Pisanus, qu'il accusa de complicité avec Pison, pour avoir un prétexte de satisfaire contre lui sa haine personnelle. Il distribua aussi à plusieurs centurions & soldats des peines & des récompenses, sans aucun égard aux mérites, mais dans le dessein de faire du bruit, & pour donner lieu de croire qu'il avoit étouffé par sa vigilance une guerre naissante.

La paix rétablie dans la région Tripolitaine.

Il appaisa ensuite les discordes qui s'étoient allumées entre ceux d'Oëa * & de Leptis, & dans lesquelles les plus foibles, c'est-à-dire, ceux d'Oëa, avoient intéressé les Garamantes. Un détachement de troupes réglées eut bientôt chassé ces Barbares, qui ne sçavoient que piller, & rétablit la paix entre les sujets de l'Empire.

Vespasien

Pendant que tout ceci se passoit en Afri-

* *Les trois villes Oëa, Leptis, & Sabrata, avec leurs territoires, composoient le petit pays appellé* Tripolis, *c'est-à-dire*, Le pays des trois villes. *La ville de Tripoli en a tiré son nom.*

An. Rom. 821. De J. C. 70. à Alexandrie. *Tac.* IV. *Hist.* 51.

que & à Rome, Vespasien étoit à Alexandrie, où l'avoit amené, comme je l'ai dit, le dessein d'affamer l'Italie, qui ne subsistoit que par les bleds étrangers. Il n'eut pas besoin de recourir à ce moyen, qui avoit en soit quelque chose d'odieux en arrivant en Egypte, il apprit la victoire remportée par Antonius Primus à Crémone : & peu de tems après il reçut la nouvelle de la mort de Vitellius par plusieurs voies différentes. Car, quoique l'on fût dans la saison de l'hiver, il partit de Rome non-seulement des couriers, mais un grand nombre de personnes de tout ordre & de tout état, qui risquerent une navigation périlleuse, pour s'acquérir le mérite d'être des premiers à annoncer un nouveau Prince, qu'il n'avoit plus de rival, & que la capitale de l'Empire reconnoissoit ses loix. Son premier soin fut de ravitaller Rome soumise à son pouvoir. Par ses ordres se mirent sur le champ en mer les meilleurs vaisseaux qu'il y eût dans le port d'Alexandrie, chargés de bleds. Le secours vint à tems. Rome n'avoit plus de vivres que pour dix jours, lorsqu'arriverent les provisions envoyées par Vespasien.

Ce Prince reçut aussi à Alexandrie des Ambassadeurs de Vologése, qui venoient lui offrir quarante mille hommes de cavalerie de la part du Roi des Parthes. C'étoit une belle & glorieuse situation, que de se voir prévenu par des offres si magnifiques,

& de n'en pas avoir besoin. Vespasien témoigna sa reconnoissance à Vologése, lui notifia la paix rétablie dans l'Empire Romain, & l'exhorta à envoyer une Ambassade au Sénat.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Au milieu de tant de prospérités, la conduite de son jeune fils le chagrinoit. Domitien abusoit de la fortune avec une audace qui annonçoit tout ce qu'il devint dans la suite. Il se livroit à la débauche la plus outrée : les adultères ne lui coûtoient rien, & il enleva à Elius Lamia Domitia sa femme, fille de Corbulon, qu'il garda d'abord sur le pied de maîtresse, & qu'il épousa dans la suite. Ambitieux, autant que déréglé dans ses moeurs, il se seroit attribué, si l'on n'y eût mis ordre, toute l'autorité. En un seul jour il distribua plus de vingt emplois de la Ville & des Provinces : ensorte que Vespasien lui écrivit, » Je vous remercie de ce » que vous ne m'avez point encore envo» yé de successeur, & de ce que vous » voulez bien me laisser jouir de l'Empire. »

Chagrins que lui cause la conduite de Domitien.

*Suet. Domit. 1. & Dio, Vesp.*

Tite fit preuve à ce sujet d'un excellent naturel. Il avoit accompagné Vespasien à Alexandrie, & en prenant congé de lui pour aller, suivant ses ordres, achever la guerre contre les Juifs, il le pria de ne point ajoûter une entiere foi aux rapports par lesquels on l'aigrissoit contre son fils, & de réserver une oreille pour un si cher accusé. Il lui représenta » que (1) ni les armées,

Bon coeur de Tite.

*Tac. IV. Hist. 52.*

(1) Non legiones, non classes, perinde firma

An. Rom. 821. De J. C. 70.

» ni les flottes n'étoient d'aussi fermes ap-» puis pour les Princes, que le nombre » de leurs enfans. Que les amis changeoient » souvent selon les tems & les circonstan-» ces; que la passion, ou les préventions » les réfroidissoient, les détachoient, les » faisoient passer dans le parti contraire. » Au lieu que le sang formoit des liaisons » indissolubles, sur-tout parmi les Princes, » dont les prospérités se communiquent » même aux étrangers, mais dont les dis-» graces sont sur-tout partagées par ceux » qui leur appartiennent de plus près. Il » ajoûta, qu'il étoit difficile que les freres » vécussent en bonne intelligence, si leur » pere ne leur donnoit le ton & l'exemple.» Vespasien charmé de bon cœur Tite, mais sçachant à quoi s'en tenir avec Domitien, se contenta de répondre à son fils aîné, qu'il l'exhortoit à continuer de se bien conduire, & à soutenir la gloire des armes Romaines : que pour lui, il se chargeoit du soin de maintenir la paix dans l'Etat & dans sa famille.

Vespasien ne se fait

Vespasien séjourna quelques mois à Alexandrie, attendant les vents réglés qui

imperii munimenta, quàm numerum liberorum. Nam amicos tempore, fortunâ, cupidinibus aliquando aut erroribus, imminui, transferri, desinere. Suum cuique sanguinem indiscretum, sed maximè Principibus: quorum prosperis & alii fruantur, adversa ad junctissimos pertineant. Ne fratribus quidem mansuram concordiam, ni pater exemplum præbuisset. *Tac.*

soufflent au commencement de la belle saison. Il avoit encore un autre motif de ne se point hâter. Il ne comptoit pas que le siége de Jérusalem dût long-tems retenir Tite son fils, & son plan étoit, après la prise de cette ville, de l'emmener à Rome avec lui. Pendant ce séjour, il ne se fit pas beaucoup aimer des Alexandrins. Ils estimoient la magnificence : & Vespasien avoit un goût décidé pour la simplicité. Ils s'étoient flattés de recevoir de lui quelque gratification, parce qu'ils l'avoient les premiers reconnu pour Empereur ; & au contraire, comme il aimoit l'argent, il les fatiguoit par des impositions, ou nouvelles, ou levées avec une nouvelle rigueur. Les Alexandrins s'en vengerent, & chercherent à le piquer par des brocards : mais le ciel, si nous en croyons les Ecrivains du Paganisme, l'illustra par des miracles.

An. Rom. 821.
De J. C. 70.

pas aimer des Alexandrins.

*Zonar.* *Dio.* & *Suet. Vesp.* 19.

Deux hommes du peuple, l'un presque aveugle, l'autre affoibli d'une main dont il ne pouvoit se servir, s'adresserent à lui, comme avertis par le Dieu Sérapis, qui entre autres attributs dont le décoroit la superstition Egyptienne passoit pour le Dieu de la Médecine, que l'Empereur les guériroit, l'un en appliquant la salive sur les yeux malades, l'autre en lui pressant la main avec son pied. Vespasien, très-éloigné du faste & de la forfanterie, se moqua d'eux d'abord, & rejetta bien loin une pareille proposition. Ensuite ébranlé par leurs instances,

Prétendus miracles de Vespasien.

*Tac.* IV. *Hist.* 81. *Suet. Vesp.* 7. *Dio.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

encouragé par la flatterie, il les fit visiter par les Médecins. Le rapport des Médecins lui donna de l'espérance. Ils dirent que dans celui qui se plaignoit de ne point voir, les organes de la vision n'étoient point détruits; que la main de l'autre avoit souffert une espece de luxation, qu'une pression forte pouvoit corriger. A ces observations fournies par leur art ils joignirent le langage de Cour, c'est-à-dire, l'adulation. » Telle est » peut-être disoient-ils, la volonté des » Dieux, que le Prince soit reconnu mani» festement le Ministre de leurs bienfaits » envers l'humanité. Après tout, la guéri» son manquée sera la honte de ces miséra» bles; exécutée elle tournera à la gloire » de l'Empereur. » Vespasien se laissa enivrer par ces discours, & ne croyant rien impossible à sa fortune, d'un air de confiance, il ordonna qu'on lui amenât les malades en présence d'une grande multitude de peuple, que l'attente de l'événement tenoit en suspens : il fit les opérations qui lui étoient prescrites, & le succès répondit : sur le champ, le jour fut rendu à l'aveugle, & l'usage de la main à l'estropié. Tacite, pour confirmer la vérité de son récit, ajoûte, que du tems qu'il écrivoit, c'est-à-dire, sous Trajan, ceux qui avoient été témoins du fait persistoient à l'attester, quoiqu'aucun intérêt ne pût les porter au mensonge.

Il est peut-être difficile de se refuser à ce témoignage, soutenu de celui de Suétone

& de Dion. Mais nous devons soigneusement observer que les maux guéris par Vespasien n'étoient point incurables de leur nature, & que par conséquent il est permis de penser que leur cure n'excédoit point la puissance du démon. On ne peut douter que l'établissement du Christianisme, qui détruisoit son Empire, n'allarmât étrangement ce Prince de ténébres. Il tâchoit donc d'obscurcir par des faits qui eussent quelque chose de surprenant l'éclat des vrais miracles opérés par Jesus-Christ, par les Apôtres, & par leurs Disciples. Ici l'affectation d'employer la salive est visiblement copiée d'après la guérison miraculeuse de l'aveugle né.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Les deux merveilles que j'ai racontées ne sont pas les seules qui aient illustré le séjour de Vespasien à Alexandrie. On en ajoûte une troisieme, mais qui n'est pas de la même importance, ni également autorisée. On dit que pendant que Vespasien étoit dans le temple de Sérapis, pour consulter l'oracle du Dieu, en se retournant il apperçut un des premiers de l'Egypte, nommé Basilide, que la maladie retenoit actuellement à plus de vingt-cinq lieues de distance. Comme le nom de Basilide vient d'un mot Grec, qui signifie *Roi*, on jugea que le Dieu par cette apparition miraculeuse donnoit sa réponse, & assûroit l'Empire à Vespasien. Il est aisé de sentir combien tout cela est frivole. Je ne trouve dans ce récit qu'une merveille

An. Rom. 821. De J. C. 70.

absurde & sans preuve, comme sans utilité.

Ordre de Vespasien pour rebâtir le Capitole.

D'Alexandrie Vespasien envoya ses ordres à Rome pour le rétablissement du Capitole, & il chargea de l'intendance de l'ouvrage L. Vestinus, simple Chevalier Romain, mais d'une considération qui l'égaloit aux plus illustres Sénateurs. Vestinus commença par assembler les Aruspices, qui après avoir consulté les entrailles des victimes, déclarerent qu'il falloit jetter dans des marais les décombres de l'ancien temple, & rebâtir le nouveau sur le même terrain, en conservant les mêmes alignemens, la même distribution, & le même plan, parce que les Dieux n'y vouloient aucun changement. Tacite raconte en détail les cérémonies qui furent observées lorsque l'on posa la premiere pierre ; & les Lecteurs curieux de l'antiquité ne feront pas fâchés de trouver ici cette description.

Cérémonie de la premiere pierre.

*Tac.* IV. *Hist.* 55.

Le vingt-&-un Juin, le jour étant clair & serain, on environna d'une enceinte de rubans & de couronnes tout l'espace destiné au Temple. La marche s'ouvrit par une troupe de soldats, que l'on avoit choisis avec l'attention superstitieuse de n'admettre que ceux dont les noms étoient d'une heureuse signification: ils portoient à la main des branches d'arbres réputés heureux. Venoient ensuite les Vestales, accompagnées de deux choeurs de jeunes enfans de l'un & de l'autre sexe, qui avoient tous pere & mere encore vivans. Elles arroserent le terrain d'une

aspersion d'eau pure, puisée dans des ruisseaux, dans des sources, dans des rivières. Comme Vespasien & Tite, alors Consuls, étoient absens, aussi-bien que Domitien Préteur de la ville, qui, suivant que nous le dirons bientôt, étoit parti avec Mucien pour la guerre de Civilis, Helvidius Priscus se trouvant à la tête du Collége des Préteurs, présida en cette qualité à la cérémonie. Assisté du Pontife Plautus Elianus il offrit un sacrifice solemnel, & répandit sur le gazon les entrailles des victimes, adressant une priere à Jupiter, à Junon, à Minerve, & à tous les Dieux protecteurs de l'Empire, pour leur demander qu'ils accordassent un heureux succès à l'entreprise commencée, & que par leur puissance divine ils élevassent & fissent parvenir à sa juste hauteur l'édifice dont la piété des hommes jettoit les fondemens. Après avoir prononcé cette priere il toucha de la main les rubans attachés à l'extrêmité des cordes dont on avoit lié une grosse pierre. Alors les autres Magistrats, les Prêtres, & un grand nombre de Sénateurs, de Chevaliers, de gens du peuple, prirent les cordes, & pleins de joie & d'ardeur, s'efforçant à l'envi, ils tirerent la pierre jusqu'au lieu où les ouvriers devoient la recevoir pour la placer. Chacun s'empressa de jetter dans les fondations des piéces d'or & d'argent, & de la mine de différens métaux, telle qu'on la tire de la terre, avant qu'elle ait éprouvé

An. Rom. 821. De J. C. 70.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

l'action du feu. Les Aruspices recommanderent de ne point profaner l'édifice en y employant des matériaux qui eussent eu auparavant une autre destination. On donna plus de hauteur au bâtiment. C'est le seul changement que l'on crut n'être pas interdit par la Religion, & le seul mérite qui avoit manqué à la magnificence de l'ancien Temple.

Ce que nous avons de Tacite, ne nous fournit plus d'autres événemens sur le régne de Vespasien, que la fin de la guerre de Civilis, & le commencement de celle des Juifs. Je vais reprendre le premier de ces deux grands faits à l'endroit où je l'ai laissé.

## § II.

*Les Gaulois se préparent à se révolter, & à se joindre à Civilis. Conseil tenu à Cologne entre les Chefs des rebelles. Ils tâchent de tromper & de surprendre Vocula. Ils corrompent la fidélité des Légions. Discours de Vocula à ses soldats infidéles. Classicus Chef des Gaulois rebelles fait tuer Vocula. Les Légions que Vocula avoit commandées, prêtent serment aux Gaulois. Cologne & les troupes Romaines sur le haut Rhin en font autant. Les Légions assiégées dans Vétéra se rendent, & prêtent le même serment. Elles sont détruites. Ni Civilis, ni aucun Batave, ne se lie par ce serment. Il fait hommage de sa victoire à Velléda prétendue Prophétesse.*

*Les Légions captives se transportent à Tréves par ordre de leurs vainqueurs. Les habitans de Cologne se tirent d'un grand danger par un adroit tempérament. Civilis acquiert encore de nouvelles forces & de nouveaux alliés. Défaite de Sabinus par les Séquanois. Mucien songe à quitter Rome pour s'approcher du Rhin, & ôte à Arrius Varus la charge de Préfet du Prétoire. Il donne des désagrémens à Antonius Primus, qui va trouver Vespasien, & demeure auprès de lui sans crédit. Ardeur de Domitien pour le départ : lenteur de Mucien. Sept Légions envoyées sur le Rhin. Les peuples de la Gaule assemblés à Rheims se décident pour le parti de la soumission. Ceux de Tréves persistent dans la révolte. Cérialis vient prendre le commandement des troupes Romaines : son caractère. Victoire qu'il remporte sur ceux de Tréves. Ils se soumettent : Cérialis préserve leur ville du pillage. Les Légions qui avoient prêté serment aux Gaulois, se rejoignent à l'armée de Cérialis. Soumission de ceux de Langres. Discours de Cérialis à ceux de Tréves & de Langres, pour les affermir dans leurs bonnes dispositions. Civilis vient attaquer les Romains, & surprend leur camp. Cérialis reprend sur eux son camp, & remporte la victoire. Cologne retourne à l'alliance des Romains. Quelques succès relévent les espérances de Civilis. Mucien sur la nouvelle des avantages remportés par Cérialis, oblige Domitien*

*de ne point passer Lyon. Projets séditieux de Domitien. Sa feinte modestie. Grande victoire remportée par Cérialis sur les Bataves auprès de Vétéra. Civilis ruine la digue de Drusus. Entreprise hardie, mais infructueuse, de Civilis. Négligence de Cérialis. Peu s'en faut qu'il ne soit enlevé par les ennemis. Derniere tentative de Civilis. Danger que courent les Romains dans l'isle des Bataves. Soumission de Civilis, & fin de la guerre. Date de la prise de Jérusalem.*

---

An. Rom. 821. De J. C. 70.

*Tac. IV. Hist. 44.*

LA nouvelle de la mort de Vitellius portée en Germanie y augmenta la fureur de la guerre, & les forces des rebelles. Civilis renonçant à la dissimulation dont il avoit usé jusqu'alors, se déclara ouvertement ennemi du nom Romain. Les Légions affectionnées à la mémoire de Vitellius étoient dans la disposition de subir plutôt une servitude étrangère, que d'obéir à Vespasien. Les Gaulois, dès long-tems ébranlés par les manœuvres de Civilis, éclaterent enfin, lorsque les frivoles espérances vinrent fortifier leur penchant à la révolte.

Les Gaulois se préparent à se révolter, & à se joindre à Civilis.

Le bruit s'étoit répandu en Gaule que les Sarmates & les Daces faisoient des courses en Pannonie & en Mœsie, & qu'ils assiégeoient dans ces deux Provinces les quartiers d'hiver des Légions. Le bruit n'étoit pas sans fondement : & même Fonteius Agrippa, laissé par Mucien pour commander dans la Mœsie, périt dans un combat

*Jos. de B. Jud. VII. 22.*

contre les Barbares. Mais ce ne fut pour eux qu'un avantage passager. Bientôt les Romains reprenant la supériorité, les rechasserent au-delà du Danube. Cependant les premiers succès des nations ennemies de Rome avoient fait leur impression sur l'esprit des Gaulois, chez qui l'on débitoit en même-tems de semblables nouvelles touchant la Grande Bretagne : & ils en concluoient que par-tout les Romains étoient aussi maltraités & aussi humiliés que dans la Germanie. Mais rien ne les persuada tant de la ruine prochaine de l'Empire Romain, que l'incendie du Capitole. Ils se forgeoient sur cet événement de flatteuses chiméres. Ils disoient que leurs ancêtres avoient pris la ville de Rome; mais que la demeure du grand Jupiter s'étant maintenant alors saine & entiere, l'Empire avoit subsisté : au lieu que maintenant la colere céleste s'étoit manifestée, en livrant aux flammes le dépôt & le gage des destinées de l'Empire. Leurs Druides nourrissoient en eux ces folles visions, en leur promettant la conquête de l'Univers. Enfin, les Gaulois s'autorisoient d'un prétendu consentement d'Othon, qui, disoient-ils, n'avoit obtenu l'appui des premiers de la Gaule contre Vitellius, que sous la condition expresse qu'il leur seroit permis de ne pas manquer l'occasion de se remettre en liberté, si les maux des guerres civiles venant à se perpétuer abattoient les forces de l'Empire Romain.

An. Rom. 821.
De J. C. 70.

Tac.

An. ROM. 821. De J. C. 70.

Animés par des motifs si solides, les Gaulois prirent leurs dernieres mesures de rébellion aussi-tôt après la mort d'Hordéonius Flaccus. Alors les négociations se pousserent avec vivacité entre Civilis & Julius Classius né dans le pays de Tréves, & Colonel d'un Régiment de Cavalerie de sa nation au service des Romains. Classicus étoit distingué entre tous ses compatriotes par son crédit & par sa naissance, qu'il tiroit des anciens Rois de la contrée. Il comptoit une longue suite d'ancêtres qui s'étoient rendu illustres dans la paix & dans la guerre, mais il se faisoit sur-tout honneur d'être par son origine plutôt ennemi des Romains que leur allié. A Classicus se joignirent Julius Tutor & Julius Sabinus, l'un de Tréves, l'autre Langrois. Tutor avoit été chargé par Vitellius de garder la rive du Rhin : Sabinus, esprit vain & léger, se disoit issu de Jule César, à qui il prétendoit que sa bisayeule avoit plû dans le tems que ce Conquérant faisoit la guerre dans les Gaules; & il se glorifioit beaucoup d'être descendu par un adultère de celui qui avoit subjugué sa patrie.

Conseil tenu à Cologne entre les Chefs des rebelles.

Ces trois Chefs travaillerent chacun de leur côté à sonder par des entretiens secrets tous ceux qu'ils crurent capables d'entrer dans leurs vûes, & de leur être utiles pour l'exécution. Lorsqu'ils se virent un nombre considérable de partisans, ils les assemblerent à Cologne, & tinrent conseil

avec eux dans une maison particuliere. Car les Magistrats & le gros des habitans de cette ville étoient affectionnés aux Romains. Il y eut pourtant quelques Ubiens & quelques Tongriens qui entrerent dans la conspiration. Mais ceux de Tréves & de Langres en faisoient la principale force.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

La délibération ne fut pas longue. Tous ceux qui composoient l'assemblée, pleins de feu & d'ardeur, s'écrient à l'envi : » Que » jamais l'occasion ne fut si belle d'affran- » chir la Gaule du joug d'une domination » étrangère. Que la rage de la discorde » possédoit le peuple Romain. Qu'ils vo- » yoient les Légions s'entredétruire, l'Ita- » lie ravagée, la ville de Rome prise tout » récemment par ses propres citoyens. Que » toutes les armées avoient chacune sur » les bras une guerre qui les occupoit. Qu'il » falloit commencer par fermer les passa- » ges des Alpes : & quand les Gaulois au- » roient bien établi leur liberté, ils ver- » roient dans quelles bornes ils voudroient » renfermer leur noble audace. » Il n'y eut donc ni difficulté ni partage sur la résolution de se révolter.

On se détermina moins aisément sur le parti que l'on devoit prendre par rapport aux restes des Légions Romaines sur le Rhin. Plusieurs vouloient que l'on fit main basse sur des troupes séditieuses, infidéles, souillées du sang de leurs Chefs. Ceux qui avoient plus de circonspection repré-

An. Rom. 821. De J. C. 70.

senterent qu'il étoit à craindre que l'on n'augmentât leur courage en les portant au désespoir. Ce motif prévalut. Il fut arrêté que l'on se contenteroit de tuer les Commandans : & que pour les soldats, il falloit s'attacher à les gagner. Que le souvenir de leurs crimes & l'espérance de l'impunité les rendroit traitables, & qu'il seroit aisé de s'en faire des alliés.

Ils tâchent de tromper & de surprendre Vocula.

Tel fut le résultat du premier Conseil tenu par les Chefs des rebelles. Ils envoyerent des gens affidés dans les différentes parties de la Gaule pour y soulever les peuples, pendant qu'eux-mêmes ils continuoient de garder les dehors de l'obéissance, afin de mieux tromper Vocula, & de choisir leur moment pour le surprendre.

Ce Commandant fut pourtant averti de la conspiration. Mais il étoit hors d'état de se faire craindre, parce qu'il n'avoit que des Légions réduites à un petit nombre de combattans, & sur la fidélité desquelles il ne pouvoit pas compter. Se trouvant donc entre les soldats dont il se défioit & des ennemis cachés, il crut devoir user de dissimulation, & se défendre par les mêmes voies dont on se servoit pour l'attaquer.

Etant venu à Cologne, il y vit arriver peu-après Claudius Labeo, qui relégué, comme je l'ai dit, dès les commencemens des troubles dans le pays des Frisons par Civilis, avoit corrompu ses gardes, & plein de ressentiment se faisoit fort, si on lui don-

noit un petit corps de troupes, de rame- [redacted]
ner à l'alliance Romaine la plus grande par- An. Rom.
tie de la nation des Bataves. Il promettoit 821.
plus qu'il ne pouvoit tenir. Quoique Vo- De J. C.
cula lui eût accordé le détachement qu'il 70.
demandoit, il ne réussit qu'à se faire suivre d'un petit nombre de Nerviens & de * Bétasiens ; & ses exploits se réduisirent à des courses furtives sur les Caninéfates.

Vocula ne tarda pas à éprouver les tristes effets de la trahison qui se préparoit depuis si long-tems. Il se laissa persuader par les Chefs des Gaulois de marcher à Civilis, qui assiégeoit toujours *Vétéra*. Lorsqu'il en fut peu éloigné, Classicus & Tutor se détacherent sous prétexte d'aller reconnoître l'ennemi : & ils conclurent leur Traité avec les Germains. En conséquence ils se séparerent des Légions, & se firent un camp à part.

Vocula leur reprocha vivement leur perfidie, & prenant le ton de hauteur, il les avertissoit de ne pas croire que la puissance Romaine, malgré les divisions des guerres civiles, pût être impunément méprisée par les peuples de Tréves & de Langres. » Il » nous reste, disoit-il, des Provinces fidé» les, des armées victorieuses, la fortune » de l'Empire, & la protection des Dieux

* *Les Bétasiens habitoient une partie du pays que nous appellons aujourd'hui le Brabant. Le village de Bëets non loin de Halle en Brabant semble retenir un vestige du nom de ces peuples.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

» vengeurs des Traités violés. Notre in» dulgence vous a gâtés. (1) Jule César & » Auguste connoissoient mieux le caractère » des Gaulois. La mollesse de Galba, & la » diminution des tributs, vous ont inspiré » la hardiesse de vous révolter. Lorsque » vous serez battus & dépouillés, vous re» deviendrez nos amis. » Les rebelles avoient pris leur parti : & Vocula voyant que ses plaintes & ses menaces étoient méprisées, rebroussa chemin, & se retira à Nuys. Les Gaulois vinrent se camper dans une plaine à deux milles des Romains.

Ils corrompent la fidélité des Légions.

Là se trâma une négociation infâme & inouie : & par promesses, par argent distribué entre les centurions & les soldats, une armée Romaine se laissa persuader de prêter serment à une puissance étrangère, & de sceller un engagement si honteux par la mort ou la captivité de ses Commandans. Dans une circonstance si périlleuse plusieurs conseilloient à Vocula de se sauver par la fuite. Mais il étoit d'une intrépidité à toute épreuve, comme je l'ai remarqué ; & préférant le parti de la hardiesse, il assembla ses soldats, & leur parla en ces termes :

Discours de Vocula à ses soldats infidéles.

» Jamais en vous haranguant, je n'ai » été ni plus inquiet sur ce qui vous re-

(1) Meliùs divo Julio, divoque Augusto notos eorum animos. Galbam, & infracta tributa, hostiles spiritus induisse. Nunc hostes, quia molle servitium : quum spoliati exutique fuerint, amicos fore. *Tac.*

» garde, ni plus tranquille sur mon propre
» sort. Car la conspiration contre ma vie An. Rom.
» est une nouvelle que j'apprens avec joie. 821.
» Au milieu de tant de maux, la mort n'a De J. C.
» rien pour moi que de consolant. Au con- 70.
» traire, votre situation me pénétre de
» compassion & de honte, lorsque je vois,
» que l'on ne se prépare point à employer
» contre vous la force & les armes, (c'est
» le droit de la guerre) mais que Classicus
» se flatte d'attaquer par vos bras le peu-
» ple Romain, & qu'il vous enrôle au ser-
» vice des Gaulois.

» Si la fortune & le courage nous aban-
» donnent aujourd'hui, avons-nous aussi
» perdu la mémoire de tant d'exemples de
» vertu, que nous fournit l'Antiquité ?
» avons-nous oublié, combien de fois les
» Légions Romaines ont mieux aimé périr
» que de lâcher le pied devant l'ennemi ?
» Souvent même nos Alliés ont souffert la
» ruine entiere de leurs villes, & se sont
» précipités dans les flammes avec leurs
» femmes & leurs enfans, sans autre ré-
» compense que la gloire de la fidélité. Ac-
» tuellement les Légions enfermées à *Vé-
» téra* supportent la disette & toutes les
» miséres du siége, & ne se laissent ébran-
» ler ni par promesses ni par menaces. Et
» nous, rien ne nous manque : hommes,
» armes, bons retranchemens, munitions
» de guerre & de bouche, nous avons tout
» en abondance. Nous nous sommes même

An. Rom. 821. De J. C. 70.

» trouvé assez d'argent, pour vous faire
» tout récemment une largesse, qui, soit
» que vous vous en croyiez redevables à
» Vespasien, ou à Vitellius, au moins
» vous vient d'un Empereur Romain. Vain-
» queurs en tant de guerres, si vous crai-
» gnez de combattre en bataille rangée con-
» tre un ennemi que vous avez mis en fui-
» te à Geldubla, à *Vétéra*, c'est une indi-
» gnité. Mais dans ce cas même, vous avez
» des murs, des remparts, derriere lesquels
» vous pouvez traîner les affaires en lon-
» gueur, jusqu'à ce que vous receviez du
» secours des Provinces voisines.

» Je veux que je vous ai donné lieu
» d'être mécontens de moi, & de me re-
» buter pour Chef. Mais n'avez-vous pas
» des Lieutenans Généraux, des Tribuns,
» en un mot, un centurion, un soldat, à
» qui vous défériez le commandement? au
» lieu de vouloir qu'à la honte éternelle du
» nom que vous portez, il soit publié dans
» tout l'Univers que vous aurez prêté vo-
» tre ministère à Civilis & à Classicus pour
» faire la guerre à l'Italie. Quoi? si les
» Germains & les Gaulois vous ménent au
» pied des murs de Rome, livrerez-vous
» l'assaut à votre patrie? L'idée seule d'un
» tel forfait me remplit d'horreur. Vous
» monterez donc la garde devant la tente
» de Tutor! Un Batave donnera le signal
» du combat! Vous serez employés com-
» me recrues pour completer des corps de

» troupes de Germains ! A (1) quoi abouti- 
» ront enfin tant d'indignités mêlées de crime ? Lorsque des Légions Romaines seront rangées en bataille contre vous, quel sera le parti que vous prendrez ? Alors, ajoutant trahison sur trahison, & déserteurs de vos nouveaux amis, ou bien flottant entre les deux sermens contraires par lesquels vous vous trouverez liés, vous deviendrez l'exécration des dieux & des hommes.

An. Rome 821. De J. C. 70.

» Grand (2) Jupiter, en l'honneur duquel, pendant une durée de plus de huit siécles, nous avons solemnisé tant de triomphes ; Quirinus pere & fondateur de la ville de Rome, je vous invoque en ce moment. S'il ne vous a pas été agréable, que je conservasse ce camp exempt de tache & d'opprobre, au moins ne souffrez pas qu'il soit souillé par un Tutor & un Classicus. Préservez les soldats Romains du crime, ou, sans leur en faire

(1) Quis deinde sceleris exitus ? Quum Romanæ legiones contrà direxerint, transfugæ è transfugis, & proditores è proditoribus, inter recens & vetus sacramentum invisi deis errabitis ?

(2) Te Jupiter O. M. quem, per octingentos viginti annos, tot triumphis coluimus ; te Quirine Romanæ parens, urbis, precor venerorque, ut si vobis non fuit cordi, me duce hæc castra incorrupta & intemerata servari ; at certè pollui fœdarique à Tutore & Classico non sinatis. Militibus Romanis aut innocentiam detis, aut maturam & sine noxa pœnitentiam. *Tac.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

» porter la peine, inspirez-leur un prompt » répentir. »

Classicus Chef des Gaulois rebelles, fait tuer Vocula.

Un discours si véhément produisit peu d'effet. Quelques mouvemens passagers de crainte & de honte en furent l'uique fruit : & Vocula ayant perdu toute espérance, vouloit se tuer lui-même. Ses affranchis & ses esclaves l'en empêcherent : en quoi ils ne lui rendirent d'autre service, que de le réserver à la vengeance de Classicus, qui l'envoya massacrer par un déserteur Romain, nommé Emilius Longinus. Pour ce qui est des deux autres Lieutenans Généraux, Hérennius & Numisius, on se contenta de les mettre dans les chaînes.

Les Légions que Vocula avoit commandées, prêtent serment aux Gaulois.

Après ces préliminaires, Classicus précédé de Licteurs, & vêtu en Général Romain, entra dans le camp. Malgré toute son audace, ce qu'il faisoit lui paroissoit à lui-même si étrange, qu'il ne put trouver des paroles pour haranguer les troupes, & il récita simplement la formule du serment. Les soldats des Légions jurerent qu'ils combattroient fidélement pour l'Empire des Gaulois. Classicus éleva aux premiers grades de la milice le meurtrier de Vocula. Les autres du service desquels il s'étoit aidé pour amener les choses au point où elles étoient, furent récompensés à proportion de la part qu'ils avoient prise à un si indigne & si lâche ministère.

Cologne & les trou-

Ce grand succès des rebelles eut pour eux les suites les plus brillantes, & les rendit

maîtres

maîtres de toute la Province, & de toutes les troupes que les Romains y tenoient. Tutor s'étant présenté devant Cologne avec des forces considérables, contraignit les habitans de prêter le même serment que les Légions du camp de Nuys. Il l'exigea & le reçut pareillement de tout ce qu'il y avoit de soldats du côté de Mayence & sur le haut Rhin. Les Officiers qui le refusérent furent ou tués ou chassés.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

pes Romaines sur le haut Rhin en font autant.

Restoit le camp de *Vétéra*, où les Légions assiégées avoient supporté jusques-là les plus affreuses extrêmités de la disette. Après avoir mangé leurs bêtes de somme, leurs chevaux de guerre, & même les animaux dont la nature a horreur, & à l'usage desquels la seule nécessité peut réduire, ils s'étoient vû obligés de recourir aux herbes qui pointoient entre les pierres, aux feuillages naissans, au jeune bois: enfin toutes sortes d'alimens, usités & inusités, leur manquoient. Dans cet état, Classicus leur dépêcha les plus corrompus & les plus lâches de ceux qui s'étoient soumis, pour leur offrir le pardon, s'ils s'accommodoient aux circonstances, & leur déclarer qu'autrement ils ne devoient s'attendre qu'à périr misérablement par le fer ou par la faim. Ces dignes Députés alléguerent pour dernier motif leur propre exemple. (1) Les assié-

Les Légions assiégées dans *Vétéra* se rendent & prêtent le même serment.

(1) Obsessos hinc fides, inde egestas, inter decus ac flagitium distrahebant.. Miseriarum patientiæque documentum fuere, donec egregiam

An. Rom. 821. De J. C. 70.

gés hésiterent quelque-tems entre le devoir & les maux extrêmes qu'ils souffroient, entre la gloire & la honte. Qui commence à délibérer en pareil cas, est bientôt rendu. Ils se déterminerent à déshonorer par une conclusion honteuse le courage & le mérite de leur belle défense, & ils envoyérent une députation à Civilis pour lui demander la vie. On refusa de les écouter, jusqu'à ce qu'ils eussent juré fidélité à l'Empire des Gaulois. Après qu'ils se furent liés par cet indigne serment, Civilis leur promit la vie sauve, & la liberté de sortir en armes de leur camp : mais il s'en réserva pour lui & pour les siens tout le butin, & il y fit sur le champ entrer des troupes qui avoient ordre de retenir l'argent, les valets, & les bagages.

Elles sont détruites.

Cette capitulation si honteuse fut encore mal observée. Les Germains qu'on leur avoit donnés pour escorte, les attaquerent à cinq milles de *Vétéra*. Quoique surpris, les Romains se mirent en défense. Les plus braves se firent tuer sur la place : plusieurs s'étant dispersés par la fuite, furent poursuivis & massacrés. Les autres s'en retournerent au camp, & porterent leurs plaintes à Civilis, qui blâma les Germains, & leur reprocha leur perfidie. S'il parloit sincèrement, ou s'il ne cherchoit qu'à garder les dehors, c'est ce que Tacite ne décide point.

laudem fine turpi maculavarent, missis ad Civilem legatis vitam orantes. *Tac.*

Mais la conduite que tint ce Batave à l'égard des malheureux restes des Légions Romaines, rend sa foi plus que suspecte. Car après avoir pillé le camp, il y mit le feu, & tous ceux qui s'étoient sauvés du combat, périrent dans les flammes.

An. rom. 821. De J. C. 70.

Civilis, qui, suivant un usage reçu parmi les nations Barbares, avoit fait vœu, au commencement de la guerre, de laisser croître ses cheveux, crut son vœu accompli, lorsqu'il eut détruit les Légions de *Vétéra*, & il rasa sa chevelure. On lui impute d'avoir fait faire à son fils encore en bas âge l'essai inhumain de ses premieres armes, de ses fléches, de ses traits, sur des prisonniers Romains, qui lui servoient de but. Ce seroit une horrible cruauté.

Ni Civilis, ni aucun Batave, ne se lie par ce serment.

Il est remarquable que Civilis fut attentif à ne point s'engager lui-même, & à n'engager aucun Batave envers les Gaulois, par la prestation du serment que l'on exigeoit des Romains. Il se réservoit ses droits & ses prétentions : & s'il lui falloit un jour entrer en contestation avec les Gaulois pour l'Empire, il comptoit bien que les forces des Germains, & l'éclat de sa réputation personnelle, lui feroient aisément emporter la préférence.

Il fait hommage de sa victoire à Velléda prétendue Prophétesse.

Il fit hommage de sa victoire à la prétendue Prophéteſſe Velléda, qui l'avoit prédite. J'ai parlé ailleurs de cette fille érigée en Déesse par la superstition des Germains, & dont le nom déjà célébre acquit un nou-

An. Rom. 821. De J. C. 70.

veau crédit par une prédiction que l'évé-nement avoit ſi pleinement vérifiée. Civilis lui envoya donc les prémices des dépouilles des Romains, & un priſonnier d'importance, Mummius Lupercus, Commandant de l'une des Légions détruites à *Vétéra*. Mais ceux qui étoient chargés de le conduire, le tuérent en chemin. Le vainqueur accorda la vie à un petit nombre de Centurions & de Tribuns, nés dans la Gaule, & qui devenoient ainſi un gage de l'alliance entre les deux nations. Il renverſa & brûla les quartiers d'hiver des cohortes, des troupes de cavalerie, des légions, excepté ceux qui étoient ſitués à Mayence & à Vindoniſſa.*

Les Légions captives ſe tranſportent à Tréves par ordre de leurs vainqueurs. Tac. IV. 26.

La treizieme Légion, qui étoit reſtée à Nuys, depuis qu'elle avoit trahi Vocula pour ſe ſoumettre aux Gaulois, reçut ordre de ſe tranſporter à Tréves, & on lui fixa le jour du départ. Pendant l'eſpace de tems qui s'écoula juſqu'à ce jour, les ſoldats furent agités de diverſes penſées. Les lâches craignoient la mort, ſe rappellant l'exemple des Légions de *Vétéra*, qui avoient été taillées en piéces par leur eſcorte. Ceux qui avoient plus de ſentiment, étoient frappés de la honte de leur état. » Quelle mar-» che, ſe diſoient-ils les uns aux autres, » que celle que nous avons à faire? Qui » nous conduira? Qui ſera à notre tête?

* *Windiſch, dans la Suiſſe, au confluent de l'Aar & de la Reuſs.*

» Nous ne sommes plus qu'un troupeau » d'esclaves, dont la vie & la mort dé» pendent de la volonté de maîtres or» gueilleux. » D'autres, sans s'embarrasser de l'infamie, songeoient à emporter sûrement leur argent, & tout ce qu'ils possédoient de plus précieux. Quelques-uns préparoient leurs armes, comme s'il se fût agi d'aller au combat.

An. Rom. 821.
De J. C. 70.

(1) Pendant qu'ils se tourmentoient de ces soins & de ces inquiétudes, arriva le moment du départ, plus triste encore qu'ils ne s'y étoient attendus. Car au-dedans des retranchemens le spectacle de leur ignominie frappoit moins les yeux : la plaine & le grand jour la mirent en évidence. Les images des Césars arrachées ; les drapeaux sales & négligés, dont la difformité paroissoit encore davantage par le contraste avec les brillantes enseignes des Gaulois, une longue file marchant en silence, & repré-

(1) Hæc meditantibus, advenit proficiscendi hora, exspectatione tristior. Quippe intra vallum, deformitas haud perinde notabilis : detexit ignominiam campus & dies. Revulsæ Imperatorum imagines, inhonora signa, fulgentibus hinc inde Gallorum vexillis, silens agmen, & velut longæ exsequiæ. Dux Claudius Sanctus effosso oculo, dirus ore, ingenio debilior. Duplicatur flagitium, postquam desertis Bonnensibus castris, altera se legio miscuerat. Et vulgatâ captarum legionum famâ, cuncti qui paulo antè Romanum nomen horrebant, procurrentes ex agris tectisque, & undique effusi, insolito spectaculo nimiùm fruebantur. *Tac.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

sentant comme un lugubre aspect de funérailles. Le Chef qu'on leur avoit donné pour les conduire, avoit un œil crévé, la physionomie féroce : & le caractère y répondoit.

Arrivés à Bonn, ils furent joints par une autre Légion, qui en doublant leur nombre augmenta la honte dans la même proportion. Et comme le bruit de cet événement s'étoit répandu dans le pays, ceux qui peu auparavant trembloient au nom des Romains, accouroient des campagnes voisines pour voir passer les Légions captives, & jouissent avidement d'un spectacle inespéré. On peut juger combien leurs insultes étoient amères pour ceux qui en étoient l'objet. Un grand corps de cavalerie Picentine ne put les supporter, & méprisant les menaces & les promesses de celui qui conduisoit la marche, ils s'en allérent à Mayence. Sur le chemin ils rencontrerent le meurtrier de Vocula, & le percerent de traits, donnant ainsi le premier gage du retour à leur devoir. Les légions continuerent leur route, & vinrent camper devant Tréves.

Les habitans de Cologne se tirent d'un grand danger par un adroit tempérament.

Civilis & Classicus enflés de leurs succès délibererent s'il livreroient au pillage la ville de Cologne. Le goût de la cruauté & l'avidité du butin les y portoient : la politique les retenoit. Ils sentoient que (1) fondant un nouvel Empire, rien ne leur étoit plus

(1 Novum imperium inchoantibus utilis clementiæ fama. Tac.

utile que la réputation de clémence. D'ailleurs un motif de reconnoissance agit sur le cœur de Civilis, dont le fils s'étant trouvé à Cologne dans les commencemens des troubles n'avoit éprouvé de la part des habitans que les traitemens les plus favorables. An. Romu. 821. De J. C. 70.

Mais les nations séparées par le Rhin, haïssoient cette ville, dont la puissance & les accroissemens rapides leur étoient suspects; & ils vouloient ou en faire une demeure commune pour tous les Germains, ou la détruire, afin que les Ubiens dispersés ne pussent plus leur causer d'inquiétude. Les Tenctères notifierent donc leurs intentions à ceux de Cologne par des Ambassadeurs, dont le plus fier & le plus audacieux parla en ces termes : » Nous rendons graces aux Dieux de notre commune patrie, » & sur-tout à Mars le plus grand des » Dieux, de ce que vous êtes rentrés dans » le corps de la nation Germanique, & » nous vous félicitons d'avoir enfin recouvré une liberté qui vous égale à nous. » Car jusqu'à ce jour, les Romains nous » interdisoient l'usage des fleuves, des terres, & presque du ciel même : ils rompoient tout commerce entre nous, ou, » ce qui est plus insupportable encore à » des hommes nés pour les armes nous » n'obtenions la permission de conférer & » de traiter ensemble, que désarmés & » presque nûs, & observés par des surveil-

An. Rom. 821. De J. C. 70.

» lans, à l'avidité desquels il falloit payer
» tribut. Mais afin que notre amitié & no-
» tre alliance soient éternelles, voici les
» conditions que nous sommes chargés de
» vous proposer. Abattez les murs de vo-
» tre colonie, qui sont le soutien & l'ap-
» pui de la servitude. Les animaux mêmes
» les plus courageux, si on les tient sous
» une clôture, oublient leur fierté. Massa-
» crez tout ce qu'il y a de Romains dans
» votre pays. La liberté ne peut compatir
» avec des maîtres accoutumés à vous ty-
» ranniser. Partagez entre vous les biens
» de ceux qui auront été tués, afin que
» personne ne puisse séparer sa cause de
» la cause commune. Qu'il nous soit per-
» mis aux uns & aux autres d'habiter & de
» fréquenter indistinctement les deux rives
» du fleuve, comme au tems de nos an-
» cêtres. Par le droit de la nature la jouis-
» sance du soleil & de la lumiere appartient
» à tous les hommes, & toutes les terres
» sont aux gens de cœur. Reprenez les
» mœurs & les coûtumes de vos peres,
» & (1) renoncez à ces plaisirs qui amol-
» lissent les courages, & qui servent plus
» aux Romains que leurs armes pour éten-
» dre leurs conquêtes. Redevenus vrais
» Germains, sans mélange d'un sang étran-
» ger, sans aucun reste de servitude, ou vous
» vous maintiendrez dans l'égalité avec les

(1) Abruptis voluptatibus, quibus Romani plus adversùs subjectos, quàm armis valent. *Tac.*

» autres

» autres peuples, ou même vous leur com- An. Rom.
» manderez. » 821.

Ceux de Cologne prirent du tems pour De J. C.
délibérer : & comme d'une part la crainte 70.
de l'avenir les empêchoit d'accepter les conditions proposées, & que de l'autre la nécessité présente ne leur permettoit pas de les rejetter, ils firent une réponse adroite, qui accordoit quelque chose aux Tenctères, sans trop les commettre avec les Romains. Ils s'expliquerent donc en ces termes : » Dès qu'il s'est offert à nous une occasion de nous mettre en liberté, nous » l'avons saisie avec plus d'empressement » que de prudence, dans le désir de nous » réunir à vous & aux autres Germains » nos freres. Pour ce qui est des murs de » notre ville, il est plus raisonnable de les » fortifier que de les détruire, pendant que » les armées Romaines s'assemblent pour » venir nous attaquer. Si nous avions par» mi nous quelques étrangers venus d'Ita» lie, ou des Provinces, la guerre les a em» portés, ou chacun s'est retiré dans son » pays. Quant à ceux qui ont été autre» fois ici établis en colonie, & qui se sont » alliés avec nous par des mariages, eux » & leurs enfans ont cette ville pour pa» trie : & nous ne vous croyons pas assez » injustes pour nous contraindre à massa» crer nos peres, nos freres, nos enfans. » Nous avons secoué le joug des tributs » & des impôts. Nous consentons que les

An. Rom. 821. De J. C. 70.

» paſſages du fleuve ſoient libres, pourvû » qu'on ne le paſſe que de jour & ſans ar» mes. C'eſt une précaution néceſſaire, » juſqu'à ce que le nouvel état des choſes » ait pris une conſiſtance. Nous nous en » rapportons à l'arbitrage de Civilis & de » Velléda, & le traité ſera dreſſé & con» clu ſous leur autorité. »

Cette réponſe calma les Tenctères : on envoya des Députés à Civilis & à Velléda, qui approvérent le plan propoſé par les habitans de Cologne.

Civilis acquiert encore de nouvelles forces & de nouveaux aliés.

Civilis appuyé de ces nouveaux alliés entreprit de gagner à ſon parti les peuples du voiſinage, ou de réduire par la force ceux qui voudroient faire réſiſtance. Il s'empara du pays des Suniciens, * & enrôlla leur jeuneſſe, qu'il diſtribua en cohortes. Comme il ſe préparoit à aller plus loin, Claudius Labeo, ſuivi de troupes levées tumultuairement parmi les Nerviens, les Tongres, & les Bétaſiens, vint à ſa rencontre, & l'arrêta ** au Pont de la meuſe. Par l'avantage de ce poſte, il ſoutint ſûrement le combat, juſqu'à ce que les Germains ayant paſſé le fleuve à la nage, vinrent le reprendre en queue. En même-tems Civilis, ſoit par un trait d'audace ſubite, ſoit qu'il eût auparavant con-

*Cluvier place les Suniciens entre la Roure & la Meuſe.

** Des Sçavants ont penſé que ce Pont de la Meuſe pouvoit être le commencement & l'origine de la ville de Maſtricht.

certé cette démarche, s'avança vers les Tongres, & leur dit en élevant la voix : » Nous n'avons point pris les armes, pour » acquérir aux Bataves & à ceux de Tréves » l'Empire sur les nations. Une telle arro- » gance est bien éloignée de notre pensée. » Recevez notre alliance : je suis prêt à » passer de votre côté, soit que vous me » vouliez prendre pour chef ou pour sol- » dat. Ce discours adroit fit impression sur la multitude, & déjà les soldats à qui il étoit adressé remettoient leurs épées dans le fourreau, lorsque Campanus & Juvenalis, qui tenoient le premier rang entre les Tongres, vinrent offrir à Civilis les services de toute la nation. Labeo se sauva, avant que d'être enveloppé. Les Bétasiens & les Nerviens suivirent l'exemple des Tongres : & Civilis grossi des troupes de ces trois peuples se vit au comble de la gloire & de la puissance : tout plioit devant lui, de gré ou de force.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Défaite de Sabinus par les Séquanois.

Julius Sabinus avec ses Langrois ne réussit pas également. Après avoir détruit les monumens de l'alliance avec les Romains, soit tables de bronze ou colonnes, sur lesquelles en étoient gravées les conditions, il avoit pris publiquement le nom de César : & comme si ce nom, qu'il usurpoit à titre ignominieux, lui eût transmis les grandes qualités du Conquérant qui l'avoit porté, plein de confiance, il mena contre les Séquanois, alliés fidéles des Romains, une grande multitude de ses compatriotes,

An. Rom. 821. De J. C. 70.

mal armés, mal disciplinés. Les Séquanois ne refuserent pas le combat, & resterent vainqueurs. Sabinus montra autant de timidité dans la disgrace, qu'il avoit fait paroître de présomption dans son état florissant. Il s'enfuit dans une maison de campagne, à laquelle il mit le feu, afin de persuader qu'il y avoit péri ; & il alla s'enfoncer dans des grottes souterraines, où il passa neuf années avec la fameuse Epponine sa femme. Nous parlerons de leurs singulieres aventures & de leur triste catastrophe, lorsque le tems en sera venu.

Mucien songe à quitter Rome pour s'approcher du Rhin, ôte à Arrius Varus la charge de Préfet du Prétoire.

Les nouvelles des grands succès de Civilis, que la Renommée enfloit encore, donnerent de vives inquiétudes à Mucien. Il avoit fait choix de deux illustres guerriers, Annius Gallus, & Pétilius Cérialis, pour commander l'un dans la haute, l'autre dans la basse Germanie, & il ne laissoit pas de craindre qu'ils ne fussent pas en état de soutenir le poids d'une guerre si importante. Il pensoit donc à se transporter lui-même sur les lieux, & à amener avec lui Domitien, qu'il se croyoit obligé de garder à vûe. Mais s'il quittoit Rome, il falloit assûrer la tranquillité de cette capitale : & il se défioit beaucoup d'Arrius Varus & d'Antonius Primus. Il commença par ôter à Varus le commandement des Gardes Prétoriennes, & pour le consoler il lui donna la Surintendance des vivres, charge honorable, mais désarmée. Comme il appréhendoit que Domitien, qui aimoit Varus, ne

ſe tînt offenſé de ce changement, il fit Préfet du Prétoire Arretinus Clémens, qui étoit allié à la maiſon Impériale, & très-agréable au jeune Prince. Le pere de Clémens avoit été revetu du même emploi ſous Caligula : & Mucien alléguoit que les ſoldats obéiroient volontiers au fils de celui qu'ils avoient autrefois vû à leur tête. Clémens, quoique Sénateur, fut donc établi Préfet des cohortes Prétoriennes. Il eſt le premier de ſon Ordre qui ait poſſédé cette charge, juſques-là affectée aux Chevaliers.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Antonius Primus n'avoit point de titre dont il fallût le dépouiller. Mais aimé des ſoldats, plein d'un orgueil qui ne pouvoit ſupporter des égaux, bien loin de reconnoître des ſupérieurs, il étoit capable d'exciter du trouble dans Rome, dès qu'il n'auroit plus en tête une autorité qui lui imposât. Mucien ne ſouffrit pas même que Domitien le mît au nombre de ceux qui l'accompagneroient dans ſon expédition de Germanie. Primus indigné ſe retira auprès de Veſpaſien, de qui il ne fut pas reçu auſſi-bien qu'il l'eſpéroit : cependant il trouva le Prince très-diſpoſé à reconnoître ſes grands ſervices, ſi le reſte de ſa conduite n'y eût pas mis obſtacle. Mais ſon arrogance, ſes plaintes ſéditieuſes, les crimes de ſa vie paſſée, tout cela étoit remis ſans ceſſe ſous les yeux de l'Empereur, & par les lettres de Mucien, & par les diſcours de pluſieurs autres. Primus lui-même pre-

Il donne des déſagremens à Antonius Primus, qui va trouver Veſpaſien, & demeure auprès de lui ſans crédi

*Tac. Hiſt.* IV. 80.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

noit soin d'autoriser par ses procédés les reproches qu'on lui faisoit. Il se vantoit sans mesure, il se mettoit au-dessus de tous; il sembloit qu'il cherchât à se faire des ennemis, prodiguant indifféremment les noms de lâches & de gens sans cœur, insultant Cécina sur la captivité dont il l'avoit délivré. C'est ainsi qu'il parvint à réfroidir l'affection de Vespasien à son égard, sans néanmoins encourir une disgrace manifeste. L'Histoire ne nous apprend point ce qu'il devint depuis ce tems-là.

Ardeur de Domitien pour le départ : lenteur de Mucien. *Tac. Hist.* IV. 67. 68.

Domitien (1) & Mucien faisoient les préparatifs de leur départ d'une façon toute différente. Le jeune Prince, ouvrant son cœur à l'espérance & à la cupidité, étoit tout de feu, & brûloit d'impatience. Mucien au contraire affectoit des lenteurs, saisissoit tous les prétextes de différer : craignant que Domitien, lorsqu'il se verroit une fois au milieu d'une armée, ne suivît la bouillante audace de l'âge, n'écoutât les mauvais conseils, & ne formât peut-être en conséquence des projets capables de nuire soit à la tranquillité & à la paix de l'Etat, soit au bien du service de la guerre. Cependant il faisoit filer de toutes parts des troupes vers le Rhin. Quatre Légions furent

Sept Lé-

(1) Simul Domitianus Mucianusque accingebantur, dispari animo : ille spe ac juventâ properus, hic moras nectens, quîs flagrantem retineret, ne ferociâ ætatis, & pravis impulsoribus, si exercitum invasisset, paci belloque malè consuleret. *Tac.*

envoyées d'Italie, deux furent mandées d'Espagne, une de la Grande Bretagne : c'étoit la quatorzieme, dont j'ai eu souvent occasion de parler.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

gions envoyées sur le Rhin.

Les peuples de la Gaule assemblés à Rheims se décident pour le parti de la soumission.

Les affaires des rebelles avoient commencé à décliner, aussi-tôt après la défaite de Sabinus. Cet événement arrêta tout d'un coup les progrès de la révolte, & fit faire de sérieuses réflexions à tous les peuples Gaulois qui ne s'étoient pas encore ouvertement déclarés. Les Rhémois donnant l'exemple aux autres, convoquerent dans leur ville une assemblée de toute la Gaule, pour délibérer entre la paix, & une liberté qu'il falloit acheter par la guerre. Il est aisé de penser que la nouvelle des forces nombreuses que les Romains mettoient en marche, inclina vers la paix les esprits déjà ébranlés. Dans l'assemblée générale des Députés de la Gaule, qui se tint à Rheims, il n'y eut que ceux de Tréves qui opinassent pour la guerre.

Tullius Valentinus leur Orateur s'épuisa en invectives contre les Romains, & il accumula sur eux avec une éloquence fanatique tous les reproches que l'on a coûtume de faire aux grands Empires. Au contraire, Julius Auspex, l'un des premiers du peuple Rhémois, exhorta les Députés à considérer la puissance Romaine & les avantages de la paix. Il fit observer (1) que les

(1) Sumi bellum etiam ab ignavis, strenuissimi cujusque periculo geri. *Tac.*

lâches sont souvent les plus empressés à
An. Rom. 821. De J. C. 70. entreprendre la guerre, mais qu'elle se fait aux risques & périls de ceux qui ont le plus de bravoure. Enfin, il leur représenta les Légions déjà presque sur leurs têtes. Et ces différens motifs réunirent presque tous les avis. Les gens sages furent retenus par la fidélité & par le devoir, & la jeunesse par la crainte. Elle se contenta de louer le courage de Valentinus, mais elle suivit le conseil d'Auspex.

La jalousie de peuple à peuple influa aussi dans la détermination de l'assemblée. On commençoit à se demander mutuellement, à qui appartiendroit le commandement durant la guerre, où l'on placeroit le siége de l'Empire, supposé que les choses réussissent au gré de leurs vœux. La (1) victoire étoit encore bien éloignée, & déjà s'allumoit la discorde. Chacun alléguoit ses titres : l'un s'appuyoit sur d'anciens Traités, l'autre vantoit la puissance ou la noblesse de son peuple & de sa ville. Les inconvéniens qu'ils prévoyoient dans l'avenir, les fixerent au présent. On écrivit donc au nom de l'assemblée à ceux de Tréves, pour leur conseiller de mettre bas les armes. On leur représentoit que les circonstances étoient favorables pour obtenir leur pardon, & que tous les peuples de la Gaule se rendroient leurs intercesseurs auprès des Romains. Valentinus par ses discours auda-

(1) Nondum victoria, jam discordia erat. *Tac.*

cieux ferma les oreilles de ses compatriotes à de si salutaires remontrances : grand harangueur, guerrier négligent, & nullement occupé du soin de faire des préparatifs qui répondissent à l'importance de l'entreprise.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Ceux de Tréves persistent dans la révolte.

Les autres Chefs ne pensoient pas davantage à l'intérêt commun de la ligue. Civilis, avide de satisfaire son animosité particuliere contre Claudius Labeo, poursuivoit un fugitif dans les recoins de la Belgique. Classicus endormi dans une molle oisiveté, comptoit n'avoir qu'à jouir des douceurs de la victoire. Tutor, qui s'étoit chargé de garder la rive du haut Rhin & les gorges des Alpes, pour arrêter les troupes qui venoient de l'Italie, se laissa prévenir : & la vingt-&-unieme Légion, quelques cohortes auxiliaires, & un Régiment de cavalerie commandé par Julius Briganticus, neveu & ardent ennemi de Civilis, trouvant les passages ouverts, pénétrerent dans le pays occupé par les rebelles.

Tutor remporta d'abord un léger avantage : mais bien-tôt il fut battu & mis en fuite auprès de Bingen. Ceux de Tréves consternés par un seul échec, perdirent courage. Leurs troupes se dispersérent : quelques-uns des Chefs de la nation se retirerent dans des villes demeurées fidéles aux Romains, afin d'avoir le mérite d'être des premiers entrés dans leur devoir. Valentinus étoit absent lorsque tout ceci se passoit. A ces nouvelles, il accourt furieux : & se-

An. Rom. 821. De J. C. 70.

condé de Tutor, il fait reprendre les armes à ses compatriotes : & pour serrer par le crime leur engagement à la révolte, & leur ôter toute espérance de pardon, il massacre deux illustres prisonniers Romains, Hérennius & Numisius, Commandans de ces malheureuses Légions, qui avoient subi le joug des Gaules à Nuys & à Bonn.

Cérialis vient prendre le commandement des troupes Romaines : son caractère.

Telle étoit la situation des choses, lorsque Pétilius Cérialis arriva à Mayence. Sa venue augmenta infiniment les espérances des Romains. (1) C'étoit un Général entreprenant, plein de confiance : la fierté de ses discours inspiroit l'audace au soldat. Plus capable de mépriser les ennemis, que de se précautionner contre eux, il ne parloit que de combattre, & il cherchoit l'occasion de décider promptement la querelle. Il commença par renvoyer toutes les troupes levées parmi les différens peuples de la Gaule, leur recommandant d'annoncer par-tout dans leurs villes, » Que les Légions suffisoient pour soutenir la gloire de l'Empire. Que les Alliés pouvoient se renfermer dans les soins qui se rapportent à la paix, & libres d'inquiétude regarder comme terminée une guerre dont les Romains prenoient sur eux la conduite. » Cette (2) hauteur disposa les Gaulois à

(1) Ipse pugnæ avidus, & contemnendis quam cavendis hostibus melior, ferociâ verborum militem incendebat : ubi primùm congredi licuisset, nullam prælio moram facturus. *Tac.*

(2) Auxit ea res Gallorum obsequium : nam

mieux obéir. Car ayant recouvré leur jeunesse, ils supporterent plus aisément les tributs, & le mépris que l'on faisoit d'eux les rendoit plus souples.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Victoire qu'il remporte sur ceux de Tréves.

Cérialis ne tarda pas à vérifier par des effets ses magnifiques promesses. Valentinus, averti par Civilis & Classicus de ne point risquer témérairement une action, & d'attendre qu'ils eussent rassemblé leurs troupes, & fussent venus le joindre, s'étoit renfermé avec ses meilleurs soldats dans un château, nommé *Rigodulum*, * près de la Moselle, lieu fort par sa situation, & qu'il prit soin de munir encore par de bons ouvrages. Cérialis marcha à lui: & ne doutant point que la valeur & l'expérience ne fussent de meilleures ressources pour les siens, que l'avantage du lieu pour les ennemis, il fit donner l'assaut à la place, & l'emporta. La fuite à travers les précipices & les rochers fit périr un grand nombre des vaincus. Valentinus & les premiers Officiers furent pris par la cavalerie Romaine, qui battoit la campagne.

Ils se soumettent. Cérialis préserve leur ville du pillage.

Cet événement fut décisif, & détermina ceux de Tréves à se soumettre. Cérialis entra le lendemain dans leur ville, qu'il eut bien de la peine à préserver du pillage. Le soldat irrité contre la patrie de Classicus

receptâ juventute faciliùs tributa toleravere, proniores ad officia, quòd spernebantur. Tac.

* *Rigol, village sur la Moselle, au-dessous de Tréves.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

& de Tutor, vouloit la mettre à feu & à sang. Ce n'étoit pas l'avidité de s'enrichir qui l'animoit. Il consentoit que le butin tournât au profit du fisc, pourvû qu'il satisfît sa vengeance sur une ville remplie des dépouilles des Légions, & teinte du sang de leurs chefs. Cérialis auroit eu assez de pente à entrer dans ces sentimens. Mais Tréves étoit une colonie Romaine, dont la ruine l'auroit rendu odieux; & il craignit de se couvrir d'infamie, s'il paroissoit former ses troupes à la licence & à la cruauté. Il s'efforça donc de calmer leur colére, & elles obéirent, ayant appris à devenir plus dociles & plus traitables, depuis que la guerre civile étoit finie.

Les Légions qui avoient prêté serment aux Gaulois, se rejoignent à l'armée de Cérialis. *Tac. Hist.* IV. 70 & 72.

Les Légions qui avoient prêté serment aux Gaulois, n'étoient plus à Tréves depuis un assez long-tems. Dès qu'elles virent renaître les espérances des Romains dans la Germanie, elles revinrent à elles-mêmes, & de leur propre mouvement elles jurerent fidélité à Vespasien. Après cette démarche elles ne pouvoient plus rester au milieu des rebelles, & craignant surtout les fureurs de Valentinus, elles se retirerent sur les terres des Mediomatriques, qui sont ce que nous appellons aujourd'hui le pays Messin. Lorsque Cérialis fut maître de Tréves, il les manda pour les joindre à son armée.

Rien ne fut plus triste que le moment de leur arrivée. Lorsqu'elles parurent de-

vant les Légions victorieuses, (1) pénétrés de honte & de confusion, ces malheureux soldats demeurerent consternés, immobiles, les yeux baissés en terre, la rougeur sur le front. Point de salutation réciproque. Si on entreprenoit de les consoler, de les encourager, ils ne faisoient aucune réponse, ne songeant qu'à s'aller cacher dans leurs tentes, & fuyant la lumiere. Ce n'étoit point la crainte du châtiment qui les touchoit : le remords de leur crime possédoit toute leur ame, & les plongeoit dans une espece de stupidité. A la vûe de cette douleur profonde, leurs camarades demeuroient eux-mêmes interdits : & n'osant ouvrir la bouche en faveur des coupables, ils ne demandoient grace que par leur silence & par leurs larmes. Cérialis usa de douceur : & c'en étoit bien le cas. Il rejetta tout ce qui étoit arrivé sur une fatalité malheureuse, qui avoit aveuglé & les chefs & les soldats, qui les avoit livrés au démon de la discorde, & ensuite à la fraude des ennemis. » Comptez, dit-il, vous qui rentrez aujourd'hui » dans votre devoir, comptez ce jour

An. Rom. 821.
De J. C. 70.

(1) Stabant conscientiâ flagitii mœstæ, fixis in terram oculis. Nulla inter coëuntes exercitus salutatio : neque solantibus hortantibusve responsa dabant, abditi per tentoria, & lucem ipsam vitantes. Nec perinde periculum aut metus, quàm pudor ac dedecus obstupefecerat : attonitis etiam victoribus, qui vocem precesque adhibere non ausi, lacrymis ac silentio veniam poscebant *Tac.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

» pour le premier de votre ſervice : l'Em-
» pereur & moi nous oublions tout le paſ-
» ſé. » Il les reçut enſuite dans le même camp avec ſes Légions : & il fit courir dans toutes les Compagnies une défenſe à tout ſoldat de reprocher jamais à ſon camarade ou la ſédition, ou la honte eſſuyée de la part des ennemis.

Soumiſſions de ceux de Langres.

*Front. Strat. IV.* 3.

Ceux de Tréves étoient vaincus : les Langrois s'étoient ſoumis, comme nous l'apprenons de Frontin, qui rapporte que ce dernier peuple avoit appréhendé de voir ſes terres ravagées par les armées Romaines, & que n'ayant éprouvé rien de pareil, il fut tellement touché de cette clémence ineſpérée, qu'il préféra la ſoumiſſion à la guerre, quoiqu'il eût actuellement ſoixante-&-dix-mille hommes en armes ; & retourna avec joie ſous l'obéiſſance des Romains.

Diſcours de Cérialis à ceux de Trêves & de Langres, pour les affermir dans leurs bonnes diſpoſitions.

Cérialis, pour affermir dans ces peuples, qu'il venoit de ramener, les ſentimens de docilité & d'obéiſſance qui renaiſſoient dans leurs cœurs, ſuivit le même plan de douceur que l'on avoit tenu juſques-là ; & ſans ſonger à punir des coupables répentans, il entreprit de leur faire ſentir que leur intérêt étoit de demeurer ſoumis au peuple Romain. Il aſſembla donc ceux de Tréves & de Langres, & il leur fit un diſcours, dans lequel il commença par leur repréſenter toutes les guerres que les Romains avoient faites dans les Gaules & ſur le Rhin, comme autant d'effets, non de

la cupidité & de l'ambition, mais du désir qu'ils avoient de délivrer les Gaulois de leurs discordes intestines, & de les protéger contre l'invasion des Germains. Pour appuyer cette proposition, qui étoit plus convenable au but qu'il se proposoit, que fondé en vérité, il leur cita les Cimbres & les Teutons, il leur cita Arioviste : après quoi il ajouta : » Pensez-vous être plus » chers à Civilis, aux Bataves, & aux » nations qui habitent au-delà du Rhin, » que vos peres & vos ayeux ne l'ont été » à leurs ancêtres ? Les motifs constans & » invariables qui amenent les Germains » dans les Gaules, sont la passion de do» miner, l'avidité de s'enrichir, & le dé» sir d'échanger leurs marais & leurs dé» serts contre ce pays abondant & fertile, » & de se rendre maîtres de vos terres & » de vos personnes. (1) Ils prétextent la » liberté, ils employent des couleurs spé» cieuses. Mais ne vous y laissez pas trom» per. Jamais personne n'a projetté d'asser» vir une nation, qu'il n'usât de ce même » langage.

An. rom. 821. De J. C. 70.

» La Gaule a toujours été troublée par » des guerres domestiques & étrangères, » jusqu'à ce que vous fissiez partie de no» tre Empire. Et nous, quoique tant de

(1) Libertas & speciosa nomina prætexuntur : nec quisquam alienum servitium, & dominationem sibi concupivit, ut non eadem ista vocabula usurparet. *Tac.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

» fois attaqués par les armes de vos peres ; » nous n'avons usé du droit de la victoire, » que pour vous imposer ce qui est absolument nécessaire au maintien de la paix. » (1) Car il n'est pas possible ni d'entretenir la tranquillité des nations sans des armées, ni d'avoir des armées sans les soudoyer, ni de suffire à payer la solde sans la ressource des tributs. Du reste tout » vous est commun avec nous. Vous-mêmes vous commandez souvent nos Légions, vous gouvernez ces Provinces, » & les autres de notre Empire. Nous ne » nous sommes réservé aucun privilége, » nous vous avons associés à tous nos » droits. Et si l'Etat se trouve avoir à sa » tête un bon Empereur, vous jouissez » comme nous des douceurs d'un sage Gouvernement : au lieu que les cruautés des » mauvais Princes tombent principalement » sur ceux qui les approchent de plus » près. De (2) même que c'est une nécessité de souffrir les stérilités, les pluies » excessives, & les autres calamités qui » sont des suites des loix de la nature, supportez avec la même patience le luxe ou » l'avidité de ceux qui sont revêtus de la

(1) Nam neque quies gentium sine armis ; neque arma sine stipendiis ; neque stipendia sine tributis haberi queunt. *Tac.*

(2) Quomodo sterilitatem, aut nimios imbres, & cetera naturæ mala ; ita luxum, vel avaritiam dominantium tolerare. Vitia erunt, donec homines : sed neque hæc continua, & meliorum interventu pensantur. *Tac.*

» puissance,

» puiſſance. Il y aura des vices tant qu'il y » aura des hommes : mais la chaîne n'en » eſt pas continue, & les bons intervalles » ſervent de compenſation pour les tems » fâcheux. Vous imaginerez-vous que ſous » la domination de Tutor & de Claſſicus » vous dûſſiez vous promettre un Gouver- » nement plus modéré ? ou faudra-t'il de » moindres tributs pour lever des armées » qui vous défendent contre les Germains » & les Bretons ? Car, telle ſeroit pour » vous la ſuite infaillible de la ruine de » l'Empire Romain. Si ce malheur, dont je » prie les Dieux d'éloigner le préſage, ar- » rivoit une fois, vous verriez toutes les » nations de l'Univers s'armer les unes con- » tre les autres. Cet (1) immenſe édifice » eſt l'ouvrage d'une bonne conduite & » d'une fortune de huit cens ans : & il ne » peut être détruit ſans la perte de ceux » qui travailleroient à le détruire. Mais nul » n'en ſouffriroit plus que vous, qui poſſé- » dez beaucoup d'or & de richeſſes, prin- » cipales amorces des guerres entre les » hommes. »

An. rom. 821. De J. C. 70.

(1) Octingentorum annorum diſciplinâ fortunâque compages hæc coaluit : quæ convelli ſine exitio convellentium non poteſt. Sed vobis maximum diſcrimen, penes quos aurum & opes, præcipuæ bellorum cauſæ. Proinde pacem, & urbem, quam victi victoreſque eodem jure obtinemus, amate, colite. Moneant vos utriuſque fortunæ documenta, ne contumaciam cum pernicie, quàm obſequium cum ſecuritate malit. *Tac.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

» Aimez donc la paix : aimez une ville, » où les vaincus jouissent des mêmes pré- » rogatives que les vainqueurs. Que les » leçons de l'une & de l'autre fortune vous » apprennent à ne pas préférer une déso- » béissance qui vous seroit pernicieuse, à » une soumission accompagnée d'une pleine » sûreté. »

Les peuples à qui s'adressoit ce discours en furent extrêmement satisfaits. Ils s'attendoient à des rigueurs : & la douceur dont usoit Cérialis à leur égard les surprit agréablement, releva leur courage, & les calma. Ainsi toute la Gaule fut entièrement détachée du parti des rebelles, & le Général Romain n'eut plus à combattre que Civilis & ses Bataves soutenus de quelques nations Germaniques tant au-delà qu'en deçà du Rhin.

Civilis vient attaquer les Romains, & surprend leur camp.

Ils persistoient dans leur audace. Cérialis reçut des Lettres de Civilis & de Classicus, qui lui mandoient » Qu'ils sçavoient que » Vespasien étoit mort, quoique l'on s'ef- » forçât d'en étouffer la nouvelle. Qu'il » ne restoit plus aucunes forces à la ville » & à l'Italie, épuisées par les maux de la » guerre civile. Que Mucien & Domitien » n'étoient que des vains noms, qu'il suffi- » soit de mépriser. Que si Cérialis vouloit » prendre l'Empire des Gaules, pour eux » ils se renfermeroient dans les bornes des » territoires de leurs peuples. Que s'il ai- » moit mieux le combat, ils ne s'y refuse-

» roient pas. » Cérialis ne fit aucune réponse à Civilis & à Classicus, & il envoya à Domitien le porteur de leurs lettres. An. rom. 821. De J. C. 70.

Civilis comprenant qu'il falloit combattre, ramassa toutes ses forces, & de toutes parts les troupes des peuples qui le reconnoissoient pour chef se rendirent auprès de lui. Cérialis, dont le vice étoit la négligence, n'empêcha point la réunion de tous ces pelotons, qu'il lui eût été aisé de battre séparement. Seulement, comme il voyoit que l'armée des ennemis grossissoit beaucoup, il ajouta des fortifications à son camp, qui jusques-là n'en avoit aucune.

Civilis tint conseil de guerre, & les avis se trouverent partagés. Le sien étoit que l'on attendît les secours qui devoient venir du pays au-delà du Rhin, & dont la terreur écraseroit l'armée Romaine. Tutor au contraire prétendoit, » Que les délais » étoient favorables aux Romains, à qui » il arrivoit de puissans renforts. Que la » quatorzieme Légion avoit déjà passé la » mer : que l'on en avoit mandé deux d'Espagne : que celles d'Italie approchoient : » toutes vieilles troupes, & très-expéri» mentées dans la guerre. » *Pour* (1) *ce qui est des Germains, sur lesquels vous comp-*

(1) Nam Germanos, qui ab ipsis sperentur, non juberi, non regi, sed cuncta ex libidine agere. Pecuniamque ac dona, quibus solis corrumpantur, majora apud Romanos. Et neminem adeo in arma promptum, ut non idem pretium quietis, quàm periculi malit. *Tac.*

An. rom. 821. De J. C. 70.

*tez*, ajouta-t-il, *c'est une nation indisciplinable, qui ne prend l'ordre que de son caprice, & qu'il est impossible de gouverner. L'argent seul a du pouvoir sur eux : & les Romains en ont plus que nous. Et certes, il n'est point d'homme au monde, si passionné qu'il soit pour la guerre, qui n'aime mieux recevoir le même salaire pour demeurer en repos, que pour courir au danger. Marchons droit à l'ennemi. Cérialis n'a presque autour de lui que les restes infortunés de l'armée Germanique, engagés par un serment solemnel au service des Gaules. L'avantage même qu'ils ont remporté depuis peu sur cette poignée de soldats mal en ordre que commandoit Valentinus, est un aliment pour leur témérité & pour celle de leur chef. Ils risqueront* (1) *encore une action, où ils n'auront plus affaire à un jeune & malhabile ennemi, plus propre à haranguer dans une assemblée, qu'à manier le fer & les armes ; mais ils se trouveront vis-à-vis de Civilis & de Classicus, dont l'aspect seul rappellera dans leurs esprits la crainte, la fuite, les misères de la famine, une honteuse captivité, & la dépendance où ils ont été de leur volonté suprême pour la vie & pour la mort.* Cet avis prévalut, parce que Classicus l'embrassa, & on se mit sur le champ en devoir de l'exécuter. Les Bata-

(1) Ausuros rursus, venturosque in manus, non imperiti adolescentuli, verba & conciones, quàm se rum & arma meditantis, sed Civilis & Classici : quos ubi adspexerint, redituram in animos formidinem, fugam, famemque, ac toties captis precariam vitam. *Tac.*

ves & leurs alliés vinrent en bon ordre attaquer le camp des Romains.

An. rom. 821. De J. C. 70.

Cérialis ne les attendoit pas : il n'avoit pas même passé la nuit dans son camp. On vint lui annoncer, pendant qu'il étoit encore dans sa chambre à Tréves & dans son lit, que les ennemis avoient surpris le camp, & que les Romains étoient vaincus. Il ne voulut pas croire cette nouvelle, il accusa de timidité ceux qui la lui apportoient. Mais bientôt il se convainquit par ses yeux de la vérité du fait. En arrivant au camp, il trouva les lignes forcées, la cavalerie mise en déroute, & le pont sur la Moselle, qui joignoit la ville à la rive gauche du fleuve, occupé par les ennemis. Cérialis intrépide dans un si grand danger, saisissant les fuyards pas le bras, ne se ménageant point & se jettant au plus fort de la mêlée, par cette heureuse témérité rassembla les plus braves autour de lui, & commença par reprendre le pont, sur lequel il plaça un bon corps-de-garde.

Cérialis reprend sur eux son camp, & remporte la victoire.

Ensuite étant revenu au camp, il voit dispersées & rompués les Légions qui avoient subi le joug des Gaulois à Nuys & à Bonn, leurs drapeaux flottans & mal accompagnés, leurs aigles en danger d'être prises. Enflammé d'indignation, il leur reproche amèrement toute leur honte passée. » Ce » n'est point Flaccus, dit-il, ni Vocula, » que vous abandonnez. Vous ne pouvez » m'imputer aucune trahison. Si j'ai besoin

An. Rom. 821. De J. C. 70.

» d'apologie par quelque endroit, ce n'est » que pour avoir eu trop bonne opinion » de vous, & vous avoir crû touchés d'un » sincère répentir, & redevenus soldats » Romains. J'aurai le sort des Numisius & » des Hérennius, afin que tous vos com- » mandans périssent ou par vos mains, ou » par celles des ennemis. Allez dire à Ves- » pasien, ou, si vous aimez mieux ne pas » faire tant de chemin, à Civilis & à Classi- » cus, que vous avez abandonné votre » chef sur le champ de bataille. D'autres » Légions viendront, qui ne laisseront ni » ma mort sans vengeance, ni votre cri- » me sans punition. »

Ces reproches étoient aussi vrais, qu'ils étoient piquans pour ceux à qui ils s'adressoient : & leurs Officiers les répétoient à l'envi. Ils s'arrêtent, & se réforment par cohortes & par compagnies : car ils ne pouvoient s'étendre sur un grand front, vû que l'ennemi les coupoit en se mêlant au milieu d'eux, & que d'ailleurs ils étoient embarrassés par les bagages & par les tentes du camp, dans l'enceinte duquel ils combattoient. Enfin la vingt-unieme Légion, ayant trouvé un plus grand espace où elle se réunit toute entiere, fit ferme, soutint l'effort des ennemis, & ensuite gagna sur eux du terrain. Ce commencement d'avantage décida du succès de l'action. En vain Tutor, Civilis, & Classicus, tenterent de ranimer les courages de leurs com-

battans par les exhortations les plus puissantes. Vainqueurs un moment auparavant, les Bataves & leurs Alliés tournerent le dos & prirent la fuite. La cause de leur défaite fut leur avidité pour le pillage. Au lieu de pousser les Romains, qu'ils avoient surpris & mis en désordre, ils ne songerent qu'à se disputer les uns aux autres leurs dépouilles, & ils leur donnerent ainsi le tems de se reconnoître & de se rallier. Cérialis avoit presque ruiné les affaires par son défaut de vigilance : il les rétablit par son intrépidité, & profitant de la fortune, il poursuivit les ennemis, força leur camp, & le détruisit.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Cologne retourne à l'alliance des Romains.

Les habitans de Cologne n'étoient entrés que malgré eux, comme on l'a vû, dans la ligue contre les Romains. Dès qu'ils se virent en liberté de suivre leur inclination, ils résolurent de reprendre leurs premiers engagemens ; & pour donner une preuve éclatante de la sincérité de leur retour, ils massacrerent tout ce qu'il y avoit de Germains répandus dans leur ville. De plus ils envoyerent offrir à Cérialis de lui remettre entre les mains la femme & la sœur de Civilis, & la fille de Classicus qui avoient été laissées chez eux comme des gages d'alliance & d'amitié. En même-tems ils imploroient son secours contre un ennemi irrité, dont ils craignoient la vengeance. En effet, Civilis avoit tourné de ce côté, comptant

An. rom. 821. De J. C. 70.

trouver à Tolbiac, * dans le territoire de Cologne, une cohorte de Cauques & de Frisons, très-ardente pour son service. Mais il apprit en chemin que cette cohorte avoit péri par la ruse des habitans de Cologne, qui ayant distribué des viandes & du vin en abondance à ces Germains, les enyvrerent, & mirent ensuite le feu à la ville, dont ils fermerent les portes, ensorte qu'il n'en échappa aucun. Sur cet avis, Civilis changea de route & de dessein, d'autant plus qu'il sçut que le Général Romain accouroit en diligence pour sauver des Alliés qui avoient besoin de son secours.

Quelques succès relévent les espérances de Civilis.

Une autre inquiétude survint à Civilis. La quatorzieme Légion étoit arrivée de la Grande Bretagne, & il craignoit que soutenue de la flotte qui l'avoit amenée, elle ne tombât sur les Bataves du côté où leur isle se termine à l'Océan. Il fut bientôt délivré de cette crainte. Fabius Priscus, Commandant de la Légion, la conduisit sur les terres des Nerviens & des Tongres, qui rentrerent sous l'obéissance des Romains. La flotte fut attaquée elle-même & battue par les Caninéfates, qui en prirent ou coulerent à fond un grand nombre de bâtimens. Et tout de suite d'autres succès relevérent

* *Lieu devenu dans la suite fameux dans notre Histoire par la victoire que Clovis y remporta sur les Allemans, en invoquant le Dieu de Clotilde. Le nom moderne est Zulpick, dans le Duché de Juliers.*

les

les espérances de Civilis. Les mêmes Caninéfates mirent en fuite une grande multitude de Nerviens, qui par zèle pour les Romains s'étoient attroupés, & avoient voulu prendre part à la guerre. Classicus défit un détachement de cavalerie, que Cérialis avoit envoyé à Nuys. Ce (1) n'étoient pas-là des pertes considérables pour les Romains : mais venant coup sur coup, elles faisoient tort à l'éclat de la victoire qu'ils venoient de remporter.

An. rom. 821. De J. C. 70.

Les nouvelles des prospérités militaires de Cérialis arriverent à Domitien & à Mucien, avant qu'ils eussent passé les Alpes : & ils en virent la preuve en la personne de Valentinus, l'un des chefs des ennemis, qui leur fut présenté chargé de chaînes. Ce fier Gaulois n'étoit point humilié par sa disgrace, & il portoit sur son visage l'expression de l'audace qu'il avoit dans l'ame. On l'écouta, seulement par curiosité de connoître son caractère, & on le condamna à mort. Dans le moment même de son supplice, quelqu'un lui ayant reproché par insulte la prise de Tréves sa patrie, il répondit que c'étoit une consolation qui lui rendoit la mort plus douce.

Mucien sur la nouvelle des avantages remportés par Cérialis, oblige Domitien de ne point passer Lyon. *Tac. Hist. IV. 85.*

Mucien profita de l'occasion des heureuses nouvelles que l'on avoit reçûes de Germanie, pour déclarer comme une pensée qui lui étoit suggérée par les circonstances

(1) Quæ modica, sed crebra damna, famam victoriæ nuper portæ lacerabant. *Tac.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

cè qu'il rouloit depuis long-tems dans son esprit. Il dit : » Que les forces des enne» mis étant par la protection des Dieux » tout-à-fait abattues, il ne convenoit pas » à Domitien de venir, lorsque la guerre » étoit presque terminée, intercepter la » gloire d'autrui. Que si la tranquillité de » l'Empire ou le salut des Gaules eût été » en danger, ce Prince autoit dû sans doute » paroître à la tête des armées : mais que » contre des ennemis tels que les Caniné» fates & les Bataves, des chefs d'un moin» dre rang suffisoient. Qu'il pouvoit, se » fixant à Lyon, montrer de près aux » Gaulois & aux Germains, toute la gran» deur de la fortune Impériale, ne se com» mettant point pour de petites aventu» res, & prêt à prendre part aux dangers » qui seroient de quelque importance. »

Projet séditieux de Domitien.

Domitien (1) pénétroit aisément l'artifice de ce langage : mais il falloit, pour paroître obéir de bonne grace, feindre d'en être la dupe. Il vint donc à Lyon, conservant néanmoins si pleinement l'attache à ses projets, que de-là il fit sonder Cérialis par des Emissaires secrets, qui demanderent à ce Général s'il seroit disposé à remettre au Prince le commandement de son armée. Quelle étoit en cela la vûe de Domitien, s'il prétendoit faire la guerre à son pere, ou se fortifier contre son frere,

(1) Intelligebantur artes : sed pars obsequii in eo, ne deprehenderentur. *Tac.*

c'eſt ce qui eſt demeuré incertain : parce que Cérialis traita ces propoſitions de fantaiſie d'enfant, & n'y fit aucune réponſe. An. Rom. 821. De J. C. 70.

Domitien voyant que ſa jeuneſſe étoit mépriſée par les perſonnes d'un âge mûr, prit le parti de diſſimuler. Il renonça même à l'exercice des droits qui appartenoient à ſon rang, & dont il avoit fait uſage juſques-là. Comme s'il eût été amateur de la modeſtie & de la ſimplicité, il s'enfonça dans la retraite : il affecta le goût des Lettres, & ſur-tout de la Poëſie, pour laquelle il n'avoit jamais eu d'attrait, & qu'il mépriſa dès qu'il ne crut plus avoir beſoin de jouer la Comédie. Il fit des vers, qui lui attirerent les fades adulations, non-ſeulement des Poëtes de ſon tems, mais du grave & judicieux Quintilien. Sous ces dehors Domitien vouloit cacher l'ambition qui le dévoroit, & éviter de donner de la jalouſie à ſon frere, dont le caractère aimable, ouvert, plein de douceur, paſſoit chez lui pour une pure hypocriſie, parce qu'il ſe ſentoit lui-même infiniment éloigné de ces vertus. Sa feinte modeſtie. *Suet. Domit.* 2. *Quintil.* X. 1.

La guerre n'étoit pas finie par la victoire de Tréves. Civilis avoit trouvé des reſſources au-delà du Rhin pour réparer ſes pertes : & avec une armée nombreuſe il étoit venu ſe camper à *Vétéra*, poſte avantageux par lui-même, & qui rappellant aux Bataves les grands ſuccès qu'ils y avoient remportés, pouvoit par ce ſouvenir échauffer leurs courages. Cérialis l'y ſuivit, accru Grande victoire remportée par Cérialis ſur les Bataves auprès de *Vétéra*. *Tac. Hiſt.* V. 14.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

d'un puissant renfort par l'arrivée de trois Légions, & de plusieurs corps de troupes auxiliaires, cavalerie & infanterie, qui mandés déjà depuis long-tems avoient redoublé d'activité & de diligence depuis la nouvelle de la victoire.

Ni l'un ni l'autre des deux chefs n'aimoit à temporiser : & ils en seroient tout d'un coup venus aux mains, si la nature du terrein qui les séparoit n'y eût mis obstacle. C'étoit une plaine humide & fangeuse par elle-même, & de plus inondée des eaux du Rhin que forçoit de s'y répandre une digue construite par Civilis, qui gênoit le cours du fleuve, & le rejettoit de ce côté. Un pareil champ de bataille étoit bien contraire au soldat Romain, pesamment armé, & en danger de perdre pied à chaque instant, & d'être obligé de se mettre à la nage : au lieu que les Germains accoutumés dès l'enfance à traverser hardiment les fleuves, trouvoient encore dans la légéreté de leur armure & dans la grandeur de leur taille un secours pour s'élever au-dessus des flots.

Les Bataves, qui sentoient leur avantage, harceloient sans cesse les Romains : & enfin il s'engagea un combat, plutôt par l'audace des particuliers, que par le commandement des chefs. Les plus impatiens de l'armée Romaine s'avancerent contre les ennemis, qui les défioient : & bien-tôt ils se trouverent dans une triste position, tombant dans des creux si profonds, qu'ils

avoient, hommes & chevaux, de l'eau par-dessus la tête. Les Germains, qui connoissoient les gués, se portoient aisément de quel côté ils vouloient; & le plus souvent au lieu d'attaquer les ennemis de front, ils les prenoient en flanc ou en queue. Les Romains habitués à combattre de pied-ferme, ne se reconnoissoient plus au milieu des courans, par lesquels ils étoient emportés & dispersés çà & là, comme il arrive dans un combat naval: & soit qu'ils perdissent terre, ou qu'ils trouvassent un appui solide sur lequel ils cherchassent à s'établir, confondus pêle-mêle les blessés avec ceux qui ne l'étoient pas, les bons nageurs avec ceux qui ne sçavoient point nager, ils s'embarrassoient mutuellement; & loin de se prêter secours, ils nuisoient à leur commune défense. Le carnage ne fut pourtant pas aussi grand que le trouble & le désordre, parce que les Bataves n'oserent poursuivre les Romains au-delà de l'endroit inondé, & se retirerent dans leur camp.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

L'événement de ce combat (1) engagea les deux chefs par des motifs opposés à se hâter d'en venir à une action générale. Civilis vouloit pousser sa fortune, Cérialis se

(1) Ejus prælii eventus, utrumque ducem, diversis animi motibus, ad maturandum summæ rei discrimen erexit. Civilis instare fortunæ; Cerialis abolere ignominiam. Germani prosperis feroces; Romanos pudor excitaverat. Nos apud Barbaros cantu aut clamore; nostris per iram & minas acta. *Tac.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

proposoit d'effacer son ignominie. Les Bataves étoient enhardis par le succès, les Romains aiguillonnés par la honte. Les uns passerent la nuit dans les cris de joie & les chants de triomphe, les autres dans les sentimens d'indignation & le désir de la vengeance.

Le lendemain les deux armées se rangerent en bataille. Cérialis mit en premiere ligne ses cohortes auxiliaires, accompagnées de la cavalerie sur les aîles : les Légions formerent la seconde ligne, & il se réserva un corps de troupes d'élite, pour les besoins imprévûs. Civilis ne s'étendit point en front, mais distribua ses troupes en bataillons pointus, les Bataves & les Cugerniens à droite, les secours de la grande Germanie à gauche, appuyés au fleuve.

Les Généraux parcourant les rangs, avant que le combat commençât, animoient les soldats par tous les motifs que fournissoient les circonstances. La vûe de *Vétéra* étoit un puissant encouragement pour les restes des Légions Germaniques, & Cérialis leur faisoit sentir quel intérêt ils avoient à reconquérir un camp qui leur appartenoit, une rive en possession de laquelle ils s'étoient vûs si long-tems. Civilis retournoit en faveur des siens ce même motif en sens contraire. » Ce champ de bataille, leur di-
» soit-il, est déjà témoin de votre valeur.
» Vous êtes postés sur les monumens de

» votre gloire, & vous foulez aux pieds » les cendres & les ossemens des Légions » que vous avez exterminées. Vos enne- » mis sont dans un cas bien différent. De » quelque côté qu'ils portent leurs regards, » tout leur rappelle les idées les plus sinis- » tres, ignominie, désastre, captivité. Ne » vous effrayez point du succès peu avan- » tageux de la bataille de Tréves. C'est la » victoire des Germains qui leur a nui. Ils » se sont trop hâtés de vouloir en jouir, » en pillant ceux qu'ils avoient défaits : & » elle leur a échappé. Mais depuis, combien » de prospérités ont compensé cet acci- » dent ! Toutes les mesures que pouvoit » prendre l'habileté d'un chef, ont été pri- » ses. Vous combattez dans des plaines » marécageuses dont vous connoissez le » sol, & qui forment un périlleux embar- » ras pour les ennemis. Vous avez devant » les yeux le Rhin & les Dieux de la Ger- » manie. Allez au combat sous leurs aus- » pices, vous rappellant le souvenir de vos » femmes, de vos meres, de vos enfans. » Ce jour comblera la gloire de vos an- » cêtres, ou vous couvrira d'ignominie » dans toute la postérité. »

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Les Barbares ayant applaudi à ce discours par des mouvemens expressifs à leur maniere, par des danses, par un horrible cliquetis de leurs armes, le combat commença, non pas de près. On se lança d'abord des pierres, des balles de fer ou de

An. ROM. 821. De J. C. 70.

plomb, des traits de toute espéce. Enfin les efforts que faisoient les Bataves pour attirer les Romains dans le marais réussirent: on en vint à se battre au milieu des eaux, & la premiere ligne des Romains fut culbutée. Il fallut que les Légions relevassent les cohortes auxiliaires, qui ne pouvoient plus tenir. Elles firent ferme, & arrêterent l'ennemi: mais ce qui décida de la victoire fut un mouvement que fit à propos Cérialis, sur un avis qui lui fut donné par un transfuge Batave. Ce transfuge lui indiqua un passage solide & mal gardé sur sa gauche à l'extrêmité du marais, & il s'offrit, si on lui donnoit quelque cavalerie, d'aller prendre en queue les ennemis. Cérialis détacha deux Régimens de cavalerie, qui conduits par le Batave tournerent la droite de l'armée ennemie, & l'attaquerent par derriere. Le cri qui s'éleva en cet endroit s'étant porté aux Légions, les encouragea à presser en front avec une nouvelle ardeur. Les Germains ne purent résister à cette double attaque: enfoncés & rompus ils s'enfuirent vers le Rhin. La guerre auroit été terminée par ce combat, si la flotte que les Romains tenoient sur le Rhin eût fait diligence pour couper les fuyards. La cavalerie même ne les poursuivit pas loin, parce qu'il survint une grosse pluie, & que la nuit approchoit. Ainsi les Germains vaincus se retirerent à leur aise: & leur armée fut plutôt dissipée que détruite.

Le fruit de cette victoire ne laissa pas d'être considérable pour les Romains. Civilis abandonna tout le pays qu'il tenoit hors de l'Isle des Bataves, & il se renferma dans cette Isle sa patrie : mais après avoir pris la précaution de renverser la digue que Drusus avoit autrefois construite à l'endroit où le Rhin commence à se diviser en deux bras. Ces bras sont inégaux. La pente des eaux se porte vers le Vahal ; & le bras droit, qui conserve le nom de Rhin, demeure le plus foible. Drusus, aux vûes duquel il convenoit d'avoir beaucoup d'eau dans ce bras droit, qu'il joignoit à l'Issel par un canal qui subsiste encore aujourd'hui, avoit dirigé sa digue de façon qu'elle rejettoit les eaux vers la droite. Civilis ayant un intérêt contraire, la ruina : & de cette opération il tira deux avantages. En grossissant le Vahal, il fortifioit la barriere, qui le séparoit des Romains ; & le bras qui bornoit son Isle au Septentrion, se trouvant réduit presque à sec, lui ouvroit une communication libre avec la Germanie. Il y passa, aussi-bien que Tutor, Classicus, & cent treize Sénateurs de Tréves. L'argent qu'ils distribuerent parmi les Germains, la commisération, le goût que ces fiéres nations avoient pour les hazards de la guerre, tous ces motifs concoururent à procurer de puissans secours à Civilis.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Civilis ruine la digue de Drusus.

Pendant qu'il étoit occupé à les rassembler, Cérialis profita de son absence pour

Entreprise hardie

An. rom. 821. De J. C. 70.

Tentative mais infructueuse, de Civilis.

s'établir dans l'Isle des Bataves. Il s'y empara de quatre postes importans, Arenacum *, (aujourd'hui *Aert*) Batavodurum, (*Wick-Durstéde*) Grinnès, (*Kesteren*) & Vada, dont on ne sçait pas exactement la situation: & pour s'assûrer la possession de ces lieux, qui étoient les clefs du pays, il y plaça des corps de troupes considérables.

Civilis avec les forces qu'il avoit tirées de Germanie se crut en état d'attaquer en un seul jour ces quatre postes à la fois. Il ne se promettoit pas de réussir par-tout également. Mais en osant beaucoup, il espéroit qu'au moins quelqu'une de ses tentatives ne seroit pas infructueuse: & comme il connoissoit Cérialis pour un Général hardi, & peu précautionné, il ne croyoit pas impossible de le surprendre, & de se rendre maître de sa personne, pendant que sur les différens avis qu'il recevroit, il courroit de l'un à l'autre des endroits attaqués. Civilis ne força aucun des quatre postes qu'il assaillit: il courut même risque, en voulant retenir les fuyards, d'être fait prisonnier. Mais il ne laissa pas de tuer du monde aux Romains, & il leur échappa en passant le Rhin à la nage.

La flotte Romaine, quoique mandée par Cérialis, manqua encore au besoin, & ne

* *La détermination de ces lieux, fort incertaine parmi les Géographes m'a été fournie par M. d'Anville, que je consulte volontiers sur ces matières, & toujours avec fruit.*

vint point achever la victoire. La plus grande partie de l'équipage avoit été envoyée de côté & d'autre pour différens ministères, & ceux qui restoient sur les bâtimens aussi dégarnis, craignirent de s'exposer. La principale faute en étoit à Cérialis, qui ne sçavoit point prendre (1) de loin ses mesures; qui attendoit que le besoin pressât pour donner des ordres, dont l'exécution devenoit difficile parce qu'elle n'étoit point préparée. Les succès nourrissoient en lui cette négligence : & comme la fortune le secondoit lors même qu'elle n'étoit point aidée du conseil & de la prévoyance, il se livroit à son penchant de sécurité, & ne prenoit aucun soin de tenir ses troupes alertes, & de leur faire observer une bonne discipline. Par une suite de cette confiance téméraire, il s'en fallut peu qu'il ne tombât entre les mains des ennemis quelque-tems après ce que je viens de raconter; & s'il échappa la captivité, il essuya toute la honte de la surprise.

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Négligence de Cérialis.

Etant allé visiter les camps de Nuys & de Bonn, que l'on rétablissoit pour les Légions qui devoient y passer l'hiver, il revenoit par la riviere avec une escorte, mais qui ne gardoit aucune forme de discipline. Cette négligence fut remarquée par les

Peu s'en faut qu'il ne soit enlevé par les ennemis.

(1) Sanè Cerialis parum temporis ad exsequenda imperia dabat : subitus consiliis, sed eventu clarus. Aderat fortuna, etiam ubi artes defuissent. Hinc ipsi exercituique minor cura disciplinæ. *Tac.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

Germains, & leur fit concevoir l'eſpérance d'enlever un Général ſi peu attentif. Ils choiſirent une nuit noire, & deſcendant le fleuve, ils vinrent ſubitement attaquer les Romains, qui ne s'attendoient à rien moins, & ſe défendirent fort mal. Les ennemis s'emparerent de pluſieurs bâtimens, & en particulier du vaiſſeau Amiral, où ils croyoient trouver Cérialis. Mais ce voluptueux Général, qui au fort de la guerre étoit occupé de ſes plaiſirs, & entretenoit une intrigue amoureuſe avec une femme Ubienne de nation, nommée Claudia Sacrata, avoit couché à terre. Ils allerent l'y chercher, & il eut bien de la peine à ſe ſauver à demi nud. Les ſoldats qui étoient de garde, & qui s'étoient laiſſé ſurprendre, excuſerent leur honte aux dépens de leur Général, & dirent qu'il leur avoit été ordonné de garder le ſilence pour ne point troubler le repos de Cérialis; & que les cris ordinaires, par leſquels ils ſe tenoient éveillés, & s'avertiſſoient mutuellement, leur étant interdits, ce ſilence forcé les avoit conduits au ſommeil. Les Germains vainqueurs s'en retournerent ſur les vaiſſeaux qu'ils avoient pris, & ils firent don à Velléda du vaiſſeau Amiral, qu'ils lui envoyerent par la Lippe.

Derniere tentative de Civilis.

Cet avantage paſſager n'empêchoit pas que le gros des affaires n'allât fort mal pour les Germains. Civilis tenta pour derniere reſſource, un combat naval con-

tre les Romains à l'embouchure de la Meuse, & n'ayant pas réussi, il se découragea entiérement, il abandonna une entreprise malheureuse, & se retira au-delà du Rhin. Cérialis ravagea l'Isle des Bataves, & y exerça toutes sortes d'hostilités, épargnant néanmoins, suivant une ruse souvent pratiquée par les Généraux, les terres de Civilis.

An. rom. 824. De J. C. 70.

Dangers que courent les Romains dans l'isle des Bataves.

Cependant la saison s'avançoit : & les pluies abondantes qui survinrent ayant grossi le fleuve, il se déborda dans l'Isle, & la convertit en un grand étang. Les Romains, qui n'avoient pas prévû cet inconvénient, se trouverent fort embarrassés. Leur flotte étoit loin : ils n'avoient point de vivres : & dans un pays plat & uni, qui n'a aucunes inégalités, aucune colline, ils étoient privés de toute ressource pour mettre leur camp à l'abri de l'inondation. Ils pouvoient périr, si les Germains les eussent attaqués en cet état, comme ils en eurent la pensée. Civilis se fit dans la suite un mérite auprès des Romains d'avoir sçû en détourner ses compatriotes.

Soumission de Civilis, & fin de la guerre.

Peut-être disoit-il vrai. Car il songeoit alors à faire sa paix. Cérialis l'y invitoit par de secrets messages, lui promettant le pardon, à lui & à sa nation. En même-tems, aussi habile politique que brave guerrier, Cérialis travailloit à détacher du parti des rebelles les Germains au-delà du Rhin. Il faisoit représenter à Velléda, » Qu'au lieu » d'une guerre toujours malheureuse à sa

An. Rom. 821. De J. C. 70.

» patrie, il lui étoit aiſé de s'acquérir l'a» mitié du peuple Romain. Que dans la ſi» tuation où étoient les choſes, Civilis » errant & fugitif ne pourroit être qu'à » charge à ceux qui lui donneroient aſyle. » Que les Germains avoient aſſez irrité » les Romains en paſſant le Rhin tant de » fois, & qu'ils devoient craindre de laſſer » leur patience. » Ces diſcours mêlés de promeſſes & de menaces firent leur effet ſur l'eſprit de Velléda: & les Germains ſuſceptibles de toutes les impreſſions que cette prétendue Prophéteſſe vouloit leur donner, commencerent à s'ébranler.

Les Bataves ſe voyant en danger d'être abandonnés de leurs alliés, entrerent auſſi dans des ſentimens de paix. » Pourquoi, ſe » diſoient-ils les uns autres, porter nos » maux à l'extrême? Une ſeule nation » peut-elle briſer le joug impoſé au genre » humain? Nous en ſouffrons moins qu'au» cun autre peuple. Nos voiſins payent » des tributs onéreux, & on n'exige de » nous que le ſervice militaire & l'exercice » de notre valeur. C'eſt-là l'état le plus » voiſin de la liberté. Et s'il nous faut des » maîtres, encore vaut-il mieux obéir aux » Empereurs Romains, qu'à des femmes » Germaines. »

Ainſi penſoit la multitude. Les Chefs alloient plus loin, & ils s'en prenoient à Civilis, dont la rage pernicieuſe, diſoient-ils, avoit, pour l'intérêt de ſa vengeance

domestique & de sa sûreté personnelle, exposé toute la nation. » Pourquoi nous opi- An. Rom. 821. De J. C. 70.
» niâtrer à soutenir une guerre nécessaire
» à un seul, funeste pour tous ? C'en est
» fait de nous, si nous ne rentrons en nous-
» mêmes, & ne prouvons notre répentir
» en livrant le coupable. »

Civilis instruit & effrayé du danger, résolut de le prévenir. Il (1) étoit las de lutter contre la fortune ; & l'espérance de la vie, dit Tacite, amollit souvent même les grandes ames. Il demanda donc une entrevûe à Cérialis, mais avec des précautions singulières pour sa sûreté. On rompit un pont sur une riviere, dont le * nom, altéré dans Tacite, paroît devoir être celui d'une des branches du Rhin. Les deux Chefs s'avancerent aux extrêmités du pont rompu qui se regardoient, & Civilis fit un discours, dont nous n'avons que le commencement dans Tacite, parce que cet excellent Historien nous manque tout d'un coup. Nous y voyons que Civilis employa la fausse & misérable excuse d'avoir pris les armes pour la querelle de Vespasien, & il finit sans doute par implorer la clémence du vainqueur. La soumission de Civilis fut reçue par le Général Romain : & l'on doit croire que les autres Chefs des rebelles suivirent l'exemple de celui qui tenoit entre

(1) Super tædium malorum, etiam spe vitæ, quæ plerumque magnos animos infringit. *Tac.*

* *Nabalia.*

An. Rom. 821. De J. C. 70.

eux le premier rang. La paix fut rétablie dans ces contrées, & nous n'y verrons de long-tems renaître aucun trouble.

Date de la prise de Jérusalem.

L'année où se passa tout ce que je viens de raconter, est aussi celle de la prise de Jérusalem par Tite. Ce seroit donc ici le lieu de rendre compte de ce grand événement. Mais comme il fait un morceau presque détaché de tout le reste, & que d'ailleurs je m'imagine que le Lecteur est impatient de connoître le détail du Gouvernement de Vespasien, dont nous n'avons pû faire jusqu'ici qu'une très-légère mention, je vais exposer de suite tout ce que l'Historien nous apprend sur ce dernier article, & je remets après la fin du régne de Vespasien, à traiter la guerre des Juifs.

## §. III.

## AVIS.

Jusqu'ici j'ai eu Tacite pour guide, & moyennant son secours j'ai pû distribuer les faits suivant les années : ensorte que, si je me suis écarté quelquefois de l'ordre chronologique, ç'a été le dessein formé, & parce que la liaison des choses me paroissoit préférable à l'observation exacte des tems. En perdant Tacite je suis obligé de changer de méthode. Depuis l'endroit où il nous quitte, nous n'avons plus, à proprement parler, d'Historiens de l'Empire, mais

mais de simples Ecrivains de vies des Empereurs : & ces Ecrivains plus ou moins attentifs à peindre l'esprit & les mœurs du Prince dont ils traçoient le tableau, ont tous été également négligens à fixer les dates des faits qu'ils ont racontés. Ce sera donc pour moi une nécessité de me conformer aux monumens qui nous restent, & de laisser sans date le gros des faits que j'emploierai dans mon ouvrage. Cependant, pour jetter, autant qu'il me sera possible, de la clarté dans mon récit, je placerai à la tête de chaque régne, en m'aidant de M. de Tillemont, comme une esquisse & un canneväs, ou, si l'on veut, des Fastes, contenant la notice des années, & les noms des Consuls, avec l'indication des faits dont on connoît la date avec quelque certitude : après quoi viendra l'Histoire du régne, aussi étendue & aussi détaillée que j'aurai pû la recueillir dans les minces Auteurs auxquels je me trouve maintenant réduit.

## * FASTES DU REGNE DE VESPASIEN.

VESPASIANUS AUGUSTUS II.
TITUS CÆSAR.

An. Rom. 821.
De J. C. 70.

Vespasien part d'Alexandrie sur un vaif-

*Ces Fastes demanderoient beaucoup de citations. Pour ne point trop charger les marges, j'aime mieux renvoyer à M. de Tillemont.*

ſeau marchand, pendant que le ſiége de Jéruſalem duroit encore. Il vient à Rhodes, où ayant trouvé des galéres à trois rangs de rames, il continue ſon voyage en côtoyant l'Aſie mineure, & viſitant les villes qui ſe trouvoient ſur ſa route, reçu par-tout avec une joie vive & ſincère. D'Ionie il paſſe en Gréce, vient à Corcyre, où s'étant embarqué pour Brindes, il arrive heureuſement en cette ville, & de-là par terre à Rome. Il n'y étoit pas encore le vingt & un Juin, jour auquel Helvidius Priſcus poſa la premiere pierre du Capitole.

La ville de Jéruſalem eſt priſe le ſept Septembre, & Tite y entre le lendemain.

Veſpaſien prend la qualité de Cenſeur, qu'il garda juſqu'à la mort.

---

An. Rom. 822. De J. C. 71.

VESPASIANUS AUGUSTUS III.
M. COCCEIUS NERVA.

On croit que Nerva, Collégue de Veſpaſien dans le Conſulat, eſt le même qui dans la ſuite fut Empereur après Domitien.

Veſpaſien aſſocie Tite ſon fils à la puiſſance du Tribunat, & triomphe avec lui des Juifs & de Jéruſalem.

Il fait fermer le Temple de Janus. Cette clôture eſt comptée pour la ſixieme par Oroſe. Veſpaſien bâtit un Temple magnifique à la Paix.

VESPASIANUS AUGUSTUS IV.
TITUS CÆSAR II.

An. rom. 823.
De J. C. 72.

Antiochus, Roi de Commagéne, est rendu suspect à Vespasien, comme entretenant des intelligences avec les Parthes dans le dessein de se révolter. Césennius Pétus, Gouverneur de Syrie, attaque ce Prince & le dépouille de ses Etats. La Commagéne est réduite en Province Romaine, quoiqu'Antiochus eût deux fils, Epiphane & Callinique, qui, aussi-bien que lui, après diverses aventures, se retirerent à Rome, & y vécurent honorablement, mais dans une condition privée.

Cette époque est le dernier terme de la puissance des Séleucides, s'il est vrai, comme on le conjecture avec beaucoup de probabilité, que les Rois de Commagéne descendoient des anciens Rois de Syrie. Voyez Hist. Rom. T. XI. p. 305.

Vologése, Roi des Parthes, inquiété par les Alains, nation Scythique, qui couroit toute la Médie & l'Arménie, demande, en vertu de l'alliance entre les deux Empires, du secours à Vespasien, & l'un de ses fils pour Commandant des troupes qu'il lui envoyera. Domitien sollicita vivement cet emploi. Vespasien refuse le secours demandé par Vologése, déclarant qu'il ne veut point se mêler des affaires d'autrui.

An. Rom. 824. De J. C. 73.

DOMITIANUS CÆSAR II.
VALERIUS MESSALINUS.

Domitien avoit déja été Consul une fois, mais subrogé. Le Consulat qu'il exerça cette année, est le seul ordinaire que son pere ait voulu lui donner : encore ne le lui accorda-t-il qu'à la priere de Tite.

Vespasien, en conséquence de quelques troubles arrivés dans la Gréce, la prive de la liberté que Néron lui avoit rendue, disant que les Grecs avoient désappris à être libres ; & il les assujettit de nouveau aux tributs, & au gouvernement d'un Magistrat Romain.

Il traite de même Rhodes, Samos, & les Isles voisines, dont il fait une Province, sous le nom de Province des Isles ou des Cyclades, qui avoit Rhodes pour Métropole.

La Cilicie * rude ou montueuse, qui paroît avoir fait partie des Etats d'Antiochus de Commagéne, est aussi réduite en Province. Cependant Vespasien en accorda un petit Canton, avec le titre de Roi, à Alexandre fils de Tigrane, & gendre d'Antiochus. Tigrane, pere de cet Alexandre,

* *Je suis la leçon de l'Epitome d'Aurélius Victor*, Tracheam Ciliciam. *Cette leçon est approuvée de plusieurs Sçavans, convient à l'Histoire, & elle découvre la faute qui s'est glissée dans les Editions de Suétone, d'Aurélius Victor, & de la Chronique d'Eusébe,* Thraciam, Ciliciam.

est celui que nous avons vû quelque peu de tems Roi d'Arménie sous Néron.

On peut croire que c'est en ce même-tems que Vespasien mit des troupes dans la Cappadoce, & qu'il donna à cette Province un Consulaire pour la gouverner, au-lieu d'un simple Chevalier Romain. Nous verrons dans la suite, que Tite dès l'an de Jesus-Christ 71. avoit envoyé la douzieme Légion dans la Méliténe, petit pays, ou voisin ou même faisant partie de la Cappadoce.

An. rom. 825. De J. C. 74.

## VESPASIANUS AUGUSTUS V. TITUS CÆSAR III.

Vespasien qui avoit associé Tite son fils à la Censure, célébre avec lui la cérémonie de la clôture du Lustre, ou dénombrement des citoyens. Ce dénombrement est le dernier qui ait été fait, selon le témoignage de Censorin.

Je ne sçais si l'on doit ajouter une entiere foi à ce que Pline assûre de la multitude d'exemples de longues vies que fournit ce même dénombrement. Dans la seule Région de l'Italie qui est renfermée entre l'Apennin & le Pô il compte quatre-vingt-un hommes ou femmes au-dessus de cent ans : dont cinquante-quatre avoient cent ans accomplis, quatorze alloient jusqu'à cent dix, deux à cent vingt-cinq, quatre à cent trente, quatre à cent trente-cinq ou cent

trente-sept, trois à cent quarante. J'avoue que je serois tenté de soupçonner que la plûpart de ces personnes, par une inclination qu'inspire assez naturellement le grand âge, & par goût pour le merveilleux, se donnoient plus d'années qu'elles n'en avoient réellement.

---

An. rom. 826.
De J. C. 75.

## VESPASIANUS AUGUSTUS VI. TITUS CÆSAR IV.

Dédicace du Temple de la Paix.

Vespasien y plaça les vases d'or du Temple de Jérusalem, & de plus un nombre prodigieux de chef-d'œuvres des plus grands maîtres en peinture & en sculpture: ensorte que ce seul Temple réunissoit toutes les merveilles qui auparavant dispersées par tous les pays attiroient en divers lieux la curiosité des voyageurs.

Le colosse que Néron s'étoit fait élever dans le vestibule du Palais d'or, est consacré par Vespasien au Soleil.

Vespasien fait mesurer le circuit & l'étendue de la ville de Rome. Pline nous a laissé ces mesures. Mais il y a dispute entre les Sçavans sur les nombres que portent les éditions de cet Auteur. Quelques-uns pensent qu'il s'y est glissé des fautes: d'autres en soutiennent l'exactitude. Je n'entre point dans ces discussions.

VESPASIANUS AUGUSTUS VII. An. Rom. 827. De J. C. 76.
TITUS CÆSAR V.

L'Isle de Chypre est affligée d'un tremblement de terre, qui renverse trois villes.

VESPASIANUS AUGUSTUS VIII. An. Rom. 828 De J. C. 77.
TITUS CÆSAR VI.

Peste si violente, que l'on comptoit dans Rome jusqu'à dix mille morts par jour.

L. CEIONIUS COMMODUS. An Rom. 829. De J. C. 78.
D. NOVIUS PRISCUS.

Il paroît assez probable, que le premier des deux Consuls ici nommés fut bisayeul de L. Vérus collégue de Marc-Auréle.

Agricola est envoyé dans la Grande Bretagne, où il commande pendant sept ans.

VESPASIANUS AUGUSTUS IX. An. Rom. 830. De J. C. 79.
TITUS CÆSAR VII.

Julius Sabinus & Epponine sont découverts dans leur retraite, amenés à Rome, & mis à mort.

Aliénus Cécina, qui après avoir beaucoup contribué à mettre Vitellius sur le trône, l'avoit ensuite trahi, comme je l'ai rapporté; & Marcellus, qui paroît être l'insigne & odieux délateur d'Eprius Marcellus, dont j'ai fait mention plus d'une fois, tous deux comblés de bienfaits par Vespa-

ſien, conſpirent contre lui. Tite fait poignarder Cécina. Marcellus, condamné par le Sénat, ſe coupe la gorge avec un raſoir.
Veſpaſien meurt le 24 Juin.



HISTOIRE

# HISTOIRE
## DU REGNE DE VESPASIEN.

*Bonheur singulier de Vespasien dans la maniere dont il est parvenu à l'Empire. Tous les Ordres de l'Etat prévenus des sentimens les plus favorables pour lui. Il est reçu dans l'Italie & à Rome avec une joie universelle. Domitien ne paroît devant lui qu'en tremblant, & n'en reçoit aucun accueil sévère. Vespasien s'applique à réformer l'Etat. Sa conduite ferme à l'égard des gens de guerre. Il rend au Sénat & à l'Ordre des Chevaliers leur ancien lustre. Son attention à maintenir l'égalité entre tous les citoyens. Il fait vuider une multitude de procès, dont les Tribunaux étoient surchargés. Il réforme le luxe des tables par son exemple. Réglemens pour arrêter les désordres contre les mœurs. Goût de Vespasien pour la simplicité. Sa douceur, sa modération. Expulsion des Philosophes. Exil & mort d'Helvidius Priscus. Vespasien répare les ruines de Rome, & l'embellit par de nouveaux ouvrages. Il protége les Lettres & les Arts. Vespasien est taxé d'avarice. On ne peut disconvenir qu'il n'ait aimé l'argent. Considérations qui diminuent cette tache. Conduite privée de Vespasien. Mort de Mucien : ses ouvrages.*

*Aventures & mort de Sabinus & d'Epponine. Conjuration de Cécina & de Marcellus. Mort de Vespasien.*

Bonheur singulier de Vespasien dans la maniere dont il est parvenu à l'Empire.

ENtre les Princes qui sont parvenus au souverain pouvoir par la force des armes, & sans y être appellés par le droit de la naissance, il n'en est aucun dont l'avénement ait été plus heureux & plus honorable en toutes façons, que celui de Vespasien. Il fut porté sur le trône, & proclamé Empereur, sans qu'il lui en coutât ni intrigue ni effort, & sans y avoir presque d'autre part que de consentir aux vœux empressés de ceux qui vouloient son élévation. Il eut des ennemis à vaincre : mais il les vainquit sans être obligé de tirer lui-même l'épée. Des chefs & des armées qui le connoissoient à peine, combattirent pour sa querelle avec un zèle admirable & avec le succès le plus brillant. Tous les obstacles étant applanis, il vint tranquillement prendre possession de l'Italie & de Rome, où il étoit attendu & désiré de tous les Ordres de l'Etat, comme le restaurateur & le sauveur de l'Empire.

Tous les Ordres de l'Etat prévenus des sentimens les plus favorables pour lui.

Le Sénat, occupé du bien général, & sçachant combien la République avoit souffert des fréquentes & violentes secousses que lui avoient donné coup sur coup les dernieres révolutions, regardoit avec vénération un Prince sage qui (1) n'useroit de

(1) ὁ τὴν ὑπεροχὴν πρὸς χειμένων σωτηρίαν ἐσομένην μόνην ἐπίσταιτο τὴν τῶν ἀρ. Jos.

ſa prééminence ſublime que pour l'avantage de ceux qui devoient lui obéir. Le peuple fatigué cruellement par les maux des guerres civiles, ſe promettoit de la bonté de Veſpaſien le rétabliſſement ſolide de la paix & de l'abondance. Les gens de guerre connoiſſoient mieux que les autres ſon mérite dans les armes. Ils le comparoient avec les lâches & mal-habiles Empereurs dont il leur avoit fallu recevoir les ordres, & ils comptoient recouvrer par lui leur ancienne gloire. *Joſ. de B. Jud. VII. 22.*

Ce ne fut donc point la flatterie, ni même le ſeul devoir, mais les ſentimens du cœur, qui attirerent à Brindes, lorſqu'on ſçut qu'il étoit près d'y arriver, un concours infini de perſonnes de toute condition, de tout ſexe, & de tout âge. Mucien & les premiers du Sénat s'étoient rendus dans cette ville : & Veſpaſien les confirma dans la bonne opinion qu'ils avoient de lui, par la facilité de ſon abord, par la douceur de ſes manieres, ne montrant point le faſte d'un Empereur, mais plutôt la modération d'un particulier, ou du moins d'un Prince qui ſe ſouvenoit qu'il n'étoit pas né pour l'Empire, & que ceux dont il recevoit les reſpects, avoient été long-tems ſes égaux. Il eſt reçu dans l'Italie & à Rome avec une joie universelle. *Dio.*

Toute la route depuis Brindes juſqu'à Rome fut bordée d'une foule incroyable de peuple, qui lui prodiguoit les plus douces & les plus glorieuſes acclamations : & la Capitale, lorſqu'il s'en approcha, devint preſque déſerte par l'empreſſement extrême *Joſ.*

qu'avoient tous les habitans pour venir au-devant de celui qu'ils appelleiont le bienfaiteur & le ſauveur de la République, le ſeul Empereur digne de Rome. Il eut une peine infinie à traverſer les flots de cette immenſe multitude pour arriver à ſon Palais : & pendant qu'il y offroit des ſacrifices d'actions de graces, toute la ville étoit en réjouiſſances & en feſtins. Chacun à l'envi mêloit aux libations qu'il faiſoit aux Dieux des vœux pour la proſpérité du Prince. On prioit le ciel de conſerver longtems Veſpaſien, pour le bonheur public, & de perpétuer à jamais dans ſa famille la jouiſſance de l'Empire.

Domitien ne paroît devant lui qu'en tremblant, & n'en reçoit qu'un accueil ſévère. *Dio.*

Domitien fut le ſeul qui prit peu de part à cette joie univerſelle, agité d'inquiétudes trop bien fondées ſur ſa conduite paſſée, & roulant encore actuellement dans ſon eſprit des projets contraires à ſon devoir. Il avoit quitté la Gaule, pour ſe trouver à l'arrivée de ſon pere en Italie. Veſpaſien le vit à Bénevent, & lui fit un accueil ſévère, pendant qu'il diſtribuoit à tous les marques de ſa bienveillance & de ſon amitié.

Veſpaſien s'applique à réformer l'Etat. *Suet Veſ. 21. Dio.* *Plin. ep. III. 5.*

Ce ſage Prince, en prenant les rênes de l'Empire, remplit parfaitement les hautes eſpérances que l'on avoit conçûes de lui. Laborieux & appliqué, perſuadé que la vie d'un Empereur eſt une vie de travail, il ſe livra tout entier aux ſoins du Gouvernement, tous les jours éveillé de grand matin, & commençant ſa journée par donner

plusieurs heures au reglement des affaires qui se présentoient. Au moyen de cette application assidue, il parvint à rétablir toutes les parties de l'Etat, qu'il trouvoit ébranlées & altérées par les convulsions des guerres civiles. *Suet. Vesp. 8.*

Sa conduite ferme à l'égard des gens de guerre.

Nous avons vû à quels excès s'étoit portée la licence des gens de guerre. On ne rentre pas tout d'un coup dans l'ordre, & l'esprit séditieux fermente long-tems avant que de se dissiper. Les uns étoient fiers de leur victoire. Les vaincus conservoient le ressentiment de leur défaite. Vespasien, qui avoit toujours été ferme à l'égard des soldats, n'eut garde de se démentir lorsqu'il se vit Empereur. Parmi les vaincus, il cassa les plus intraitables, & réduisit les autres à l'observation exacte de la discipline. Pour ce qui est des troupes qui l'avoient élevé à la souveraine puissance, bien loin de les flatter par une molle complaisance, il leur fit même attendre long-tems les récompenses qu'ils pouvoient se promettre légitimement.

Il rend au Sénat & à l'Ordre des Chevaliers leur ancien lustre.

Il rendit au Sénat & à l'Ordre des Chevaliers leur antique splendeur. Ces deux Ordres étoient & diminués pour le nombre par la cruauté des Princes, & avilis par les indignes sujets que la négligence des tems précédens y avoit laissé entrer. Vespasien, en sa qualité de Censeur, fit la revûe & dresse un nouveau Tableau du Sénat & des Chevaliers. Il chassa ignominieusement *Suet. 9.*

ceux qui étoient souillés de quelque opprobre, & il les remplaça par les plus honnêtes gens de l'Italie & des Provinces. A peine avoit-il trouvé deux cens familles sénatoriales, & il en augmenta le nombre jusqu'à mille. Il créa aussi de nouveaux Patriciens, parmi lesquels les quatre qui nous sont connus font grand honneur à son choix: le célébre Agricola, le pere de Trajan, Arrius Antonius ayeul maternel de l'Empereur Antonin, & Annius Verus ayeul paternel de Marc-Auréle. Cette création de Patriciens est la derniere dont l'Histoire fasse mention.

*Aur. Vict.*

*Tac. Agr* 9.
*Plin. Pan.* 9.
*Jul. Capit.*

Son attention à maintenir l'égalité entre tous les citoyens.

*Suet.*

Au reste, en relevant la dignité des Sénateurs, Vespasien ne prétendit point nourrir en eux une fierté tyrannique, qui préjudiciât à la liberté commune. Il vouloit que chacun jouit de ses droits: & à l'occasion d'une querelle entre un Sénateur & un Chevalier, qui fut portée devant lui: il prononça en ces termes: » Il n'est pas permis d'attaquer un Sénateur par des propos injurieux, mais le droit naturel & les loix autorisent à lui rendre injure pour injure. »

Il fait vuider une multitude de procès, dont les tribunaux

Il remédia à la multitude des procès, qui s'étoit prodigieusement accrue pendant les troubles. Le cours de la justice ayant été interrompu, les anciens procès subsistoient sans être jugés, & il en étoit né un nom-

(1) Non oportere maledici Senatoribus, remaledici civile fasque esse. *Suet.*

bre infini de nouveaux à l'occasion des violences que ne manque pas d'entraîner après soi la guerre civile. Il érigea une commission pour faire rendre à chacun ce qui lui avoit été enlevé injustement pendant la guerre, & pour juger sans délai les affaires pendantes devant les Centumvirs. Cette Chambre fit si bien son devoir, qu'en très-peu de tems fut vuidée une foule de procès qui sembloit devoir durer plus que la vie des plaideurs, & les Tribunaux se trouverent au courant. Pendant tout son régne Vespasien tint la main à l'exacte administration de la Justice, & souvent il la rendoit lui-même.

étoient surchargés.

Le luxe des tables étoit un mal invétéré, & plus fort que toutes les loix. Vespasien le proscrivit par son exemple, & sous un Empereur ami de la simplicité les particuliers rougirent de donner dans des folles dépenses. Cette réforme fut de durée. & elle subsistoit encore sous Trajan au tems que Tacite écrivoit.

Il réforme le luxe des tables par son exemple.

Tac. III. Ann. 55.

Pour ce qui est des désordres qui blessent l'honnêteté des mœurs, il ne faut pas s'attendre sans doute à trouver dans un Prince payen des idées sur cet article aussi épurées que les maximes du Christianisme. Vespasien lui-même n'étoit pas chaste, comme je l'ai déjà remarqué. Mais il témoigna néanmoins du zèle contre les grands excès. Il renouvella le Sénatusconsulte rendu sous Claude, qui condamnoit à la servitude les

Réglemens pour arrêter les désordres contre les mœurs.

Suet. Vesp. 23.

femmes libres qui se prostitueroient à des esclaves. Comme rien n'est plus capable de jetter la jeunesse dans la débauche, que la facilité qu'elle trouve à emprunter, il remit en vigueur les anciens réglemens contre les usuriers qui prêtoient aux fils de famille, & il les priva du droit d'exiger jamais leur payement, après même que le débiteur seroit devenu maître de sa personne & de ses biens par la mort de son pere.

*Suet. Vesp. 8.*

Tout ce qui marquoit de la mollesse lui déplaisoit si fort, que se voyant abordé par un jeune homme bien parfumé, qui nommé récemment à un emploi militaire venoit lui en faire son remerciment; il fit un geste d'indignation, auquel il ajouta cette sévère réprimande : » J'aimerois mieux que » vous sentissiez l'ail : » il révoqua les provisions de la charge qu'il lui avoit donnée.

Goût de Vespasien pour la simplicité.

Sa douceur, sa modération.

*Suet. Vesp. 12. 15. Dio.*

Sa douceur, sa modération, son goût pour la simplicité, se soutinrent uniformément depuis le commencement de son régne jusqu'à sa mort. Il ne dissimula jamais la médiocrité de son origine, il sembloit même affecter de la mettre en évidence par son attachement pour certains meubles de famille, & pour une petite maison de campagne, qu'il conservoit soigneusement, comme je l'ai déjà dit, dans l'état où son ayeule l'avoit laissée. Il se trouva des flatteurs qui voulurent lui fabriquer une généalogie, qu'ils faisoient remonter jusqu'aux fondateurs de Rieti sa patrie, & jusqu'à un

compagnon d'Hercule, dont on montroit un monument sur le grand chemin qui traversoit le pays des Sabins. Vespasien se moqua d'eux, & ce fut toute la récompense qu'ils eurent de leur adulation.

Il étoit si éloigné de rechercher le faste & l'éclat extérieur, que le jour qu'il triompha des Juifs, fatigué & ennuyé de la longueur de la cérémonie, il ne put s'en taire, & dit avec une franchise tout-à-fait aimable : » (1) Je suis puni comme je le mérite. Il me » sied bien, à l'âge où je suis, d'avoir voulu » me décorer par le triomphe, comme si cet » honneur étoit dû à mes ancêtres, ou que » j'eusse jamais été à portée de l'espérer. »

Quelques-uns jugeront peut-être qu'il porta trop loin le dédain de ces vains dehors, lorsqu'ayant reçu une lettre de Vologése avec cette inscription fastueuse, ARSACE ROI DES ROIS A FLAVIUS VESPASIEN, il suivit en répondant la même étiquette, & sans prendre aucune qualité lui donna celle de *Roi des Rois.* Selon les idées reçues parmi nous, Vespasien paroîtroit en ce point mal soutenir vis-à-vis de l'étranger la majesté Impériale. Mais son esprit tournoit déterminément au solide traitoit de petitesse tout ce qui étoit de pur cérémonial.

Il vivoit familiérement avec les Séna-

(1) Meritò se plecti, qui triumphum, quasi aut debitum majoribus suis, aut speratum umquam sibi, tam ineptè senex concupisset. *Suet.*

teurs, les invitant à ſa table, & allant mangez chez eux. En (1) un mot il n'étoit Empereur que par ſon attention vigilante au bien public. Du reſte, il ſe conduiſoit en ſimple citoyen.

Il témoignoit au Sénat en corps une conſidération & une déférence, dont le ſouvenir étoit perdu depuis Auguſte. Il ſe rendoit aſſidu aux aſſemblées de la Compagnie, il la conſultoit ſur toutes les affaires, & lorſque quelque indiſpoſition, ou la fatigue l'empêchoit de s'expliquer lui-même, ce n'étoit point le miniſtère d'un Queſteur qu'il employoit pour y ſuppléer : ſes fils lui ſervoient d'interprétes.

Rien ne me paroît plus eſtimable dans tout le Gouvernement de Veſpaſien, que l'union parfaite qui régna toujours entre lui & Tite ſon fils. Il ne tint pourtant pas aux eſprits amateurs de la diſcorde, qu'il ne s'élevât quelque nuage, quelque commencement d'altération. Lorſque Tite eut pris Jéruſalem, les ſoldats tranſportés de joie le proclamerent *Impérator* ou Général vainqueur; & quand il voulut partir, ils employerent non-ſeulement les prieres, mais les menaces, pour l'engager à reſter au milieu d'eux, ou à les emmener avec lui. De-là quelques-uns ſoupçonnerent une manœuvre ſecrete de la part de Tite, & un

*Suet. Tit. 5.*

(1) Τό, τε σύμπαν δὴ τἆλλα πάντα κοινὸς
τῇ προνοίᾳ τῶν κοινῶν αὐτο- καὶ ἰσοδίαιτος σφίσιν. ἦν.
κράτωρ ἐνομίζετο. Εἰς δὲ *Dio.*

projet de se faire en Orient un établissement indépendant de son pere. Il vint en Egypte, & en faisant la cérémonie de la consécration du bœuf Apis, il porta le diadême suivant le rit ancien : mais cette marque de la Royauté prise par Tite donna lieu à de malignes interprétations. Il fut informé de ces bruits, & il résolut de les détruire par la diligence de son retour en Italie. Elle fut telle, qu'il se présenta à son pere sans être attendu; & en l'abordant, il lui dit, comme pour réfuter les soupçons téméraires qui avoient couru sur son compte, » Me voici » venu, mon pere, me voici. »

Il est douteux si ces soupçons avoient frappé Vespasien lui-même. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y parut pas dans sa conduite. Il partagea avec son fils l'honneur du triomphe : il l'associa à la Censure, à la puissance Tribunicienne, il le fit son collégue dans sept Consulats. Tite lui tenoit lieu de premier Ministre. Il écrivoit des lettres, il dressoit des Edits au nom de son pere. Enfin, il prit la charge de Préfet du Prétoire, ou Commandant Général de la Garde du Prince. Ainsi Vespasien confioit à son fils & successeur le soin de sa sûreté & de sa vie : & il est difficile de dire auquel des deux une cordialité si pleine de franchise faisoit le plus d'honneur.

Cette magnanime confiance de Vespasien s'étendoit, toute proportion gardée, à tous ceux qui lui obéissoient. Comptant sur

leur affection, parce qu'il sçavoit qu'il la méritoit, il abolit, dans le tems même que la guerre duroit encore, l'indigne coutume de visiter & de fouiller ceux qui vouloient aborder l'Empereur. Les portes de son Palais étoient toujours ouvertes, & Dion dit, positivement qu'elles n'étoient point gardées : ce qui signifie au moins que les gardes avoient ordre de n'en refuser l'entrée à personne.

*Suet. Vesp. & Dio.*

Jamais ces ombrages sinistres, qui avoient causé la mort à tant d'innocens sous les précédens Empereurs, n'entrerent dans l'esprit de Vespasien. Il en étoit si peu susceptible, que ses amis l'exhortant à se donner de garde de Métius Pomposianus, né, disoient-ils, sous une position des astres qui lui promettoit l'Empire, bien loin de chercher à s'en défaire, il l'éleva en dignité, & le fit Consul, disant : » S'il devient Empereur, » il se souviendra que je lui aurai fait du » bien. » Il est pourtant à propos d'observer que chez Vespasien la confiance en son horoscope & en celle de ses enfans, partageoit & obscurcissoit un peu la gloire de cette conduite généreuse. Il y comptoit si pleinement, qu'il osa déclarer en plein Sénat qu'il auroit ses enfans pour successeurs, ou que personne ne lui succéderoit. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'aimoit point le sang. Les spectacles inhumains des combats de gladiateurs, quelque autorisés qu'ils fussent par la coutume, lui paroissoient ce

*Suet. Vesp. 52.*

*Suet. Vesp. 15. & Dio.*

qu'ils étoient, & ne lui faisoient aucun plaisir. A plus forte raison ménageoit-il le sang illustre : & s'il se trouve quelques exemples de personnes punies de mort sous son régne sans l'avoir mérité, ou il faut s'en prendre à Mucien, qui gouverna pendant quelque-tems avec un pouvoir absolu en son abscence, ou le consentement donné par Vespasien lui-même aura été l'effet de la surprise. Les supplices mêmes les plus justes tiroient des larmes de ses yeux.

Il ne fut point vindicatif, & le souvenir même des injures ne put altérer sa douceur. Il maria splendidement la fille de Vitellius son ennemi, & il lui donna une riche dot. Un misérable affranchi de Néron l'avoit autrefois insulté dans une circonstance où l'offense étoit très-sensible. L'impatience avec laquelle Vespasien supportoit la honte qui rejaillissoit sur tout l'Empire des procédés de Néron travesti en Acteur, & en Musicien de Théâtre, lui ayant attiré, comme je l'ai remarqué ailleurs, une disgrace, & une défense de paroître à la Cour, il demandoit à Phébus, qui remplissoit l'Office d'Huissier de la Chambre, où il se retireroit, où il iroit : & l'insolent affranchi lui répondit par un terme qui revient à ce que nous dirions, *à la potence.* Quand Vespasien fut devenu Empereur, Phébus fut étrangement allarmé : il se présenta pour lui faire d'humbles excuses, & lui demanda grace. Vespasien se contenta de répéter

ſon expreſſion : » Va-t-en, dit-il, à la po-
» tence. »

S'il laiſſoit impunie l'inſolence d'un eſclave, on peut juger avec quelle indulgence il ſupportoit la liberté de ſes amis. Sa patience fut miſe à l'épreuve par Mucien, qui prétendant lui avoir donné l'Empire, agiſſoit preſque avec lui d'égal à égal. Veſpaſien le ſouffroit, & jamais il ne lui en fit que des reproches ſecrets entre amis communs. Dans le public il continua de lui donner toutes les marques poſſibles de conſidération & de reconnoiſſance : il l'éleva en dignité, & le fit une ſeconde & une troiſieme fois Conſul.

Il ne s'offenſoit point des plaiſanteries, & il y répondoit ſur le même ton. Si l'on affichoit des Paſquinades contre lui, comme c'étoit dès-lors l'uſage dans Rome, il en faiſoit afficher de contraires, ſe défendant comme il étoit attaqué, & moins curieux de garder ſon rang, que d'éviter le ſoupçon même de hauteur.

Expulſion des Philoſophes.

Les Philoſophes ſeuls le contraignirent d'uſer à leur égard d'une ſévérité oppoſée à ſon inclination. Le Stoïciſme avoit fait de grands progrès à Rome depuis un tems, & les maximes orgueilleuſes de cette ſecte reçues dans des eſprits étroits & faciles à s'échauffer, inſpiroient à pluſieurs un amour de la liberté fort voiſin de la révolte, & une averſion décidée pour la Monarchie. La tyrannie des derniers Céſars avoit prêté

une belle matiere à leur zèle, & sans considérer que les circonstances étoient bien changées, ils abusoient de la douceur du gouvernement de Vespasien pour sapper par leurs discours les fondemens d'une autorité, qu'ils auroient dû apprendre aux peuples à respecter & à chérir. Quelques-uns s'en expliquoient ouvertement, & faisoient des leçons publiques d'indépendance. Cette licence pouvoit avoir de fâcheuses suites: & néanmoins Vespasien eut besoin d'être pressé par Mucien pour prendre contre ces Docteurs de sédition un parti de rigueur. Il les bannit de Rome par une Ordonnance, exceptant le seul Musonius, à qui son rang de Chevalier Romain, & apparemment plus de retenue, mériterent une distinction.

Deux d'entre eux, plus fougueux que les autres, furent condamnés à être enfermés dans des isles; & ils prouverent par leur conduite la justice de la sentence prononcée contre eux. Hostilius déclamoit actuellement contre la Monarchie lorsqu'il apprit sa condamnation, & ce fut pour lui un motif de continuer son invective avec encore plus de véhémence. Démétrius le Cynique n'obéit point, & il affecta même de se montrer devant Vespasien avec insolence, ne se levant point pour le saluer, & ne lui rendant aucune marque de respect. Vespasien se contenta de lui faire dire: » Tu fais tout ce qui est en toi pour

» que je t'ôte la vie : mais je ne tue point » un chien qui aboye. »

Il fut pourtant obligé quelque-tems après de punir de mort un de ces Cyniques, dont l'audace ne pouvoit être réprimée par une moindre rigueur. Deux de ces prétendus Philosophes, qui par leur folie déshonoroient un si beau nom, rentrerent furtivement dans Rome malgré la défense : & l'un d'eux, nommé Diogéne, vint dans le Théâtre, & invectiva outrageusement contre Tite à l'occasion de ses amours avec Bérénice. On arrêta ce téméraire, & on le battit de verges. Son compagnon, qui se nommoit Eras, crut en être quitte pour la même peine, & il imita l'insolence de Diogéne, ou même la surpassa. Il fut trompé dans son attente. On le jugea plus criminel que son camarade, de l'exemple duquel il n'avoit point profité, & il eut la tête tranchée.

Exil & mort d'Helvidius Priscus.

On ne peut s'empêcher d'être fâché qu'un homme aussi recommandable par bien des endroits qu'Helvidius Priscus, ait imité par ses procédés sauvages des maîtres si peu dignes de lui servir de modéles. Il eût dû bien plutôt se régler sur Thraséa son beau-pere, qui en évitant de prendre aucune part aux crimes de Néron, ne lui manqua jamais de respect. Helvidius, dont j'ai déjà rapporté des traits d'indiscrétion par rapport à Vespasien, sembla par une témérité soutenue prendre à tâche de l'irriter. Lorsque

que tous les Ordres allerent au-devant de ce Prince nouvellement arrivé en Italie, seul il ne le salua point du nom de César, mais il le traita comme simple particulier. Dans tous les Edits qu'il donna durant le cours de sa Préture, il ne fit aucune mention de l'Empereur. Enfin, il lui résista souvent en face dans le Sénat avec une audace qui passoit toute mesure : ensorte que Vespasien non-seulement se trouva excédé, mais soupçonna qu'il y avoit du dessein dans ces grands éclats d'Helvidius, & qu'il cherchoit à se faire un parti. On peut croire que Mucien aigrit encore ces soupçons, & que ce fut lui qui détermina Vespasien à livrer Helvidius à la justice du Sénat.

Ainsi, à la premiere scène que renouvella ce hardi Sénateur, les Tribuns du peuple se saisirent de sa personne, & le mirent entre les mains de leurs Huissiers. Nous sommes peu instruits de la procédure qui fut faite en conséquence : nous sçavons seulement que Vespasien le relégua, & ensuite envoya ordre de le tuer.

Il s'étoit fait violence pour en venir à cette extrêmité : & bientôt il s'en répentit. Il voulut révoquer l'ordre, & de faire courir après ceux qui en étoient porteurs. Mais on le trompa : on lui fit croire qu'il étoit trop tard, & qu'Helvidius ne vivoit plus.

C'est une tache sur le régne de Vespasien que la mort d'Helvidius. Il suffisoit d'ê-

loigner de la ville & des affaires un homme d'un esprit trop républicain, mais qui d'ailleurs faisoit honneur à son siécle par la sublimité de sa vertu. Ce n'est pas néanmoins que je prétende justifier son audace imprudente, & sa liberté intraitable. Je m'imagine même que Tacite ne l'approuvoit pas, & qu'il a fait la censure de la conduite d'Helvidius sans le nommer, lorsqu'après avoir loué la douceur & la sagesse d'Agricola, qui calmoit l'humeur farouche de Domitien, il ajoute cette belle & judicieuse réflexion. Que (1) ceux qui ne sçavent admirer que les excès, apprennent que même sous les mauvais Princes il peut se trouver de grands hommes; & que la modestie & la déférence envers ceux qui jouissent de l'autorité, pourvû qu'elles soient accompagnées d'activité & de vigueur, méritent plus d'estime, que les incartades violentes de ces glorieux, qui sans aucune utilité pour la République, ont cherché à faire par leur mort du bruit dans le monde.

On ignore la date précise de l'exil & de la mort d'Helvidius. M. de Tillemont place ces événemens & l'expulsion des Philosophes vers les années que nous comptons 826 & 827. de Rome.

(1) Sciant quibus moris illicita mirari, posse etiam sub malis Principibus magnos viros esse: obsequiumque ac modestiam, si industria ac vigor adsint, eò laudis excedere, quò plerique per abrupta, sed in nullum Reipublicæ usum, ambitiosâ morte inclaruerunt. *Tac. Agr.* 44.

Un des grands objets de l'attention de Vespasien fut le rétablissement de la ville dans son ancienne magnificence. Lorsqu'il parvint à l'Empire, Rome se ressentoit encore de l'incendie de Néron. La face en étoit défigurée par des masures, par de grands espaces vuides de bâtimens. Vespasien, pour accélérer l'achévement de l'ouvrage, abandonna au premier occupant les emplacemens vuides, que les propriétaires n'auroient point rebâtis dans un certain terme qu'il fixa. Il reconstruisit lui-même plusieurs édifices publics, qui avoient péri; & toujours ennemi de la vanité & du faste, il y fit graver, non pas son nom, mais celui des premiers auteurs. Il montra sur-tout un zèle très-vif pour le rétablissement du Capitole, qui avoit été commencé avant son retour, comme je l'ai dit d'après Tacite. Helvidius Priscus, alors Préteur, en posa la premiere pierre. Mais on réserva sans doute à Vespasien une portion à laquelle personne n'avoit mis la main. Il donna l'exemple d'en emporter lui-même les démolitions sur son dos, & il en fit faire autant aux premiers du Sénat, afin qu'aucun citoyen ne se crût dispensé de prêter son ministère à un ouvrage qui avoit pour objet la Religion, & le culte du plus grand des Dieux.

Vespasien répare les ruines de Rome, & l'embellit par de nouveaux ouvrages. *Suet. Vesp.* 8. & 9.

*Zonar.*

*Suet.* & *Dio.*

Non content d'avoir réparé les ruines de Rome, il voulut aussi l'embellir par de nouveaux édifices, tels que le Temple de la paix, dont j'ai parlé; ce Temple en

l'honneur de Claude, à qui il étoit redevable de l'aggrandissement de sa fortune ; & un vaste & magnifique Amphithéâtre, qui subsiste encore en partie aujourd'hui sous le nom de *Colisée*. Il n'acheva pas ce dernier édifice, & ce fut l'Empereur Tite son fils qui le dédia.

Il protége les Lettres & les Arts.

*Suet. Vesp.* 18.

Un Prince si bon & si sage ne pouvoit manquer de protéger les Lettres & les Arts. Il est le premier qui ait stipendié les Professeurs d'Eloquence Grecque & Latine, leur assignant sur le Fisc une pension annuelle de cent * mille sesterces. Il récompensa aussi & encouragea par des gratifications les meilleurs Poëtes de son tems, qui tiennent le second rang, mais à une grande distance, après ceux du siécle d'Auguste.

*Dial. de Caus. corr. Eloq.* 5. & 9.

Saleius Bassus, dont le talent Poëtique est fort vanté dans un ouvrage composé sous Vespasien, reçut de sa libéralité en une seule fois cinq ** cens mille sesterces. Il ne nous reste rien de ce Poëte. Mais Valérius Flaccus, Martial, & Stace, quoique ces deux derniers aient fleuri principalement sous Domitien, vérifient le jugement que j'ai porté de leur mérite, d'après les plus grands connoisseurs.

Suétone cite aussi avec éloge les récompenses distribuées par Vespasien à des Architectes, à des Méchaniciens, des Musiciens ; & il est juste de louer une munifi-

* *Douze mille cinq cens livres.*

** *Soixante-deux mille cinq cens livres.*

cence si bien placée, pourvû que nous estimions encore d'avantage la bonté du même Prince envers les simples manouvriers. Un Ingénieur avoit imaginé un moyen de transporter à peu de frais au Capitole des colonnes d'une grandeur énorme. Vespasien (1) loua l'invention, & il accorda une gratification considérable à l'inventeur : mais il le dispensa d'en venir à l'exécution. » Il faut, lui dit-il, que le menu peuple » puisse gagner sa vie. »

Parmi tant de bonnes qualités de ce Prince, il est pourtant un endroit foible : c'est l'amour de l'argent. Il a été blâmé d'avoir rétabli les impôts abolis sous Galba, d'en avoir ajouté de nouveaux & très-onéreux, & d'avoir surchargé certaines provinces jusqu'à doubler les tributs qu'elles payoient avant lui. On ne peut excuser dans un Empereur des trafics qui auroient été honteux même pour des particuliers, & qu'il exerçoit tout ouvertement, achetant des marchandises précisément pour les revendre plus cher. Bien plus, il vendoit les charges aux candidats, les absolutions aux accusés, innocens ou coupables. Cénis sa concubine négocioit ces sortes d'affaires, dont le produit étoit si grand, qu'on ne doutoit point qu'elle ne le partageât avec l'Empereur. On imputoit encore à Vespasien d'employer à

Vespasien est taxé d'avarice.

*Suet. Vesp.* 16. 19. 23.

*Dio.*

*Suet.*

(1) Præmium pro commento non mediocre obtulit, operam remisit, præfatus *sineret se plebeculam pascere.* Suet.

dessein dans les finances les hommes les plus avides, pour les condamner lorsqu'ils se seroient enrichis, se servant d'eux, disoit-on, comme d'éponges, qu'il pressoit, après les avoir laissé se remplir.

On ne peut disconvenir qu'il n'ait aimé l'argent.

Divers motifs pouvoient influer dans cette conduite de Vespasien. Mais il est constant que son inclination naturelle l'y portoit. Ayant long-tems vécu à l'étroit, il avoit appris à connoître le prix de l'argent. C'est ce qui lui fut reproché par un vieil esclave, qui le voyant devenu Empereur lui demanda avec les prieres les plus humbles & les plus pressantes d'être mis gratuitement en liberté. Comme Vespasien le refusoit, & exigeoit de l'argent, » Je » le vois bien, dit l'esclave : le renard chan- » ge de poil, mais non de caractère. »

Vespasien ne se cachoit point de sa cupidité pour l'argent. On peut même dire qu'il en faisoit trophée, sans aucune attention à garder la dignité de sa place. Les Députés d'une ville ou d'un peuple étant venus lui annoncer que par délibération publique on avoit destiné un * million de sesterces à lui dresser une statue colossale : » Placez-la ici sans perdre de tems, leur dit- » il en présentant sa main formée en creux : » voici la base toute prête. » Les traits de cette espéce sont fréquens dans sa vie. Un de ses Officiers qu'il considéroit & aimoit, le sollicitant de donner une intendance à

* *Cent vingt-cinq mille livres.*

quelqu'un qu'il disoit être son frere, le Prince se douta qu'il y avoit un marché. Il manda sécretement le candidat lui-même, & s'étant fait compter par lui la somme promise à celui qui l'appuyoit, il lui donna sur le champ l'emploi souhaité. Cependant le solliciteur, sans rien sçavoir de ce qui s'étoit passé, étant revenu à la charge : » Je » te conseille, lui dit Vespasien, de te » pourvoir d'un autre frere ; car celui que » tu croyois ton frere, est le mien. » Dans un voyage qu'il faisoit en litiére, il remarqua que son Muletier s'étant arrêté comme pour ferrer ses mules, un Plaideur avoit profité de l'occasion pour lui présenter une requête. » Combien as-tu gagné à ferrer la » mule ? » dit Vespasien au Muletier : & il l'obligea de lui donner la moitié de la somme. L'expression de Vespasien a passé, comme tout le monde sçait, en proverbe parmi nous. Il avoit mis un impôt, que nos Auteurs n'ont pas jugé à propos d'expliquer, sur les urines : & Tite son fils, qui avoit l'ame grande, lui témoigna désapprouver une exaction si sordide. Lorsque Vespasien reçut le premier de cet impôt, il le porta au nez de son fils, & lui ayant demandé s'il sentoit mauvais : » Eh bien, » ajoûta-t-il, vous sçavez pourtant de quel» le origine vient cet argent. »

On voit qu'il s'étudoit à couvrir par des railleries, souvent assez heureuses, la honte & la bassesse de son penchant. Mais il

n'en eſt pas moins convaincu d'une cupidité indécente : & c'eſt à juſte titre qu'il s'attira de la part des Alexandrins le ſurnom de *Cybioſactes*, dont ils s'étoient autrefois * ſervi pour taxer la baſſe avidité de leurs Rois. Les Romains en firent auſſi des farces dans ſes funérailles. Ils avoient l'uſage comique de faire repréſenter la perſonne du mort par un bouffon, qui en exprimoit le caractère par ſes geſtes & par ſes diſcours. Celui qui faiſoit ce ridicule perſonnage dans les obſéques de Veſpaſien, demanda à quoi ſe montoit la dépenſe de la cérémonie : & comme on lui répondit qu'elle alloit à dix ** millions de ſeſterces : » Donnez-moi cette ſom» me, s'écria-t-il, & jettez mon corps, ſi » vous le voulez, dans le Tibre. »

Conſidérations qui diminuent cette tache.

Mais pluſieurs conſidérations d'un très-grand poids doivent : ſinon diſculper Veſpaſien, ( car parmi les traits que j'ai rapportés il en eſt d'entiérement inexcuſables ) du moins empêcher que l'on ne conçoive de lui une idée mépriſante, & réhabiliter en grande partie ſa réputation.

Premiérement s'il vendit des abſolutions, il ne fit jamais condamner un innocent pour envahir ſa dépouille : & après les Caligula & les Néron, c'étoit un mérite. Il ne confiſqua pas même les biens de ceux qui étoient morts les armes à la main contre

* *Voyez Hiſt. de la Rép. T. XII. p. 395.*

** *Douze cens cinquante mille livres.*

lui ;

lui, & il laissa passer leur succession à leurs enfans ou autres héritiers.

En second lieu il trouva les finances tellement épuisées par les prodigalités de ses prédécesseurs, par les déprédations de leurs Ministres, par les dissipations inséparables des guerres civiles, qu'en arrivant à l'Empire il déclara que la République avoit besoin de quarante * mille millions de sesterces, qui font cinq mille millions de nos livres Tournois, pour pouvoir subsister. Dans une si étonnante détresse, il lui étoit impossible de soulager les peuples, & c'étoit même une nécessité pour lui d'augmenter les impositions.

Enfin, un moyen d'apologie très-puissant en sa faveur, c'est qu'il (1) fit un excellent usage des sommes qu'il amassoit par des voies souvent odieuses. Simple & oeconome dans sa dépense personnelle, il étoit magnifique dans celles qui avoient le public pour objet. Je ne parle point ici des édifices dont il orna la capitale. Mais il exerça de très-grandes libéralités envers tous ceux qui se trouverent dans le cas de les mériter. Il facilita à plusieurs l'entrée du Sénat, en remplissant ce qui leur manquoit du côté de la fortune. Il secourut des Consulaires pauvres par une pension annuelle

* *Cette somme a paru trop forte à Budé, & il la réduit, par le changement de* quadringenties *en* quadragies, *à la dixieme partie.*

(1) Malè partis optimè usus est. *Suet.*

de cinq * cens mille sesterces. Il répara les dommages que plusieurs villes avoient souf-ferts, soit par des tremblemens de terre, comme Salamine & Paphos dans l'isle de Chypre, soit par des incendies, & il y ajoûta même de nouveaux embellissemens. Il fit des travaux & des dépenses considérables pour les grands chemins, sans vexer les habitans des pays par lesquels ils passoient. J'ai fait mention de sa munificence à l'égard de ceux qui cultivoient avec succès les Lettres & les Arts. Un si digne usage des richesses publiques montre assûrément un grand Prince. Si Vespasien eût assouvi l'avidité des Courtisans par des largesses inconsidérées, il leur auroit paru libéral, & ils lui eussent aisément passé ce que pouvoient avoir de répréhensible les moyens par lesquels il faisoit venir l'argent dans ses coffres.

*Aur. Vict.*

Conduite privée de Vespasien.

*Suet.* 21. 22. 19. & *Dio.*

Pour achever le portrait de Vespasien, je dois dire un mot de sa conduite privée, où régnoit la simplicité, & des manieres pleines d'une aimable familiarité. Il se mettoit de grand matin, comme je l'ai dit, au travail : & ce n'étoit qu'après avoir lû ses letres, & l'état de sa maison jour par jour, qu'il admettoit ses amis à son lever. Pendant qu'il lui faisoient leur cour, il se chaussoit & s'habilloit lui-même. Ensuite venoient les affaires publiques ; où il falloit représenter. Lorsqu'elles étoient terminées,

* *Soixante-deux mille cinq cens livres.*

le reste de la journée étoit donné au délassement, & partagé entre la promenade, un intervalle de repos, le bain, & enfin un souper modeste, mais pourtant honnête, auquel il invitoit toujours plusieurs illustres convives. Alors il se livroit à sa gayeté naturelle, & c'étoient-là les momens favorables, qu'épioient avec grand soin ses Officiers pour lui demander des graces. Il aimoit beaucoup à plaisanter, comme on l'a vû par plusieurs bons mots de lui rapportés ci-dessus, & il se permettoit en ce genre, non-seulement l'urbanité & l'enjouement, mais la licence.

Après cet exposé du caractère & du gouvernement de Vespasien, & les fastes que j'ai dressés de son régne, il me reste peu d'événemens à raconter.

Mucien mourut avant lui, après avoir été trois fois Consul. Nous ne sçavons aucun détail de ce que fit sous le régne de Vespasien cet homme plus célébre que solidement estimable. J'observerai seulement qu'il fut Auteur. Pline le cite souvent pour des Observations sur-tout d'Histoire & de Géographie Orientale : & nous apprenons par un autre témoin qu'il compila & donna au public tout ce qu'il put trouver dans les anciennes Bibliothéques de monumens de l'esprit & d'éloquence des illustres Romains qui avoient fleuri pendant les derniers tems de la République. Pline ne nous a pas laissé ignorer une attention superstitieuse de Mu-

Mort de Mucien : ses ouvrages.

*Tillem. Vesp. art.* 19.

cien, qui pour se préserver du mal d'yeux portoit sur soi une mouche vivante enveloppée dans un linge blanc.

Aventures & mort de Sabinus & d'Epponine.
*Tac. Hist. IV. 67. Plut. Amat. Dio.*

La mort du Gaulois Sabinus & d'Epponine sa femme fut précédée & accompagnée de circonstances extrêmement touchantes. J'ai dit comment Sabinus ayant pris part à la révolte de Civilis, fut vaincu par les Séquanois. Il lui étoit aisé de s'enfuir en Germanie : mais il étoit retenu par sa tendresse pour une jeune épouse, la plus vertueuse & la plus accomplie de toutes les femmes, qu'il ne lui étoit possible ni de laisser, ni d'emmener avec lui. Il avoit des grottes souterraines, fort profondes, fort amples, qui lui servoient d'asyle pour cacher ses trésors, & dont personne n'avoit connoissance, sinon deux de ses affranchis. Résolu de s'y cacher lui-même, il renvoya tout son monde, comme s'il eût eu dessein de s'ôter la vie par le poison, & il ne garda auprès de sa personne que les deux affranchis, sur la fidélité inviolable desquels il comptoit. Avec eux il mit le feu à sa maison de campagne, pour faire croire que son corps auroit été consumé par les flammes; & s'étant retiré dans sa caverne, il dépêcha l'un d'eux à sa femme pour lui annoncer qu'il n'étoit plus. Il sçavoit quel cruel coup ce seroit pour elle, & sa vûe étoit de persuader dans le public la vérité du bruit de sa mort par la sincérité de la douleur d'Epponine. C'est ce qui arriva en effet.

Epponine désespérée se jetta par terre, s'abandonna aux cris, aux pleurs, aux gémissemens, & passa dans cet état trois jours & trois nuits sans manger. Sabinus instruit de sa situation, en craignit pour elle les suites, & il la fit avertir sécretement qu'il n'étoit point mort, qu'il se tenoit caché dans une sûre retraite; mais qu'il la prioit de continuer ses démonstrations de douleur, pour entretenir une erreur qui lui étoit salutaire.

Epponine joua parfaitement la comédie : elle alloit voir son mari pendant la nuit, & ensuite elle reparoissoit, sans donner aucun soupçon d'un si étrange mystère. Peu-à-peu elle s'enhardit; ses absences furent plus longues, & elle s'enterra presque toute vive avec Sabinus, ayant seulement attention d'aller de tems en tems à la ville. Bien plus étant devenue grosse, elle se délivra elle-même comme une lionne dans son antre, & elle nourrit de son lait deux fils qu'elle mit au monde dans ce triste séjour, & dont l'un mourut dans la suite en Egypte, l'autre avoit voyagé en Gréce, & pouvoit être encore en vie lorsque Plutarque écrivoit. Epponine passa dans cette ténébreuse retraite neuf ans consécutifs, si l'on en excepte un intervalle de sept mois, pendant lesquels, sur quelques espérances qu'on lui avoit données, elle conduisit son mari à Rome, après l'avoir si bien déguisé, qu'il n'étoit pas reconnoissable; & n'ayant rien trouvé de solide dans ce qu'on lui

avoit fait espérer, elle le ramena dans sa caverne.

Enfin, Sabinus fut découvert. On le prit avec sa femme & ses enfans, & on les mena tous prisonniers à Rome. Ils parurent devant l'Empereur, & Epponine dans cette extrêmité vérifia encore merveilleusement son nom, qui en langage Celtique signifioit *Héroïne*. Elle parla à Vespasien avec courage, elle tâcha de l'attendrir, & lui présentant ses enfans : » César, lui dit-elle, j'ai » mis au monde ces tristes fruits de notre » disgrace, & je les ai allaités dans lh'or» reur des ténébres, afin de pouvoir vous » offrir un plus grand nombre de sup» plians. » Vespasien versa des larmes, mais il ne laissa pas d'envoyer Sabinus & Epponine au supplice, & il ne fit grace qu'à leurs enfans. Une raison d'Etat mal entendue, & les maximesRomaines de tout tems cruelles à l'égard des étrangers, l'endurcirent contre des prieres si touchantes & contre sa propre clémence. Epponine outrée ne garda plus de mesures, & insultant audacieusement un Prince qu'elle ne pouvoit fléchir, elle se reprocha à elle-même les humbles prieres auxquelles elle s'étoit abaissée, lui déclarant qu'elle avoit vécu dans l'obscurité d'un tombeau avec plus de satisfaction, que lui sur le trône. Le supplice de cette généreuse Gauloise fit frémir tout Rome, & Plutarque attribue à la vengeance que les Dieux en tirerent la chûte de la maison de

Vespasien, qui s'éteignit dans ses deux fils.

La conjuration de Cécina & d'Eprius Marcellus est le dernier fait que Dion raconte avant la mort de Vespasien : & je n'ai rien à ajoûter à ce que j'en ai dit dans les Fastes, sinon que Tite eut grande raison de se hâter de prévenir un danger très-pressant ; & que lorsqu'il fit poignarder Cécina, il avoit la preuve manifeste de son crime dans un discours séditieux écrit de sa main, & destiné à engager les soldats à la révolte. C'est donc à tort que quelques-uns ont accusé Tite d'avoir voulu venger sur Cécina sa jalousie au sujet de Bérénice ; & de s'être défait d'un rival aimé.

Conjuration de Cécina & de Marcellus. *Suet. Tit. 6. & Dio.*

*Vict. Epit.*

Vespasien étoit parvenu à l'âge de près de soixante-&-dix ans, sans autre incommodité que quelques attaques de goutte ; & sans avoir besoin d'autre régime que de la diéte qu'il observoit réguliérement un jour chaque mois. Son humeur gaie contribuoit sans doute beaucoup à sa bonne santé. Il ne s'inquiétoit pas aisément : & même les prétendus présages qui effrayoient les autres à son sujet, étoient pour lui matiere à plaisanterie. On débita que le Mausolée des Césars s'étoit tout d'un coup ouvert. » Ce prodige ne me regarde point ; » dit Vespasien : je ne suis point de la race » d'Auguste. » Une Cométe ayant paru au Ciel avec une chevelure, il dit à ceux qui s'en entretenoient : » Si cet Astre me- » nace quelqu'un, c'est le Roi des Parthes ;

Mort de Vespasien. *Suet. Vesp. 23. 24. & Dio.*

» qui a de longs cheveux, & non pas moi, » qui suis chauve. »

Sa maladie commença par de légers mouvemens de fiévre, qu'il ressentit étant en Campanie. Il revint aussitôt à Rome, d'où il alla suivant sa coutume à une campagne voisine de Riéti, qui étoit son séjour ordinaire pendant les chaleurs de l'été. Il y fit grand usage des eaux minérales de Cutilies, qui sont extrêmement froides. L'usage de ces eaux ne convenoit point à son état, & la maladie s'augmentant considérablement, il connut lui-même le danger, & dit : Je (1) » m'imagine que je deviens Dieu. » Il faisoit allusion par ce mot à l'Apothéose, qui devoit suivre sa mort. Il s'affoiblissoit de jour en jour : & cependant, il n'interrompoit en rien ses occupations accoutumées, il vaquoit aux affaires, il donnoit audience dans son lit. Enfin, se sentant défaillir, il fit un effort pour se lever, en disant : » Il » faut qu'un Empereur meure débout : & il expira entre les bras de ceux qui le soutenoient, le vingt-quatre Juin de l'an de Rome, que nous comptons 830. ayant véeu soixante-neuf ans, sept mois, sept jours, & regné dix ans moins six jours. Car, nous avons remarqué d'après Tacite qu'il datoit le commencement de son régne le premier Juillet, jour auquel il avoit été proclamé Empereur à Alexandrie.

*Cotigliano, au Duché de Spoléte.*

(1) Ut puto, Deus fio. *Suet.*

Vespasien est le premier des Empereurs depuis Auguste qui ait pû réconcilier le peuple Romain avec la Monarchie. Après cinquante-six ans de tyrannie, il fit éprouver à Rome & à l'Univers les douceurs d'une bonne & sage administration. On peut hardiment le comparer à Auguste, qu'il surpasse par la légitimité des voies qui l'élévérent à l'Empire, & qu'il égale dans la maniere dont il en usa.

Avant que de passer au régne de Tite, fils aîné & successeur de Vespasien, je dois enfin rendre compte au Lecteur de la guerre des Juifs & de la prise de Jérusalem.



# LIVRE XVI.

## §. I.

*La ruine des Juifs, événement très-intéressant, sur-tout par rapport à la Religion. Force & importance du témoignage de Josephe. Nécessité d'abréger son récit dans cet Ouvrage. Zèle des Juifs pour leur Religion: premiere source d'antipathie contre les Romains. Anciennes Prophéties mal entendues: second principe de révolte. Foule d'imposteurs. Judas le Galiléen auteur d'une faction qui se perpétue. Florus Intendant de la Judée sur la fin du régne de Néron. Etat affreux où il trouve la Judée. Gouvernement tyrannique de Florus. Cestius Gouverneur de Syrie néglige de remédier au mal. Florus se propose de faire naître la guerre. Troubles dans Césarée entre les Juifs & les Idolâtres, habitans de cette ville. Florus entretient les troubles, au lieu de les éteindre. Sédition dans Jérusalem occasionnée par Florus, & punie avec une cruauté capable de porter les Juifs au désespoir. Epoque du commencement de la guerre. Trois partis parmi les Juifs. Nouvelle sédition dans Jérusalem. Perfidie de Florus. Nouveau carnage des Juifs. Officier envoyé par le Gouverneur de Syrie pour examiner l'état des choses. Le Roi Agrippa tâche de calmer les esprits des Juifs, & il les engage*

*à plier sur quelques articles. Mais il ne peut obtenir d'eux qu'ils se soumettent à Florus. Les séditieux refusent les victimes présentées au nom des Romains. Les Grands, après avoir tenté inutilement de ramener les séditieux, implorent contre eux le secours de Florus & d'Agrippa. Guerre intestine dans Jérusalem entre les Grands & la plus saine partie du peuple d'une part, & les séditieux de l'autre. Ceux-ci restent vainqueurs. Horrible perfidie des séditieux envers la garnison Romaine. Les Juifs de Césarée sont exterminés. Toute la Syrie remplie de carnages par les combats entre les Juifs & les Syriens. Cypros & Machéronte enlevées aux Romains. Siége de Jérusalem par Cestius : il manque plusieurs fois l'occasion de prendre la ville. Il est poursuivi dans sa retraite par les Juifs. Plusieurs Juifs s'enfuyent de Jérusalem. Les Chrétiens en sortent, & se retirent à Pella. Plaintes portées à Néron contre Florus. Le Conseil des Juifs distribue les départemens. Joséphe envoyé en Galilée. Sages arrangemens de Joséphe pour le civil & pour le militaire. Jean de Giscale, ennemi de Joséphe, lui suscite bien des traverses. Caractère de ce scélérat, & son histoire. Vespasien est chargé par Néron de la guerre contre les Juifs. Il assemble son armée à Ptolémaïde. Il entre dans la Galilée. Siége de Jotapate. Prise de cette ville. Joséphe retiré dans une caverne, y est découvert. Il consent à se rendre, inspiré, selon qu'il l'assûre, par un mouvement*

*divin. Fureur de ceux qui étoient avec lui dans la caverne. Ils se tuent tous les uns après les autres, & Joséphe délivré d'eux se rend aux Romains. Prétendues prédictions de Joséphe. Il est bien traité par Vespasien. Prise de Japha par les Romains. Ils taillent en piéces les Samaritains atroupés sur le mont Garizim. Prise & destruction de Joppé. Vespasien marche vers Tibériade, qui lui ouvre ses portes. Il prend Tarichée. Clémence de Tite. Près de 40000 scélérats mis à mort, ou vendus par Vespasien, contre la foi donnée. Il achéve la conquête de la Galilée. Jean s'enfuit de Giscale à Jérusalem. Il y augmente le trouble & la folle ardeur pour la guerre. Rapines, brigandages, cruautés exercées par les factieux. Ils prennent le nom de Zélateurs. Ils s'emparent du Temple. Discours d'Ananus au peuple contre les Zélateurs. Le peuple prend les armes, & force la premiere enceinte du Temple. Trahison de Jean de Giscale. Les Zelateurs appellent les Iduméens à leur secours. Discours de Jésus grand Pontife aux Iduméens, pour les détourner de l'alliance des Zélateurs. Il ne peut rien gagner sur eux. Les Iduméens introduits par les Zélateurs dans la ville & dans le Temple, font un grand carnage du peuple. Mort du Pontife Ananus, tué par les Iduméens. Cruautés exercées par les Zélateurs & par les Iduméens. Jugement & mort de Zacharie fils de Baruch. Les Iduméens reconnoissent qu'ils ont été trompés par les*

*Zélateurs, & ils se retirent de Jérusalem. Nouvelles cruautés des Zélateurs. Horrible oppression du peuple de Jérusalem. Vespasien laisse les Juifs se ruiner par leurs fureurs intestines. Prise de Gadare, Capitale de la Pérée. Réduction de tout le pays. Toute la Judée soumise, hors Jérusalem, & trois forteresses occupées par les brigands. Vespasien est obligé d'interrompre la guerre contre les Juifs. Il délivre Joséphe de ses chaînes. Tite est envoyé par son pere pour assiéger Jérusalem.*

La ruine des Juifs, événement très-intéressant, sur-tout par rapport à la Religion.

LA ruine des Juifs est un événement très-intéressant par lui-même, & qui le devient encore infiniment d'avantage lorsqu'il est considéré sous le rapport qu'il a avec la Religion. Une guerre sanglante, & où les fureurs des partis conspirent avec les armes de l'étranger pour la destruction de la nation, ou plutôt y forcent malgré lui un ennemi plein de clémence, qui ne demandoit qu'à épargner les vaincus, un peuple ancien & fameux, qui de son pays, comme d'un centre, s'étoit répandu dans toutes les parties du monde connu, frappé des plus horribles calamités dont aucune Histoire ait conservé le souvenir; une grande & superbe ville livrée en proie aux flammes, & onze cens mille habitans ensévelis sous ses ruines; un Temple, la merveille de l'Univers, & l'objet de la vénération de ceux mêmes qui suivoient un au-

tre culte, tellement détruit qu'il n'en reste pas pierre sur pierre; voilà sans doute des faits bien capables, quand ils seroient purement humains, d'exciter l'intérêt le plus vif. Mais combien ces mêmes faits nous deviennent-ils précieux, lorsque nous faisons réflexion qu'ils renferment une des preuves des plus éclatantes de la vérité de notre sainte Religion? qu'ils avoient été prédits par Jesus-Christ quarante ans auparavant, lorsqu'ils étoient sans aucune apparence; que la dispersion du peuple Juif & la ruine du Temple entrent dans le systême de l'Evangile, au moyen duquel la connoissance du vrai Dieu ne devoit plus être renfermée dans une seule nation, ni son culte attaché à un lieu particulier; enfin que ces désastres, les plus affreux qu'il soit possibie d'imaginer, sont la vengeance que Dieu tira du plus grand crime qui ait jamais été commis sur la terre, & de la mort cruelle & ignominieuse de son Fils.

Force & importance du témoignage de Joséphe.

La Providence divine a voulu qu'une Histoire si importante nous fût transmise par un témoin oculaire, & qui a eu lui-même grande part aux principaux évènemens; par un témoin nullement suspect de favoriser les Chrétiens, & qui a vû les preuves de la colére céleste sur sa malheureuse patrie, comme il le remarque à plusieurs reprises dans son ouvrage, mais qui en a ignoré la cause. Joséphe n'avoit garde de penser que les Juifs se fussent attiré l'in-

dignation de Dieu en rejettant & crucifiant le Messie promis à leurs peres, puisque, par une adulation aussi folle qu'impie, il appliquoit aux ennemis & aux destructeurs de sa nation les oracles qui lui annonçoient un Libérateur.

Nécessité d'abréger son récit dans cet Ouvrage.

Il a traité sa matiere dans un très-grand détail, se faisant un devoir de n'omettre aucune circonstance, parce que dans un ouvrage consacré à cet unique objet, il se proposoit d'en instruire pleinement & ses contemporains & toute la postérité. Parmi nous ces faits sont fort connus, non-seulement des Sçavans, mais du commun des Lecteurs, au moyen de la traduction de Joséphe qui a paru dans le siécle dernier, & qui a été & est encore lûe avidement. D'ailleurs, ce qui faisoit l'objet unique de l'Historien Juif, n'est qu'une petite partie de l'ouvrage que j'ai entrepris. C'est donc pour moi une nécessité de me serrer, & d'abréger ma narration, en tâchant néanmoins de ne manquer aucun des traits qui caractérisent les principaux acteurs, & sur-tout aucun de ceux qui portent l'empreinte du doigt de Dieu visiblement marqué dans ce grand événement.

Zèle des Juifs pour leur Religion: premiere source d'antipathie contre les Romains.

La nation Juive étoit alors plus attachée qu'elle ne l'avoit jamais été à la Religion de ses peres. Il est vrai que le commerce avec les étrangers, & l'étude de la Philosophie des Grecs, avoient gâté quelques particuliers. L'Epicuréisme, si contraire à la Religion même naturelle, s'étoit introduit

parmi eux, & avoit formé la ſecte des Sadducéens. Mais cette ſecte, quoiqu'embraſſée par les plus illuſtres d'entre les Prêtres, étoit renfermée dans un petit nombre de perſonnes. Le gros de la nation ſembloit, en conſéquence de ſon mélange avec les Idolâtres, avoir redoublé de zèle pour la pureté de ſon culte. Les Phariſiens, qui affectoient une grande rigidité, avoient ſeuls du crédit parmi le peuple : il les écoutoit ſeuls, & il avoit même, ſur leur autorité, reçu diverſes obſervances, qui ajoûtées à la loi lui ſervoient comme de haie, & fortifioient le mur de ſéparation entre les Juifs & les Gentils. De-là pluſieurs ſéditions, ſoit contre leurs Rois, lorſqu'ils les trouvoient trop complaiſans pour les uſages des Romains, ſoit contre les Romains eux-mêmes. J'ai décrit avec étendue celle qu'excita l'affaire de la ſtatue de Caligula, & qui mit la nation à deux doigts de ſa ruine. Le zèle des Juifs étoit ſi vif & ſi ardent, qu'ils ne ſouffroient pas que l'on fît même entrer dans leur pays les images des Céſars, adorées par-tout ailleurs : & les Magiſtrats & Généraux Romains avoient égard à ce ſcrupule. Joſéphe rapporte que Vitellius Gouverneur de Syrie ſe préparant à traverſer la Judée avec ſon armée pour aller faire la guerre à Arétas Roi des Arabes, les premiers de la nation vinrent au-devant de lui, & lui repréſenterent que les drapeaux de ſes Légions étoient chargés d'images, qui ſelon

*Joſeph. Antiq. XVIII. 7.*

ſelon leur loi ne devoient point paroître dans toute la contrée. Vitellius reçut favorablement leur requête, & ayant fait prendre une autre route à ſon armée, il vint à Jérusalem accompagné ſeulement de ſes amis.

Anciennes Prophéties mal entendues : ſecond principe de révolte.

Uu autre principe de révolte chez les Juifs, étoient les oracles qui regardoient le Meſſie, mal entendus & mal interprêtés. Ils ſçavoient que les tems marqués par les Prophêtes étoient accomplis : & leurs paſſions ne leur ayant pas permis de reconnoître un Sauveur, qui ne délivroit que de la ſervitude du péché, & non de celle des Romains, ils étoient toujours prêts à écouter tout impoſteur qui leur annonceroit la liberté, & la domination ſur leurs ennemis.

Foule d'impoſteurs.

Auſſi l'Hiſtoire de Joſéphe eſt remplie, dans les tems dont je parle, d'entrepriſes tentées par des fourbes de toute eſpéce pour ſe faire Rois, ou pour ſecouer le joug de l'étranger. Souvent ils emmenoient un grand peuple dans les déſerts en promettant de magnifiques prodiges. A peine une de ces troupes étoit-elle diſſipée, qu'il s'en formoit une nouvelle ſous quelque nouveau ſéducteur. Celui dont la faction ſe perpétua le plus long-tems & avec le plus d'éclat, fut Judas le Galiléen, dont il eſt parlé dans les Actes des Apôtres.

*Act. Ap. V. 37.*

Judas le Galiléen auteur

C'étoit un homme habile, éloquent, attaché aux principes des Phariſiens, qu'il outroit encore, & auxquels il ajoûtoit un

d'une faction qui se perpétue.

*Joseph. Antiq. XVII. 1. & 2. & de B. Jud. II. 7.*

amour de la liberté qui alloit jusqu'au fanatisme. Lorsque la Judée, après la mort d'Archélaus, fut réduite en Province Romaine, Quirinius y étant venu par ordre d'Auguste, pour faire le * dénombrement des personnes & des biens, Judas appuyé d'un autre Pharisien nommé Sadoc, s'éleva publiquement contre un usage qu'il traitoit de tyrannique. Il prétendit que les déclarations auxquelles on vouloit les astreindre, étoient une vraie servitude. Il excita ouvertement le peuple à la révolte, soutenant que les Juifs n'avoient point d'autre Seigneur, ni d'autre Maître que Dieu seul. Ses clameurs séditieuses n'eurent pas de grandes suites dans le moment : ceux qu'il avoit ameutés, furent obligés de se disperser par la fuite. Mais il laissa des sectateurs, qui embrasserent son dogme favori avec tant d'obstination, qu'il n'est point de supplice si cruel qu'ils ne souffrissent volontiers plutôt que de donner à aucun mortel le nom de Maître & de Seigneur. Ces forcenés, par leurs maximes orgueilleuses, entretinrent dans l'esprit des peuples un levain de rébellion, qui après avoir causé plusieurs troubles passagers, s'échauffa enfin si violemment à l'occasion des injustices & des excès odieux de l'Intendant Gessius Florus, que le feu ne put s'éteindre que par la ruine totale de la nation.

* *Ce dénombrement n'est pas celui dont il est parlé dans S. Luc, c. 2. Il lui est postérieur de 10 à 11 ans.*

An. Rom. 816.

Florus Intendant de la Judée sur la fin du régne de Néron.

Florus fut envoyé pour gouverner la Judée l'an onzieme de l'Empire de Néron, ayant obtenu cet emploi par le crédit de sa femme, qui étoit amie de Poppéa. Il trouva le pays dans un état qui eût offert à un Gouverneur sage, actif, & bien intentionné, une belle matiere à exercer ses talens & ses vertus, mais qui ne parut à Florus qu'une occasion de piller & de s'enrichir.

Etat affreux où il trouve la Judée.

*Joseph. Antiq. XX. 6. 9. & de B. Jud. II. 12. 13.*

Il n'est aucun de cette foule de séducteurs que j'ai dit s'être élevés depuis que la Judée obéissoit aux Romains, dont les mouvemens n'eussent laissé de fâcheux restes. Quoiqu'ils n'eussent pas réussi, leurs factions n'avoient pas pû être tellement exterminées, qu'il ne s'en sauvât plusieurs particuliers: & comme la Judée est un pays de montagnes, & qui dans son voisinage a de grands déserts, ceux qui avoient échappé au fer des Romains, trouvoient aisément des asyles & de sûres retraites, d'où se réunissant ensuite & s'attroupant ils désoloient le pays par des brigandages affreux. Toutes ces différentes branches de séditieux s'accordoient dans l'attachement aux maximes de Judas le Galiléen. Tous couvroient leurs fureurs du prétexte d'un zèle ardent pour la défense de la liberté commune, se prétendant suscités de Dieu pour lever l'opprobre de la nation assujettie à l'étranger, & menaçant de la mort quiconque demeureroit soumis aux Romains. Ainsi tout ami de la paix devenoit l'ennemi de ces furieux: ils

pilloient les maisons, tuoient les personnes, brûloient les villages ; & se répandant dans toutes les parties de la Judée, ils la remplissoient de carnages & d'horreurs.

De ces troupes de brigands se détachoient quelques-uns des plus audacieux, qui venoient à Jérusalem dans le dessein d'y allumer le feu de la sédition, & d'y détruire le parti de ceux qui se seroient opposés à une révolte. N'étant pas assez forts pour les attaquer ouvertement, ils employoient la voie des assassinats, qu'ils commettoient journellement jusques dans le Temple. Ils étoient munis d'une arme très-courte, qu'ils portoient cachée sous leurs robes, & se mêlant dans la foule aux grands jours de fêtes ils frappoient tout d'un coup ceux qui avoient le malheur de leur être suspects, & ensuite ils faisoient les étonnés, ils joignoient leurs plaintes à celles des spectateurs : ensorte qu'il n'étoit pas possible de les reconnoître. Ils prirent pour premiere victime Jonathas, qui avoit été grand Pontife ; ils tuérent encore plusieurs autres illustres citoyens ; & ces sortes de meurtres devinrent si fréquens, que tout le monde étoit dans des défiances continuelles, & que personne ne croyoit pouvoir paroître dans les rues sans courir risque de la vie.

Albinus, prédécesseur immédiat de Florus, avoit nourri l'audace de ces scélérats par l'impunité. Bassement & indignement avide, il vendoit la sûreté publique à prix

d'argent. Ceux qui étoient arrêtés & mis dans les prisons pour cause de brigandages, obtenoient, moyennant les présens qu'ils avoient soin de lui faire, leur élargissement : & nul n'étoit criminel que celui qui n'avoit rien à donner. Il vendoit aux factieux la licence de tout oser : & ses Officiers imitant son exemple, tiroient des petits les contributions que les puissans payoient au Gouverneur. Il se forma ainsi plusieurs bandes de brigands, qui rangées chacune sous un chef exerçoient impunément toutes sortes de violences. Les citoyens amateurs de la tranquillité devenoient leur proie : & n'espérant obtenir aucune justice, s'ils étoient pillés, ils gardoient le silence; s'ils avoient été épargnés, ils se trouvoient heureux, & la crainte d'un danger toujours présent les réduisoit à faire leur cour à des misérables; dignes des plus grands supplices.

Gouvernement tyrannique de Florus.

Florus, qui succéda à Albinus, le fit regretter. Albinus cachoit au moins sa marche, & paroissoit susceptible de quelque honte. Florus au contraire fit publiquement trophée de ses injustices, de ses rapines, de ses cruautés, & il se conduisit à l'égard de la nation des Juifs comme un bourreau qui eût été envoyé pour exécuter des criminels. Sans miséricorde, sans pudeur, il ne sçavoit ni s'attendrir sur les maux, ni rougir de tout ce qui est le plus honteux. Réunissant la ruse à l'audace, il excelloit dans l'art funeste de jetter des nuages sur

l'évidence de la justice & du bon droit. C'étoit peu pour lui de vexer & de piller les particuliers : ils dépouilloit les villes entières, il ravageoit un grand pays tout-à-la-fois. Ses intelligences avec les brigands éclatoient à la vûe de tous, & il n'y manquoit que de publier à son de trompe une permission générale de voler & de tuer, à condition de lui réserver une part du butin. Un gouvernement si tyrannique fit déserter la contrée : & il y eut un grand nombre de familles qui abandonnerent leurs établissemens, & leurs biens, pour aller chercher au moins chez l'étranger la sûreté & la paix.

Cestius Gouverneur de Syrie néglige de remédier au mal. *Joseph. de B. Jud. II. 13.*

Les Juifs avoient une ressource dans le Gouverneur de Syrie Cestius Gallus, qui depuis la guerre des Parthes terminée par Corbulon avoit réuni le commandement des Légions à l'administration civile, & de l'autorité duquel relevoit l'Intendant de la Judée. Mais nul ne fut assez hardi pour aller lui porter des plaintes à Antioche, lieu de sa résidence ordinaire. On attendit qu'il vînt à Jérusalem. Il s'y rendit pour la Fête de Pâques de l'an de Jesus-Christ soixante-six, douzieme de Néron. Les Juifs, au nombre de trois millions, l'environnerent, le suppliant de prendre pitié des malheurs de la nation, & lui demandant justice de Florus, qui en étoit le fléau. Cestius appaise cette multitude par des belles paroles, mais il n'apporta aucun remède efficace au mal : & s'en retournant à Antioche, il fut accom-

An. Rom. 817.

pagné jusqu'à Césarée par Florus, qui lui déguisa les choses, & les tourna à son avantage.

Néanmoins cet Intendant craignit les suites d'une affaire où tout le tort étoit de son côté, & il résolut pour l'étouffer de faire naître la guerre. Il ne doutoit pas que, si le pays demeuroit en paix, les Juifs excédés de mauvais traitemens, ne s'adressassent enfin à l'Empereur : au lieu qu'une révolte ouverte les rendant coupables leur ôteroit tout moyen de se faire écouter. Ainsi pour les contraindre de se porter aux dernieres extrêmités, il s'étudia à aggraver de plus en plus leur misére. Dans ces circonstances survint à Césarée un mouvement qui favorisa ses vûes, & lui fournit un prétexte pour en entamer l'exécution.

Troubles dans Césarée entre les Juifs & les Idolâtres, habitans de cette ville.

*Joseph. Antiq. XV. 13. & de B. Jud. I. 16.*

La ville de Césarée avant que d'être bâtie par Hérode, subsistoit déjà sous le nom de Tour de Straton, mais elle étoit délabrée & tomboit presque en ruines. Hérode, invité par la situation, en voulut faire un monument de sa magnificence, & de sa reconnoissance envers Auguste. Il la rebâtit à neuf, il y creusa un port, il y construisit un Palais pour lui : & comme jamais la Religion n'embarrassa sa politique, il y dressa des statues, il y éleva un Temple en l'honneur du Prince qu'il révéroit bien plus sincérement que le Dieu du Ciel. Ainsi dans cette ville habitée par des Syriens & par des Juifs se voyoit un mélange d'idolâtrie & de

Joseph. Antiq. XX. 6 & Benef. de II. 12.

culte du vrai Dieu. C'étoit une source de division, & pendant que Félix frere de Pallas gouvernoit la Judée, la querelle s'échauffa entre les deux nations qui habitoient Césarée. Les Juifs prétendoient tenir le premier rang dans une ville qui reconnoissoit Hérode leur Roi pour fondateur. Les Syriens au contraire soutenoient qu'ils représentoient les anciens habitans de la Tour de Straton: & ils ajoûtoient qu'Hérode n'avoit pas prétendu la rebâtir pour l'usage des Juifs, puisqu'il y avoit érigé des Temples & des Statues. On ne s'en tint pas de part & d'autre à de simples paroles: on en vint aux mains: il y eut des séditions: il y eut des combats. Enfin le Magistrat Romain intervint, & ayant réduit par la force les plus opiniâtres, il obligea les deux partis à vivre en paix, jusqu'à ce que l'Empereur eût prononcé sur le fond du différend. La réponse de Néron donna gain de cause aux Syriens, & elle arriva précisément dans le tems que tout étoit en feu dans la Judée sous Florus. On peut bien penser que les Juifs de Césarée furent peu contens de ce jugement: & leurs adversaires en triomphérent avec une arrogance qui augmenta le dépit de ceux qui avoient succombé, & leur donna lieu de le faire éclater.

Jos. de B. Jud. II. 13. 14.

Les Juifs avoient une Synagogue dans Césarée près d'un terrain qui appartenoit à un Syrien. Ils tenterent plusieurs fois d'engager le propriétaire à leur vendre

cet

cet emplacement, lui en offrant un prix beaucoup au-dessus de sa valeur. Mais il rejetta avec dédain leurs propositions, & & même il entreprit d'y bâtir, & il y commença des boutiques, qui gênoient & rendoient fort étroit le passage pour aller à la Synagogue. Les plus échauffés de la jeunesse des Juifs eurent recours à la force, & tomberent sur les ouvriers. Florus condamna & arrêta cette voie de fait. Alors les plus puissans & les plus riches de la nation entrerent en négociation avec lui, & moyennant huit * talens qu'ils lui donnerent, ils en tirerent une promesse d'empêcher la construction des boutiques. Mais Florus aussi perfide qu'intéressé, ne leur avoit donné cette parole que pour avoir leur argent: & lorsqu'il l'eut touché, il s'en alla à Sébaste ou Samarie, les laissant en liberté d'agir selon qu'ils le voudroient, comme s'il leur eût vendu simplement la permission de se faire justice à eux-mêmes. Cette politique tendoit visiblement à allumer la querelle, au-lieu de l'éteindre: & c'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

Florus entretient ces troubles, au-lieu de les éteindre.

Le lendemain du départ de Florus étoit un jour de sabbat: & pendant que les Juifs s'assembloient dans leur Synagogue, un idolâtre des plus factieux plaça précisément à leur passage un vase de terre renversé, sur lequel il se mit en devoir de sacrifier des oiseaux selon le rit du Paganisme. Les Juifs

* *Vingt-quatre mille livres.*

furent outrés de cette insulte faite à leur Religion, & de la profonation d'un lieu qu'ils regardoient comme saint. Les plus âgés & les plus sages d'entre eux vouloient que l'on s'adressât au Magistrat. Mais la jeunesse fougueuse n'écouta point les remontrances de ces anciens. Elle court aux armes : & comme les adversaires, qui avoient comploté l'affaire du sacrifice, s'étoient tenus soigneusement prêts, il se livre un combat, dans lequel les Syriens eurent l'avantage non-seulement sur les Juifs, mais sur l'Officier Romain, qui étoit venu avec des soldats pour appaiser le tumulte : ensorte que les Juifs emportant les Livres de la Loi se retirerent en un lieu nommé Narbata, à soixante * stades de Césarée. Les plus illustres d'entre eux, au nombre de douze, allerent à Sébaste trouver Florus pour implorer sa protection, le faisant souvenir respectueusement des huit talens qu'il avoit reçus. Mais au-lieu d'accomplir ses engagemens Florus ordonna que les supplians fussent mis en prison, leur faisant un crime de l'enlévement des Livres de la Loi.

Sédition dans Jérusalem, occasionnée par Florus, & punie avec une

Les Juifs de Jérusalem furent touchés de ce que souffroient leurs freres de Césarée : & néanmoins ils se contenoient dans le devoir. Mais Florus, qui avoit pris à tâche d'allumer la guerre, envoya dans le même-tems enlever du tresor du Temple

* *Deux lieues & demie.*

dix-sept * talens, sous le prétexte du service de l'Empereur. Cet attentat poussa à bout la patience du peuple. On accourt de toute part au Temple, & une multitude infinie jettant des cris d'indignation & de douleur invoque le nom de César, & demande d'être délivrée de la tyrannie de Florus. Quelques-uns de ces boutefeux de sédition qui s'étoient introduits, comme je l'ai dit, dans Jérusalem, invectiverent contre l'Intendant, le chargerent d'injures, & pour le tourner en ridicule, ils alloient une tasse à la main par toute la ville quêter pour lui, comme pour un misérable tourmenté de la faim. Cette dérision publique ne fit pas honte à Florus de son amour pour l'argent, mais ajouta à la cupidité le motif de la colére. Oubliant Césarée, où avoient commencé les troubles, pour la pacification desquels il étoit même payé, il marche furieux du côté de Jérusalem, & plus avide encore de butin que de vengeance, il méne avec lui grand nombre de soldats, cavalerie & infanterie, cherchant le bruit & l'éclat, & voulant d'une étincelle aisée à étouffer produire une incendie. Le peuple intimidé pensa à conjurer l'orage, & sortant au-devant de l'armée il se disposoit à recevoir Florus avec tous les honneurs dûs à sa place. Florus détacha un Officier à la tête de cinquante cavaliers avec ordre de dissiper

cruauté capable de porter les Juifs au désespoir.

* *51000. livres.*

cette multitude, & de déclarer qu'il ne s'agiſſoit point d'appaiſer par des ſoumiſſions feintes celui qu'ils avoient outragé avec tant d'inſolence ; & que le tems étoit venu de montrer leur amour pour la liberté par des effets, & non par de ſimples diſcours. C'étoit-là porter aux Juifs un défi : mais il ne fut point accepté. Le peuple avoit des intentions pacifiques, & bien fâché de ne pouvoir rendre les Romains témoins de ſon obéiſſance, chacun ſe retira chez ſoi ; & la nuit ſe paſſa dans les craintes & dans les allarmes.

Florus alla loger au Palais d'Hérode : & le lendemain s'étant aſſis ſur ſon Tribunal, Il vit venir à lui les Chefs des Prêtres & tous les plus illuſtres perſonnages de la ville, à qui il denonça qu'ils euſſent à lui livrer ceux qui l'avoient inſulté, s'ils ne vouloient attirer eux-mêmes ſur leurs têtes la punition que méritoient les coupables. Ils lui répondirent : » Que le peuple de Jéruſalem » étoit ami de la paix, & qu'ils lui demandoient grace pour ceux qui l'avoient of» fenſé. Que dans une ſi grande multitude » il n'y avoit pas lieu de s'étonner qu'il ſe » trouvât quelques téméraires, que la vi» vacité de l'âge portât à s'oublier. Qu'il » étoit actuellement impoſſible de démêler » ceux qui étoient en faute, vû que la » crainte & le répentir les réuniſſoient avec » les autres dans un même langage, & qu'il » ne reſtoit plus aucun caractère qui les

» distinguât. Qu'il convenoit à Florus de » maintenir la nation en paix : qu'il devoit » conserver pour les Romains une ville » qui faisoit un des ornemens de leur Em» pire : & qu'il étoit plus juste de pardon» ner à un petit nombre de coupables en » faveur d'une foule infinie d'innocens, » que de perdre tout un peuple bon & fi» déle en haine d'une poignée d'audacieux.»

Ces représentations n'eurent d'autre effet que d'aigrir Florus. Enflammé de colére, il ordonne aux soldats d'aller piller la ville haute, qui étoit l'ancienne forteresse de David sur la montagne de Sion, & de faire main basse sur tous ceux qu'ils rencontreroient. Les soldats, aussi avides que leur chef, & autorisés par ses ordres, les passérent encore. Leur fureur ne se renferma pas dans les bornes qui leur étoient marquées : ils forçoient l'entrée de toutes les maisons, tuant tout ce qui se présentoit à eux, sans distinction de sexe ni d'âge. Le nombre des morts, en y comprenant les enfans & les femmes, se monta à trois mille six cens. Il y eut quelques personnages distingués, qui saisis par les soldats furent amenés à Florus : & il les fit battre de verges, & mettre en croix. Parmi eux on remarqua quelques Chevaliers Romains : & Joséphe a raison d'observer que c'étoit une entreprise bien tyrannique à Florus que de traiter si cruellement des hommes Juifs de naissance, mais Romains par état & par les titres

*Joseph. de Benef. Jud. VI. 6.*

*Id. ibid. II. 14.*

qui leur avoient été communiqués.

Bérénice étoit alors à Jérusalem pour l'accomplissement d'un vœu de Nazaréat, qu'elle avoit fait à Dieu. Attendrie sur le triste sort de ses compatriotes, cette Princesse fit ce qui dépendoit d'elle pour fléchir la colére impitoyable de Florus. Elle lui envoya à diverses reprises plusieurs de ses Officiers : & voyant qu'elle n'obtenoit rien, & que les soldats exerçoient jusques sous ses yeux toutes sortes de cruautés sur les malheureux Juifs, elle vint elle-même se présenter à l'Intendant comme suppliante. Mais rien n'étoit capable de vaincre dans Florus la fureur de la vengeance soutenue de la cupidité de s'enrichir. Il rebuta Bérénice : elle courut risque d'être insultée en sa présence, & blessée par les soldats ; & elle s'estima heureuse d'aller chercher sa sûreté dans son Palais, où elle s'enferma avec une bonne garde.

Epoque du commencement de la guerre.

Cet événement, que nous pouvons regarder comme l'époque du commencement de la guerre, tomba sous l'an de Jesus-Christ 66, & est fixé par Joséphe au seize du mois Artémisius, qui, suivant l'estimation de Scaliger & de M. de Tillemont répond à peu-près à notre mois de Mai.

Trois partis parmi les Juifs.

Nous y voyons concourir de la part des Juifs trois ordres différens d'Acteurs, qu'il est important de distinguer pour se former une idée juste de l'état des choses, & pour bien entendre tout ce que nous aurons à

raconter dans la suite : les Grands & les premiers de la nation, toujours amis de la paix, & attentifs à la maintenir, parce qu'ils voyoient les conséquences funestes d'une révolte ; un parti de séditieux, qui par un amour forcené de la liberté, ou plutôt pour acquérir sous ce prétexte la licence de toutes sortes de crimes, souffloient le feu de la guerre; enfin le gros de la multitude, disposée par elle-même à suivre l'impression de ses chefs, mais quelquefois entraînée par l'audace des séditieux, qui réussirent à la fin à s'en rendre les maîtres.

Le lendemain de l'exécution militaire, dont je viens de parler, le peuple outré de douleur s'attroupa dans la ville haute, & là redemandant à Florus le sang de ceux qui avoient été tués la veille, il se livroit aux plus violens emportemens. Les Chefs des Prêtres & des Grands allarmés de ce commencement de sédition accoururent en hâte, & déchirant leurs vêtemens, mêlant les prieres aux exhortations, ils persuadérent à cette multitude de se séparer ; & la tranquillité parut rendue à la ville.

Nouvelle sédition dans Jérusalem.

Perfidie de Florus. Nouveau carnage des Juifs.

Ce n'étoit pas le plan de Florus, aux intérêts duquel convenoient le trouble & la guerre. Il avoit mandé de Césarée deux cohortes, qui actuellement n'étoient pas loin de la ville : & par une horrible perfidie, il entreprit de livrer à leur merci le peuple de Jérusalem. D'une part, il déclara aux principaux d'entre les Prêtres, qu'il falloit

qu'ils engageassent le peuple à aller au-devant de ces cohortes, & qu'il regarderoit cette démarche comme une preuve de la soumission sincère de la nation. De l'autre part, il envoya aux deux cohortes un ordre secret de ne point rendre le salut aux Juifs: & supposant avec beaucoup de vraisemblance, que cette marque d'inimitié & de hauteur irriteroit ceux qui se croiroient méprisés, & les porteroit à renouveller leurs clameurs contre lui, par le même ordre il enjoignoit aux cohortes de charger les Juifs, & de les traiter en ennemis, au premier cri par lequel ils oseroient témoigner leur indignation. Ce noir projet réussit. Les Prêtres ayant déterminé le peuple avec bien de la peine à sortir de la ville pour aller recevoir les cohortes qui arrivoient, quelques séditieux qui s'étoient mêlés parmi la troupe, s'irriterent de ce qu'on leur refusoit le salut; & s'en prenant à Florus, ils éleverent leurs voix pour invectiver contre sa tyrannie. Dans le moment les cohortes se jettent sur une multitude sans armes & sans défense, qui n'eut de ressource que dans la fuite. La précipitation & le désordre furent tels, qu'il y en eut un plus grand nombre d'étouffés aux portes de la ville, que de tués par les soldats.

Les cohortes entrerent pêle-mêle avec le peuple qu'elles poursuivoient, par le quartier nommé Bézétha, qui étoit au

Nord du Temple : & elles vouloient gagner la forteresse Antonia. Cette forteresse bâtie par les Rois Asmonéens, & considérablement augmentée & fortifiée par Hérode, qui lui avoit donne la nom d'Antoine son bienfaiteur, dominoit sur le Temple, dont elle occupoit l'angle entre le Septentrion & l'Occident. Les Romains y tenoient garnison, & je ne sçais pourquoi Joséphe ne fait aucune mention de ces troupes dans le combat dont il s'agit. Quoiqu'il en soit, les efforts des deux cohortes furent inutiles. Envain Florus, avide de s'emparer du trésor du Temple, vint à leur appui avec les soldats qu'il avoit près de sa personne. Les Juifs remplissant les rues leur fermerent les passages, & plusieurs montant sur les toits les accabloient d'une grêle de traits de toute espéce. Il fallut réculer, & les Juifs resterent en possession du Temple.

*Joseph Antiq. XV. 14.*

*Joseph. de B. Jud. II. 15.*

Mais ils appréhendérent que Florus ne revînt à la charge : & comme il étoit toujours maître de la forteresse Antonia par la garnison qui y résidoit, & qu'ils ne se sentoient pas assez forts pour l'attaquer, les séditieux abattirent les galleries qui faisoient la communication de cette forteresse avec le Temple : elle devint ainsi isolée, & fut beaucoup moins en état de leur nuire.

Florus prit alors un parti, qui paroît singulier. Jamais sa présence à Jérusalem ne pouvoit être plus néceffaire. Il en sortit, n'y laissant, de concert avec les Chefs du

peuple, qu'une ſeule cohorte pour garde ; & il ſe retira à Céſarée. Joſéphe ne lui attribue d'autre motif, que l'impuiſſance où il ſe voyoit de piller le tréſor du Temple : enſorte qu'ayant perdu l'eſpérance de la proie qui l'avoit attiré, il n'avoit plus de raiſon de demeurer à Jéruſalem. Peut-être étoit-il lâche, & vouloit-il avant tout mettre ſa perſonne en sûreté, ſe réſervant à appeller Ceſtius pour ſoutenir une guerre que ſa tyrannie avoit excitée.

Officier envoyé par le gouverneur de Syrie pour examiner l'état des choſes.

Ceſtius reçut en même-tems les lettres de Florus, qui accuſoient les Juifs de révolte, & celles de Bérénice & des premiers de Jéruſalem, qui ſe plaignoient amérement de Florus. Incertain de ce qu'il devoit penſer ſur deux expoſés ſi différens, il réſolut d'envoyer ſur les lieux un Tribun nommé Néapolitanus pour vérifier les faits, & lui en rendre compte.

Le Roi Agrippa, tâche de calmer les eſprits des Juifs, & il les engage à plier ſur quelques articles.

Dans le même-tems Agrippa ſecond du nom, frere de Bérénice, & Roi d'une partie de la Judée ſous la protection des Romains, arriva d'Alexandrie, où il étoit allé pour féliciter Tibére Alexandre ſur la Préfecture d'Egypte, qui venoit de lui être donnée. Il ſe rencontra à Jamnia avec Néapolitanus, & les Chefs des Prêtres & du Sénat de Jéruſalem vinrent les y trouver. Agrippa aimoit ſa nation. Mais, quoique ſenſible aux maux que ſouffroient les Juifs, comme il connoiſſoit la dureté intraitable de leur caractère, il crut devo r pour leur

propre bien rabattre leur fierté, & il leur donna le tort. Les Députés ne prirent point le change : ils conçurent quel motif faisoit agir le Roi, & lui sçachant gré d'une réprimande d'amitié, ils l'engagerent à venir à Jérusalem avec Néapolitanus.

Le peuple de la ville sortit au-devant d'eux jusqu'à la distance de soixante stades. Là se renouvellerent les plaintes & les pleurs : & tous d'une commune voix demandoient qu'on délivrât le pays des fureurs de Florus. Le Roi & l'Officier Romain étant entrés dans la ville, virent de leurs yeux les témoignages subsistans des ravages que Florus y avoit exercés : & les Juifs, pour prouver à Néapolitanus qu'ils étoient parfaitement soumis aux Romains, & qu'ils n'en vouloient qu'au seul Florus, qui avoit trop bien mérité leur haine, obtinrent de ce Tribun par l'entremise d'Agrippa, qu'il voulût bien faire le tour de la ville à pied avec un seul esclave. Néapolitanus fut si content de la tranquillité, du bon ordre, & de la soumission qu'il reconnut par tout, qu'étant monté au Temple, il y assembla le peuple, & le loua de sa fidélité envers les Romains, dont il promit de rendre un bon compte au Gouverneur de Syrie ; & après avoir offert son hommage au Dieu dans le Temple duquel il étoit, il se retira, & partit.

Tout n'étoit pas fait néanmoins. Les Juifs ne vouloient plus reconnoître l'auto-

rité de Florus. Ils ſouhaitoient au contraire, que l'on envoyât des Députés à Néron pour l'informer de tout ce qui s'étoit paſſé, & ils firent ſur ce point de vives inſtances auprès d'Agrippa & des Chefs de l'ordre des Prêtres, repréſentant que ſi on laiſſoit le champ libre à Florus, il rejetteroit ſur la nation tout l'odieux des mouvemens dont il étoit ſeul coupable, & qu'il la feroit paſſer pour rebelle dans le Conſeil de l'Empereur. Ces raiſons étoient fortes. Mais ceux qui tiennent un haut rang ſont toujours plus timides que le commun peuple, parce qu'ils ont plus à perdre. Agrippa & les premiers de la nation craignirent de ſe commettre par une accuſation intentée contre Florus : & le Roi voyant la multitude diſpoſée à entreprendre la guerre, plutôt que de ſe ſoumettre à celui qu'elle regardoit comme ſon tyran, eſſaya de l'intimider en la faiſant reſſouvenir de la prodigieuſe diſproportion entre ſes forces & celles des Romains. C'eſt à peu près à cette idée que ſe réduit un diſcours très-prolixe, que Joſéphe lui fait tenir au peuple aſſemblé, & qui eſt terminé par une proteſtation nette & préciſe de ne point partager leurs périls, s'ils veulent courir à une perte inévitable. Bérénice étoit préſente à ce diſcours, placée en un lieu élevé, & elle appuya de ſes larmes le diſcours de ſon frere.

Le peuple répondit qu'il ne faiſoit point

la guerre aux Romains, mais à Florus. » Vous » la faites aux Romains, reprit Agrippa, » puisque vous ne payez point les tributs » à César, que vous avez abattu les portiques qui joignoient au Temple la forteresse Antonia. » Le peuple sentit la justice de ce reproche : & pour se mettre en régle on commença sur le champ à reconstruire les portiques abattus : & les Magistrats, les Sénateurs se distribuerent dans les bourgades, pour lever quarante talens, qui restoient encore dûs aux Romains sur le tribut qu'il falloit leur payer. Mais il ne fut pas possible de vaincre l'opiniâtreté des Juifs sur ce qui concernoit Florus. Agrippa ayant voulu leur persuader d'obéir à cet Intendant, jusqu'à ce que l'Empereur en eût envoyé un autre en sa place, ils s'emporterent contre le Roi, ils lui dénoncerent qu'il eût à sortir de la ville : quelques-uns même des plus séditieux lui jetterent des pierres : ensorte qu'Agrippa voyant qu'il ne gagnoit rien, & justement choqué dès excès d'une multitude insolente, se retira dans ses Etats, qui s'étendoient principalement vers les sources & au-delà du Jourdain.

Mais il ne peut obtenir d'eux qu'ils se soumettent à Florus.

La retraite d'Agrippa mit en pleine liberté les factieux, qui levant enfin le masque se déclarerent ouvertement contre les Romains. Eleazar fils du grand Pontife Ananias, jeune homme plein d'audace, actuellement Capitaine des troupes qui gardoient

Les séditieux refusent les victimes présentées au nom des Romains.

le Temple, persuada aux Ministres des sacrifices de ne recevoir l'offrande d'aucun étranger. Or, c'étoit l'usage d'offrir tous les jours un sacrifice pour les Romains fondé par Auguste, comme il a été dit * ailleurs. Les Prêtres instruits par Eléazar refuserent les victimes présentées pour ce sacrifice, & ainsi rompirent avec les Romains, & manquerent au devoir de sujets.

Les Grands, après avoir tenté inutilement de ramener les séditieux, implorent contre eux le secours de Florus & d'Agrippa.

Les Grands furent allarmés de cet attentat, dont ils prévoyoient les terribles conséquences. Ils essayerent de ramener par leurs discours des furieux qui s'égaroient; & ayant assemblé le peuple, » A quoi pensez-vous? dirent-ils. Vos ancêtres, bien » loin de rejetter les sacrifices d'aucun homme » quel qu'il pût être, ce qui est une impiété, ont orné ce Temple des dons » des étrangers, & ils ont cru en relever » la gloire en y consacrant des monumens » offerts par les Rois & les Princes de toutes » les nations: & vous, par un zèle » aussi inconsidéré que dangereux, vous » refusez les offrandes de ceux sous la » puissance desquels vous vivez! vous privez » ce Temple de ce qui fait une grande » partie de sa célébrité, & vous voulez que » les Juifs soient les seuls chez qui soit interdit » aux étrangers tout acte de Religion! » Si c'étoit contre des particuliers » que vous introduisissiez cette nouvelle loi,

* Tom. III. p. 138.

» ce feroit un fchifme contraire à l'humanité. Mais féparer Céfar & les Romains de toute communication à votre culte, n'eft-ce pas vous féparer de la protection de leur Empire ? En refufant d'offrir pour eux des facrifices, prenez garde de les mettre dans le cas de vous empêcher d'en offrir pour vous-mêmes. Ah plutôt, penfez à votre foibleffe & à leur puiffance, & faites ceffer l'infulte avant que ceux que vous infultez en foient inftruits. »

Les féditieux, qui vouloient la guerre, ne furent nullement touchés de ces remontrances; & ils dominoient parmi le peuple, à qui un faux zèle de Religion en impofe aifément. Ainfi les Grands, les Chefs des Prêtres, les premiers Sénateurs, ne fongerent plus qu'à féparer leur caufe de celle de ces forcenés, & à tenter un reméde extrême en implorant les fecours du dehors contre leurs concitoyens. Ils députerent à Florus & à Agrippa, pour leur demander des troupes, avec lefquels ils puffent réduire les mutins.

Le trouble parmi les Juifs étoit une heureufe aventure pour Florus, qui voyant la guerre s'allumer felon fes vœux fe tint tranquille & ne fit aucune réponfe aux Députés. Agrippa penfoit différemment. Il aimoit les Juifs, il étoit attaché aux Romains: il vouloit conferver aux uns leur Temple & leur Capitale, & aux autres une belle

Province : d'ailleurs il ne croyoit pas que la guerre dans la Judée fût avantageuse pour lui , & il craignoit avec fondement que la contagion de la révolte ne se communiquât au pays qui lui obéissoit. Il écouta donc les prieres qui lui étoient adressées, & il envoya trois mille chevaux à Jérusalem.

Guerre intestine dans Jérusalem entre les Grands & la plus saine partie du peuple d'une part & les séditieux de l'autre. Ceux-ci restent vainqueurs.

Les Grands & la partie la plus saine du peuple fortifiés de ce secours s'emparerent de la ville haute. Car, Eléazar & sa faction étoient maîtres de la ville basse & du Temple. De ce moment, Jérusalem devint un champ de bataille entre ses citoyens, qui ne cessérent de s'égorger mutuellement. Après plusieurs jours de combats continuels, enfin les factieux l'emporterent, & ayant chassé leurs adversaires de la plus grande partie de la ville haute , ils brûlerent les Archives publiques & le Greffe où se gardoient les Actes qui lioient les débiteurs & leurs créanciers : & par ce service ils attirerent à eux toute la vile canaille , qui se trouvoit affranchie de ses dettes sans les avoir payées.

Les vaincus se retirerent au Palais d'Hérode , auprès duquel étoit le camp des Romains , que Florus avoit laissés pour garder la ville. Là ils eurent quelque relâche pendant deux jours que les séditieux employerent à assiéger & à forcer la Tour Antonia. Ils la brûlerent, ils massacrerent tous les Romains qui y étoient en garnison : en-

sorte

sorte qu'Eléazar n'avoit plus, pour être maître de toute la ville, qu'à s'emparer du poste que tenoient encore les restes d'un parti sur lequel il avoit déjà remporté un très-grand avantage. Il en entreprit le siége, & un renfort, qui lui survint, l'aida beaucoup à réussir.

Le Château * Masada, fortifié avec un très-grand soin par Hérode, & muni abondamment de toutes sortes de provisions de guerre & de bouche, avoit été surpris peu de tems auparavant par une bande de ces factieux qui suivoient les maximes prêchées autrefois par Judas le Galiléen. Ils avoient égorgé la garnison que les Romains y entretenoient : & cette forteresse étoit devenue leur retraite & leur place d'armes. Manahem, fils de ce même Judas, s'y transporta bien accompagné, & s'étant fait ouvrir l'arcenal, qui contenoit dequoi armer dix mille hommes, il distribua des armes aux brigands qui le suivoient & à ceux qu'il ramassa dans le pays ; ensuite de quoi marchant à la tête de cette troupe il revint à Jérusalem avec la magnificence & le faste d'un Roi, & fut reconnu Chef de toute la faction.

Il prit la conduite du siége qu'Eléazar avoit commencé : & comme il n'avoit point de machines pour battre les murs, il creusa une mine, & la poussa sous une tour, qui

* *Cette Place importante étoit située au Midi du Lac Asphalite.*

tomba avec un grand fracas. Il se crut vainqueur : mais les assiégés, qui s'étoient apperçus des travaux des ennemis, avoient élevé en-dedans un nouveau mur, derriere lequel ils se trouverent en sûreté au moment de la chûte de la tour : & cette barriere les mit en état de demander à capituler. Manahem fit une distinction. Il accorda une composition honorable aux troupes d'Agrippa, & aux Juifs de Jérusalem : pour ce qui est des Romains, il ne vouloit leur faire aucun quartier. Ceux-ci ne pouvoient tenir seuls dans un si mauvais poste : & pendant que leurs alliés, profitant de la capitulation, sortoient du château, les Romains se retirerent dans trois tours bâties par Hérode, que l'on nommoit Hippicos, Phasael, & Mariamne. Les vainqueurs tuerent quelques traîneurs, pillerent les bagages, & mirent le feu au Palais & au camp. Ceci arriva le six du mois Gorpæius, qui répond en partie à notre mois de Septembre.

*Jos. de B. Jud. VI. 6. & II. 17.*

La prospérité des armes des séditieux produisit entre eux la discorde. Manahem étoit enflé d'un orgueil qui le rendoit insupportable, & Eléazar regardoit d'un œil jaloux un faste qui l'obscurcissoit. Celui-ci exhorta ses amis à secouer un joug honteux : & lorsque Manahem entroit au Temple environné de ses gardes, Eléazar suivi aussi d'un gros de gens armés l'attaqua subitement. Il fut aidé par le peuple, qui croyoit en détruisant le tyran détruire la tyrannie. La

troupe de Manahem fut accablée ſous le nombre. Pluſieurs demeurerent ſur la place, quelques-uns s'enfuirent, entr'autres Eléazar fils de Jaïre, qui ſe retira à Maſada, & reſta en poſſeſſion de ce fort château juſqu'à la fin de la guerre. Manahem réduit à ſe cacher fut bientôt découvert, & on le fit mourir dans les ſupplices, avec pluſieurs de ſes principaux partiſans.

Horrible perfidie des ſéditieux envers la garniſon Romaine.

Le peuple ne tarda pas à s'appercevoir qu'il s'étoit trompé dans ſes eſpérances. Ceux qui avoient tué Manahem, ne vouloient pas mettre fin à la guerre, mais en avoir ſeuls le commandement. Ainſi quoique le très-grand nombre des citoyens les ſuppliât de ne point pouſſer les Romains qui s'étoient renfermés dans les trois tours que j'ai nommées, ils n'en furent que plus ardens à les aſſaillir avec furie : & en peu de tems ils les réduiſirent à ſe trouver heureux, s'ils pouvoient obtenir la vie ſauve, & la liberté de ſortir de Jéruſalem. Métilius Commandant de ces troupes aſſiégées en fit la propoſition, qui fut reçue avidement par des ennemis pefides, & réſolus de ne point tenir ce qu'ils promettoient. En effet, les Romains étant ſortis de leurs tours ſur la foi jurée, & ayant quitté, ſuivant la convention, leurs boucliers & leurs épées, Eléazar & les ſiens ſe jetterent ſur eux, & les maſſacrerent tous hors Métilius, qui promit de ſe faire Juif juſqu'à ſouffrir la circonciſion.

Une si horrible perfidie rendoit les haines désormais irréconciliables : & c'étoit le but des factieux. Mais la multitude pacifique, & les premieres têtes de la nation détesterent un attentat qui offensoit également Dieu & les hommes, & qui, afin qu'il n'y manquât aucune circonstance capable d'en augmenter la noirceur, avoit été commis un jour de sabbat. Ils en regardoient la vengeance comme inévitable, & ils déploroient la triste nécessité où ils se voyoient de partager le supplice de ceux dont le crime leur faisoit horreur.

Les Juifs de Césarée sont exterminés. *Jos. de B. Jud. II. 19.*

Le même jour & à la même heure, les Juifs de Césarée furent exterminés par les Idolâtres au milieu desquels ils habitoient. Cette sanglante exécution fut la suite des anciennes querelles dont j'ai parlé, & on peut croire que Florus qui résidoit sur les lieux, autorisa & encouragea une cruauté si conforme à ses sentimens contre les Juifs. Il en périt vingt mille : ceux qui échapperent au carnage, furent arrêtés & mis en prison par ordre de l'Intendant, & il ne resta pas un seul Juif dans Césarée.

Toute la Syrie remplie de carnages par les combats entre les Juifs & les Syriens.

Ce massacre aigrit toute la nation, qui s'en vengea sur les villes & sur les villages des Syriens. Par-tout les Juifs, distribués en plusieurs petites armées, y portoient le fer & le feu. Les Syriens, comme l'on peut croire, ne se laissoient pas égorger sans défense. Ainsi toutes les villes de Syrie étoient partagées en deux camps, qui se faisoient

une guerre implacable. L'avidité, comme il ne manque jamais d'arriver en pareil cas, se joignoit à la cruauté & à la haine. Les meurtriers s'enrichissoient des dépouilles de ceux qu'ils avoient tués : & ce nouvel aiguillon multiplioit les horreurs, tellement que les places & les rues étoient jonchées de corps morts, hommes, femmes, & enfans : spectacle plus affreux encore que celui d'un champ de bataille après une action sanglante. Quatre villes seulement dans toute la Syrie ne prirent point de part à ces fureurs, & demeurerent paisibles : Antioche, Sidon, Apamée, & Gérasa.

Cypros & Machéronte enlevées aux Romains.

Pendant ce même-tems les séditieux s'emparerent de Cypros, fort château bâti par Hérode au-dessus de Jéricho, & ils en abattirent les fortifications : & les habitans de Machéronte, place très-importante, que Pline qualifie la seconde citadelle de la Judée après Jérusalem, engagerent la garnison Romaine à sortir de bonne grace de leur ville, dont ils resterent ainsi les maîtres.

*Plin. V. 16.*

Siége de Jérusalem par Cestius.

*Jos. de B. Jud. II. 22.*

Ce fut par cette suite d'excès intolérables que les Juifs attirerent enfin la guerre de la part des Romains. Cestius voyant toute la nation courir aux armes, fut contraint de se mettre lui-même en mouvement. Il prit avec lui l'élite de ses Légions : il y joignit les troupes auxiliaires que lui fournirent les Rois voisins, Antiochus de Commagéne, Soémus d'Emése, & Agrippa. Ce der-

nier l'accompagna en perſonne, & ils entrerent enſemble dans la Judée. Ceſtius n'eut pas de peine à s'ouvrir les paſſages juſqu'à la Capitale : il prit & détruiſit Joppé, qui oſa lui faire réſiſtance : & il vint camper à cinquante * ſtades de Jéruſalem, pendant que les Juifs célébroient la fête des Tabernacles.

Ils ſortirent ſur lui avec audace : & leur attaque fut ſi bruſque & ſi vive, qu'ils rompirent les rangs des Romains, & mirent toute leur armée en danger. Elle ſe rétablit néanmoins, & repouſſa les Juifs vers la ville : mais dans le premier choc les Romains avoient perdu cinq cens quinze hommes, & du côté des Juifs il n'y en eut que vingt-deux de tués. Dans cette action ſe diſtingua beaucoup Simon de Gioras, dont nous n'aurons que trop d'occaſion de parler dans la ſuite.

Ceſtius demeura trois jours dans le même poſte, & les Juifs ſe tinrent en préſence pour défendre les avenues de leur ville. Ils s'établirent même ſur des hauteurs qui dominoient les paſſages, prêts à fondre ſur l'armée Romaine au premier mouvement qu'elle feroit. Agrippa s'apperçut de leur deſſein, & il leur envoya des Députés porteurs de paroles de paix, eſpérant ou tirer les Romains d'un pas qui lui paroiſſoit dangereux, en perſuadant aux Juifs de mettre les armes bas, ou du moins faire

* *Deux lieues.*

naître entre les séditieux & le peuple de Jérusalem une division capable de les affoiblir. Les Députés d'Agrippa ayant fait leur commission, & annoncé aux Juifs de la part de Cestius une amnistie de tout le passé, s'ils se soumettoient à lui ouvrir les portes de leur ville, les séditieux pour toute réponse se jetterent sur ces Députés, tuerent l'un, blesserent l'autre, & à coups de pierres & de bâtons ils disperserent ceux d'entre le peuple qui témoignoient leur indignation de ce violement des droits les plus saints. Cestius, aux yeux duquel avoit éclaté la discorde entre les ennemis, crut ce moment favorable pour les attaquer : il vint avec toutes ses forces leur présenter le combat, & les ayant mis en fuite, il les poursuivit jusqu'à Jérusalem, & se plaça à sept stades de la ville.

Il s'y tint encore tranquille pendant trois jours, voulant sans doute reconnoître les lieux, & faire les dispositions nécessaires pour un assaut. Le quatrieme jour, qui étoit le trente du mois Hyperberetæus, premier mois de l'Automne, il s'avança au pied des murailles. Le peuple étoit comme tenu en captivité par les séditieux. Ceux-ci, malgré leur audace, furent effrayés de l'approche de l'armée Romaine, & abandonnant le fauxbourg, ils s'enfermerent dans le Temple. Cestius brûla le quartier Bézétha : & s'il eût poussé sa victoire, & profité de l'effroi qu'il avoit jetté parmi les ennemis, il

Il manque plusieurs fois l'occasion de prendre la ville.

pouvoit prendre la ville & terminer sur le champ la guerre. Il demeura dans l'inaction, trompé par quelques Officiers de son armée, qui, si nous en croyons Joséphe, gagnés par l'argent de Florus, ne vouloient pas que la guerre finît si promptement, & souhaitoient rendre la nation des Juifs de plus en plus coupable par la longue résistance qu'elle feroit aux armes Romaines.

Il paroît que ce Général avoit peu de tête & peu de talent. Une intrigue s'étoit formée dans la ville pour lui en ouvrir les portes. Il en fut averti : au-lieu de saisir une si belle occasion, il donna lieu par ses lenteurs aux séditieux de découvrir la conspiration, & d'en faire périr les auteurs.

Après cinq jours d'assauts inutilement tentés, le sixieme enfin il pénétra jusqu'à la porte du Temple du côté du Septentrion, & n'avoit presque plus qu'à y mettre le feu. Déjà les séditieux consternés pensoient à quitter la ville, qu'ils voyoient en un danger prochain d'être prise : & le peuple au contraire, commençant à respirer, & à ne plus craindre ses scélérats oppresseurs, appelloit les Romains, & se disposoit à leur faciliter les entrées. Cestius, par un aveuglement inconcevable, fit sonner la retraite, & condamnant son entreprise comme impossible au moment précis où il alloit l'achever, il abandonna le siége, & regagna le camp qu'il avoit occupé quelques jours auparavant

auparavant à 7 stades de la ville. Une conduite si contraire à toutes les régles de la prudence humaine paroît à Joséphe n'être pas naturelle. Il remonte plus haut pour en assigner la cause. Dieu, dit-il, (1) offensé par les crimes de nos tyrans avoit pris en haine son sanctuaire, & il ne voulut pas qu'une victoire trop prompte le laissât subsister.

La timidité de Cestius rendit le courage aux séditieux. Ils le poursuivirent dans sa retraite, & lui tuérent quelques soldats de l'arriere-garde. De ce moment la terreur dont le Général Romain étoit frappé, ne le quitta point, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Antipatris, ville assez considérablement éloignée de Jérusalem. Toujours harcelé par les ennemis, dont le nombre croissoit par les succès, toujours fuyant devant eux, il se crut obligé, pour faire plus de diligence, de tuer ses mulets & la plûpart de ses bêtes de somme, & ensuite d'abandonner même les machines de guerre, que les Juifs enleverent, & dont ils firent grand usage dans le siége qu'ils eurent à soutenir contre Tite. Il perdit dans les différens combats qui se livrerent pendant cette retraite, près de six mille hommes, tant cavaliers que fantassins : il perdit une de ses Aigles. En un mot la victoire, qu'il avoit eue entre les mains, resta pleinement aux Juifs. Joséphe date le

*Il est poursuivi dans sa retraite par les Juifs.*

*Suet. Vesp.* 4.

(1) διὰ τοὺς πονηροὺς ἐπ' ἐκείνης ἡμέρας ἐκώλυσε ἀπεστραμμένος ὁ θεὸς ἤδη τὸν πόλεμον. καὶ τὰ ἅγια, τέλος λαβεῖν

retour des vainqueurs à Jérusalem du huit du mois Dius, second mois de l'Automne.

Plusieurs Juifs s'enfuyent de Jérusalem.

Ce succès passager pouvoit bien enyvrer les séditieux d'un fol orgueil. Mais il n'étoit point d'homme sensé dans Jérusalem, qui ne comprit que la perte de la ville n'étoit que différée, & que la colére des Romains, aigrie par la honte, en deviendroit plus redoutable, & s'appesantiroit plus violemment sur les Juifs. Ces réflexions en déterminérent plusieurs à s'enfuir de Jérusalem, comme on se sauve d'un vaisseau qui va couler à fond. Joséphe nomme en particulier trois illustres personnages, qui se rendirent auprès de Cestius.

Les Chrétiens en sortent, & se retirent à Pella.

*Hist. Un. de M Bossuet.*

Les Chrétiens avoient un avertissement bien supérieur à toutes les vûes de prudence humaine. Jesus-Christ leur avoit prédit, que lorsqu'ils verroient les idoles dans le lieu saint, il n'y auroit plus un moment à perdre, & qu'il faudroit abandonner une ville sur laquelle la vengeance divine alloit éclater. Les idoles ayant paru au pied des murs de Jérusalem parmi les enseignes de l'armée de Cestius, les Chrétiens, qui étoient dans la ville, conçurent que le tems marqué par leur divin Maître étoit arrivé. Une révélation précise, faite aux plus saints d'entre eux, mit la chose hors de doute: & ils profiterent de la liberté que leur laissoit la levée du siége, pour se retirer à Pella, ville de la Perée, à l'Orient du Jourdain.

*Euseb. Hist. Eccl. III. 5.*

Plaintes

Cestius n'entreprit plus rien contre les

Juifs. Occupé de ses propres dangers, & craignant que sa défaite ne lui attirât le courroux du Prince, il accorda volontiers aux Juifs retirés près de lui la permission d'aller trouver Néron en Achaie, pour lui exposer les causes qui avoient excité la guerre, & en rejetter la faute sur Florus. Cestius en présentant ainsi une victime à la colére de l'Empereur, s'imaginoit se dérober plus aisément lui-même à la disgrace qu'il appréhendoit.

portées à Néron contre Florus.
*Jos. de B. Jud. II. 25.*

Le calme dont Cestius laissoit jouir les Juifs, fut employé par eux à faire ses préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre. Le Conseil de la nation, qui résidoit à Jérusalem, choisit pour commander dans la ville Joséphe fils de Gorion, & le Grand Prêtre Ananus. Eléazar, fils de Simon, Chef des factieux, aspiroit à ce commandement. Il s'étoit signalé dans la poursuite de Cestius, & en avoit rapporté un riche butin. Mais on se défioit avec raison de ses intentions tyranniques, & ces soupçons lui firent donner l'exclusion. Il ne laissa pas, par ses insinuations séduisantes, & par l'usage qu'il sçavoit faire des richesses dont il étoit maître, de prendre sur le peuple une autorité dont on lui avoit refusé le titre.

Le Conseil des Juifs distribue les départemens. Joséphe envoyé en Galilée.

Le Conseil distribua d'autres Chefs de guerre dans les différens départemens, dans l'Idumée, à Jéricho, dans la Perée. Joséphe l'Historien fut chargé de la Galilée. Il nous a laissé ignorer le détail de ce que fi-

rent ses collégues, & il s'est fort étendu sur ce qui le regarde lui-même : conduite qui décéle une vanité, dont les traits ne sont pas rares dans ses ouvrages. Mais ce n'est pas une raison de négliger ce qui peut-être intéressant & utile dans le récit qu'il a dressé de son gouvernement & de ses exploits. J'en extrairai les circonstances qui me paroîtront les plus propres à plaire au Lecteur ou à l'instruire.

Sages arrangemens de Joséphe pour le civil & pour le militaire.

Les procédés qu'il tint annoncent un homme qui pense supérieurement en affaires. Son premier objet fut de se faire aimer de ceux qui devoient lui obéir. Sçachant donc que le moyen de se concilier les principaux de la contrée, étoit de leur faire part de l'autorité ; & que le peuple pareillement seroit charmé d'être gouverné par des Magistrats tirés d'entre ses compatriotes, il érigea un Conseil de soixante-&-dix Anciens pour avoir une inspection générale sur toute la Galilée, & pour juger les affaires importantes. Celles de moindre conséquence étoient décidées sur les lieux par un Tribunal de sept Juges, qu'il institua dans chaque ville : & il ne se réserva que les grandes causes, & celles qui pouvoient aller à la mort.

Tel fut l'ordre qu'il établit par rapport à la police intérieure. Il ne prit pas moins habilement ses mesures pour se préparer à la guerre dont le pays étoit menacé. Il fortifia un très-grand nombre de places : il enrôla toute la jeunesse de la Galilée, qui se

monta à cent mille soldats. Mais il n'employoit pas toute cette multitude à la fois pour le service de la guerre. La moitié marchoit en expédition : l'autre moitié restoit dans les villes & dans les bourgades, chargée de fournir à la subsistance de ceux qui combattoient.

Persuadé que le courage ne suffisoit pas pour faire de bonnes troupes, & qu'il est besoin que la discipline régle la valeur, Joséphe prit exemple sur les Romains, & il se proposa de former ses Galiléens sur leur modéle. Les deux principaux avantages qu'avoient les armées Romaines sur celles de leurs ennemis, étoient la promptitude de l'obéissance & la science dans les exercices militaires. Joséphe avoit remarqué que le grand nombre des Officiers contribuoit infiniment à rendre prompte & facile l'obéissance du soldat. Ainsi il multiplia les divisions de ses troupes, & conséquemment le nombre des Commandans. Pour ce qui est de l'exercice, il n'espéroit pas d'égaler en cette partie la longue expérience des Romains : mais il ne négligea rien de ce qui étoit en son pouvoir pour accoutumer ses soldats, par une pratique fréquemment réitérée, à reconnoître les signaux donnés avec la trompette, à faire toutes les évolutions nécessaires dans un combat pour attaquer ou pour se défendre : & parmi ces leçons il mêloit des exhortations puissantes, par lesquelles il leur représentoit sans

ceſſe à quels ennemis ils avoient affaire ; & combien d'efforts il leur en devoit couter pour vaincre les vainqueurs de l'Univers.

Il entreprit même de bannir d'entre eux les vices qui ſont trop ordinaires aux troupes, & qui régnoient alors chez les Juifs avec fureur. Il leur diſoit ſouvent qu'il jugeroit du ſervice qu'il pouvoit eſpérer d'eux dans les combats, par l'attention qu'ils auroient à s'abſtenir des crimes auxquels ils s'étoient accoutumés, du vol, de la licence de piller, du brigandage ; s'ils ceſſoient de ſe croire permis de tromper leurs compatriotes, & s'ils ne regardoient plus comme un gain pour eux la ruine de ceux qu'ils étoient chargés de protéger par leurs armes. (1) » Jamais, ajoûtoit-t-il, les guerres ne » ſont mieux conduites, que lorſque les » ſoldats qu'on y employe ont la conſcien- » ce pure. Au contraire, ceux qui y ap- » portent des vices, s'attirent pour enne- » mis non-ſeulement les hommes, mais » Dieu même. »

Joſéphe donnoit l'exemple de la modération & de la retenue à laquelle il exhortoit les ſiens. Agé pour lors de trente ans, la volupté n'eut pas plus de pouvoir ſur ſon cœur que l'avidité des richeſſes. Il reſ-

(1) Διαγωνιεῖσθαι κάλλιστα οἴκοθεν φαύλους, οὐ μόνον τοὺς πολεμίους παρ' οἷς ἂν τύχῃ ἐπιοῦσιν ἐχθροὺς, ἀλλὰ ἀγαθὸν τὸ συνειδὸς ἔχουσιν ἢ τῷ θεῷ χρῆσθαι πολέμιοι στρατευόμενοι, τοὺς δὲ μίῳ Joſ, vit.

pecta la pudeur des femmes, il refusa les présens qu'on vouloit lui faire, il ne recevoit pas même les dixmes qui lui étoient dûes en sa qualité de Prêtre, & ayant eu plusieurs fois l'occasion de se venger des ennemis que lui suscita l'envie, il aima mieux tâcher de les gagner par sa douceur.

Jean de Giscale, ennemi de Joséphe, lui suscite bien de traverses. Caractère de ce scélérat, & son Histoire.

Le plus dangereux de ces ennemis étoit Jean, né à Giscale, ville de la Galilée, & qui en porte le surnom dans l'Histoire. Cet homme, que nous verrons bientôt devenir l'un des principaux instrumens des malheurs de Jérusalem, est dépeint par Joséphe comme le plus fourbe & le plus perfide des mortels, artisan de mensonges, & habile à couvrir ses inventions calomnieuses d'une couleur de vraisemblance. Pour lui l'artifice étoit une vertu, & il s'en servoit à l'égard des personnes qui devoient lui être les plus chères. Cruel & sanguinaire, il cachoit son noir penchant sous une douceur feinte, jusqu'à ce que l'espoir du gain le démasquât. Il avoit été pauvre d'abord : & pendant long-tems l'indigence renferma dans de petits objets le mal qu'il étoit capable de faire : mais dès-lors, il avoit une ambition démesurée, & portoit ses vûes à tout ce qu'il y a de plus haut. Il commença par être voleur de grands chemins, & dans ce noble exercice il se forma une compagnie, qui s'accrut peu-à-peu jusqu'au nombre de quatre cens hommes, tous vigoureux, tous audacieux & habitués depuis long-tems aux

meurtres & aux brigandages. Car il les choisissoit tels avec grand soin, & il n'en admettoit aucun qui n'eût fait ses preuves. A la tête de cette troupe il couroit la Galilée, & ajoûtoit les horreurs des ravages aux troubles qu'y excitoient déjà les approches de la guerre.

Lorsque Joséphe vint commander dans cette Province, il ne connoissoit point le mauvais caractère de Jean de Giscale, & il le regardoit comme un homme dont l'activité & l'audace pouvoient dans la circonstance lui être d'une grande utilité. Celui-ci profita adroitement des dispositions favorables où il voyoit le Commandant à son égard. Il avoit besoin d'argent pour remplir les vûes ambitieuses que les succès continuels nourrissoient dans son ame. Il obtint de Joséphe la commission de fortifier Giscale sa patrie, & il imposa pour les frais de cette entreprise de fortes contributions, dont la plus grande partie resta entre ses mains. De plus, il se fit accorder le privilége exclusif de la traite des huiles de Galilée, pour l'usage des Juifs répandus dans la Syrie, qui se trouveroient ainsi affranchis de la fâcheuse nécessité d'employer des huiles façonnées par les mains impures des Idolâtres. La Galilée étoit remplie d'oliviers, & cette année la récolte avoit été très-abondante. Ainsi, Jean eut un débit prodigieux de sa marchandise, sur laquelle il gagnoit sept cens pour cent.

Ayant amassé par ces différentes voies de grandes richesses, il ne tarda pas à s'en servir contre celui à la protection duquel il en étoit redevable. Il entreprit de détruire Joséphe, dans l'espérance de lui succéder, & de devenir Commandant de la Galilée. Il ordonna aux brigands qui lui obéissoient de renouveller leurs courses & leurs ravages avec plus de fureur que jamais, se proposant de deux choses l'une, ou de surprendre Joséphe dans quelque embuscade, s'il couroit lui-même en personne arrêter les désordres; ou, s'il demeuroit tranquille, de le calomnier comme peu attentif à veiller à la sûreté du pays. Il fit aussi répandre le bruit par ses Emissaires, que Joséphe entretenoit des intelligences avec les Romains. Enfin, il parvint à exciter contre lui des séditions, à soulever des villes entieres, à le mettre plusieurs fois en danger prochain de périr : & Joséphe eut besoin de toute sa présence d'esprit, de toute son habileté, de toute l'affection que sa bonne conduite lui avoit méritée de la part des peuples, pour échapper aux trahisons de Jean de Giscale, & pour se maintenir. On peut le consulter lui-même sur le détail de ces faits, qui ne me paroît pas de nature à devoir entrer dans une Histoire générale, telle que celle-ci.

Cestius étant mort dans cet intervalle, peut-être du chagrin que lui avoit causé son expédition malheureuse, le gouvernement

Vespasien est chargé par Néron de la guer-

re contre les Juifs. Tac. Hist. V. 10. Jos. de B. Jud. VII. 3.

de la Syrie fut donné à Mucien. Mais la guerre des Juifs demandoit un Chef particulier, qui pût se livrer à cet unique objet. Vespasien en fut chargé sans aucune dépendance du Gouverneur de Syrie. J'ai parlé ailleurs des motifs qui déterminerent Néron à ce choix.

Il assemble son armée à Ptolémaïde.

Aussi-tôt après sa nomination, Vespasien envoya Tite son fils à Alexandrie pour y prendre la cinquieme & la dixieme Légions. Lui-même ayant passé le détroit de l'Hellespont, il se rendit par terre à Antioche, & de-là à Ptolémaïde, où il avoit indiqué le rendez-vous général de son armée. Il y amena la quinzieme Légion, à laquelle se joignirent vingt cohortes, plusieurs régimens de cavalerie, les troupes auxiliaires que lui fournirent les Rois Agrippa, Antiochus de Comagéne, Soémus d'Emése, & l'Arabe Malchus: & lorsque Tite fut arrivé avec les deux Légions tirées d'Alexandrie, cette armée se trouva forte de soixante mille hommes.

Suet. Vesp. 4.

Vespasien y établit une exacte discipline, & par cette attention, qui fut toujours le premier objet des grands hommes de guerre, il commença à s'attirer l'estime des alliés & des ennemis.

Il entre dans la Galilée.

An. Rom. 818.

Il entra en campagne l'an de Rome. 818. de Jesus-Christ 67. & il entreprit d'abord de réduire la Galilée, Province remplie de villes fortes, qui couvroient Jérusalem. Il étoit déjà maître de la Capitale du pays,

c'est-à-dire, de Séphoris, place très-importante & très-bien fortifiée. Les habitans de cette ville n'étoient point entrés dans la conspiration générale contre les Romains, & ils avoient même pris des engagemens avec Cestius. Dès qu'ils sçûrent l'arrivée de Vespasien à Ptolémaïde, ils allerent lui renouveller les assurances de leur fidélité, lui promettant de servir les Romains contre leurs compatriotes, ils lui demanderent des troupes qui missent leur zèle en liberté d'agir sans crainte. Vespasien, qui comprenoit combien lui étoit avantageuse la proposition des Séphorites, l'accepta avec joie, & il leur envoya six mille hommes de pied & mille chevaux sous la conduite du Tribun Placidus. Cet Officier ne se contenta pas d'assûrer contre les attaques des rebelles la ville dont il avoit la garde. Il couroit la campagne, il ravageoit tout le plat pays; & Joséphe, qui commandoit, comme je l'ai dit, dans la Galilée pour les Juifs, n'osa nulle part venir à sa rencontre. Il tenta pourtant une entreprise sur Séphoris: & l'ayant manquée, il ne fit qu'enflammer davantage la colere des Romains, qui en vengeance de cette audace, par laquelle ils se crurent insultés, remplirent toute la contrée de carnages & d'horreurs. Ensorte que personne n'osoit paroître hors des villes fortifiées par Joséphe.

Placidus voyant la terreur répandue dans les campagnes, se flatta qu'elle pourroit

avoir auſſi pénétré dans les villes, & il ſe préſenta devant Jotapate, qui étoit la plus forte place de la Galilée. Il trouva des courages fermes. La garniſon ſortit ſur lui, & lui apprit à ne point porter ſi haut ſes eſpérances. Il fit néanmoins ſa retraite en bon ordre, & par cette raiſon, il n'eut que ſept hommes tués & quelques bleſſés.

Cependant Veſpaſien étant parti de Ptolémaïde avec toutes ſes forces, arriva ſur les frontiéres de la Galilée, & il s'y arrêta quelque-tems, pour eſſayer ſi la vûe d'une armée Romaine prête à entrer dans leur pays intimideroit les rebelles, & les porteroit au répentir. Ils furent effrayés, mais non juſqu'à prendre un conſeil ſalutaire. Joſéphe étoit campé près de Séphoris avec un corps de troupes, dont il ne détermine pas le nombre. La terreur s'en empara: preſque tous ſe débanderent non-ſeulement ſans avoir rendu de combat, mais ſans avoir vû l'ennemi. Dès-lors Joſéphe conçut un trés-mauvais augure du ſuccès de la guerre: & ne pouvant tenir la campagne avec le peu de monde qui lui reſtoit, il s'éloigna du danger, & ſe retira à Tibériade.

Veſpaſien n'eut donc à faire la guerre qu'aux villes de la Galilée, & toute ſon expédition ſe paſſa ſans aucune bataille. Il emporta d'emblée Gadara, & quoiqu'il n'y eût trouvé aucune réſiſtance, il en fit paſſer les habitans au fil de l'épée, voulant jetter tout d'un coup la terreur dans le

pays, & donner un exemple de rigueur qui abattît les courages. Après avoir exterminé tout le peuple de Gadara, il mit le feu à la place, il brûla pareillement les bourgades des environs, & de-là il s'avança vers Jotapate. Comme le chemin qui y conduisoit, étoit semé de rochers & de collines, difficile pour les gens de pied, impraticable à la cavalerie, il commença pour envoyer des troupes pour l'applanir. Elles travaillerent pendant quatre jours, & elles ouvrirent à l'armée une route large & commode. Le cinquieme jour, Joséphe se jetta dans la place, résolu de la défendre jusqu'à la derniere extrêmité.

Siége de Jotapate.

Ce n'étoit pas qu'il espérât une heureuse issue de la guerre. J'ai déjà dit, qu'il prévoyoit quelle en seroit la fin, & il étoit persuadé qu'il n'y avoit de ressource pour sa nation que dans la soumission à une puissance qui l'écrasoit. D'ailleurs, il sçavoit que personnellement il trouveroit grace auprès des Romains. Mais il aima mieux, dit-il, s'exposer à mourir mille fois, que de trahir sa patrie, & de déshonorer par une lâcheté le commadement qui lui avoit été confié. Plein de ces pensées, il avoit écrit de Tibériade au Conseil général de la nation, qui résidoit à Jérusalem, exposant exactement l'état des choses, sans grossir ni diminuer les objets, afin d'éviter le double inconvénient, soit de se faire accuser de timidité, soit d'inspirer à ceux à qui il écri-

voit une confiance téméraire qui les conduisît à leur ruine. Il ne paroît pas que Joséphe eût reçu la réponse à cette dépêche, lorsqu'il entra dans Jotapate.

Vespasien fut charmé d'apprendre que le Commandant de la Galilée, qu'il regardoit comme le plus habile Chef de guerre qu'eussent les ennemis, se fût enfermé dans une ville qui alloit être assiégée. Dès qu'il sçut cette nouvelle, il envoya le Tribun Placidus & un autre Officier avec mille chevaux pour investir la place, de façon que Joséphe ne pût lui échapper. Le lendemain Vespasien vint lui-même pour former le siége avec toute son armée.

La description de ce siége a été faite avec un très-grand soin par Joséphe, qui commandoit dans la place, & elle mériteroit d'être transcrite ici toute entiere. Mais comme elle est très-longue, je me crois obligé de l'abréger, & de donner plutôt une idée générale des faits, qu'un récit exact & circonstancié.

Le siége dura quarante-sept jours, & pendant cet intervalle il prit différentes formes. D'abord le Général Romain tenta d'insulter la place, & de l'emporter par des attaques brusques & tous les jours réitérées. Ensuite la résistance qu'il trouva, & l'espérance de matter par la disette d'eau l'opiniâtreté des assiégés, l'engagerent à convertir le siége en blocus, pendant lequel il ne discontinua pas néanmoins les travaux

nécessaires pour approcher du corps de la place, & pour la réduire par la force, s'il en étoit besoin. Enfin rebuté des longueurs, & piqué de l'audace des ennemis, qui croissoit par son inaction, il reprit les attaques, il bâtit les murs avec le belier, il fit bréche : & cependant ce ne fut que par une espéce de surprise qu'il parvint à se rendre maître de la ville. Je ne dois pas omettre que dans une occasion Vespasien fut blessé d'un trait lancé de dessus la muraille, & que par la constance avec laquelle il vainquit la douleur, & persista à se montrer à ses soldats, comme s'il ne lui étoit rien arrivé, il prévint le trouble & la consternation que sa blessure alloit répandre parmi eux.

Joséphe remplit tous les devoirs d'un bon Gouverneur de place assiégée. Il encouragea les siens autant par son exemple, que par ses exhortations : il employa toutes les ressources que l'art de la guerre pouvoit lui fournir contre les divers genres d'attaques livrées à la ville : il ménagea des communications avec les dehors : il fit de fréquentes & vigoureuses sorties : il brûla à diverses reprises les machines des assiégeans: il les trompa par un stratagême sur le besoin qu'il souffroit par rapport à l'eau. Car quoiqu'il n'eût que de l'eau de citerne, qu'il étoit obligé de distribuer par mesure, il y fit tremper des vêtemens, qui furent ensuite suspendus à la muraille en-dehors, & la mouillerent toute entiere : ensorte que

les Romains ne pouvant se persuader qu'il se fît un jeu de prodiguer ainsi l'eau, s'il étoit en danger d'en manquer, recommencerent les attaques, au grand contentement des assiégés, qui aimoient mieux mourir en braves gens dans les combats, que de languir dans les miséres de la faim.

Sur une conduite si belle & si louable se trouve néanmoins une tache. Joséphe frappé du danger qu'il couroit, si la ville venoit à être prise, lorsqu'il vit qu'elle ne pouvoit pas tenir encore long-tems, délibéra de s'enfuir : & il l'auroit fait, si la multitude ayant eu vent de son dessein, ne l'en eût détourné par les instances les plus pressantes. » Vous êtes, lui disoient-ils, notre es» pérance, tant que la ville se défend ; & » notre consolation, s'il faut qu'elle soit » prise. Il ne vous convient ni de fuir de» vant vos ennemis, ni d'abandonner vos » amis. C'est vous qui nous avez rendu le » courage en venant ici : vous nous l'ôte» riez en vous retirant. » De telles prieres étoient bien capables de bannir de son esprit une résolution, qui n'y auroit jamais dû naître. Il résista pourtant, & voulut même donner le change aux habitans de Jotapate, & leur faire croire qu'il leur rendroit plus de services lorsqu'il seroit hors des murailles. Ils ne se laisserent point amorcer par ces belles paroles : & Joséphe, moitié de gré, moitié de force, resta avec eux.

Prise de

Le quarante-septieme jour du siége, un transfuge

transfuge vint avertir les Romains que les assiégés étoient réduits à un petit nombre & épuisés de fatigues ; & que sur la fin de la nuit domptés par la lassitude les gardes avoient coutume de s'endormir, ensorte que dans ces momens il seroit aisé de surprendre la ville. Vespasien profita de l'avis, & par ses ordres Tite son fils, à la tête d'un bon corps de troupes, s'approcha sans bruit de la muraille vers la quatrieme veille de la nuit. Il y monta le pemier, & il fut bientôt suivi d'un grand nombre d'Officiers & de soldats, qui trouvant les gardes endormis, entrerent sans résistance dans la ville, & s'en rendirent les maîtres en un instant. Ils en ouvrirent les portes à l'armée, qui n'eut la peine que de tuer & de piller. Les Romains n'auroient pas perdu un seul homme dans la prise de Jotapate, si un Centurion nommé Antoine ne se fût fié inconsidérement aux discours d'un Juif, qui lui demandoit quartier, & qui abusa de sa sécurité pour lui enfoncer un coup d'épée dans le corps. Les vainqueurs firent main basse sur tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & n'épargnerent que les femmes & les enfans. Le nombre des prisonniers se monta à douze cens : celui des morts, tant durant le siége que dans le sac de la ville, est porté par Joséphe jusqu'à quarante mille. Après qu'elle eût été pillée, Vespasien y fit mettre le feu. La prise de Jotapate est datée par l'Historien du premier

cette ville.

du moins Panémus, qui répond en partie à notre mois de Juillet.

Joséphe retiré dans une caverne, y est découvert.

Je suis encore étonné, pour l'honneur de Joséphe, de ne le voir paroître nulle part au moment terrible de la prise d'une ville dont il étoit Gouverneur, & de ne le retrouver qu'après la décision de l'affaire, caché dans une caverne, où il étoit allé mettre sa vie en sûreté. Il avoit eu grande attention à se dérober aux ennemis dans le premier tumulte, & ayant rencontré un puits profond, qui communiquoit par le côté avec une ample & large grotte, il s'y étoit enfoncé, & il s'y tint tranquille avec quarante hommes qu'il y trouva, & de bonnes provisions de tout ce qui est nécessaire à la vie. Comme il sçavoit qu'on le cherchoit, & que les Romains désiroient extrêmement de l'avoir sous leur puissance, il sortit pendant deux nuits consécutives, pour essayer de s'échapper par quelque endroit, & de gagner une des villes de la Galilée. Mais on faisoit si bonne garde, qu'il ne put exécuter son dessein, & fut obligé de rentrer dans sa caverne. Le troisieme jour une femme qui s'étoit retirée dans le même asyle s'étant fait prendre, le décela : & sur le champ Vespasien envoya deux Tribuns pour lui offrir la vie sauve, s'il vouloit se rendre.

Il consent à se rendre,

Joséphe n'osoit prendre confiance aux paroles qu'on lui donnoit : & il fallut que Vespasien le fit solliciter vivement par un

troisieme Tribun, de sa connoissance & de ses amis, nommé Nicanor, qui lui représenta que si le Général Romain vouloit sa vie, il en étoit le maître : mais qu'il estimoit sa vertu, & qu'il n'avoit d'autre intention que de sauver un brave homme, qui ne méritoit pas de périr. Comme Joséphe hésitoit encore, les soldats qui accompagnoient Nicanor, s'impatienterent, & ils menaçoient de boucher la caverne, & d'allumer un grand feu à l'entrée. En ce moment Joséphe raconte qu'il se ressouvint des songes par lesquels Dieu lui avoit révélé les calamités futures des Juifs, & la succession des Empereurs Romains : & afin d'accréditer ce qu'il débite, il se donne hardiment pour habile non-seulement dans l'intelligence des anciens oracles de sa nation, mais dans l'interprétation des songes, & dans l'explication des énigmes mystérieux sous lesquels il plaît quelquefois à Dieu d'envelopper le vrai qu'il annonce. Entrant donc, selon qu'il l'assûre, dans un enthousiasme surnaturel, il fit à Dieu sécretement cette priere : » Grand Dieu, puisque vous » avez résolu de punir votre peuple, puis» que la fortune a passé toute entiére du » côté des Romains, il ne me reste plus » d'autre ministère que celui de publier vos » décrets sur l'avenir, que vous m'avez » révélé. Je me soumets aux Romains, je » consens de vivre : & je vous prens à té» moin que ce n'est pas comme traître que

inspiré, selon qu'il l'assûre, par un mouvement divin.

» je me sépare de ma nation, mais pour » obéir à vos ordres. » Après cette priere, où Joséphe pouvoit bien se dispenser de faire entrer la fortune, il promit à Nicanor de le suivre.

Fureur de ceux qui étoient avec lui dans la caverne.

Mais peu s'en fallut que la fureur de ceux qui étoient avec lui dans la caverne ne le mît hors d'état d'exécuter sa promesse. C'étoient des désespérés, à qui il paroissoit plus doux de mourir, que de tenir la vie du bienfait des Romains. Lorsqu'ils virent que Joséphe étoit disposé à se rendre, ils l'environnerent tous ensemble. » Certes, s'é» crierent-ils, voilà un grand opprobre pour » les loix de nos peres, pour ces loix sain» tes, établies par l'autorité de Dieu mê» me, qui a donné aux Juifs des ames éle» vées au-dessus de la crainte de la mort. » vous aimez la vie, Joséphe: & vous pou» vez vous résoudre à l'acheter aux dépens » de votre liberté! Jusqu'à quel point vous » oubliez-vous! Ne vous souvenez-vous » plus combien de Juifs vous avez enga» gés par vos exhortations à préférer la » mort à la servitude? Ah! c'est bien à tort » que l'on vous attribue le double éloge » du courage & de la prudence. Est-il di» gne d'un homme prudent de se fier à ses » ennemis? Est-il digne d'un homme de » cœur de recevoir d'eux la vie, quand » même on seroit assuré de l'obtenir? Si la » fortune des Romains a ébloui votre vûe, » c'est à nous de maintenir la gloire de no-

» tre patrie. Nous vous prêterons nos bras » & nos épées. Consentez ou refusez : la » chose est égale. Vous n'avez le choix que » de mourir en Général des Juifs, ou en » traître. » En même-tems qu'ils lui tenoient ce langage, ils tiroient leurs épées, & ils se montroient prêts à le percer, s'il se rendoit aux Romains.

Malgré une si pressante nécessité, Joséphe persista dans sa résolution ; & si nous l'en croyons, son motif n'étoit pas de se conserver la vie, mais il pensoit qu'il se rendroit coupable d'infidélité envers Dieu, s'il mouroit avant que de remplir le ministère prophétique dont il étoit chargé. Il fit donc un long discours à ces furieux : & par des raisonnemens philosophiques, ainsi qu'il les qualifie lui-même, il entreprit de toucher des cœurs de bronze. Il leur prouva que le meurtre de soi-même emportoit ingratitude & impiété envers Dieu. » Si un homme, » dit-il, détourne ou fait disparoître le dé» pôt qu'un autre homme lui a confié, il » est injuste : & celui qui chasse de son » corps le dépôt que Dieu y a placé, peut» il passer pour innocent ? » Il leur montra la félicité du ciel comme la récompense destinée à ceux qui attendent l'ordre de Dieu pour lui remettre leur ame ; & au contraire l'enfer, comme la punition des forcenés dont les mains se sont portées à de criminelles violences contre eux-mêmes. Au reste la félicité qu'il promet aux bons est mê-

lée d'idées Pythagoriciennes, selon la doctrine des Pharisiens ; & il suppose que les ames des justes après avoir habité pendant un tems le plus haut des cieux sont renvoyées sur la terre pour animer des corps chastes & purs. Il finit tous ces longs raisonnemens par déclarer qu'il est résolu à ne point devenir traître à lui-même, & que s'il faut périr, il aime mieux que ce soit par le crime d'autrui que par le sien.

Ce discours ne fit qu'irriter des hommes qu'une aveugle manie rendoit sourds à la raison. Ils se disposérent à tuer Joséphe, & l'épée à la main ils l'attaquerent de toutes parts. Cependant ses efforts, ses regards imposans, & un reste de respect qu'ils n'avoient pû dépouiller envers leur Général, suspendit leurs coups.

Ils se tuent tous les uns après les autres, & Joséphe délivré d'eux, se rend aux Romains.

Mais le danger n'étoit point passé : & Joséphe n'espérant plus de vaincre leur rage opiniâtre, prit un parti hazardeux, mais unique dans la circonstance, se remettant pour le succès à la protection de Dieu. » Puisque nous sommes, dit-il, déterminés à mourir, au moins évitons une exécution odieuse, & n'imposons point à chacun la triste nécessité de se tuer lui-même. Tirons au sort. Le premier sur qui le sort tombera, sera tué par le suivant, & ainsi jusqu'à la fin. Nous mourrons tous, & personne n'aura trempé les mains dans son propre sang. » La proposition fut acceptée : & soit par hazard, dit

l'Historien, soit par une Providence spéciale, les choses s'arrangerent de façon que Joséphe resta seul avec un autre, à qui il persuada de prendre confiance aux promesses des Romains. Il se livra donc avec lui à Nicanor, qui accompagné d'une troupe de soldats avoit eu la patience d'attendre la fin d'une si longue aventure; & il fut amené par cet Officier à Vespasien.

Prétendues prédictions de Joséphe. Il est bien traité par Vespasien.

Il n'est pas besoin que j'avertisse le Lecteur, que tout ce récit a l'air un peu romanesque, & pourroit bien avoir été brodé & embelli par l'Auteur. Il est dignement couronné par la prédiction que fit Joséphe à Vespasien de l'Empire. J'en ai parlé ailleurs. J'ajouterai ici que Joséphe se vante encore d'une autre prédiction pareillement vérifiée par l'événement. Il prétend qu'il avoit annoncé aux habitans de Jotapate, que le siége dureroit quarante-sept jours, au bout desquels leur ville seroit prise; & que pour lui, il deviendroit prisonnier des Romains. Sans m'arrêter à réfuter une forfanterie qui se détruit d'elle-même, je passe à ce qui est constant. Joséphe protégé par Tite, ame généreuse, qui estimoit le mérite même dans un ennemi, reçut de Vespasien toutes sortes de bons traitemens, mais fut retenu néanmoins dans les chaînes.

Pendant le siége de Jotapate, Vespasien prit une autre ville de Galilée, & détruisit un attroupement nombreux de Samaritains.

Prise de Japha par les Romains.

Japha, ville peu éloignée de Jotapate, enflée de la résistance que faisoient ses voisins aux armes Romaines, montroit une audace au-dessus de ses forces. Trajan, Commandant de la dixieme Légion, y fut envoyé avec deux mille hommes de pied & mille chevaux. Il s'empara d'abord sans beaucoup de difficulté de la premiere enceinte, car Japha en avoit deux : & ceux qui s'étoient retirés dans la seconde en ayant fermé les portes, de peur que les ennemis n'entrassent avec leurs concitoyens, les malheureux qui se trouverent enfermés entre les deux enceintes, y furent massacrés au nombre de douze mille. Trajan voulut réserver au fils de son Général l'honneur de la prise de la place : & il manda l'état des choses à Vespasien, qui donna mille fantassins & cinq cens chevaux à Tite, pour aller mettre fin à l'entreprise. La seconde enceinte de Japha fut forcée par escalade : les vainqueurs passerent au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes : les femmes & les enfans resterent prisonniers.

Ils taillent en piéces les Samaritains attroupés sur le mont Garizim.

Les Samaritains s'étoient assemblés en armes sur le mont Garizim, & quoiqu'ils ne fissent aucune hostilité, leur attroupement étoit suspect. Vespasien fit marcher contre eux Cérialis Commandant de la cinquieme Légion, avec trois mille hommes de pied & six cens chevaux. Cet Officier, arrivé au pied de la montagne, ne jugea pas à pro-

pos

pos d'aller tout d'un coup attaquer des ennemis qui avoient sur lui l'avantage du lieu, mais il les environna & les enferma de tranchées. On étoit alors à la fin du mois Désius, qui termine le Printems : & les chaleurs déjà très-grandes incommodoient extrêmement les Samaritains logés au haut d'une montagne aride, mal approvisionnés, & souffrant sur-tout de la disette de l'eau. Plusieurs périrent de soif, d'autres vinrent se rendre aux Romains. Cérialis informé par ces transfuges de l'abattement où étoient tombés les ennemis, pensa qu'il étoit tems alors de monter à eux. Il leur offrit la vie sauve, s'ils vouloient mettre bas les armes : & sur leur refus, il les attaqua, & en tua onze mille six cens.

Les deux exploits que je viens de raconter précédérent de peu de jours la prise de Jotapate. Lorsque Vespasien se fut enfin rendu maître de cette ville, il crut devoir accorder quelque repos à ses troupes, après un siége si laborieux, & il les plaça en quartiers de rafraîchissement, partie à Césarée, partie à Scythopolis.

Il ne se tint pas néanmoins dans une inaction totale : & ayant appris qu'une troupe de brigands, qui avoit relevé les ruines de la ville de Joppé, détruite par Cestius, couroit la mer avec un assez grand nombre de bâtimens légers, & exerçoit la piraterie sur toutes les côtes, il envoya un détachement composé d'infanterie & de cavale-

Prise & destruction de Joppé.

rie pour déloger ce nid de pirates. A l'approche des Romains les brigands se sauverent dans leurs vaisseaux. Mais une tempête, qui s'éleva fort à propos, empêcha ces scélérats d'échapper à la vengeance qui leur étoit dûe. La rade de Joppé est fort mauvaise, exposée aux vents de Nord, & bordée d'écueils. Ainsi, les fugitifs, poussés par le vent contre la terre, dont les Romains étoient maîtres, furent ou brisés contre les rochers, ou coulés à fond; ou enfin si quelques-uns purent aborder à terre, ils tomberent entre les mains des ennemis, qui ne leur firent point de quartier. Il en périt plus de quatre mille par ces différens genres de morts. Joppé fut rasée une seconde fois, & Vespasien laissa une garnison dans la citadelle, pour tenir en bride tout le pays voisin.

Vespasien marche vers Tibériade, qui lui ouvre ses portes.

Après cette expédition, plus importante que difficile, Vespasien invité par le Roi Agrippa, vint à Césarée de Philippe, près de la source du Jourdain, & il y passa vingt jours en fêtes & en réjouissances. Outre l'intérêt général qu'avoit Agrippa à lui faire sa cour, un motif particulier animoit son zèle. Tibériade & Tarichée, deux villes des plus considérables de ses Etats, ne lui étoient pas bien soumises, & il souhaitoit que Vespasien les réduisît au devoir. Comme il s'agissoit de diminuer d'autant les forces des rebelles, & que l'intérêt des Romains étoit joint à celui d'Agrippa, le Général se laissa

aisément persuader. Il manda les troupes qu'il avoit laissées à Césarée de Palestine, & les ayant réunies à celles qui étoient à Scythopolis, il marcha d'abord vers Tibériade.

Cette ville, comme la plûpart des autres de la Galilée & de la Judée, étoit divisée en deux partis. Un nombre de factieux vouloient la guerre : le peuple & les meilleures têtes sentoient qu'il n'y avoit de sûreté que dans la soumission & dans la paix. L'approche de l'armée Romaine rendit ceux-ci les plus forts : & quoique les factieux eussent commencé par insulter un détachement envoyé pour les reconnoître, les pacifiques, après s'être assurés, par l'entremise d'Agrippa, qu'ils seroient bien traités, ouvrirent leurs portes à Vespasien, qui leur tint parole, les exempta du pillage, & laissa subsister leurs murailles.

Il prend Tarichée. Clémence de Tite.

Tarichée ne fut pas une conquête tout-à-fait aussi aisée. Les factieux de Tibériade & de tout le pays des environs s'étoient renfermés dans cette place, qui étoit bien fortifiée ; & ils avoient sur le lac de Génésareth, qui baignoit la ville, un grand nombre de barques toutes prêtes, soit à leur servir d'asyles, en cas qu'ils fussent vaincus sur terre, soit même à combattre.

L'audace de ces avanturiers étoit extrême, & une de leurs bandes vint attaquer les Romains qui s'établissoient un camp à la vûe de la ville. Comme ils n'étoient point

du tout attendus, ils troublerent d'abord les travailleurs, & comblerent une partie des ouvrages, mais ils ne soutinrent pas la vûe des Légions, & poursuivis l'épée dans les reins, ils se sauverent dans les barques dont je viens de parler.

Un autre corps beaucoup plus nombreux vint se ranger en bataille dans la plaine, & Tite s'étant approché d'eux avec six cens chevaux d'élite, les trouva en si bonne posture, & si fiers de leur multitude, qu'il envoya demander du renfort. Vespasien commanda quatre cens chevaux & deux mille archers pour aller le joindre, sous la conduite de Trajan & d'un autre Officier. Lorsque Tite eut reçu ce secours, il donna sur les ennemis, marchant à la tête des siens; & par l'avantage du bon ordre & de la discipline il rompit sans peine une troupe tumultueuse, qui n'avoit qu'un courage impétueux & mal conduit. Il ne put néanmoins empêcher que les fuyards ne rentrassent dans la ville, quoiqu'il eût taché de leur en couper les passages. Mais leur défaite les y avoit décrédités: & le peuple, qui vouloit la paix, osa élever sa voix contre les factieux.

La division se mit donc dans la ville, & elle éclata en menaces & en clameurs, qui se firent entendre jusques hors des murs. Tite conçut que c'étoit-là le moment favorable de livrer un assaut, & montant à cheval, il vint se présenter du côté du lac. A

la vûe des Romains la confusion devint horrible dans Tarichée. Les factieux ou s'enfuyent, ou, s'ils ne peuvent en trouver le moyen, ils se mettent en défense : les habitans demeurent tranquilles, comptant n'avoir rien à craindre des Romains, contre lesquels ils n'avoient jamais eu dessein de se révolter. Ils ne se tromperent pas dans leur espérance. Du moment que Tite fut maître de la ville, il sépara les innocens des coupables, & ayant fait main basse sur ceux-ci, il fit jouir les autres d'une pleine sûreté pour leurs vies & pour leurs biens.

Vespasien informé de la prise de Tarichée, vint dans la ville, charmé des succès & de la gloire qu'acquéroit son fils. Pour achever la victoire, il entreprit de nettoyer le lac des brigands qui le couvroient, & qui s'étant sauvés en grand nombre dans les barques faisoient bonne contenance, & paroissoient plutôt se disposer à attaquer, si l'occasion s'en présentoit, qu'à fuir à l'autre bord. Ils attendirent en effet que Vespasien eût fait construire une flotille, & lorsqu'elle vint leur présenter la bataille, ils accepterent le défi, & se battirent en désespérés. Il n'en échappa pas un seul : tous périrent, ou par les traits des ennemis, ou suffoqués dans les eaux : & leur nombre, joint à ceux qui avoient été tués dans les combats sur terre, se monta à six mille cinq cens.

Tarichée avoit été un centre où s'étoit Près de 40000 sé-

lérats mis à mort, ou vendus par Vespasien, contre la foi donnée.

ramassé tout ce qu'il y avoit de turbulent & d'ennemi de la paix dans les pays voisins, & il y restoit encore près de quarante mille ames de cette espèce, qui comptoient jouir du pardon accordé par Tite aux Tarichéates. Vespasien tint conseil de guerre pour délibérer sur le parti qu'il convenoit de prendre par rapport à une multitude, qu'il n'étoit possible ni de laisser dans la ville, dont elle auroit troublé la tranquillité, ni de renvoyer, parce qu'on ne pouvoit pas douter que des gens accoutumés à la sédition, au brigandage, & à la guerre, ne renouvellassent leurs excès dès qu'ils se verroient en liberté. D'un autre côté les loix de l'humanité & de la justice ne permettoient pas de traiter en ennemis ceux qui s'étoient soumis sur la parole donnée qu'on leur feroit bon quartier. Cette considération si importante, & même sacrée, n'arrêta point les Officiers qui composoient le Conseil. Pleins de haine & de mépris pour les Juifs, ils soutinrent qu'il ne pouvoit y avoir rien d'injuste ni de cruel à leur égard, & que c'étoit le cas de faire céder sans difficulté l'honnête à l'utile. Vespasien se rendit à cet avis, & il ajouta même la supercherie à l'inhumanité. Comme on appréhendoit que le peuple de Tarichée ne s'intéressât au sort des malheureux qu'on vouloit perdre, on leur ordonna de sortir tous par la porte qui conduisoit à Tibériade : & là

on les assembla dans le * Stade, où Vespasien s'étant transporté commença par faire égorger les vieillards & ceux de qui l'on ne pouvoit tirer aucun service, au nombre de douze cens. Il choisit six mille des plus vigoureux, qu'il envoya à Nèron en Achaïe, pour-être employés aux travaux de l'Isthme. Le reste, qui se montoit à plus de trente mille têtes, fut vendu. Cette exécution perfide & sanglante convenoit peu au caractère de Vespasien, qui sçavoit (1) que la guerre a ses loix ainsi que la paix, & que les grandes ames se piquent d'y montrer autant de justice que de courage. Joséphe date ce fait du huit du mois Gorpiæus, troisieme mois de l'été.

Il achéve la conquête de la Galilée. Jean s'enfuit de Giscale à Jérusalem. *Joseph. de B. Jud. IV. 1.*

La prise de Tarichée répandit la terreur dans toute la Galilée: les villes & les forteresses s'empressérent de se soumettre aux Romains. Il fallut pourtant qu'ils emportassent de force Gamale, ** place située vis-à-vis de Tarichée de l'autre côté du lac. Le mont Itabyrius, qui est le même que le Thabor, les arrêta aussi quelque-tems, & ils

* *Lieu destiné à la course & aux combats des Athlétes.*

(1) Sunt & belli, sicut pacis, jura, justèque ea non minùs quàm fortiter didicimus gerere. *T. L. V. 27.*

** *Cette ville n'appartenoit pas à la Galilée, puisqu'elle étoit située au-delà du Jourdain & du lac de Génésareth. Mais elle étoit liée d'intérêt avec les Galiléens rebelles, & Joséphe Gouverneur de la Galilée compte Gamale parmi les villes de son département.*

n'en devinrent maîtres que par un combat livré contre une troupe de rebelles qui s'y étoient postés. Giscale se rendit, après que Jean, qui s'en étoit rendu le tyran, en fut sorti pour se retirer à Jérusalem, comme je vais le raconter.

Cette ville fut la derniere de la Galilée qui tint contre les Romains. Elle n'étoit originairement qu'une bourgade, dont les habitans occupés de l'agriculture ne pensoient nullement à la guerre. Jean y ayant introduit une troupe de brigands, fortifia la place, comme nous l'avons dit, avec la permission de Joséphe, & la maintint dans la rébellion jusqu'à la fin.

C'étoit une témérité poussée à l'excès. Car les forces ne répondoient nullement à une telle audace, & Tite en arrivant avec mille chevaux pouvoit aisément emporter la ville d'emblée. Mais las du carnage, & plaignant le sort des innocens qui se trouveroient enveloppés avec les coupables, ce généreux vainqueur s'approcha des murs, & voulut tâcher de guérir par ses représentations salutaires un aveugle entêtement. » Sur quoi vous fondez-vous, di- » soit-il à ceux qui bordoient les murailles, » pour attendre seuls l'effort des armes Ro- » maines, après la prise de toutes les au- » tres villes de la Galilée ? N'avez-vous pas » d'assez fortes leçons dans les exemples » contraires de vos compatriotes, dont les » uns se sont attiré les plus affreux désas-

» tres par une résistance opiniâtre, les au-
» tres, qui se sont fiés à notre clémence,
» jouissent de leurs biens & de leur fortu-
» ne sous notre protection ? Je vous fais
» les mêmes offres, sans vouloir tirer ven-
» geance de votre fierté jusqu'ici intrai-
» table. L'espérance de conserver sa liberté
» mérite grace, mais non l'obstination à
» tenter l'impossible.

Ces discours ne furent entendus que par des cœurs endurcis. Car Jean avoit pris soin d'écarter des murailles & des portes tous les habitans, & ses satellites seuls occupoient les remparts. Il sentoit néanmoins combien le parti de la résistance étoit insensé & impratiquable, & il entreprit de tromper Tite par une supercherie. Il répondit qu'il acceptoit ses offres avec reconnoissance, & qu'il ameneroit à la soumission les plus mutins par persuasion ou par contrainte. Mais il demanda un jour de délai, parce que le sabbat, qu'ils célébroient actuellement, ne permettoit pas plus aux Juifs de conclure un Traité, que de manier les armes. Le dessein de Jean étoit de profiter de cet intervalle pour s'enfuir. Mais, (1) ce qui le fit réussir, dit Joséphe, c'est que Dieu vouloit sauver Jean pour la pu-

(1) Θεοῦ δ' ἦν τὸ ἔργον ἄρα τοῦ σώζοντος Ἰωάννην ἐπὶ τὸν τῶν Ἱεροσολύμων ὄλεθρον, τὸ μὴ μόνον πεισθῆναι Τίτον τῇ σκήψει τῆς ὑπερθέσεως, ἀλλὰ καὶ τῆς πόλεως πορρωτέρω στρατοπεδεύσασθαι πρὸς Κυδοίσσοις. *Jos. de B. Jud. IV. 4.*

nition & pour le malheur de Jérusalem. Telle est, ajoute l'Historien, la véritable cause de la facilité avec laquelle Tite non-seulement donna créance aux discours de ce fourbe, mais s'éloigna à quelque distance de Giscale, pour s'approcher de Cydoessa, bourgade de la dépendance des Tyriens, dont les habitans étoient de perpétuels ennemis de ceux de Galilée. Jean eut donc toute liberté de s'enfuir pendant la nuit. Il emmena avec lui non-seulement des hommes armés, mais des familles entieres, des femmes, des enfans. Une telle compagnie ne pouvoit pas faire grande diligence. Aussi après quelques stades, Jean prit les devans, malgré les cris & les pleurs des foibles, qu'il abandonnoit.

Le jour venu, Tite se présenta devant les murs pour l'exécution du Traité. Le peuple lui ouvrit les portes avec mille acclamations de joie, & en lui rendant graces de l'avoir délivré de son tyran, dont on lui apprit la fuite. Tite fut piqué de s'être laissé surprendre, & il envoya à la poursuite des fuyards une partie de la cavalerie qui l'accompagnoit. Jean avoit trop d'avance, pour pouvoir être atteint, & il arriva à Jérusalem. La troupe impuissante qui n'avoit pû le suivre, devint la proie des Romains. Ils en tuerent six mille, & ramenerent plus de trois mille femmes & enfans.

Tite ordonna à ses soldats de faire une bréche à la muraille, voulant entrer com-

me dans une ville prise. Du reste, il montra une clémence parfaite, & quoiqu'il fût resté dans la ville un assez grand nombre de partisans de la rébellion, il aima mieux pardonner à tous les habitans indistinctement, que de présenter matiere à des délations où la haine & la prévention pourroient avoir souvent plus de part que la raison & la justice. Mais il eut soin de laisser dans Giscale une garnison, qui pût tenir en respect ceux qui seroient tentés de remuer. Ainsi fut achevée en une campagne la conquête de la Galilée : & Tite n'y laissant plus aucun ennemi, retourna auprès de Vespasien, qui s'étoit mis en quartier d'hiver avec deux Légions à Césarée : la dixieme hivernoit à Scythopolis.

Il y augmente le trouble, & la folle ardeur pour la guerre.

La facilité avec laquelle la Galilée avoit été soumise étoit un nouvel avertissement pour les habitans de Jérusalem, & devoit leur ouvrir les yeux sur le sort qui attendoit leur ville malheureuse, mais la fureur & l'aveuglement y croissoient à mesure que le péril devenoit plus présent. L'arrivée de Jean de Giscale, & de sa troupe haletante, donna lieu à plusieurs de faire bien des réflexions, qui les amenoient à concevoir de justes allarmes. Cet homme audacieux se moqua de leur sage timidité : & tirant vanité de ce qui faisoit sa honte, » Je n'ai » point fui les Romains, disoit-il, mais je » suis venu chercher un poste, d'où je » pusse leur faire bonne guerre. C'est fo-

» lie de consumer nos forces pour la dé» fense de Giscale, & de semblables bour» gades, pendant que nous devons les ré» server pour la Métropole de la nation. »
Il parloit des Romains avec un extrême mépris : il exaltoit les ressources qui restoient aux Juifs. » Voyez, disoit-il, quel» les peines & quelles fatigues les Romains
» ont souffertes devant les chétifs hameaux
» de la Galilée. Quarante-sept jours de siége
» les ont à grande peine rendu maîtres de
» Jotapate. Que sera-ce, s'ils viennent se
» présenter devant Jérusalem ? Non, quand
» même ils auroient des aîles, ils ne pour» roient s'élever à la hauteur de nos mu» railles. » Ces discours fanfarons enfloient les courages de la jeunesse, & leur inspiroient une folle ardeur pour la guerre. Les vieillards & les hommes judicieux en sentoient tout le vuide & tout le faux : mais ils étoient réduits à des plaintes inutiles.

Rapines, brigandages, cruautés exercées par les factieux.

Car Jérusalem, outre les factieux qu'elle portoit dans son sein, étoit inondée de la multitude de ceux qui y accouroient de toutes les parties de la palestine. A mesure que les Romains gagnoient du terrain & faisoient une conquête, les amateurs du trouble qui pouvoient échapper n'avoient point d'autre retraite que la Capitale, dont les portes avoient été toujours ouvertes à tous les Juifs, & où l'on recevoit alors avec empressement des compatriotes qui se disoient pleins de zèle pour la défense de la ville

fainte. Le moindre des inconvéniens qu'apporta avec soi cette foule étrangère, dont Jérusalem fut surchargée, étoient les bouches inutiles, qui consumérent les provisions nécessaires aux combattans.

Ce mal ne se fit sentir qu'à la longue. Mais les rapines, les brigandages, les meurtres changerent la face de la ville en celle d'un bois rempli de voleurs. Les scélérats qui l'inondoient, étendoient leurs cruautés jusques sur les premieres têtes de Jérusalem. Ils arrêterent publiquement plusieurs illustres personnages, dont trois étoient de la race Royale, & ils les envoyerent égorger dans la prison. Le prétexte dont ils colorérerent une si odieuse violence, fut une accusation de trahison & d'intelligence avec les Romains. Ils étoient les oppresseurs & les tyrans de Jérusalem, & ils s'en faisoient passer pour les vengeurs.

De tels excès répandoient la terreur parmi le peuple: mais ils excitoient en même-tems une juste indignation, qui n'avoit besoin que d'un chef pour oser éclater. Le peuple en trouva un en la personne d'Ananus ancien Pontife, qui avoit été établi Gouverneur de Jérusalem au commencement de la guerre, & dont Joséphe relévé ici par les plus grands éloges la sagesse & le courage. Les Zélateurs, (car c'étoit le nom qui se donnoient ces hommes abominables, que vouloient travestir en zèle de Religion leur audace à commettre les cri-

Ils prennent le nom de Zélateurs.

Ils s'emparent du Temple.

crimes les plus horribles, ) les Zélateurs sentirent le danger. Ils comprirent qu'une multitude immense réunie sous un chef habile & accrédité deviendroit redoutable pour eux. Ils prirent donc pour place de sûreté le Temple, dont ils firent la citadelle de leur tyrannie. C'est ainsi qu'après avoir violé tous les droits humains, ils se déclarerent ouvertement les ennemis de Dieu même, dont ils profanoient & fouloient aux pieds le sanctuaire.

A ce sacrilége ils ajouterent une nouvelle impiété, en élévant par sort au souverain Pontificat un certain Phannias, qui véritablement étoit de la race d'Aaron, mais homme grossier, nourri dans l'obscurité d'un village, & sçachant à peine ce que c'étoit que la dignité de grand Prêtre; personnage de théâtre, dont ils faisoient leur jouet, & qui incapable de prendre aucune autorité, étoit forcé de leur prêter son nom pour couvrir leurs attentats.

Ce mépris de la Religion tournée en risée, acheva de porter l'indignation du peuple à son comble. Les Prêtres & les Grands venoient à l'appui, & se mêlant dans les pelotons, ils exhortoient la multitude à prendre les armes contre les oppresseurs de la liberté, contre les profanateurs des choses saintes. On écoutoit avidement ces discours : mais la difficulté de l'entreprise contrebalançoit le désir d'une si juste vengeance. On craignoit de ne pas réussir à délo-

ger d'une forteresse, telle que le Temple, une troupe nombreuse de brigands, endurcis au crime, déterminés à tout oser, & en qui le désespoir du pardon augmentoit l'audace.

Discours d'Ananus au peuple contre les Zélateurs.

Enfin, dans une assemblée générale Ananus se léve, & tournant ses regards vers le Temple, les yeux baignés de larmes : » Ah! qu'il m'eût été doux de mourir, s'écria-t-il, avant que de voir la maison de » Dieu souillée de tant d'horreurs, & le » lieu saint profané par les pieds impurs » des plus scélérats de tous les mortels! » Encore, si j'espérois trouver dans ce » peuple qui m'écoute une ressource con» tre de si grands maux. Mais je le vois in» sensible à ses propres calamités, & uni» quement dominé par la crainte. On vous » pille, & vous le souffrez : on vous frap» pe, & vous gardez le silence : aucun de » vous n'est même assez hardi pour gémir » librement sur le sang innocent qu'il voit » répandre. Non, ce n'est point aux tyrans » que je m'en prens : c'est à vous, qui les » avez fortifiés par votre indolence. Ils » étoient d'abord en petit nombre : & vo» tre tranquille sécurité leur a donné mo» yen de s'accroître. Ils ont commencé » par piller vos maisons : aucun de vous » ne s'en est émû, & devenus plus auda» cieux ils ont attaqué vos personnes. Vous » avez vû traînés indignement par les rues, » jettés dans des prisons, chargés de chaî-

» nes, je ne dis pas des hommes illustres
» par leur naissance & par leur mérite,
» mais des citoyens, contre lesquels il n'y
» avoit ni accusation en forme, ni juge-
» ment prononcé : & ces infortunés n'ont
» trouvé personne qui réclamât en leur fa-
» veur. Que devoit-il s'ensuivre ? La mort
» & le supplice. C'est aussi ce qui est arri-
» vé : & de même que l'on choisit dans
» un troupeau les victimes les plus grasses,
» nos tyrans ont immolé par préférence les
» premieres têtes de la nation. Leur audace
» nourrie par le succès insulte aujourd'hui
» Dieu même. Vous les voyez profaner in-
» dignement son Temple, & de ce lieu, le
» plus fort & le plus élevé de la ville, com-
» me le plus saint de l'Univers, vous im-
» poser le joug de la servitude. Quels nou-
» veaux excès attendez-vous, pour sortir
» de votre inaction ? Ils ont comblé la me-
» sure du crime : leurs attentats ne peuvent
» plus croître : & si ceux qu'ils ont com-
» mis ne suffisent pas pour vous tirer de
» de votre assoupissement, rien ne sera
» capable de vous réveiller.

» Quel motif vous anime à soutenir la
» guerre contre les Romains ? N'est-ce pas
» l'amour de la liberté ? ce sentiment pré-
» cieux, qui convient si bien à des ames
» généreuses. Eh quoi ! vous refusez d'o-
» béir aux maîtres du monde entier : &
» vous consentez à devenir les esclaves de
» vos compatriotes, & à souffrir de leur
» part

» part des traitemens que vous n'auriez pas
» à craindre de la part de l'étranger.

» Comparez la conduite des uns & des
» autres. Votre Temple est orné des of-
» frandes des Romains : & ceux-ci le dé-
» pouillent des monumens de vos ancien-
» nes victoires. Les Romains respectent vos
» loix, & n'osent franchir la barriere du
» lieu saint : & ceux-ci font du Temple
» leur place d'armes, & y portent leurs
» mains toutes fumantes du sang de leurs
» freres. Et vous vous précautionnez con-
» tre les ennemis du dehors, pendant que
» vos véritables ennemis vivent au milieu
» de vous, & assiégent votre sanctuaire!

» Prenez donc les armes avec courage,
» & ne craignez ni leur nombre, beaucoup
» moindre que le vôtre ; ni leur audace,
» qu'affoiblit une conscience souillée de
» crimes ; ni l'avantage du lieu, dont la pro-
» tection n'est pas assûrement pour les im-
» pies, mais plutôt pour ceux qui en ven-
» gent la sainteté. Montrez-vous, & ils
» sont détruits. Et quand même vous vous
» exposeriez à quelque danger, quel sort
» plus digne d'envie, que de mourir de-
» vant les sacrés portiques, en combat-
» tant pour vos femmes & pour vos en-
» fans, pour Dieu & pour son Temple ?
» Je m'offre à vous servir de la tête & de
» la main. Je vous conduirai par mes con-
» seils, & dans l'occasion je payerai de ma
» personne. »

Le peuple prend les armes, & force la premiere enceinte du Temple.

Le peuple échauffé par un discours si véhément se déclara disposé à détruire la tyrannie. Ananus enrôlla ceux qui se présenterent en foule, les arma, les distribua en compagnies ; & il se préparoit à attaquer les Zélateurs. Ceux-ci le prévinrent, & firent une sortie sur le peuple. Le combat fut rude. Le nombre d'un côté, l'audace & l'exercice de l'autre. Enfin, les brigands accablés par la multitude de leurs ennemis, qui croissoit à chaque instant, & se voyant près de succomber, furent forcés d'abandonner la premiere enceinte du Temple, & ils se retirerent dans la seconde, dont ils fermerent les portes avec empressement. Ananus ne poussa pas plus loin sa victoire. L'assaut eût été dangereux : & d'ailleurs la sainteté du lieu le retint. Il n'osa entreprendre d'introduire dans l'intérieur du Temple des soldats teints de sang. Il se contenta de bloquer les Zélateurs, laissant une garde de six mille hommes dans les portiques de la premiere enceinte.

Son respect pour le Temple l'engagea encore à tenter les voies de conciliation avec les Zélateurs. Il vouloit, s'il étoit possible, s'épargner la dure nécessité de souiller le lieu saint par le sang de ses compatriotes. Il envoya donc leur faire des propositions de paix : mais il choisit bien mal son Ambassadeur.

Trahison de Jean de Giscale.

Jean de Giscale, lié par de secrétes intelligences avec les Zélateurs, étoit demeu-

ré en apparence attaché au parti du peuple, & suivant la pratique des traîtres il montroit plus d'ardeur, plus d'empressement, que ceux-mêmes dont l'attachement étoit sincère. Il ne quittoit Ananus ni jour ni nuit : il s'introduisoit hardiment dans tous les conseils : assaisonnant ces procédés de flatteries démesurées envers tous ceux qui étoient en autorité. Il parvenoit ainsi à être instruit de tout ce qui se délibéroit, & il ne manquoit pas d'en donner avis aux assiégés. Ananus s'apperçut que les ennemis éventoient toutes ses entreprises. Persuadé qu'il y avoit de la trahison, ses soupçons tomberent sur celui qui en étoit véritablement coupable, & que son zèle hypocrite démasquoit. Mais il n'étoit pas aisé de détruire Jean de Giscale, qui avoit un puissant parti dans la ville. Ananus le prit à son serment. Ce scélérat, à qui les parjures ne coutoient rien, jura une fidélité inviolable aux intérêts du peuple. Ananus fut assez simple pour y ajouter foi : & par une faute inexcusable dans un homme à la tête de grandes affaires, il prit confiance en celui que tant de circonstances rendoient légitimement suspect, & il le choisit pour aller porter aux Zélateurs des ouvertures de paix & d'accommodement.

Les Zélateurs appellent les Iduméens à leur secours.

Jean introduit dans le Temple, au-lieu de propositions de paix, tint les discours les plus propres à souffler le feu de la guerre. Il dit, qu'Ananus ayant gagné le peuple,

» avoit envoyé inviter Veſpaſien à venir
» ſe rendre maître de la ville. Qu'il avoit
» ordonné à ſes troupes de ſe purifier, afin
» qu'elles fuſſent en état d'entrer le lende-
» main dans le Temple, de gré ou de for-
» ce. Que s'il propoſoit un Traité aux Zé-
» lateurs, ce n'étoit que pour les endor-
» mir dans une fauſſe ſécurité & pour les
» ſurprendre. Il inſiſta à leur prouver qu'ils
» en avoient trop fait, pour en eſpérer
» qu'on ſe réconciliât jamais ſincèrement
» avec eux : & il conclut qu'ils devoient ſe
» procurer quelque ſecours du dehors,
» ſans quoi, leur perte étoit certaine. »

Les Zélateurs ſuivirent l'avis de Jean, & ils réſolurent d'appeller à leur ſecours les Iduméens, nation voiſine, turbulente, à qui toute occaſion de prendre les armes étoit bonne, qui alloit à la guerre comme à une fête, & qui depuis qu'elle avoit embraſſé la Religion Judaïque, ne le cédoit point aux Juifs naturels en attachement pour le Temple & pour la ville ſainte. Des diſpoſitions ſi favorables déterminerent les Zélateurs à députer aux Iduméens deux d'entre eux, chargé d'une lettre qui portoit :
» Qu'Ananus avoit ſéduit le peuple, &
» qu'il vouloit livrer Jéruſalem aux Ro-
» mains. Que pour eux, réſolus de défen-
» dre la liberté juſqu'à la mort, ils s'é-
» toient ſéparés d'un traître, qui les tenoit
» aſſiégés dans le Temple. Que ſi les Idu-
» méens ne faiſoient diligence pour venir

» à leur secours, les défenseurs de la pa-
» trie alloient tomber sous le pouvoir d'A-
» nanus & de leurs ennemis, & la ville
» sous celui des Romains. » Les Députés, qui étoient gens habiles & ardens, avoient ordre d'exposer plus en détail l'état des choses, & de mettre dans leurs sollicitations tout le feu & toute la vivacité dont ils étoient capables.

Ils réussirent sans peine dans leur négociations. Les chefs des Iduméens, sur la lecture de la lettre, & le rapport des Députés entrerent en fureur : ils publierent une proclamation pour inviter toute la nation à prendre les armes ; & avant le terme qu'ils avoient prescrit ils virent s'assembler autour d'eux une armée de vingt mille hommes, avec laquelle ils marcherent vers Jérusalem.

Ananus, qui ne fait pas en tout ceci preuve de vigilance, ne fut informé d'un si grand mouvement dans la nation Iduméenne, que par l'arrivée du secours. Il ordonna que l'on fermât promptement les portes de la ville, que l'on gardât les murailles. Il ne fit pourtant aucune hostilité contre les Iduméens, & désirant les ramener par voie de persuasion, il engagea Jésus, l'un des grands Pontifes, à monter à une tour qui regardoit leur armée pour les haranguer. Les Iduméens se disposerent à écouter l'Orateur du peuple de Jérusalem, & il leur parla en ces termes :

Discours de Jésus grand Pontife aux Iduméens pour les détourner de l'alliance avec les Zélateurs.

» Si vous ressembliez à ceux que vous » venez secourir, ma surprise seroit moin» dre. Mais, n'est-ce pas l'événement du » monde le plus singulier, qu'une nation » entiere, qu'une belle & florissante armée » prenne en main la défense d'une poignée » de scélérats, dignes de mille morts ? Le » zèle pour la sainteté du Temple vous » conduit : & ceux dont vous embrassez la » la querelle, le souillent par la cruauté & » les débauches : ils s'enyvrent dans le lieu » saint, & ils y partagent les dépouilles san» glantes de leurs freres massacrés,

» J'apprens qu'ils nous accusent d'intel» ligence avec les Romains & de trahison. » Il ne falloit pas un motif moins pressant » pour vous engager à prendre les armes » contre un peuple uni avec vous dans la » société d'un même culte. Mais où sont » les preuves du crime qu'ils nous impu» tent ? C'est leur intérêt seul qui nous » rend coupables. Tant qu'ils n'ont eu rien » à craindre, aucun de nous n'a été traî» tre. Nous le sommes devenus, depuis » qu'ils ne peuvent plus éviter la juste pu» nition de leurs forfaits. Ah ! si le soup» çon de trahison doit tomber sur quel» qu'un, il convient bien mieux sans doute » à nos accusateurs : aux crimes desquels » il ne manque que celui-là seul, pour être » portés à leur comble.

» Quel est donc le plus digne usage que » vous puissiez faire de vos armes ? C'est

» de les employer en faveur de la Métro-
» pole de votre Religion, & de punir des
» scélérats de la surprise qu'ils ont osé vous
» faire, en vous implorant pour défen-
» seurs, pendant qu'ils devoient vous
» craindre pour vengeurs. Si cependant
» vous respectez les engagemens que vous
» avez pris avec eux, un second parti
» s'offre à vous. C'est de quitter les ar-
» mes, & de venir dans la ville comme
» amis & alliés vous porter pour arbitres &
» & pour juges entre les Zélateurs & nous.
» Et voyez combien la condition que nous
» voulons leur faire est avantageuse, puis-
» qu'ils auront pleine liberté de nous ré-
» pondre devant vous sur les crimes que
» nous avons à leur reprocher, eux qui
» ont inhumainement égorgé les Chefs de
» la nation, sans aucune forme de justice,
» sans leur permettre de défendre leur in-
» nocence. Si vous ne voulez ni vous unir à
» nous, ni vous rendre les juges de la que-
» relle, il vous reste de demeurer neutres,
» sans aggraver nos malheurs, sans vous
» lier avec les oppresseurs de Jérusalem
» & les profanateurs du Temple. Si aucun
» de ces trois partis ne vous convient, ne
» soyez pas étonnés que l'on vous ferme
» les portes d'une ville dont vous vous dé-
» clarez les ennemis.

Un discours si plein de raison ne fit aucune impression sur les Iduméens prévenus. Ils regardoient comme un affront le

Il ne peut rien gagner sur eux.

refus de les recevoir dans la ville, & encore plus la proposition qu'on leur faisoit de mettre bas les armes s'ils vouloient y entrer. Un de leurs Chefs répondit à Jésus avec une fierté & une hauteur qui lui ôtérent toute espérance de pacification : & ce Pontife se retira pénétré de douleur de voir la ville assiégée en même-tems de deux côtés, & menacée dedans & dehors par les Zélateurs d'une part & les Iduméens de l'autre.

Les Iduméens introduits par les Zélateurs dans la ville & dans le Temple, font un grand carnage du peuple.

Cependant l'armée du secours n'étoit pas contente de l'inaction de ceux qui l'avoient appellé. Les Iduméens avoient compté trouver un parti puissant, qui les seconderoit, & leur ouvriroit l'entrée de Jérusalem : & voyant que les Zélateurs n'osoient sortir de l'enceinte du Temple, plusieurs se repentirent d'être venus : & la honte seule les empêcha de reprendre la route de leur pays. Un orage qui survint durant la nuit, augmenta encore leur dégoût. La pluie, la grêle, les éclairs, les tonnerres, les mugissemens de la terre ébranlée sous leurs pieds, toute la nature sembloit déchaînée contre eux : & en même-tems qu'exposés aux rigueurs de la tempête, ils souffroient beaucoup, n'ayant d'autre abri que leurs casaques, dont ils s'enveloppoient, & leurs boucliers, qu'ils mettoient sur leurs têtes, la crainte de la colére divine les troubloit beaucoup dans l'âme, & ils se persuadoient que Dieu condamnoit leur entreprise.

Cependant ce fut précisément cette circonstance

constance qui leur en facilita le succès. Les Juifs de la ville crurent pareillement que Dieu se déclaroit pour leur querelle, & en conséquence de cette idée flatteuse ils firent la garde avec moins de vigilance. Leur négligence présenta à quelques-uns des Zélateurs l'occasion de sortir furtivement du Temple pendant la nuit, au plus fort de l'orage, & de gagner la porte de la ville, qui donnoit vis-à-vis de l'armée des Iduméens. Ils la leur ouvrirent, & les introduisirent dans Jérusalem.

Le premier soin des Iduméens fut de courir au Temple, & de se réunir aux Zélateurs pour attaquer ceux qui en faisoient le blocus. Ils eurent bon marché d'une garde, dont une partie étoit endormie, & l'autre s'effraya à la vûe d'une multitude de nouveaux ennemis joints subitement aux anciens. Les troupes de la ville, qui au cri des combattans étoient accourues, ne firent pas plus de résistance. Les Iduméens n'eurent guéres que la peine de tuer: & comme ils étoient naturellement cruels, & d'ailleurs irrités de ce qu'on leur avoit refusé l'entrée de la ville, & imposé la nécessité de subir hors des murs toute la violence d'un orage affreux, ils ne firent quartier à personne, & passerent au fil de l'épée tout ce qui s'offrit à leurs coups. Le carnage fut d'autant plus horrible, que dans un lieu fermé, la fuite devenoit impraticable. Toute la premiere enceinte du Temple fut inondée

de ſang, & lorſque le jour fut venu, on compta plus huit mille morts.

Maîtres du Temple, les Iduméens ſe répandirent dans la ville, où ils pillerent & tuerent à diſcrétion. Leur fureur prit pour premieres victimes les deux Pontifes Ananus & Jéſus; & non contens de leur avoir ôté la vie, ils les outragerent par mille inſultes après leur mort, & jetterent leurs corps ſans ſépulture.

Mort du Pontife Ananus, tué par les Iduméens

Joſéphe déplore amèrement la mort d'Ananus, dont il prétend que les grandes qualités & la bonne conduite auroient infailliblement, s'il eût vécu, ſauvé Jéruſalem. Ananus, dit-il, aimoit la paix: il ſçavoit qu'il n'étoit pas poſſible de vaincre les Romains: & par ſon éloquence perſuaſive il auroit déterminé les Juifs à ſe ſoumettre, pendant que la belle réſiſtance qu'il étoit capable de faire auroit amené les Romains à s'adoucir ſur les conditions du Traité. (1) Mais, Dieu, ajoute l'Hiſtorien, avoit prononcé ſa ſentence de condamnation contre une ville ſouillée de crimes: il vouloit que le lieu ſaint fût purifié par le feu: & pour accomplir ſes deſſeins de juſtice ſur la ville & ſur le Temple, il écartoit & ôtoit du monde ceux qui étoient attachés à l'une & à l'autre par un zèle pur & ſincère.

(1) Ἀλλ' οἶμαι κατακρίνας ὁ θεὸς ὡς μεμιασμένης τῆς πόλεως ἀπώλειαν, καὶ πυρὶ βουλόμενος ἐκκαθαρθῆναι τὰ ἅγια, τοὺς ἀντεχομένους αὐτῶν καὶ φιλοστοργοῦντας περιέκοψεν. *Joſ.*

Ainsi parle Joséphe, qui pourtant ignoroit la vraie cause de la colére de Dieu sur les Juifs. Ananus ètoit bien peu propre à désarmer la vengeance divine. Fils du grand Prêtre * Anne, qui avoit pris part à la condamnation de Jesus-Christ, il s'étoit montré digne imitateur de l'Apôtre saint Jacques le Mineur, que l'éminence de sa sainteté rendoit vénérable à tout le peuple de Jérusalem. C'ètoit un Sadducéen, qui n'avoit par conséquent ni espérance ni crainte d'une vie avenir : & Joséphe qui le comble ici d'éloges, ailleurs l'accuse d'audace & de cruauté dans ses vengeances. *Joseph. Antiq. XX. 8.*

Cruautés exercées par les Zélateurs & les Iduméens.

Les Zélateurs & les Iduméens firent un grand carnage du peuple. Mais ils traiterent avec une singuliere inhumanité la jeune noblesse, parmi laquelle ils auroient souhaité se faire des partisans. Ils en remplirent les prisons : & ensuite ils invitoient chacun en particulier à s'unir à eux. Joséphe assûre que tous préférerent sans difficulté la mort à la société avec les ennemis de la patrie. La rage des Zélateurs s'exerça à leur faire souf- *Joseph. de B. Jud. V. 1.*

* *Anne est aussi appellé Ananus dans Joséphe. Mais, il n'est pas vraisemblable qu'il ait vécu jusqu'au tems dont il s'agit ici, & encore moins qu'un vieillard plus qu'octogénaire eût assez de vigueur pour remplir les fonctions de Gouverneur de la ville. Ces raisons ont déterminé M. de Tillemont à penser que le Pontife Ananus tué par les Iduméens est le fils du Grand Prêtre Anne, nommé dans l'Evangile, & le même dont Joséphe fait mention au l. XX. de ses Antiquités, c. 8.*

frir les plus cruels ſupplices : & ce n'étoit que lorſque leurs corps ne pouvoient plus ſoutenir les fouets & les tortures, qu'on leur accordoit la mort comme par grace. L'Hiſtorien fait monter à douze mille le nombre de ceux que les Zélateurs firent ainſi périr ſucceſſivement dans l'eſpace de peu de jours.

Jugement & mort de Zacharie fils de Baruch.

Il convenoit bien peu à de pareils ſcélérats de vouloir obſerver les formes de la juſtice. Ils eurent néanmoins cette fantaiſie à l'égard de Zacharie fils de Baruch, homme riche, amateur de la liberté, ennemi des méchans, & dont la fortune & la vertu irritoient en même-tems la cupidité & la haine des Zélateurs. Ils érigerent un Tribunal de ſoixante-&-dix Juges, choiſis entre les notables du peuple, & ils y firent comparoître Zacharie, l'accuſant d'avoir tramé une intrigue pour livrer la ville aux Romains. Il n'apportoient ni preuves ni indices : mais ils ſe diſoient bien aſſûrés du fait, & ils prétendoient en être crus ſur leur parole. Zacharie voyant qu'il n'avoit aucune juſtice à attendre, & que ſa mort étoit réſolue, parla avec une liberté digne d'un grand cœur. Il traita d'un air de mépris les accuſations vagues dont on le chargeoit, & il en fit ſentir en peu de mots la ridicule foibleſſe. Après quoi il tourna ſon diſcours contre ſes accuſateurs, & il leur mit ſous les yeux toute la ſuite de leurs attentats, déplorant les malheurs publics, &

la confusion horrible où toutes choses étoient tombées. Il est aisé de juger quelle fut à ce discours la rage des Zélateurs. Cependant ils achéverent la comédie, & laisserent prononcer les Juges. Il n'y en eut aucun qui ne donnât un suffrage d'absolution, & tous aimerent mieux périr avec l'innocent, que de se rendre coupables de sa mort. Les Zélateurs pousserent un cri d'indignation, & deux des plus audacieux massacrerent sur le champ Zacharie au milieu du Temple, en lui disant avec insulte : » Nous te donnons aussi notre suffrage : te » voilà plus sûrement absous. » Après l'avoir tué, ils jetterent le corps dans le précipice qui bordoit la montagne sur laquelle le Temple étoit bâti. Pour ce qui est des Juges, ils se contenterent de les chasser à coups de plat d'épée, étant bien aises que les témoins de leur domination tyrannique allassent par-tout dans la ville en semer la terreur.

M. de Tillemont pense avec plusieurs Interprétes de l'Ecriture, que l'événement que je viens de raconter est celui que Je-Christ avoit en vûe, lorsqu'il parloit de Zacharie fils de Barachie tué par les Juifs entre le Temple & l'Autel. En ce cas, les paroles de Jesus-Christ sont une prophétie, qui se trouve vérifiée par un accomplissement parfait. Si l'on admet ce sentiment, on ne pourra pas douter que Zacharie ne fût Chrétien : & le même M. de Tillemont

*Matth. XXIII. 35.*

remarque qu'il n'est pas nécessaire de supposer qu'il ne soit pas resté un seul Chrétien dans Jérusalem.

Les Iduméens reconnoissent qu'ils ont été trompés par les Zélateurs, & ils se retirent de Jérusalem.

Les Iduméens, qu'une aveugle fureur avoit portés à de grandes violences, mais qui n'étoient pas, comme les Zélateurs, consommés & endurcis dans le crime, eurent horreur des excès de ceux auxquels ils s'étoient associés. Quelqu'un, qui n'est pas nommé dans Joséphe, fortifia en eux ces sentimens, & représenta à leurs Chefs, qu'ils ne pouvoient se laver de la tache qu'ils avoient contractée en se liguant avec des scélérats, que par une prompte retraite & une séparation éclatante. C'étoit bien peu faire pour réparer les cruautés & les injustices dont ils s'étoient rendu coupables. Les Iduméens auroient dû embrasser la défense du peuple, dont ils avoient aggravé l'oppression, & le délivrer de ses tyrans. Mais les hommes se portent au mal de toute la plénitude de leur cœur : & quand il s'agit du bien, ils ne le font presque jamais qu'imparfaitement. Les Iduméens se contenterent de mettre en liberté ceux qui étoient détenus dans les prisons au nombre d'environ deux mille, & ils se retirerent dans leur pays.

Nouvelles cruautés des Zélateurs. Horrible oppression du peuple de Jérusalem.

Les Zélateurs les virent partir avec joie, les regardant, non plus comme des alliés du secours desquels ils fussent privés, mais comme des surveillans dont la présence gênoit leur audace. Ils en devinrent plus in-

solens, & leur licence plus effrénée; & ils achéverent d'abattre les têtes illustres, qui leur faisoient ombrage. Ils massacrerent Gorion, homme distingué par sa naissance, par son rang, & par son zèle pour la liberté de sa patrie; Niger, brave Capitaine, qui s'étoit signalé dans plusieurs combats contre les Romains, & qui ne put obtenir de ses meurtriers même la grace de la sépulture. Parmi le peuple ils rechercherent soigneusement tous ceux dont ils croyoient avoir raison de se défier: & le moindre prétexte suffisoit pour autoriser leurs funestes soupçons. Celui qui ne leur parloit point, passoit dans leur esprit pour superbe; celui qui leur parloit avec liberté, pour ennemi. Si quelqu'un au contraire, leur faisoit la cour, c'étoit un flatteur qui cachoit de mauvais desseins. Et ils ne connoissoient point la distinction de grandes & petites fautes: la mort étoit la peine commune à toutes également. En un mot, la seule sauvegarde contre leurs fureurs, étoit l'obscurité de la naissance & de la fortune.

Une si cruelle tyrannie déterminoit une multitude de Juifs à déserter la ville, & à aller chercher leur sûreté parmi les ennemis. Mais la fuite étoit périlleuse. Des soldats postés par les Zélateurs assiégeoient tous les chemins, tous les passages: & quiconque avoit le malheur d'être pris, payoit de sa tête, s'il ne répandoit l'argent à pleines mains. Celui qui n'avoit rien à don-

ner étoit un traître, dont la mort seule pouvoit expier l'infidélité. Ainsi contre-balançant une crainte par une autre, la plûpart aimoient mieux rester dans la ville, & mourir dans le sein de leur patrie.

Vespasien laisse les Juifs se miner par leurs fureurs intestines. Jos. de B. Jud. IV. 5. V. 2.

Vespasien fut pendant l'hiver le tranquille spectateur de tous les différens mouvemens qui agitoient si violemment les Juifs. Il prit seulement les villes de Jamnia & d'Azot. Mais il ne fit aucune démarche qui menaçât directement Jérusalem, quoique tous les principaux Officiers de son armée l'exhortassent à profiter des divisions nées parmi les ennemis pour aller assiéger leur Capitale. » Laissez-les, dit-il, à ceux » qui lui faisoient ces représentations, » laissez-les se détruire les uns les autres. » Dieu (1) gouverne mieux nos affaires, » en nous préparant, sans que nous nous » en mêlions, une victoire aisée. Notre » arrivée en pareille circonstance réuniroit » contre nous tous les partis, qui maintenant par la rage avec laquelle ils sont » acharnés à s'exterminer mutuellement, » diminuent d'autant les forces de la nation. » Nous pouvons espérer de vaincre sans » tirer l'épée : & une (2) conquête qui est » le fruit de la prudence & de la bonne

(1) Στρατηγεῖν μὲν γὰρ ἄμεινον αὐτοῦ τὸν θεὸν, ἀπονητὶ Ἰουδαίους Ῥωμαίοις παραδιδόντα, καὶ τὴν νίκην ἀκινδύνως τῇ στρατιᾷ χαριζόμενον. Jos.

(2) Τοῦ διὰ τῶν ὅπλων σφαλεροῦ τὸ μεθ' ἡσυχίας κατόρθωμα λυσιτελέστερον. Jos.

» conduite, m'a toujours paru préférable
» à celle dont les armes ont tout l'hon-
» neur. »

Il ſuivit conſtamment ce plan : & malgré les prieres des Juifs échappés de Jéruſalem, qui le conjuroient de venir ſauver les reſtes d'un peuple malheureux, de venger ceux qui avoient péri pour leur attachement aux Romains, de tirer de danger ceux qui conſervoient au milieu des plus grands riſques les mêmes ſentimens, il ſe mit en campagne au commencement de l'année 68. de Jeſus-Chriſt, derniere de Néron, non pour marcher vers la Capitale, mais pour aller ſubjuguer la Pérée, alléguant qu'il devoit commencer par réduire les places & les pays qui étoient encore en armes, & lever ainſi tous les obſtacles qui pourroient empêcher ou retarder le ſuccès du ſiége de Jéruſalem. *V. 3.*

An. rom. 819.

Il paſſa donc le Jourdain, & s'avança vers Gadara, Capitale de la Pérée, où il avoit une intelligence. Cette ville contenoit un grand nombre de riches habitans, qui ayant beaucoup à perdre, craignoient la guerre & ſouhaitoient la paix, & qui en conſéquence avoient député à Veſpaſien, promettant de lui ouvrir leurs portes. Mais tous ne penſoient pas comme eux dans Gadara, & les factieux qui ſe trouvoient dans cette ville, ainſi que dans toutes les autres de la Judée, n'ayant pû ni traverſer une négociation, qu'ils avoient

Priſe de Gadara, Capitale de la Pérée. Réduction de tout le pays.

ignorée, ni lorſqu'ils en furent inſtruits, la rendre inutile, parce que les Romains approchoient déjà, réſolurent au moins de ſe venger ſur celui qui en etoit l'auteur. Ils ſe ſaiſirent de Doléſus, qui par ſa naiſſance & par ſon mérite tenoit le premier rang entre tous les habitans, & après avoir outragé indignement ſon cadavre, ils s'enfuirent de la ville. Les Gadariens, devenus ſeuls arbitres de leur ſort par la retraite des factieux, reçurent Veſpaſien avec mille acclamations de joie, & ils abattirent leurs murailles, ſans en attendre l'ordre, afin de lui donner la preuve d'une fidélité qui ne vouloit pas même ſe laiſſer de reſſource, s'ils étoient jamais capables de manquer à leur devoir. Pour les aſſûrer en cet état contre les attaques des rebelles, Veſpaſien leur donna une garniſon Romaine.

Après la ſoumiſſion de Gadara, le reſte de la Pérée ne méritoit pas d'occuper Veſpaſien. Il s'en retourna à Céſarée, pour de-là veiller ſur la conduite générale de la guerre ; & il laiſſa ſur les lieux le Tribun Placidus avec trois mille hommes de pied & ſix cens chevaux, pour donner la chaſſe aux brigands, & achever de réduire ce qui n'étoit pas encore ſoumis. Cet Officier s'acquitta en brave homme de l'emploi dont il étoit chargé. Il pourſuivit ceux qui s'étoient enfuis de Gadara, & força la bourgade de Béthennabris, qu'ils avoient choiſie pour retraite. Il s'en échappa pluſieurs, qui ſe

répandirent dans le pays, & y ſonnerent l'allarme. Une multitude confuſe de gens de la campagne s'attroupa, réſolue de paſſer le Jourdain pour aller chercher un aſyle dans Jéricho. Mais le fleuve groſſi par les pluies n'étoit pas guéable : & Placidus ſurvenant accula contre la rive cette troupe ſans ordre, ſans diſcipline, ſans chef. Elle étoit très-nombreuſe, & trois mille ſix cens hommes la défirent entiérement. Quinze mille Juifs reſterent ſur la place : un plus grand nombre encore furent pouſſés ou ſe précipiterent dans le Jourdain, & le lac Aſphalite fut tout couvert de corps morts qui ſurnageoient ſur les eaux plus peſantes que l'eau commune. Placidus acheva la conquête de la Pérée par la réduction des villes & châteaux qui pouvoient être de quelque importance : & tout le pays, hors la forteresse de Machéronte, reconnut les loix des Romains.

Toute la Judée ſoumiſe hors Jéruſalem & trois fortereſſes occupées par les brigands. *Joſ. de B. Jud. V. 4. 6. 8.*

Veſpaſien étant à Céſarée, apprit le ſoulevement de Vindex contre Néron. Cette nouvelle fut pour lui un motif de ſe hâter de finir la guerre des Juifs. Pendant que l'Occident commençoit à s'agiter par des troubles dont les ſuites pouvoient être longues & funeſtes, il crut qu'il étoit important de pacifier l'Orient, & d'empêcher, s'il étoit impoſſible, qu'une guerre étrangère ne concourût, avec la guerre civile. Après donc avoir employé le tems de l'hiver à s'aſſûrer par de bonnes garniſons des

places qu'il avoit conquiſes, il partit de Céſarée avec toutes ſes troupes au commencement du Printems, ayant pour point de vûe le ſiége de Jéruſalem, mais réſolu d'ôter d'abord à cette ville opiniâtrement rebelle toutes reſſources de ſecours dont l'eſpérance pouvoit entretenir ſa fierté.

Il ſe fraya la route de Céſarée à Jéruſalem, en s'emparant d'Antipatris, de Lydda, de la contrée dépendante de Thamna, & il vint à Emmaüs, lieu célébre dans l'Evangile, ſitué à ſoixante ſtades, ou deux lieues & demie, de la Capitale. Là il dreſſa un camp, & il établit la cinquieme Légion, pour commencer à bloquer Jéruſalem du côté du Nord. Il paſſa enſuite vers le Midi dans l'Idumée, dont les habitans avoient ſi bien manifeſté leur zèle aveugle & impétueux pour la Métropole de leur Religion. Il ſe rendit maître de tout ce pays, ſoit en détruiſant les forteresses des Iduméens, ſoit en fortifiant lui-même certains poſtes avantageux, où il laiſſa de bonnes troupes, pour tenir tous les environs en reſpect. De retour à Emmaüs, il ſe tranſporta dans la Samarie, qu'il parcourut pour s'en aſſûrer la poſſeſſion, & il vint à Jéricho, où il fut joint par le détachement qui avoit ſoumis la Pérée. La ville de Jéricho ne fit aucune réſiſtance: la plûpart des habitans s'étoient enfuis à l'approche de l'armée Romaine, & ceux qui reſterent furent taillés en piéces. Veſpaſien

y établit une garnison aussi-bien qu'à Adida, qui n'en étoit pas éloignée. Ainsi Jérusalem se trouva investie de tout côté par les armes Romaines.

Il ne s'agissoit plus que de l'assiéger en forme, & Vespasien s'y préparoit, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Néron. Il suspendit son activité, & avant que de s'embarquer dans une entreprise qui pouvoit être longue & difficile, il voulut voir comment tourneroient les affaires générales de l'Empire. Pour ne pas néanmoins demeurer dans l'inaction, ni perdre de vûe son objet, il acheva de nettoyer le pays, emportant quelques places autour de Jérusalem, qui tenoient encore. C'est ainsi que se passa le reste de la campagne : à la fin de laquelle toute la Judée se trouva soumise hors de Jérusalem, & trois forteresses occupées par les brigands, * Hérodium, Machéronte, & Masada.

**Vespasien est obligé d'interrompre la guerre entre les Juifs.**

**An. Rom. 820.**

L'année suivante survint une diversion, qui attira ailleurs toute l'attention de Vespasien. Les négociations pour son élévation à l'Empire, & les soins de la guerre qui l'en mit en possession, l'obligerent de donner du relâche aux Juifs. Il quitta même la Judée, & se transporta, comme je l'ai dit, à Alexandrie. Mais tout resta en état :

** Hérode avoit bâti & fortifié deux châteaux auxquels il donna ce nom, l'un à soixante stades de Jérusalem; l'autre, qui est celui dont il s'agit ici, au delà du Jourdain, dans le voisinage des Arabes.*

*Jos. de B. Jud. V. 10. 11. 12.*

& si les Juifs eurent le tems de respirer, il n'est pas dit qu'ils aient rien reconquis de ce qu'ils avoient perdu.

Il délivre Joséphe de ses chaînes.

L'unique fait dont je doive ici rendre compte est la délivrance de Joséphe. Lorsque Vespasien eut été proclamé Empereur par ses Légions & par celles de Syrie & d'Egypte, il se rappella avec complaisance les prétendus présages ou oracles par lesquels il se persuadoit que lui avoit été annoncée une grandeur au-dessus de ses espérances & même de ses voeux ; & en particulier il se souvint que Joséphe lui avoit prédit l'Empire du vivant même de Néron. Il eut honte de laisser dans les fers celui qu'il regardoit comme l'interpréte des volontés divines à son égard. Il le manda, & en présence de Mucien & des principaux Officiers de son armée, il ordonna qu'on lui ôtât les chaînes. Tite, toujours plein de bonté, représenta à son pere, qu'il étoit juste d'affranchir Joséphe, non-seulement de la peine, mais de l'ignominie ; & qu'il falloit rompre ses chaînes, & non pas seulement les délier, afin qu'il fût réintégré dans le même état que s'il ne les avoit jamais portées. Vespasien acquiesça à la priere de son fils, & par son ordre les chaînes du captif furent rompues à coups de hache. Depuis ce moment Joséphe jouit d'une grande considération dans l'armée Romaine, & nous le verrons plus d'une fois employé par Tite, pour combattre par ses salutaires

avis l'inflexible dureté de ses compatriotes.

La guerre civile entre Vespasien & Vitellius, ayant été terminée à l'avantage du premier dans une seule campagne, le nouvel Empereur, en partant d'Alexandrie pour aller à Rome, renvoya Tite en Judée. Il jugeoit avec raison devoir mettre fin à une guerre très-importante par elle-même, & qui pouvoit le devenir encore davantage, si l'on donnoit le tems aux Juifs de Jérusalem d'intéresser dans leur querelle, comme ils avoient tenté de le faire, ceux de leur nation qui habitoient au-delà de l'Euphrate. D'ailleurs, dans une fortune naissante, dans un commencement de régne, où les troubles & les revers sont toujours à craindre, il étoit utile à Vespasien d'avoir son fils à la tête d'une puissante armée. Tite eut donc ordre d'assiéger & de prendre Jérusalem, derniere opération qui restât, mais sans contredit la plus difficile.

Tite est envoyé par son pere pour assiéger Jérusalem

*Jos. de B. Jud. V. 14.*

An. rom. 821.

*Jos. Praef. de B. Jud. & l. VII. c. 13.*

*Tac. Hist. V. 10.*

## §. II.

*Description de la ville de Jérusalem. Courte description du Temple. Nombre prodigieux des habitans de Jérusalem. Trois factions dans Jérusalem sous trois Chefs, Eléazar, Jean, & Simon. Tite s'avance avec de grandes forces pour assiéger Jérusalem. Il s'expose en allant lui-même reconnoître la ville, & éprouve quelque peine à sortir de danger. Sortie vigoureuse des Juifs. Tite sauve deux*

*fois en un jour la dixieme Légion. Jean réunit la faction d'Eléazar à la sienne, & demeure maître de tout le Temple. Tite prépare ses approches. Ruse employée avec succès par les Juifs contre les Romains. Sévérité de Tite, qui s'en tient néanmoins aux menaces. Distinction des quartiers de l'armée Romaine. Tite attaque le côté septentrional de la ville, & force le premier mur. Attaque du second mur. Ménagemens de Tite pour les Juifs. Le second mur est forcé. Tite fait la montre de son armée dans la ville. Tite se prépare à attaquer à la fois la ville haute & la Tour Antonia. Il essaye d'engager les Juifs à se soumettre par l'entremise de Joséphe. Opiniâtreté des factieux. Déserteurs. Famine horrible, & aggravée par la cruauté des factieux. Tite fait crucifier les prisonniers Juifs, pour intimider leurs compatriotes. Nouvelles Tentatives de Tite, toujours inutiles, pour vaincre l'opiniâtreté des assiégés. Témérité d'Epiphane, châtiée par l'événement. Les ouvrages des Romains sont brûlés & détruits par les Juifs. Tite enferme la ville d'un mur. Horrible famine dans la ville. Nouvelles cruautés de Simon. Il arrête & punit un Officier qui le trahissoit. Joséphe, exhortant ses compatriotes à se reconnoître, est blessé. Sort affreux des transfuges qui passoient dans le camp des Romains. Misère du peuple de Jérusalem. Nombre prodigieux des morts. Les factieux se sentent eux-mêmes de la famine. Rapines*

*sacriléges*

*sacriléges de Jean. Tite dresse de nouvelles terrasses. Prise de la Tour Antonia. Cessation du sacrifice perpétuel. Nouveaux & inutiles efforts de Tite pour engager les assiégés à rendre la ville & le temple. Assaut livré au temple sans succès. Tite se prépare à attaquer le temple par les machines. Les Juifs commencent les premiers à mettre le feu aux galleries du temple, & sont imités par les Romains. Horreurs de la famine. Mere qui mange son enfant. Tite s'ouvre par le feu un chemin jusqu'au corps même du temple. Tite fait prendre dans le Conseil la résolution d'épargner le temple. Le temple est brûlé malgré les ordres & les efforts de Tite. Les Juifs dupes de leurs faux Prophêtes jusqu'au dernier moment. Avertissemens envoyés de Dieu aux Juifs avant leur dernier désastre. Tout ce qui restoit de l'enceinte extérieure du temple, brûlé. Prêtres mis à mort. Tite est obligé d'assiéger encore la ville haute, qui tient près d'un mois. Il l'emporte de vive force. Tite reconnoît qu'il n'a été que l'instrument de la vengeance divine. Prisonniers, & leurs différens sorts. Le crédit de Joséphe est une ressource pour quelque-uns. Nombre des morts & des prisonniers. Sort singulier de la nation des Juifs, & prédit. Jean & Simon sont forcés de se livrer aux Romains. La ville & le temple entiérement rasés. Tite loue les soldats, récompense ceux qui s'étoient signalés. Il sépare son armée, & en laisse une partie dans la Judée. Il passe l'hi-*

*ver à visiter la Judée & la Syrie. Sa compassion sur Jérusalem. Il part d'Alexandrie, vient à Rome, & triomphe avec son pere. Réduction des trois châteaux qui restoient aux Juifs rebelles, Hèrodium, Machéronte, & Masada. Fin de la guerre. Troubles à Alexandrie. Plusieurs des Assassins y sont arrêtés & mis à mort. Leur opiniâtreté. Le temple d'Onias est fermé par ordre de Vespasien. Troubles à Cyréne. Joséphe est impliqué dans cette affaire. Son accusateur est puni. Autorité de son Histoire. Quelques détails sur ses ouvrages & sur sa personne.*

Description de la ville de Jérusalem. *Joseph. de B. Jud. VI. 6.*

LA nature & l'art avoient concouru à faire de Jérusalem une des plus fortes places du monde entier. Elle occupoit deux collines, sans y comprendre celle sur laquelle le Temple étoit bâti. Ces deux collines, dont l'une est la fameuse Sion, l'autre se nommoit Acra, se regardoient réciproquement, Sion au Midi, Acra au Septentrion, & elles étoient séparées par une vallée, où les édifices de part & d'autre venoient se rencontrer. La premiere s'élevoit beaucoup plus que la seconde, & formoit la haute ville; l'autre s'appelloit la ville basse. Au-dehors elles étoient toutes deux bordées de profondes ravines, qui en rendoient l'accès impratiquable. C'est ce qu'on appelloit la vallée des enfans d'Hennon, qui courant du Couchant au Levant par le Midi du mont de Sion, alloit joindre

celle de Cédron, à l'Orient du Temple, au pied de la montagne des Oliviers.

Acra par sa face orientale étoit directement opposée à une troisieme colline, qui étoit celle du Temple, le mont Moria. Elle le surpassoit originairement en hauteur. Aussi sous Antiochus Epiphane servit-elle de citadelle aux Syriens, qui de-là dominoient sur le Temple, & exerçoient toutes sortes de violences & de cruautés sur les Juifs que la Religion y rassembloit. Les Rois Asmonéens, non contents d'avoir détruit la forteresse que les Syriens avoient construite, applanirent même le sol de la montagne, & comblerent le vallon, qui étoit au bas du côté de l'Orient : ensorte qu'en même-tems le Temple devint plus élevé qu'Acra, & la communication de l'un à l'autre plus aisée. *Macc. I. 1. 35. & Joseph. Antiq. XII. 7.*

Une quatrieme colline au Nord du Temple avoit été ajoutée dans les derniers tems à la ville, qui ne pouvoit contenir la multitude immense de ses habitans. Il fallut donc s'étendre, & plusieurs Juifs se bâtirent des maisons à Bézétha : c'étoit le nom du nouveau quartier, que l'on sépara de la forteresse Antonia par un large fossé. Tout le circuit de la ville est évalué par Joséphe à trente-trois stades, ou un peu plus de * quatre mille pas.

* *Si l'on pense avec M. d'Anville, dans sa* Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem, *que le stade employé ici par Joséphe est plus court*

Telle étoit la ſituation naturelle des lieux, très-avantageuſe par elle-même. La main des hommes y avoit ajouté une triple enceinte de hautes & épaiſſes murailles. La premiere & la plus ancienne enfermoit Sion par deux eſpéces de bras, dont l'un ſéparant la ville haute de la ville baſſe alloit gagner l'angle Sud-oueſt du Temple, & l'autre faiſant le tour de la montagne par le Couchant, le Midi, & le Levant, après divers contours qu'exigeoit l'irrégularité du terrain, venoit ſe terminer à la face orientale du Temple. Les deux autres murailles, partant de différens points du mur qui ſéparoit Sion d'Acra, s'étendoient au Nord, d'où elles ſe replioient vers le Temple, pour aboutir l'une à la forteresse Antonia, & l'autre, par un circuit beaucoup plus long, à la même face orientale du Temple où s'appuyoit la premiere.

Ces murailles étoient ſurmontées de tours qui pour la beauté & la liaiſon des pierres ne le cédoient point aux Temples les mieux conſtruits. Sur un maſſif quarré, qui avoit vingt coudées en largeur & en hauteur s'élevoient des appartemens magnifiques, avec des chambres hautes, des citernes pour recevoir l'eau de la pluie, très-précieuſe dans un pays aride, & de larges eſcaliers. La troiſieme enceinte de mur avoit quatre-vingt-dix de ces tours, celle du mi-

*d'un cinquiéme que le ſtade Olympique, le circuit de Jéruſalem ſe réduira à trois mille trois cens pas.*

lieu quatorze, la plus ancienne soixante. Les intervalles entre chaque tour étoient de deux cens coudées.

Entre ces tours quatre se faisoient remarquer par une beauté & une hauteur singulieres. La premiere est la tour Pséphina, * bâtie dans l'angle du troisieme mur qui regardoit le Septentrion & l'Occident, c'est-à-dire, à l'endroit où ce mur quittant sa direction vers le Septentrion faisant un coude pour se tourner du côté de la ville & du Temple. Elle étoit octogone, & avoit soixante-&-dix coudées de hauteur : & au lever du soleil elle découvroit l'Arabie, & de l'autre côté toute la largeur de la Terre-Sainte jusqu'à la mer.

Les trois autres tours avoient été construites sur l'ancien mur par Hérode, qui, outre son goût de magnificence & son zèle pour l'ornement de la ville, avoit eu un motif particulier de mettre sa complaisance dans ces ouvrages, parce qu'il les consacroit à la mémoire des trois personnes qui lui avoient été les plus chéres, d'Hippicus son ami de cœur, de Phasael son frere, & de l'infortunée Mariamne son épouse, à qui les fureurs de son amour avoient couté la vie. Ces trois tours portoient donc des noms si chers à Hérode, Hippicus, Pha-

* *M. d'Anville, dans la sçavante Dissertation que je viens de citer, prouve que cette tour occupoit le même emplacement où est aujourd'hui* Castel Pisane.

sael, Mariamne. La premiere occupoit l'angle septentrional de Sion du côté de l'Occident, & la naissance du mur qui séparoit la ville basse. Les deux autres paroissent avoir été placées sur la même ligne de mur en tirant vers l'Orient entre Sion & Acra. Leur hauteur étoit inégale : la premiere s'élevoit à quatre-vingts coudées, la seconde à quatre-vingt-dix, la troisieme à cinquante-cinq : & cette inégalité provenoit sans doute de ce que le terrain haussoit & baissoit inégalement : mais leurs faîtes étoient de niveau, & à les regarder de loin elles paroissoient égales entre elles, & à toutes les autres tours de la même muraille.

*Tac. Hist. V. 11.*

Courte description du Temple. *Jos.*

Il n'est personne un peu instruit qui ne sçache, que l'on ne doit pas se figurer le Temple de Jérusalem comme nos Eglises, même les plus vastes. C'étoit moins un seul édifice, qu'un grand & immense corps de bâtimens, partagé en plusieurs cours & en plusieurs enceintes, & environné de grandes & magnifiques galeries, qui lui servoient de fortifications : ensorte qu'il ressembloit mieux à une citadelle, qu'aux lieux consacrés selon ce qui se pratique parmi nous aux exercices de Religion. Au centre étoit le Temple proprement dit, isolé de toutes parts, & coupé intérieurement en deux parties par un voile, qui séparoit le lieu saint du Saint des Saints. De-là jusqu'aux galéries extérieures tout l'espace étoit occupé, comme je viens de le dire,

par divers bâtimens destinés aux usages du culte & de ceux qui y servoient, par plusieurs cours, dont la plus grande, qui étoit celle où l'on entroit immédiatement au sortir des galéries, régnoit tout autour des édifices intérieurs, & s'appelloit la Cour ou le Parvis des Gentils, parce qu'ils y étoient admis indistinctement avec les Juifs. Tout le corps de l'édifice formoit un quarré, dont le circuit étoit de six stades *, selon Joséphe, c'est-à-dire, d'un quart ** de lieue. Les quatre côtés de ce quarré regardoient exactement les quatre points cardinaux du monde.

Le sommet du mont Moria, sur lequel le Temple étoit bâti, n'offroit pas d'abord une assez grande étendue de terrain uni pour recevoir un si vaste édifice. Il avoit fallu relever le sol, dont la pente étoit trop précipitée, par des terrasses de trois cens coudées de hauteur.

J'ai déjà remarqué que par l'abaissement du terrain d'Acra, le Temple étoit devenu plus haut que cette partie de la ville : il avoit à l'Orient la vallée de Cédron : au Midi en tirant vers l'Occident il communiquoit avec Sion par un pont dressé sur une profonde ravine. Seulement au Septentrion la colline

* *M. d'Anville, fait l'étendue du Temple beaucoup plus considérable. Voyez ses preuves & ses raisons.*

** *Ce quart de lieue ne sera que de six cens pas, si l'on s'en tient à la mesure du stade indiquée dans la premiere note.*

Bézétha le commandoit un peu. Par rapport à tout le reste de la ville, il faisoit office de citadelle.

Mais la tour Antonia, bâtie à l'angle Nord-ouest du Temple, le dominoit pleinement. De cette tour deux escaliers conduisoient, l'un à la galérie du Septentrion, l'autre à celle de l'Occident. Les Romains y tenoient garnison : & par la tour Antonia maîtres du Temple, ils étoient par le Temple maîtres de la ville. Aussi le premier soin des rebelles fut-il, comme nous l'avons vû, de les chasser de cette forteresse, qui auroit captivé & rendu inutiles tous leurs mouvemens.

Nombre prodigieux des habitans de Jérusalem.

La ville de Jérusalem, si forte par elle-même, étoit prodigieusement peuplée, surtout au tems de la fête de Pâques, où se rendoit de toutes les parties de l'Univers un nombre infini d'adorateurs. J'ai dit d'après Joséphe que Cestius s'étoit vû environné, dans une de ces solemnités, de trois millions de Juifs. Ce nombre, qui étonne, n'est point avancé au hazard. Cestius voulant faire comprendre à Néron qu'il avoit tort de mépriser la nation des Juifs, pria les Princes des Prêtres de lui donner le dénombrement des habitans de Jérusalem. Pour le satisfaire les Pontifes compterent les victimes Paschales, & ils en trouverent deux cens cinquante-six mille cinq cens. Or, chaque agneau Paschal étoit mangé par dix personnes au moins : quelquefois même les

*Jos. de B. Jud. VI. 11.*

les tables étoient de vingt. Mais en se contentant du moindre nombre possible, deux cens cinquante-six mille cinq cens victimes prouvent deux millions cinq cens soixante-&-cinq mille habitans. Ajoutez ceux qui empêchés par quelque impureté légale ne pouvoient participer à la Pâque, & les étrangers, que la simple curiosité attiroit: on voit que le nombre de trois millions n'est pas exageré.

Mais ce peuple infini étoit plus capable d'affamer la ville, que de la défendre. Ce qui en rendoit la conquête difficile, c'est qu'elle étoit remplie, lorsque Tite vint se présenter devant ses murs, d'une multitude d'audacieux, qui depuis long-tems s'étoient accoutumés à l'exercice des armes & à toutes les horreurs de la guerre, qui ne craignoient ni le danger ni la mort, & qu'une aveugle prévention pour la sainteté de la ville & du Temple animoit d'une espece d'enthousiasme, & d'une pleine confiance qu'ils ne pouvoient être vaincus: grands avantages pour une belle & longue résistance. Il leur manquoit un point essentiel: c'étoit l'union sous un seul chef, qui eût sçû gouverner sagement leurs forces. Ils étoient partagés en trois factions, qui véritablement se concertoient pour la guerre contre les Romains, comme pour l'oppression des citoyens pacifiques, mais qui s'affoiblissoeint mutuellement par leurs divisions intestines, & qui dans les combats qu'elles se

Trois factions dans Jérusalem sous trois chefs Eléazar, Jean, Simon.

*Joseph. de Benef. Jud. VI. 1.*

livroient avec fureur au-dedans des murs ne pouvoient manquer de présenter souvent des occasions favorables à l'ennemi commun. Les Chefs de ces trois factions étoient Eléazar fils de Simon, Jean de Giscale, & Simon fils de Gioras.

De ces trois tyrans, car nous verrons qu'ils méritoient bien ce nom, Eléazar étoit le premier dans l'ordre de l'ancienneté. Il avoit un parti dans la ville dès le tems du siége entrepris par Cestius, & il se distingua dans la poursuite de ce Général. C'est sous ses ordres que les Zélateurs s'étoient emparés du Temple, & qu'ils y avoient soutenu un siége contre le Pontife Ananus. Ils s'étoient toujours depuis conduits par ses conseils, & il jouissoit dans ce parti de l'autorité de Chef, jusqu'à ce que Jean de Giscale fût venu s'y associer.

*Jos. de B. Jud. V. 3.* Celui-ci, joignant à l'audace la plus effrenée l'artifice & la fourberie, n'étoit pas plutôt entré dans la faction des Zélateurs, en faveur de laquelle, ainsi que je l'ai rapporté, il avoit trahi les intérêts du peuple & des Grands, qu'il travailla à s'en rendre le seul chef & le seul maître. Son audace lui attiroit des admirateurs, ses caresses lui gagnoient des partisans, auxquels il avoit soin d'inspirer le mépris & la révolte contre tout ordre qui ne venoit pas de lui. Comme ceux qui s'attachoient à Jean étoient les plus déterminés & les plus audacieux, leur conspiration les rendit bientôt redou-

tables, & la terreur leur donna de nouveaux associés. Jean parvint ainsi à former un parti dans un parti, & enfin effaçant totalement Eléazar, il lui fit perdre son crédit parmi les Zélateurs, & prit sur eux toute l'autorité. Ayant donc sous ses ordres les forces de cette puissante faction, il devint le maître de la ville : & il n'est point d'excès qu'il n'y exerçât. Ce qu'il y a de plus violent dans les rapines & les brigandages, ce qu'il y a de plus dissolu dans la débauche, c'étoit-là ce qu'il regardoit comme les fruits & les prérogatives de sa domination. Lui & ses criminels soldats, amollis jusqu'à l'infamie, ne redevenoient hommes que pour la cruauté envers leurs concitoyens : & les malheureux habitans de Jérusalem souffroient plus de leurs tyrans domestiques, qu'ils n'auroient eu à craindre de la part des Romains. *Jos. de B. Jud. V. 9.*

Jean s'applaudissoit & triomphoit. Mais il trouva un nouvel ennemi en la personne de Simon fils de Gioras, qui comme lui ayant eu de très-foibles commencemens s'étoit accrû par l'audace & par le crime. Simon chassé de * l'Acrabaténe par le Pontife Ananus, à qui son esprit inquiet & entreprenant l'avoit rendu suspect, n'eut d'abord d'autre ressource que de se retirer auprès des sectateurs de Judas le Galiléen, qui occupoient le château Masada, & qui de cette forteresse faisoient des courses & exer- *Jos. de B. Jud. V. 7.*

* Canton de la Samarie.

çoient un cruel brigandage sur tout le pays des environs. Encore ne fut-il reçu d'eux qu'avec défiance : car les scélérats se craignent mutuellement. Ils le logerent dans les bas avec ses gens, se réservant le château haut, d'où ils le dominoient. Bientôt il leur prouva par ses exploits qu'il étoit aussi décidé qu'eux pour le mal, & ils l'associerent à leurs pillages. Mais Simon avoit des vûes plus ambitieuses : il aspiroit à la tyrannie, & son plan étoit de se servir des armes de ses hôtes pour y parvenir. Il tenta donc de les engager à quelque entreprise d'éclat, au lieu de se contenter de simples rapines sur le voisinage. Ce fut inutilement. Les brigands de Masada regardoient ce fort comme leur tanniere, d'où ils ne vouloient point s'éloigner. Simon ne pouvant les amener à son but les quitta, lorsqu'il sçut la mort d'Ananus : & comme il étoit jeune, hardi, capable de braver tous les dangers par son courage, & de surmonter toutes les fatigues par la vigueur robuste de son corps, en s'offrant pour chef à cette multitude de bandits qui couroient toute la Judée, en promettant la liberté aux esclaves, & des récompenses à ceux qui étoient de condition libre, il grossit tellement sa troupe, qu'en peu de tems il en fit une armée, & se vit à la tête de vingt mille hommes.

De si grandes forces donnerent de la jalousie aux Zélateurs, qui se persuadoient avec fondement que le dessein de Simon

étoit de venir à Jérusalem, & de leur enlever la possession de cette Capitale. Ils sortirent pour aller le chercher, & dans un combat qu'ils lui livrerent ils eurent le désavantage. Simon néanmoins ne se crut pas assez fort pour entreprendre d'attaquer Jérusalem, & il se jetta sur l'Idumée, qu'il ravagea toute entiere, après avoir dissipé, moitié par la force, moitié par la trahison d'un des Chefs des Iduméens, une armée de vingt-cinq mille hommes qu'ils lui avoient opposée. Il fit le dégât dans le pays d'une maniere horrible, brûlant, saccageant, coupant les bleds, abattant les arbres : ensorte que tout canton par lequel il avoit passé devenoit désert, & ne montroit pas même de vestige d'avoir été habité ni cultivé. Après cette barbare expédition, il se rapprocha de Jérusalem, & bloqua la ville, cherchant l'occasion de s'y introduire.

Jean la lui présenta par ses fureurs, qui portées aux excès que j'ai exposés, non-seulement irriterent le peuple, mais indisposerent ceux de ces partisans en qui n'étoit pas éteint tout sentiment de pudeur & d'humanité. Son parti étoit composé de Zélateurs proprement dits, qui étoient les premiers & les plus anciens auteurs des maux de la ville ; de Galiléens ses compatriotes, qui l'avoient suivi de Giscale & d'un nombre d'Iduméens, qui chassés de leur pays par Simon s'étoient réfugiés dans Jérusalem. Ces derniers tout d'un coup se

*Jos. de B. Jud. V. 9.*

séparent, font main basse sur les Zélateurs qu'ils trouverent répandus dans les différens quartiers de la ville, pillent le Palais où Jean avoit retiré ses trésors, fruits de ses brigandages, & le forçent de se renfermer dans le Temple avec ceux qui lui étoient demeurés fidéles.

De-là il ne laissoit pas de se faire craindre : & le peuple, les Grands, & les Iduméens réunis appréhendoient, non une attaque à force ouverte, mais un coup de désespoir qui portât cette troupe de forcenés à ménager quelque surprise pour mettre pendant la nuit le feu à la ville. Ils délibérerent entre eux, & Dieu, (1) dit Joséphe, tourna leurs pensées vers un mauvais conseil. Ils imaginerent un remède pire que le mal : pour détruire Jean ils résolurent de recevoir Simon, & leur ressource contre un tyran fut de s'en donner un second. Matthias grand Pontife fut député vers Simon, pour le prier d'entrer dans la ville ; & un grand nombre de fugitifs, que les violences des Zélateurs avoient contraints d'abandonner la ville, joignirent leurs prieres aux siennes. Simon écouta d'un air d'arrogance ces humbles supplications, & il accorda comme une grace ce qui le mettoit au comble de ses vœux. Il entra donc en promettant de délivrer la ville de la tyrannie des Zélateurs, mais bien résolu

(1) Θεὸς δὲ ἄρα τὰς γνώμας αὐτῶν εἰς κακὸν ἔτρεψεν.

de ſe ſubſtituer en leur place : & le peuple reçut avec mille acclamations de joie comme ſon ſauveur celui qui venoit avec le deſſein de traiter en ennemis autant ceux qui l'avoient appellé, que ceux contre leſquels on imploroit ſon ſecours.

Ceci ſe paſſoit vers * les commencemens du Printems de l'an de Jeſus-Chriſt 69. pendant lequel les troubles de l'Empire Romain laiſſoient aux Juifs une eſpéce de Tréve, dont ils abuſoient pour ſe déchirer mutuellement. An. rom. 820.

Simon devenu maître de la ville, livra pluſieurs attaques au Temple, & ſoutenu par le peuple il avoit la ſupériorité du nombre. Mais l'avantage du lieu étoit pour Jean, qui ſçut en profiter ſi bien qu'il ſe maintint contre tous les efforts de ſon ennemi. Il ajouta même aux fortifications du Temple quatre nouvelles tours, qu'il garnit de différentes machines de guerre, de tireurs d'arc, de frondeurs : enſorte que les gens de Simon ne pouvoient approcher, qu'ils ne fuſſent accablés d'une grêle de traits de toute eſpéce. Leur ardeur pour les aſſauts ſe rallentit : ils déſeſpérerent de déloger Jean d'un poſte ſi avantageux, & où il ſe défendoit ſi vigoureuſement.

Cependant, ils le tenoient en allarme ; & pendant que Jean étoit occupé du ſoin de ſe précautionner contre eux, il préſenta *Joſ. de B. Jud. VI. 1.*

* *Au mois Xanthicus, que l'on regarde comme répondant à notre mois d'Avril.*

l'occasion à Eléazar, qu'il avoit éclipsé, de se remettre en état de faire un personnage. Eléazar aussi ambitieux que Jean, mais ayant moins de talens & de ressources, souffroit avec impatience de se voir obligé de plier sous un nouveau venu, qui lui avoit enlevé la premiere place. Mais cachant avec soin ces sentimens, il ne montroit que l'indignation contre un tyran cruel & détestable. Il gagna par ces discours quelques Chefs de bandes, & avec eux il s'empara de la partie intérieure du Temple, qui étoit plus élevée que le reste.

De ce moment la situation de Jean devint des plus singulières. Placé entre deux ennemis, dont l'un étoit sur la tête, pendant qu'il dominoit l'autre, autant qu'il avoit d'avantage sur Simon, autant Eléazar en avoit sur lui. Jean se soutint néanmoins contre l'un & contre l'autre, repoussant Simon par la supériorité de son poste, écartant Eléazar par les traits que lançoient ses machines. C'étoient des combats continuels, sans que jamais une victoire décisive abattît aucun des partis.

Ce qui doit paroître surprenant, c'est que toutes ces fureurs, dont le Temple étoit le théâtre, n'empêchoient point le cours du culte public. Quelque enragés que fussent les Zélateurs, ils laissoient entrer ceux qui venoient pour offrir des sacrifices, prenant seulement la précaution de les examiner & les fouiller avec soin. Mais les céré-

monies saintes des sacrifices n'empêchoient point non plus les opérations de la guerre. Les catapultes & les autres machines dont Jean avoit bordé ses tours tiroient sans cessé; & souvent les traits qu'elles lançoient alloient percer au pied de l'autel & les sacrificateurs & ceux pour qui s'offroit le sacrifice. Des hommes religieux, dit Joséphe avec une amère douleur, venus des extrêmités de la terre pour satisfaire leur piété, en visitant ce Temple célébre, & révéré dans tout l'Univers, trouvoient la mort au pied de l'autel : & le lieu saint nageoit dans le sang humain mêlé avec celui des victimes.

Au moyen de la continuation des sacrifices, des libations, & de tout le culte, Eléazar & sa troupe jouissoient de l'abondance; parce que n'ayant aucun respect pour les loix ni pour les choses saintes, ils tournoient à leur usage & les offrandes & les prémices. Jean & Simon vivoient de pillage, & ils enlevoient tout ce qu'ils trouvoient de vivres dans les maisons, dans les magasins. Leur attention ne s'étendoit pas au-delà de la subsistance de chaque jour. Brutalement violens, & incapables d'aucune prévoyance pour l'avenir, souvent dans les combats qu'ils se livroient les uns aux autres, ils brûlerent de grands amas des provisions les plus nécessaires, comme s'ils eussent eu dessein de travailler pour

les Romains, & d'abréger par la famine la durée du siége.

Le peuple en proie à ces cruels tyrans n'avoit que ses gémissemens pour ressource, & étoit réduit à appeller par ses voeux les Romains, afin que les ennemis du dehors le délivrassent des maux affreux qu'il souffroit au-dedans. Toutes les têtes étoient abattues, il ne s'agissoit plus de conseil public, & chacun tristement occupé de soi ou attendoit une mort inévitable, ou souvent même la hâtoit par les mesures qu'il prenoit pour la fuir. Car quiconque devenoit suspect de penser à aller chercher sa sûreté dans quelqu'une des places qu'occupoient les Romains, ou simplement d'aimer la paix, étoit tué sans miséricorde. Les tyrans divisés entre eux par des haines irréconciliables, s'accordoient parfaitement à massacrer ceux qui par leurs dispositions pacifiques eussent mérité de vivre.

Tite s'avance avec des grandes forces pour assiéger Jérusalem.

An. Rom. 821.

Telle étoit la situation des choses dans Jérusalem, lorsque le vengeur destiné de Dieu à punir les crimes de cette malheureuse ville arriva pour exécuter sa commission. Tite parut devant les murs de Jérusalem l'an de Jesus-Christ 70. aux approches de la fête de Pâques, qui ne manquoit jamais d'y attirer un concours infini de Juifs, & qui devint ainsi un piége où la Justice divine fit tomber une grande partie de la nation. L'armée de Tite étoit forte de quatre Légions, sçavoir les trois qui avoient

fait la guerre en Judée sous les ordres de Vespasien, & une quatrieme venue de Syrie, & qui battue quelques années auparavant par les Juifs avec Cestius apportoit à cette expédition un courage enflammé par le désir d'effacer la honte passée. A ces forces Romaines s'étoient jointes en beaucoup plus grand nombre les troupes alliées & auxiliaires fournies par les peuples & les Rois du voisinage. Tacite spécifie en détail vingt cohortes alliées, huit régimens de cavalerie, les secours qu'avoient amenés les Rois Agrippa & Soémus, qui accompagnoient Tite en personne, ceux qu'avoit envoyés Antiochus de Comagéne, & quelques bandes d'Arabes, nation toujours ennemie des Juifs, & avide de pillage. Un grand nombre de jeune noblesse Romaine étoit aussi venu d'Italie, pour se signaler sous les yeux du fils de l'Empereur. On s'empressoit de faire la cour à un jeune Prince, dont la fortune encore nouvelle n'avoit point eu le tems de se faire des créatures, & ouvroit les plus flatteuses espérances à ceux qui les premiers mériteroient sa faveur. Mais de plus le service étoit aussi agréable qu'utile sous Tite, dont (1) les manieres pleines de bonté, l'accueil gracieux, la politesse naturelle & sans aucun

*Tac. Hist. V. 1.*

(1) Decorum se promptumque in armis ostendebat, comitate & alloquiis officia provocans, ac plerumque in opere, in agmine, gregario militi mixtus, incorrupto ducis honore. *Tac.*

mélange de faste, charmoient tous les cœurs. Il donnoit l'exemple de l'ardeur aux exercices militaires, dont il s'acquittoit avec beaucoup de grace. Il s'associoit au soldat dans les travaux, dans les marches, sans néanmoins que ses façons populaires lui fissent oublier la dignité de son rang. Tibére Alexandre, homme de tête & d'expérience, ci-devant Préfet d'Egypte, & Juif d'origine, ainsi que je l'ai observé plus d'une fois, avoit, si nous nous en rapportons aux expressions de Joséphe, un commandement sur toute l'armée. Connoissant parfaitement les ennemis, qui étoient ses compatriotes, il avoit été jugé plus capable qu'un autre d'aider la victoire par ses conseils. Par une raison semblable, Joséphe, qui avoit suivi Vespasien à Alexandrie, fut renvoyé avec Tite en Judée, étant regardé comme un instrument qui pouvoit être utile pour ramener les rebelles & par son exemple & par ses discours.

*Jos. de B. Jud. VI. 1. & VII. 9.*

*Jos. vit.*

*Il s'expose en allant lui-même reconnoître la ville, & éprouve quelque peine à sortir du danger.*

Lorsque Tite fut arrivé à trente stades de Jérusalem, il prit avec lui six cens chevaux d'élite, & s'avança pour reconnoître lui-même les fortifications de la ville, & les dispositions des habitans. Il sçavoit qu'il y avoit parmi eux de la division ; que le peuple vouloit la paix, & étoit tenu dans une espéce de captivité par les factieux. Il ne désespéroit donc pas qu'à sa présence il ne s'excitât dans la ville quelque sédition, qui pourroit le rendre victorieux sans tirer

l'épée. Cette idée, qui l'avoit engagé à prendre sur lui une fonction plus convenable à un Officier subalterne qu'à un Général, fut bien démentie par l'événement. Les Juifs le voyant à leur portée, vis-à-vis de la tour Pséphina, sortirent sur lui, couperent sa troupe, & le mirent dans un danger dont il ne se tira que par des prodiges de bravoure, &, selon la remarque de Joséphe, par une protection spéciale de Dieu. Il alla donc rejoindre son armée, & les Juifs rentrerent bien glorieux d'un premier succès, qui flatta & nourrit leur folle présomption.

Le lendemain Tite s'approcha de la ville avec son armée à la distance de sept stades du côté du Nord, & vint à un lieu que l'on nommoit Scopos, comme nous dirions *Guérite* ou *Vedette*, parce que de cet endroit on découvroit en plein la ville & le Temple. Là il établit deux de ses Légions : la cinquieme fut placée derriere, à trois stades de distance : la dixieme eut ordre de camper sur la montagne des Oliviers à l'Orient de la ville, qui en étoit séparée par la vallée de Cédron.

Sortie vigoureuse des Juifs. Tite sauve deux fois en un jour la dixieme Légion.

L'approche du danger contraignit les factieux de faire enfin réflexion sur la fureur qui les acharnoit à leur perte mutuelle. Ils se reprocherent à eux-mêmes une division par laquelle ils servoient si bien leur ennemis : & prenant la résolution de se réunir, ils firent de concert une sortie sur la dixie-

me Légion, qui travailloit actuellement à ses lignes. Ils traversérent le vallon avec vivacité, & leur attaque réussit d'autant mieux qu'elle étoit imprévue. Les Romains ne s'attendoient à rien moins, croyant les Juifs ou consternés & saisis de frayeur, ou du moins empêchés par leurs discordes de se concerter pour une entreprise commune. Le désordre se mit donc dans la Légion, dont une grande partie avoit quitté ses armes pour prendre les outils nécessaires à ses travaux. Elle couroit risque d'être rompue & entiérement défaite, si Tite promptement averti ne fût venu au secours avec une troupe choisie. Il raméne ceux qui fuyoient, il prend en flanc les Juifs, & après en avoir tué plusieurs, & blessé un plus grand nombre encore, il les rechasse dans le vallon, d'où ils regagnérent la hauteur du côté de la ville, & s'y rangerent faisant face aux Romains qui occupoient la hauteur opposée. Tite crut l'affaire finie, & renvoya la Légion achever les ouvrages du camp commencés, la couvrant néanmoins avec sa troupe.

Le mouvement qu'il fallut faire pour exécuter cet ordre fut surpris par les Juifs pour une fuite. Ils partent dans le moment, & font une nouvelle charge avec une furie que Joséphe compare à celle des bêtes les plus féroces. La troupe de Tite ne put soutenir leur choc: elle se dispersa par la fuite, & le Prince resta peu accompagné au plus

sort du danger. Ses amis lui conseilloient de mettre sa personne en sûreté. Mais son courage ne lui permit pas d'écouter même ce langage. Non-seulement il tint ferme, mais il donna sur les ennemis avec tant de valeur, qu'il leur imposa : & la plûpart ne songeant qu'à l'éviter, se jetterent sur les côtés pour aller à la poursuite des fuyards. Cependant la Légion voyant arriver les ennemis vainqueurs, se trouble de nouveau : & il n'y eut que la honte d'abandonner son Prince dans un si grand péril, qui l'empêcha de se débander. Peu-à-peu les Romains se remirent de leur frayeur, & réunissant leurs forces, ils reprirent sur les Juifs l'avantage que des troupes bien disciplinées doivent avoir sur des furieux. Ils les repousserent dans la ville, & revinrent tranquillement fortifier leur camp. Tite eut en cette journée l'honneur d'avoir deux fois sauvé la dixieme Légion.

Le concert & l'union étoient trop contraires à l'inclination des factieux, pour pouvoir durer long-tems. Pendant que les Romains occupés des préparatifs du siége laissoient jouir la ville de quelque tranquillité au-dehors, la sédition se ralluma au-dedans. Les gens d'Eléazar ayant ouvert les portes du Temple pour la solemnité de Pâques, qui arriva dans ce même-tems, Jean mêla parmi le peuple qui entroit en foule quelques-uns des siens armés secrétement sous leurs robes. Ils se glisserent ainsi sans

Jean réunit la faction d'Eléazar à la sienne, & demeure maître de tout le Temple.

*Jos. de B. Jud. VI. 4. & 7.*

être reconnus, & dès qu'ils furent entrés, ils ôterent leurs habillemens de dessus, & montrerent leurs armes. La confusion fut horrible. Le peuple crut qu'il alloit être attaqué, & que la fureur des meurtriers ne feroit aucune distinction : & il n'eut d'autre ressource que de se serrer & de s'entasser autour de l'autel & du lieu saint. Les Zélateurs, qui sçavoient bien que c'étoit à eux qu'on en vouloit, allerent se cacher dans les souterrains. Les partisans de Jean ne trouverent donc aucune résistance : & après le premier moment de tumulte & de désordre, dont furent les victimes ceux qui avoient le moins d'intérêt à la querelle, ils demeurerent maîtres de la place. Jean satisfait de sa conquête laissa sortir le peuple en liberté, & invita les Zélateurs à se joindre à lui en le reconnoissant pour chef. Ils y consentirent, & Eléazar continua de commander cette troupe, mais sous les ordres de Jean. Ainsi, ces deux factions étant réunies, il n'en resta plus que deux dans Jérusalem, celle de Jean, cantonné dans le Temple, qui lui appartint désormais sans partage, & celle de Simon, qui dominoit dans la ville.

Dans l'espace qui les séparoit, ils s'étoient fait un champ de bataille, & brûlant tous les édifices qui occupoient la partie d'Acra vûe par le côté occidental du Temple. Jean avoit six mille hommes à lui, & deux mille quatre cens Zélateurs, qui venoient récemment

ment de fortifier son parti. Simon étoit plus fort en nombre : & sa troupe se montoit à quinze mille hommes, dont dix mille Juifs & cinq mille Iduméens.

Cependant Tite préparoit ses approches, & il commença par applanir tout le terrain depuis Scopos jusqu'aux murs de la ville. Il fit travailler toute son armée à cet ouvrage. Seulement il posta à la tête un corps de cavalerie & d'infanterie pour réprimer les sorties des Juifs. On abattit les murs & les haies des jardins, on coupa les arbres, on combla les creux & les vallons, on rasa les petites éminences qui se présentoient en divers endroits, & tout le sol jusqu'à la ville devint uni, sans qu'il restât aucune inégalité, aucun obstacle qui pût embarrasser. *Tite prépare ses approches*

Pendant que les Romains poussoient ces travaux, les Juifs leur tendirent un piége, qui ne fut pas sans succès. Une bande d'entre eux sortit de la ville par le côté du Nord-ouest, vis-à-vis les travailleurs, feignant d'avoir été chassés par ceux qui vouloient la paix. D'autres se montrerent sur les murs, pour représenter le peuple, tendant les bras vers les Romains, demandant à être reçus à composition, & promettant d'ouvrir les portes. Ceux d'en-bas tantôt paroissoient s'efforcer de rentrer dans la ville, tantôt faisoient quelques pas pour s'avancer du côté des Romains, ensuite retournoient en arriere comme retenus par la crainte : & cependant leurs camarades, *Ruse employée avec succès par les Juifs contre les Romains. Jos. de B. Jud. VI. 5.*

qui de concert avec eux jouoient d'en-haut la comédie, jettoient sur eux des pierres, feignant de vouloir les écarter. Ce manége trompa les soldats Romains. Tite n'en fut pas la dupe, & se souvenant que la veille il avoit fait porter aux assiégés par Joséphe des propositions de paix qui avoient été rebutées, il donna ordre que personne ne remuât de son poste. Mais ceux qui étoient à la tête des travailleurs, prévinrent l'ordre, & coururent vers la porte qu'on promettoit de leur ouvrir. A leur approche la troupe de Juifs qui étoit hors des murs récula pour les engager plus avant, & lorsqu'elle les vit dans l'espace entre les tours qui garnissoient la porte, elle s'ouvre, & les enveloppe par derriere. Ainsi les Romains se trouverent enfermés entre les murs, d'où l'on commença à tirer sur eux, & un bataillon épais qui leur coupoit la retraite de côté de la campagne. Ils se battirent avec courage, mais dans une position si désavantageuse ils perdirent beaucoup de monde : & lorsqu'enfin ils eurent réussi à se faire jour & à s'ouvrir par la force un passage, ils furent poursuivis par les Juifs, qui accompagnerent leur victoire d'insultes améres & piquantes, traitant les Romains de dupes & d'imbécilles, agitant leurs boucliers, dansant & sautant de joie, comme des Barbares enyvrés de leur bonne fortune.

Sévérité de Tite.

Tite fut irrité d'une disgrace & d'une honte qui étoient le fruit de la désobéïs-

lance à ses ordres. Il réprimanda sévérement les coupables, il les menaça de les traiter selon toute la rigueur des loix, comme infracteurs de la discipline. Néanmoins les Légions s'étant intéressées en faveur de leurs camarades, & ayant imploré pour eux la clémence du Prince, il se laissa fléchir. Il (1) sçavoit, dit Joséphe, que lorsqu'il s'agit de supplice, on peut à l'égard d'un particulier aller jusqu'à l'effet, mais que par rapport à une multitude la menace suffit. Il consentit donc à user d'indulgence, & il se contenta d'avertir ceux à qui il pardonnoit qu'ils eussent à ne se plus mettre dans le cas d'avoir le besoin de pardon, & qu'ils montrassent à l'avenir plus de circonspection & de docilité. — *qui s'en tiennent néanmoins aux menaces.*

L'ouvrage qu'il avoit commandé ayant été achevé en quatre jours, & le terrain jusqu'à la ville étant mis au niveau, Tite alla en avant pour s'établir plus près des murs : & comme il falloit que son armée & ses bagages défilassent devant les ennemis, afin que ce mouvement s'exécutât sans péril, il rangea en face des murs entre le Septentrion & le Couchant, ce qu'il avoit de meilleures troupes sur sept de profondeur, trois rangs d'infanterie, trois de cavalerie, & au milieu un rang de tireurs d'arcs. Il s'avança ainsi jusqu'à deux cens cinquante pas de la ville, & établit deux — *Distribution des quartiers de l'armée Romaine.*

(1) Τὴν μὲν γὰρ ἑνὸς χρῆς ἔργῳ προιέναι· τὴν δὲ τιμωρίαν ὅτε χρῆναι με- ... ἐπὶ πλήθους, μέχρι λόγου.

camps, l'un, où il prit lui-même son poste, vis-à-vis de la tour Pséphina, à l'angle Nord-ouest de Jérusalem ; l'autre plus au Midi vis-à-vis de la tour Hippicos, qui étoit entre Sion & la ville basse. La dixieme Légion resta campée à l'Orient sur la montagne des Oliviers.

Tite attaque le côté septentrional de la ville, & force le premier mur.
*Jos. de B. Jud. VI. 7.*

Il s'agissoit d'examiner de quel côté il faudroit attaquer la ville. Aux endroits où les ravines lui servoient de fortifications naturelles, elle n'avoit qu'un mur ; & après avoir forcé Sion, ou le Temple, Tite eût été maître de la ville : au-lieu qu'en se tournant vers la partie qui étoit plus accessible, une premiere muraille forcée en laissoit une seconde à prendre ; après quoi restoient encore Sion & le Temple, deux places qui demandoient chacune un siége particulier. Néanmoins Tite ayant reconnu les lieux par lui-même, aima mieux combattre contre les ouvrages de l'art, que contre la nature ; & il résolut de diriger son attaque vers le côté septentrional de Jérusalem, dont les approches étoient plus aisées.

Il éleva donc trois cavaliers ou terrasses en face de cette partie du mur, abattant tous les arbres des environs pour les employer aux ouvrages. Sur ces cavaliers il dressa ses batteries, composées principalement de catapultes & de ballistes, qui lançoient des traits & de grosses pierres. Ces machines n'étoient point du tout méprisables, comme pourroient se l'imaginer ceux

qui ne connoissent que le moderne. Sans parler des traits, elles lançoient des pierres du poids de soixante livres à la distance de deux cens cinquante pas & plus, & l'effet en étoit terrible. Josephe rapporte dans la description du siége de Jotapate, qu'un homme ayant été atteint d'une de ces pierres à la tête, sa cervelle sauta à plus de soixante pas de l'endroit où il avoit été frappé, & qu'une femme grosse ayant reçu un pareil coup dans le ventre, son enfant fut jetté à prés de quatre cens pas. Il est vrai que l'on pouvoit assez aisément éviter ces pierres, parce qu'on les voyoit venir, & que leur blancheur les faisoit remarquer. Les Juifs tenoient une sentinelle, qui avoit soin d'y veiller, & de crier, » La pierre vient : » & ceux qui s'en trouvoient près, s'ouvroient pour la laisser passer, ou se couchoient ventre à terre. Mais les Romains prirent la précaution de les noircir, ensorte qu'elles devenoient moins visibles dans l'air, & portoient plus sûrement leur coup, blessant ou tuant souvent plusieurs hommes à la fois. Derriere les machines Tite plaça les tireurs d'arcs, & ceux qui lançoient des traits à la main : & lorsque les ouvrages furent poussés assez près du mur, pour que les béliers pûssent le battre, on en mit trois en action.

*Jos. de B. Jud. III. 9.*

*Id. ib. VI. 7.*

Ce fut alors seulement que Jean joignit ses forces à celles de Simon pour la défense de la ville. Jusques-là le danger n'avoit pas

été assez pressant pour vaincre ses défiances. Il s'étoit tenu renfermé dans le Temple, laissant Simon, qui étoit plus exposé aux assiégeans, seul chargé de les repousser. Mais lorsque les béliers commencerent à battre en bréche, il voulut bien se prêter à l'empressement de ses partisans, qui impatiens & allarmés, ne pouvoient plus être retenus, & demandoient à grands cris que toutes les haines particulieres fussent mises en oubli, & l'on se réunît contre l'ennemi commun.

Les Juifs avoient des batteries à opposer à celles des Romains. Dans la défaite de Cestius ils s'étoient emparés de plusieurs machines de guerre. Ils en avoient trouvé encore dans la forteresse Antonia. Mais elles leur étoient presque inutiles, parce qu'ils ignoroient l'art de s'en servir. Seulement quelques-uns, instruits jusqu'à un certain point par des transfuges, en faisoient usage assez maladroitement. Ils avoient en général très-peu de capacité dans le métier de la guerre. Leur ressource étoit dans leur audace, qui étoit extrême ; & ils en firent preuve par un grand nombre de sorties, dans l'une desquelles peu s'en fallut qu'ils ne brûlassent les ouvrages & les machines des Romains.

Ils avoient passé quelques jours sans rien entreprendre, afin d'endormir les assiégeans dans une fausse sécurité : & en effet, les Romains croyant que la fatigue & le dé-

couragement étoient les causes de la tranquillité des assiégés, s'observerent moins soigneusement. Tout d'un coup les Juifs font une sortie générale par une porte dérobée, & comme on ne les attendoit pas, ils renverserent d'abord tout ce qu'ils trouverent sur leur passage, & pénétrerent jusqu'aux lignes & aux ouvrages des Romains. Déjà ils y mettoient le feu, lorsque Tite accourut avec un bon corps de cavalerie. On assûre que ce Prince de douze fléches qu'il tira mit par terre douze des ennemis. Les troupes qui s'étoient rassemblées autour de lui, animées par l'exemple de leur Général, redoublerent de courage & d'effort, & les Juifs furent repoussés. Un seul d'entre eux fut fait prisonnier & Tite, pour effrayer les autres, voulut qu'il fût mis en croix en face des murs de la ville. Mais cette leçon n'opéra aucun effet : les Juifs étoient trop opiniâtrement endurcis pour en profiter. *Suet. Tit. 5. & Jos.*

Ils ne songeoient qu'à se défendre en désespérés, jusqu'à ce que les tours élevées par Tite triompherent de leur résistance. Elles étoient de cinquante coudées de haut; & placées sur les terrasses, qui leur servoient de base, & les rehaussoient encore, elles passoient de beaucoup l'élévation des murailles. Les gens de trait & les machines dont elles étoient garnies ne laissoient aux Juifs aucune liberté de paroître sur leurs murs, & elles se défendoient contre leurs

attaques par le fer dont elles étoient revêtues de haut-en-bas. Ainsi les béliers protégés par ces tours ne trouvoient aucun obstacle qui les empêchât d'agir, & la muraille battue sans relâche céda enfin & s'ouvrit. Les Juifs pouvoient défendre la bréche : mais amollis par la facilité de se retirer derriere leur second mur, ils abandonnerent le premier, dont les Romains resterent maîtres après quinze jours * d'attaque.

Attaque du second mur. Tite ayant donc sous sa puissance la partie septentrionale de la ville, y transporta son camp, & s'y logea vis-à-vis du second mur, mais à une distance, qui le mit hors de la portée du trait. Les deux tyrans de Jérusalem partagerent entre eux la défense. Jean, qui de la tour Antonia, & de la face septentrionale du Temple, voyoit les ennemis, se chargea de traverser par ce côté les opérations des assiégeans, pendant que Simon défendroit le mur attaqué, qui commençant à la tour Antonia couvroit la ville basse.

Ménage. Le second mur n'arrêta pas Tite aussi

* *Le texte de Joséphe porte, que le premier mur fut pris le sept du mois Artémisius, qui répond à notre mois de Mai. Mais cette date ne s'accorde point avec quelques-unes de celles qui suivront, comme l'a remarqué M. de Tillemont dans la note XXXIII sur la Ruine des Juifs. Comme ces sortes de discussions n'entrent point dans le plan de mon ouvrage, j'ai supprimé la date du sept Mai, sans oser néanmoins adopter celle du vingt-huit Avril, que M. de Tillemont y substitue par conjecture.*

long-tems

long-tems que le premier. Ce Prince en se-roit même demeuré maître dès le cinquieme jour, si les ménagemens que lui inspiroit sa bonté n'eussent retardé sa victoire. Car, il y avoit fait une bréche, par laquelle il en-tra avec une troupe choisie qui l'accompa-gnoit par-tout, & mille soldats légionaires. Si donc il eût élargi la bréche, & usé du droit de la guerre dans une place prise d'as-saut, il se seroit infailliblement maintenu en possession de sa conquête. Mais il vou-loit conserver la ville, & épargner les ha-bitans. Il défendit donc aux siens soit de tuer, soit de mettre le feu aux maisons, espérant par une conduite si généreuse faire honte aux Juifs de leur obstination contre un vainqueur plein de clémence. En effet, le peuple étoit disposé à le recevoir com-me un libérateur. Mais les factieux prirent sa douceur pour foiblesse, & se persuadé-rent qu'il couvroit d'un extérieur de modé-ration l'impuissance où il étoit de prendre le reste de la ville. Ainsi s'étant remis bien-tôt de la premiere frayeur où les avoit jet-tés la vûe de la muraille forcée par les enne-mis, ils imposent silence au peuple, ils tuent ceux qui élevoient leurs voix pour demander la paix à grands cris, & attaquant les Romains dans les rues, & de dessus les maisons, ils les obligent de réculer. En mê-me-tems quelques-uns d'entre eux s'étant détachés, allérent chasser de la bréche ceux qui la gardoient : ensorte que Tite se trouva

mens de Tite pour les Juifs.

enveloppé, & il eut besoin de tout son courage & de toute sa présence d'esprit pour se procurer une retraite honorable, mais difficile, parce que la bréche étoit étroite. Il regagna néanmoins son camp, ayant perdu l'avantage qu'il avoit d'abord remporté.

Les Juifs furent prodigieusement enflés de ce succès, & leur présomption alla jusqu'à se figurer que les Romains n'oseroient plus s'exposer à pénétrer dans la ville, & que s'ils étoient assez téméraires pour l'entreprendre ils en seroient toujours rechassés avec la même facilité. Dieu, (1) dit Joséphe, aveugloit ces malheureux en punition de leurs crimes : & ils ne considéroient ni la puissance Romaine, qu'un pareil échec n'étoit pas assurément capable d'abattre, ni la famine qui commençoit déjà à se faire sentir dans Jérusalem. Ils eurent bientôt lieu de revenir de leur folle erreur. Ils résisterent pendant trois jours, en défendant avec courage l'ouverture de la bréche, qu'il ne leur avoit pas été possible de réparer. Mais le quatrieme jour ils furent forcés de nouveau : & Tite ne se vit pas plutôt maître du mur, qu'il en abattit toute la partie qui regardoit le Septentrion ; & dans la partie qu'il laissa subsister vers l'Occident & le Midi, il garnit de soldats toutes les tours.

Le second mur est forcé.

Après vingt-quatre jours de combats &

Tite fait

(1) Ἐπισκότει αὐτῶν ταῖς γνώμαις διὰ τὰς παρανομίας ὁ θεός.

de fatigues, Tite crut nécessaire de donner tout ensemble quelque repos à ses soldats, & aux ennemis le tems de faire réflexion sur les maux présens & avenir. Dans cette double vûe il résolut de faire la montre de son armée dans la ville même & sous les yeux des Juifs, avec toute la pompe usitée en pareil cas. Toutes les troupes passérent en revûe pour aller recevoir leur paye, revêtues d'armes brillantes d'or & d'argent, & les cavaliers menant en lesse leurs chevaux richement caparaçonnés : spectacle mêlé de magnificence & de terreur, &, selon les intérêts différens des spectateurs, agréable pour les uns, effrayant pour les autres. Les Juifs, pour le considérer, bordoient tout l'ancien mur, & tout le côté du Temple d'où l'on avoit vûe sur la ville : les fenêtres des maisons ne suffisoient pas à leur avide curiosité, & les toits étoient couverts d'une foule infinie. L'admiration & la crainte les saisissoient également, à l'aspect d'une armée si nombreuse, si brillante, & défilant en si bel ordre. Les factieux eux-mêmes furent ébranlés, & Joséphe pense qu'ils auroient pris le parti de se soumettre, si l'énormité de leurs forfaits leur eût permis d'espérer le pardon, & si l'idée d'un supplice inévitable ne les eût déterminés à préférer la mort dans le combat. Cette pompe guerriere dura quatre jours, au bout desquels Tite voyant que les ennemis ne parloient point de se rendre, fit

la montre de son armée dans la ville.
*Jos. d. B. Jud. VI. 11.*

reprendre à son armée les travaux du siége.

Tite se prépare à attaquer à la fois la ville haute & la tour Antonia.

Il établit de nouvelles batteries, se proposant d'attaquer à la fois la ville haute & la tour Antonia; & il partagea son armée entre ces deux attaques. Il assigna à chacune deux Légions avec les troupes auxiliaires qui devoient les accompagner : & chaque Légion eut ordre de dresser une terrasse. Ces ouvrages se construisoient en face des ennemis, qui n'épargnerent rien pour les traverser, chacun des deux Chefs combattant pour son poste, Jean pour le Temple, dont le salut dépendoit de la forteresse Antonia, & Simon pour la ville haute : & ils incommodoient beaucoup les travailleurs, ayant appris par le long usage & le fréquent exercice à mettre en jeu les machines de guerre, dont au commencement du siége ils tiroient peu de service.

Il essaye d'engager les Juifs à se soumettre par l'entremise de Joséphe.

Mais toute cette résistance n'étoit capable que de retarder leur désastre, & de finir par le rendre complet : & Tite qui regardoit déjà Jérusalem comme sa conquête, & qui par cette raison se croyoit intéressé lui-même à l'empêcher de périr, eût bien mieux aimé devoir sa victoire à la soumission des assiégés, qu'à la force de ses armes ; & avoir pour monument de sa gloire une ville florissante, qu'un tas de ruines. Il essaya donc encore d'ouvrir les yeux à des aveugles qui couroient à leur perte, & il chargea Joséphe, comme plus propre à se faire écou-

ter, de les exhorter à prendre un conseil salutaire.

Joséphe tournant autour du mur, chercha un lieu d'où il pût être entendu sans trop s'exposer, & élevant la voix, il conjura ses compatriotes avec larmes d'avoir pitié de leur patrie & du Temple, & de montrer au moins pour des objets qui devoient leur être si précieux la même sensibilité dont les étrangers leur donnoient l'exemple. » Les Romains, ajouta-t-il, res-
» pectent votre sanctuaire, auquel ils n'ont
» aucune part, & qui appartient à leurs
» ennemis : & vous, nourris dans le culte
» de ce Temple, vous qui, s'il subsiste,
» en resterez seuls possesseurs, vous n'a-
» vez d'ardeur que pour le détruire. Quelle
» espérance avez-vous de résister à une
» puissance qui a subjugué tout l'Univers,
» & à laquelle vos peres, qui valoient
» mieux que vous, ont été contraints de
» se soumettre? Quelle ressource pouvez-
» vous vous promettre maintenant que vo-
» tre ville est prise pour la plus grande par-
» tie, & que dans ce qui vous reste vous
» souffrez de plus grands maux que ceux
» qu'éprouve une place emportée d'assaut?
» Car les Romains n'ignorent pas que la
» famine tourmente actuellement parmi
» vous le peuple, & que bientôt elle se fera
» sentir même à ceux qui portent les ar-
» mes. C'est-là un ennemi qu'il vous est
» impossible de vaincre, qui suffiroit seul

» pour vous dompter, quand même les Ro-
» mains se tiendroient dans l'inaction. » Joséphe attaqua encore l'opiniâtreté des assiégés par les menaces d'une rigueur inexorable, s'ils se laissoient forcer; par l'assûrance du pardon & de l'oubli du passé, s'ils vouloient enfin se reconnoître. Mais il avoit affaire à des ames intraitables : & pour toute réponse, les uns lui rendirent des moqueries, les autres le chargerent d'injures; quelques-uns même tirerent sur lui.

Il ne se rebuta pas néanmoins, & il insista à leur prouver par la déduction des faits de toute leur Histoire, que Dieu avoit toujours été l'unique protecteur de leur nation dans tous les dangers qu'elle avoit courus, dans tous les maux qu'elle avoit soufferts; & qu'il étoit visible que ce même Dieu les livroit aux Romains en punition de leurs crimes. » Vous mettez, leur dit-il, votre
» confiance dans son Temple, que vous
» profanez : il l'a abandonné, & il a passé
» du côté de ceux à qui vous faites la guer-
» re. Comment continueroit-il d'habiter
» avec vous? Un homme de bien fuiroit sa
» maison, si elle étoit souillée par le crime.
» Et vous pensez que Dieu voudra avoir
» pour demeure un lieu dont vous faites
» le repaire du plus affreux brigandage! »

Joséphe termina son discours par leur remettre sous les yeux les mêmes motifs qu'il avoit employés en commençant.
» Cœurs de bronze, leur dit-il, ayez donc

» enfin honte de l'état où vos fureurs ont
» réduit votre patrie. Et quelle patrie !
» Considérez-en la beauté & la magnificen-
» ce. Quelle ville ! quelles riches offran-
» des, apportées par tous les peuples &
» tous les Rois de l'Univers ! Voilà ce que
» vous allez détruire : voilà ce que vous
» voulez livrer aux flammes. Et vous ne
» vous attendrissez pas même sur le sort de
» vos familles, de vos femmes & de vos
» enfans, qui ne peuvent éviter de périr
» ou par la famine ou par la guerre ! Ne
» croyez pas que mon intérêt particulier
» m'anime dans les représentations que je
» vous fais aujourd'hui. Je sçais que tout
» ce que j'ai de plus cher au monde est en-
» fermé avec vous, ma mere, ma femme,
» & toute ma parenté. Mais je suis prêt de
» les sacrifier pour le salut de la patrie.
» Heureux ! si par leur mort & par la mien-
» ne je pouvois achèter votre repentir. »

Opiniâtreté des factieux. Deserteurs.

Ces discours si tendres, ces reproches si vifs, ne firent aucune impression sur les factieux : mais ils agirent sur le peuple, & en déterminerent plusieurs à abandonner la ville. Ils vendoient leurs possessions à vil prix, & avalant l'or qu'ils avoient acquis par ces marchés, ils se sauvoient dans le camp de Tite, qui leur permettoit de passer, & d'aller habiter tranquillement tel endroit du pays qu'ils vouloient choisir. Ils trouvoient dans ce parti toutes sortes d'a-

vantages : ils se délivroient en même-tems de l'oppression de leurs cruels tyrans ; & des misères de la famine.

Famine horrible, & aggravée par les cruautés des factieux.

Car la famine étoit extrême dans Jérusalem. On n'y voyoit paroître ni bled ni pain, & le peu qui en restoit caché dans des recoins obscurs, se vendoit au poids de l'or. Un mal par lui-même si terrible étoit encore aggravé par la fureur des factieux ; qui vivant eux-mêmes dans l'abondance ravissoient au peuple, pour faire des magasins, ou pour conserver leurs provisions, une subsistance nécessaire. Ils entroient par force dans les maisons, & y faisoient des perquisitions rigoureuses : & s'ils trouvoient des vivres cachés, ils maltraitoient les maîtres de la maison, comme convaincus de mensonge & de fraude ; s'ils n'en trouvoient point, ils les tourmentoient pour les forcer de découvrir leurs réserves. Et la marque à laquelle ils distinguoient ceux qui avoient dequoi se nourrir ou qui en manquoient, c'étoit l'air de leurs visages & de leurs personnes. Quiconque conservoit une apparence de santé, devenoit suspect aux tyrans, & attiroit leurs recherches. Ces odieuses & insupportables vexations forçoient les malheureux qui avoient en leur pouvoir quelques nourritures, de se cacher pour en faire usage, comme s'ils eussent voulu commettre un crime. Les plus pauvres mangoient souvent les grains tout cruds : les autres les faisoient cuire à la hâte,

& au milieu des plus vives allarmes ; & sans autre apprêt, ils tiroient du feu les pains à demi cuits, & les dévoroient. Plusieurs, qui ne pouvoient recouvrer ni bled, ni orge, se déroboient pendant la nuit pour aller hors de la ville cueillir des légumes sauvages ou des herbes. Quelques-uns d'entre eux tomboient entre les mains des ennemis. D'autres, qui avoient échappé aux Romains, étoient au retour saisis par leurs propres gens de guerre, qui leur enlevoient le triste fruit de leurs peines. En vain ces infortunés conjuroient les ravisseurs avec larmes, en invoquant le redoutable nom de Dieu, de leur laisser une partie de ce qui leur avoit couté tant de périls : ils ne pouvoient rien obtenir, heureux encore, si ceux qui les dépouilloient leur laissoient la vie.

Telles étoient les cruautés qu'exerçoient les factieux sur le menu peuple. Les riches & les Grands, faussement accusés ou d'intelligence avec les Romains pour leur livrer la ville, ou de mesures prises pour se sauver dans leur camp, étoient mis à mort, ou au moins punis par des confiscations & par des amendes. Et les deux tyrans, que l'ambition du commandement rendoit ennemis, se trouvoient parfaitement d'accord pour vexer les citoyens. Ils se les renvoyoient l'un à l'autre, & en partageoient les dépouilles.

Ainsi s'accomplissoit la prédiction que

Jesus-Christ avoit faite d'une tribulation (1) qui passeroit tout ce qui avoit jamais été & tout ce qui seroit jamais. Joséphe (2) employe littéralement les mêmes expressions pour comprendre sous une idée générale ce qu'il avoit dit en détail touchant les calamités de Jérusalem ; & il ajoute, que les auteurs de cette misére étoient la race la plus méchante qui eût jamais paru parmi les hommes.

Tite fait crucifier les prisonniers Juifs, pour intimider leurs compatriotes.

Il auroit pourtant manqué quelque chose au malheur des Juifs, s'ils eussent toujours trouvé une ressource du côté des Romains, & que la clémence de leurs ennemis eût continué à les consoler de ce qu'ils souffroient de la part de leurs tyrans. Tite informé qu'ils sortoient en grand nombre pour ramasser hors des murs une misérable nourriture, posta des troupes en embuscade pour les enlever : & voulant tenter d'abattre la fierté indomptable des assiégés, qui fatiguoient beaucoup ses travailleurs, il crut devoir faire un exemple de rigueur sur leurs compatriotes qui tomboient sous son pouvoir, & il ordonna qu'on le crucifiât à la vûe de la ville. Le nombre de ces malheureux étoit très-grand : on en pre-

(1) Erit enim tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modò, neque fiet. *Matt. XXIV. 21. Vid. & Marc. XIII. 19.*

(2) Μήτε πόλιν ἄλλην τοιαῦτα πεπονθέναι, μήτε γενεὰν ἐξ αἰῶνος γεγονέναι κακίας γονιμωτέραν *Jos. de B. Jud. VI. 11.*

noit jusqu'à cinq cens par nuit : & bientôt la terre manqua aux croix & les croix aux prisonniers.

Mais les factieux étoient si éloignés de se laisser ébranler, qu'ils profiterent même de ce terrible spectacle pour irriter le peuple contre les Romains en le trompant. Ils lui faisoient croire que ceux qu'on attachoit si cruellement en croix étoient des supplians & non pas des prisonniers, & amenant par force sur les murailles les parens & amis de ces tristes victimes, » Voilà, disoient-ils, comment les Romains » traitent leurs supplians : voilà à quoi » vous devez vous attendre, si vous prétendez chercher un asyle auprès d'eux. » Cette ruse fit effet sur plusieurs, qu'elle empêcha de déserter. Il s'en trouva au contraire pour qui elle fut un motif d'aller se livrer aux Romains, préférant la mort & le supplice aux horreurs de la faim qui les consumoit lentement.

Nouvelles tentatives de Tite, toujours inutiles, pour vaincre l'opiniâtreté des assiégés.

Tite averti de cette erreur, entreprit de la dissiper : & ayant fait couper les mains à quelques-uns des prisonniers, il les envoya dans la ville, afin qu'ils instruisissent leurs concitoyens de la vérité des faits. En même-tems il pressoit de nouveau les Chefs des deux factions de ne pas attendre la derniere extrêmité, leur promettant la vie sauve, & la conservation de leur ville & de leur Temple. Et pour appuyer ses invitations du motif de la terreur, il visitoit ses

travaux, & exhortoit les travailleurs à les mettre promptement en état. Toutes ces tentatives n'eurent d'autre fruit que d'augmenter l'insolence des furieux qu'il vouloit ménager, Ils se répandirent en invectives & contre Tite, & contre l'Empereur son pere : & quant à ce qui les regardoit eux-mêmes, ils crioient que la mort ne leur causoit point d'effroi. » Nous avons pris notre » parti, disoient-ils, de la choisir préférablement à une honteuse servitude. Tant » que nous respirerons, nous ferons aux » Romains tout le mal que nous pourrons » leur faire. Que nous importe la patrie, » puisque nous devons périr ? Le Temple » de Dieu, c'est le monde entier. L'édifice » que nous défendons sera pourtant sauvé » par le Maître auquel il appartient. Nous » comptons sur son secours, & nous nous » rions de toutes les menaces destituées » d'effet. L'événement est en la main de » Dieu. »

Témérité d'Epiphane, châtiée par l'événement.

Cette fureur étoit aveugle : mais elle formoit des combattans, qu'il n'étoit pas aisé de vaincre : & Epiphane fils d'Antiochus de Commagéne eut lieu de l'éprouver. Il arriva à l'armée de Tite, dans le tems dont je parle avec une troupe choisie & très-leste, tous beaux hommes, grands de taille, dans la fleur de l'âge, & armés à la Macédonienne, d'où ils étoient appellés Macédoniens. Ce jeune Prince, dont la valeur alloit jusqu'à la témérité, témoigna s'éton-

ner de ce que les Romains sembloient n'oser s'approcher des murailles. » Eh bien, » lui dit Tite en souriant, le champ est li» bre : vous pouvez tenter. » Aussi-tôt Epiphane part avec ses Macédoniens, & s'avance jusqu'au pied du mur. Il fut si bien reçu par les Juifs, qu'il comprit que la réserve des Romains étoit prudence. Sa troupe s'étant opiniâtrée à faire ferme & à ne point réculer, pour soutenir l'engagement qu'elle avoit pris, fut accablée d'une grêle de traits & de pierres par les assiégés : & il la ramena bien diminuée, & réduite à un petit nombre, dont la plûpart étoient blessés.

Cependant les terrasses des Romains se trouverent achevées le vingt-neuf du mois Artémisius, * après dix-sept jours de travail. Deux de ces terrasses étoient dressées contre la tour Antonia, & deux contre la ville haute. Mais elles ne furent d'aucun usage aux assiégeans, & elles devinrent au contraire une matiere de triomphe pour les Juifs.

Les ouvrages des Romains sont brûlés & détruits par les Juifs.

Jean avoit creusé sous celles qui le menaçoient, & qui n'étoient éloignées l'une de l'autre que de vingt coudées, une large mine, soutenant les terres avec des étayes. Lorsque l'ouvrage fut fini, il remplit sa mine d'une grande quantité de bois enduit de poix & de bitume, & il y mit le feu. Les Romains n'étoient point en garde contre ce péril, & ils ne s'apperçurent de rien, jus-

* *Ce mois répond à notre mois de Mai.*

qu'à ce que les étayes ayant été consumées, tout d'un coup la terre s'ouvrit, & les terrasses s'écroulerent avec un grand bruit dans le vuide immense qui se forma. Cette chûte excita d'abord un nuage de poussiére mêlé d'une épaisse fumée: mais bientôt le feu perça tous les obstacles, & la flâme s'élança dans les airs. Les Romains, tristes spectateurs de leurs ouvrages de plusieurs jours détruits en un instant, demeurerent consternés, ne pouvant apporter aucun reméde à un mal aussi prompt qu'imprévû.

Les deux autres terrasses n'eurent pas un meilleur sort. Déjà les Romains y avoient placé leurs béliers, & commençoient à battre la muraille, lorsque Simon fit sur eux une terrible sortie. Ses troupes étoient excellentes, & il avoit sçû leur inspirer un tel respect pour la personne de leur chef, qu'aucun de ceux qui lui obéissoient n'eût fait difficulté sur ses ordres, dit Joséphe, de se donner la mort à lui-même. Trois des plus braves Officiers, suivis de soldats également intrépides, sortirent donc armés de torches & de flambeaux. Rien ne peut se comparer à leur audace. Ils avancerent sur l'ennemi, comme s'il eût été question d'aller joindre une troupe amie. Sans donner aucun signe de crainte, sans hésiter, sans s'arrêter, ils se font jour jusqu'auprès des machines, & malgré les traits qui voloient de toutes parts, malgré les épées dont ils

*Jos. de B. Jud. VI. 8.*

*Jos. de B. Jud. VI. 12.*

étoient environnés, ils ne firent aucun mouvement en arriere, qu'ils n'y eussent mis le feu. Lorsque la flamme commençoit déjà à s'élever, les Romains accoururent de leur camp pour sauver leurs machines, & de nouvelles troupes de Juifs vinrent de la ville avec non moins d'ardeur pour empêcher le secours. La mêlée fut des plus vives : les uns s'efforçoient de tirer du feu leurs galéries & leurs béliers ; les autres les y retenoient par des efforts contraires. Pendant ce combat le feu gagnoit toujours, & il se communiqua aux terrasses, de façon que les Romains tout entourés de flammes, & désespérant de sauver non-seulement leurs machines, mais leurs ouvrages, commencerent à se retirer vers leur camp. Les Juifs animés par le succès les poursuivent ; & leur nombre grossissant toujours, ils arriverent jusqu'aux retranchemens des Romains, & attaquerent les gardes des portes. La sévérité de la discipline fut en cette occasion le salut du camp Romain. Les gardes sçavoient qu'il y alloit pour eux de la vie d'abandonner leur poste, & par cette raison ils firent ferme. Leur exemple encouragea plusieurs de ceux qui avoient pris la fuite. On se rassûre, on se rallie, & les Juifs trouverent une résistance qui les arrêta. Ils s'obstinerent à tâcher de la vaincre, combattant comme des forcenés, ou plutôt comme des bêtes féroces, qui possédées d'une aveugle furie, se jettent à travers les lances & les

épées. Enfin Tite, qui étoit allé du côté de la tour Antonia, vint, sur l'avis qu'il reçut, au secours des siens. Sa présence, ses exhortations leur firent reprendre la supériorité : & les Juifs furent obligés de rentrer dans la ville, mais avec l'avantage d'avoir ruiné les travaux & les batteries des ennemis, & dérangé totalement leurs projets.

Tite enferme la ville d'un mur.

Tite fort embarassé tint conseil pour délibérer sur les mesures qu'il convenoit de prendre pour continuer le siége : & les avis se trouverent partagés. Les plus hardis vouloient que sans autre préparation on livrât un assaut général. » Jusqu'ici, disoient-ils, » notre armée n'a combattu que par parties. Lorsque les Juifs verront toutes » nos forces réunies, ils n'en pourront pas » soutenir les premieres approches ; & ils » demeureront ensévelis sous la multitude » des traits dont nous les accablerons. » D'autres, plus précautionnés & plus circonspects, s'opposoient à un conseil si hazardeux, & qui visiblement ne pouvoit pas réussir. Mais d'accord sur ce qu'il falloit rejetter, ils se divisoient par rapport au parti qu'il étoit à propos de prendre. Les uns opinoient pour travailler à de nouvelles terrasses : les autres inclinoient à convertir le siége en blocus, & à attaquer la ville uniquement par la famine sans s'exposer à aucun combat. » Le désespoir est invincible, » disoient-ils : & c'est une témérité & une » folie de vouloir se battre contre des fu-

» rieux

» rieux pour qui mourir par l'épée est un » sort désirable, au moyen duquel ils évi» tent une mort plus cruelle. »

Tite n'approuva aucun de ces avis. Le premier ne pouvoit plaire qu'à des têtes échauffées. La construction de nouvelles terrasses souffroit de grandes difficultés, parce que le bois manquoit dans le pays. Se contenter de bloquer la ville, c'étoit un parti qui traînoit beaucoup les choses en longueur. Et le jeune (1) Prince, si nous en croyons Tacite, désiroit vivement le séjour de Rome, où la grandeur, l'opulence, & les plaisirs l'attendoient : & tout ce qui retardoit la jouissance, lui devenoit odieux. Supposé que Tite eût ce motif dans l'esprit, il ne le manifesta pas : mais il représenta » Qu'il n'étoit point honorable de » demeurer dans une totale inaction avec » une si belle armée. Que d'ailleurs la lon» gueur du tems qu'exigeoit un blocus, di» minueroit d'autant la gloire de leur con» quête, qui dépendoit en grande partie » de la célérité. Qu'il falloit donc d'une » part tirer avantage de la disette qui tour» mentoit les assiégés, en investissant la » ville si exactement que rien ne pût y » entrer ni en sortir, & de l'autre ne point » discontinuer les attaques, afin que la for» ce des armes & la nécessité insurmonta-

(1) Tito Roma, & opes, voluptatesque ante oculos : &, ni statim Hierosolyma conciderent, morari videbantur. *Tac. Hist.* V. 11.

» le de la faim concouruſſent à réduire les
» Juifs à une prompte ſoumiſſion. Que ſon
» plan étoit d'enfermer toute la ville d'un
» mur, afin d'ôter abſolument aux aſſiégés
» l'eſpérance d'échapper : que l'entrepriſe
» pouvoit paroître difficile & pénible : mais
» qu'elle ne devoit pourtant effrayer que
» ceux qui ignorent que les grands ſuccès
» s'achetent par les grands travaux. »

Tous ſe rangerent à cet avis, & l'armée, à qui l'on diſtribua les différentes parties de l'ouvrage, s'y porta avec une ardeur & une émulation incroyables. On a de la peine à concevoir comment dans l'eſpace de trois jours put être élevé un mur de trente-neuf ſtades, ou cinq mille pas de circuit, flanqué par dehors de treize forts ou châteaux, dont les enceintes miſes enſemble auroient fait un contour de dix ſtades. La garde ſe faiſoit autour de ces murs avec une exactitude parfaite, & Tite prenoit ſur lui-même de faire la ronde pendant la premiere veille de chaque nuit.

Horrible famine dans la ville.

Toute iſſue étant fermée aux aſſiégés, la famine, & les miſéres affreuſes qui en ſont les ſuites, prirent de nouveaux accroiſſemens dans la ville, & Joſéphe en fait une deſcription lamentable. Les toits, (qui ſont plats dans l'Orient, comme l'on ſçait,) étoient, dit cet Hiſtorien, couverts de meres expirantes avec leurs enfans à la mammelle, & les rues jonchées de vieillards étendus morts ſur le pavé. Les jeunes gens, à

qui l'âge donnoit plus de vigueur, se soutenoient un peu, & paroissoient dans la place, mais plus semblables à des spectres qu'à des hommes, & on les voyoit souvent tomber de foiblesse & d'inanition. Au milieu de si grands maux un morne silence régnoit dans la ville: on n'entendoit ni gémissemens ni plaintes: la faim étouffoit tout autre sentiment. Le sort de ceux qui mouroient les premiers paroissoit même digne d'envie à des infortunés qui ne lui survivoient que pour souffrir, & qui envisageoient la mort comme un repos & comme une consolation. Plusieurs dans le désespoir qui les tourmentoit, s'adressoient aux gens de guerre, leur demandant la mort comme une grace. Mais ces barbares, qui se faisoient souvent un plaisir inhumain d'achever les mourans, refusoient leur funestes secours à ceux qui l'imploroient pour être délivrés de la vie. L'orgueil de ces scélérats heureux & triomphans mettoit le comble à la douleur de ceux qui périssoient, & en mourant ils fixoient leurs derniers regards sur le Temple, pour demander justice au souverain Maître, qui y étoit adoré. Les corps seroient demeurés le plus souvent sans sépulture, si l'on s'en fût rapporté à la piété de leurs proches, qui n'étoient & ne pouvoient être occupés que de ce qu'ils souffroient eux-mêmes. Comme il falloit néanmoins se délivrer d'objets tristes & odieux, les tyrans gagérent d'abord sur le trésor public

des mercenaires, qu'ils chargerent de cet office. Mais s'étant bientôt lassés de cette dépense, ils firent jetter les corps morts dans les précipices qui environnoient la ville. Tite en visitant les dehors de la place apperçut ces monceaux de cadavres qui se pourrissoient; & frappé d'un si horrible spectacle, il leva les mains au ciel, prenant Dieu à témoin qu'il n'étoit point cause de ces maux.

Cependant la disette commençoit à s'étendre même jusqu'aux factieux: & le sentiment en devenoit plus vif pour eux & plus cruel par la comparaison avec l'abondance dont jouissoient les Romains, qui affectoient même d'en faire ostentation à leurs yeux, en dressant devant les murailles des tables très-bien servies. L'audace de ces furieux, mattée par la grandeur du mal, s'affoiblissoit vis-à-vis de l'ennemi: mais leur rage contre leurs concitoyens, qui ne pouvoient leur résister, ne faisoit que croître & s'allumer de plus en plus.

Nouvelles cruautés de Simon.

Simon n'épargna pas même celui à qui il étoit redevable de son entrée dans la ville. Le Pontife Matthias, accusé d'intelligence avec les Romains, fut par lui condamné à mort, & en même-tems trois de ses fils: le quatrième s'étoit sauvé dans le camp de Tite. Ce vénérable vieillard fut appliqué à une question très-dure, par laquelle on vouloit le contraindre d'avouer son prétendu crime: & lorsque le moment

de son exécution fut venu, Matthias demandant pour toute grace de mourir avant ses enfans, ne fut point écouté, & le tyran eut la barbarie de le réserver pour le dernier. Joignant l'insulte à la cruauté, il choisit pour lieu de son supplice un endroit d'où l'on découvroit le camp des Romains, afin qu'en périssant ces infortunés eussent devant les yeux l'asyle qui les auroit sauvés : & après qu'ils eurent été exécutés, il fit jetter leurs corps sans sépulture.

Il traita avec la même inhumanité dix-sept autres citoyens des plus distingués. Il se contenta d'enfermer dans une prison * la mere de Joséphe, la gardant vraisemblablement comme ôtage. Dans la crainte d'une trahison, il défendit à tous les habitans de s'assembler, & même d'avoir entre eux aucun entretien : & si quelques-uns étoient surpris se communiquant mutuellement leurs douleurs sur les maux qu'ils souffroient, ils étoient sur le champ massacrés sans autre information.

Il arrête & punit un Officier qui le trahissoit.

Ses craintes n'étoient pas sans fondement. Un de ses propres satellites, las de sa tyrannie, & plus frappé encore du danger d'une perte infaillible, entreprit de livrer

* *C'est le pere de Joséphe qui est nommé dans le Texte. Mais comme il n'en est fait mention nulle part ailleurs durant le siége, & qu'au contraire, la mere de Joséphe se trouve citée devant & après l'endroit dont il s'agit actuellement, j'ai suivi la correction de M. d'Andilli, & de M. de Tillemont.*

aux Romains une tour dont il avoit la garde. Il avoit gagné dix de ses soldats, & déja il appelloit les Romains du haut de la tour. Ils ne se presserent pas assez se défiant de ces invitations qu'ils avoient trouvé fausses en plusieurs rencontres. Pendant qu'ils perdent le tems, Simon averti de la chose accourt : il se rend maître du Capitaine & de ses complices, & il les fait égorger & jetter dans les fossés à la vûe des ennemis.

Joséphe, exhortant ses compatriotes à se reconnoître, est blessé.

Dans ces circonstances Joséphe, qui ne se lassoit point d'exhorter ses compatriotes à se reconnoître, s'étant approché trop près du mur, reçut à la tête un coup de pierre, qui le fit tomber sans connoissance. Les factieux, pleins de haine contre lui, sortirent promptement pour l'enlever dans la ville : & peu s'en fallut qu'ils ne réussissent. Mais Tite envoya un secours, qui le tira de leurs mains. Le coup qu'avoit reçu Joséphe étoit si violent, que pendant le combat qui se livra autour de lui, il ne donna aucun signe de vie, & le bruit de sa mort se répandit dans Jérusalem. Ce fut un nouveau sujet de découragement pour les gens du peuple qui n'avoient d'autre ressource que de fuir dans le camp des Romains, ni de protection plus puissante & plus assûrée des Romains que Joséphe. Sa mere actuellement détenue dans les prisons fut consternée de cette fausse nouvelle, qu'on eut soin de lui porter : & quoiqu'elle affectât de la constance vis-à-vis des Géo-

liers, à qui elle dit qu'il y avoit déja trois ans qu'elle avoit perdu son fils, & que dès le tems du siége de Jotapate il étoit mort pour elle, lorsqu'elle se trouvoit en liberté avec ses femmes, elle se plaignoit amérement de ne pouvoir rendre les derniers devoirs à celui de qui elle avoit espéré les recevoir. Ni sa douleur, ni le triomphe des factieux ne fut de longue durée. Bien-tôt Joséphe guéri de sa blessure fut en état de se montrer, & menaçant les opiniâtres d'une prompte vengeance, il continua d'inviter le peuple à se confier en la clémence des Romains. Il en fut crû, & les désertions recommencerent. Mais la colére céleste poursuivoit par-tout ce peuple criminel, & les transfuges trouverent leur perte où ils cherchoient leur sûreté.

Sort affreux des transfuges qui passoient dans le camp des Romains.

Premiérement le changement seul de leur situation, & l'abondance succédant à une horrible disette causa la mort à plusieurs. Pressés de la faim, ils se jettoient avidement sur la nourriture, & l'entassant sans précaution dans un estomac désaccoutumé depuis long-tems de faire ses fonctions, ils en étoient étouffés. Mais d'ailleurs ceux qui par une conduite plus prudente avoient évité ce danger, tomberent dans un autre encore plus affreux. J'ai dit, que la plûpart des Juifs qui abandonnoient la ville, avaloient leur or avant que de partir : & ils le retrouvoient ensuite lorsque la nature se soulageoit. Un d'eux cherchant ainsi son

trésor fut apperçu par un Syrien de l'armée de Tite : & aussi-tôt le bruit se répandit dans le camp que les Juifs arrivoient tout remplis d'or. La cupidité des Arabes sur-tout fut aiguillonnée par cette espérance : & ils eurent la barbarie d'éventrer les transfuges pour chercher dans leurs entrailles les richesses qu'ils y supposoient cachées. Quelques-uns mêmes des Romains, gâtés par le mauvais exemple, se porterent à cette cruauté. Le nombre des malheureux qui en devinrent les victimes fut très-grand, & on en compta jusqu'à deux mille dans une seule nuit.

Tite informé de ces horreurs, qui déshonoroient l'humanité & le nom Romain, en fut honteux & irrité. Son premier mouvement fut de rassembler les coupables, de les environner d'un corps de cavalerie, & de les faire percer à coups de traits. Mais ils étoient en si grand nombre, que le Prince se crut obligé de se contenter de défendre à l'avenir tout semblable excès sous peine de mort. L'avidité plus forte que la crainte du supplice rendit inutiles les défenses de Tite, & porta les soldats, non à cesser leurs criminelles violences, mais à les mieux cacher. Ils alloient au-devant des transfuges, & avant qu'on les apperçût du camp, ils les égorgeoient pour leur ouvrir ensuite le ventre. Dieu, (1) dit Joséphe, avoit

(1) Θεὸς δὲ ἦν ὁ τῦ ϗ πᾶσαν αὐτοῖς σωτηρίας λαῦ παντὸς κατακρίνας, ὁδὸν εἰς ἀπώλειαν ἀπο-

condamné

condamné ceux que la clémence de Tite vouloit épargner, & il tournoit en piéges pour eux tout ce qui eût dû être voie de salut.

Le peuple de Jérusalem se trouvoit donc entre deux extrémités également cruelles. Sortir de la ville, c'étoit se perdre; & il ne restoit aucun moyen d'y subsister. La mesure de bled se vendoit un talent, & la nécessité forçoit les faméliques à fouiller dans les égouts & dans de vieux fumiers, & à porter à leurs bouches ce qu'ils n'auroient pû même regarder dans un autre tems sans horreur. Une si affreuse nourriture étoit aussi funeste que la faim, & l'une & l'autre tuoient un monde infini. Un certain Mannéus, commis à la garde d'une des portes de la ville, ayant passé dans le camp des Romains, assûra à Tite que depuis le quatorze du mois * Xanticus, époque du commencement du siege, jusqu'au premier du mois † Panémus, ce qui fait un espace d'environ quatre-vingts jours, il étoit sorti par la seule porte confiée à ses soins cent quinze mille huit cens quatre-vingts corps morts. Selon le rapport d'autres transfuges, gens distingués parmi les Juifs, le nombre des morts enlevés par toutes les portes se montoit à six cens mille. Quoique la sépulture qu'on leur donnoit ne consistât qu'à les jetter dans les ravines autour des murs, ceux

Misére du peuple de Jérusalem.

Nombre prodigieux des morts.

piçuv. Jos. de B. Jud. VI. 15.

* Avril. † Juillet.

qui étoient chargé de cette commission ne pûrent enfin y suffire. Les morts restoient amoncelés dans les rues, ou bien on les entassoit dans les maisons vuides, que l'on fermoit ensuite, afin que personne n'y entrât.

Les factieux se sentent eux-mêmes de la famine. Les tyrans, auteurs de la misére publique, ne pouvoient plus, comme je l'ai déjà remarqué, s'en garantir eux-mêmes entiérement. Il n'avoient point fait de provisions, & ils ne trouvoient plus rien à piller sur un peuple qui périssoit par la faim.

Rapines sacriléges de Jean. L'or des vases sacrés, que Jean, maître du Temple, avoit fait fondre, étoit une foible ressource dans une ville où il ne restoit plus de vivres à acheter. Il se rabattoit sur les viandes des victimes, que l'on continuoit d'offrir encore : & il avoit converti à son usage & à celui des satellites le vin & l'huile destinés aux libations & aux sacrifices. Ces rapines sacriléges ne l'effrayoient point. Il en plaisantoit même, disant que pour la défense du culte divin on pouvoit bien se servir de ce qui étoit consacré à ce culte; & que ceux qui défendoient le Temple avoient droit de vivre du Temple. Malgré les extrêmités d'un état si violent, les factieux persistoient dans leur opiniâtreté, & ne vouloient pas entendre parler de se rendre.

*Jos. VII. 1. & VI. 14.* Au défaut de l'espérance de vaincre le désespoir du pardon les animoit.

Tite dresse de nou- Outre les motifs qu'avoit déjà Tite de réduire par la force leur orgueil désespéré,

la vûe de la misére que souffroient les habitans de Jérusalem le touchoit de compassion, & il vouloit, en hâtant la prise de la ville, & en détruisant les tyrans, sauver au moins les restes d'un peuple infortuné. Il se détermina donc à relever de nouvelles terrasses, quoiqu'il fallût aller chercher les bois de construction à quatre-vingts-dix stades du camp, parce que tout le voisinage de la ville en étoit dépouillé. Il dressa, comme la premiere fois, quatre terrasses, mais plus grandes, & toutes dirigées contre la tour Antonia.

velles terrasses.

Prise de la Tour Antonia.

*Jos. VII. 1.*

Les Juifs n'avoient plus le même courage qu'au commencement du siége, & ils laisserent travailler les Romains sans les incommoder par des sorties. Néanmoins lorsque Jean vit les terrasses achevées, sentant la grandeur du péril, il voulut tenter d'y mettre le feu avant que l'on y eût établi les batteries. Les Juifs sortirent donc avec des flambeaux allumés: mais l'attaque fut molle, & la défense fut au contraire vigoureuse de la part des Romains à proportion de l'affoiblissement qu'ils remarquoient dans les ennemis. Ainsi, les Juifs après quelques vains efforts rentrerent dans la ville, en se reprochant mutuellement leur lâcheté.

Aussi-tôt les Romains placerent leurs béliers sur les terrasses, & malgré les pierres & les traits de toute espece que lançoient sur eux les assiégés, ils commencerent à

battre les murailles. Elles étoient très-solidement construites, & les béliers paroissant faire peu d'effet, & même s'émousser & se rompre, un nombre de soldats Romains couverts de leurs boucliers en tortue, allerent à la sappe, & à force de bras & de léviers ils parvinrent à détacher quatre pierres des fondemens. La nuit survint, qui interrompit l'ouvrage.

Quoique la muraille n'eût point cédé aux coups de bélier, elle en étoit ébranlée: les quatre pierres emportées des fondemens, les avoient affoiblis: enfin le sol même plia, à l'endroit de la mine que Jean avoit creusée pour attaquer & détruire les terrasses précédentes: ensorte que pendant la nuit un grand pan du mur tomba de lui-même, & laissa une large ouverture.

Les Romains dans le premier moment se crurent vainqueurs. Mais en examinant la bréche, ils furent bien étonnés de voir au-dedans de la place un mur que Jean avoit pris la précaution de faire construire d'avance, & qui les arrêta tout court. Ici Joséphe ne nous donne pas une grande idée du courage des troupes de Tite. Car, il observe que l'attaque étoit devenue beaucoup plus aisée; que les débris du premier mur servoient comme de dégrés pour monter à la bréche; que le nouveau mur étoit moins fort que l'ancien, & de plus construit récemment & à la hâte, & par conséquent moins capable de résister. Cependant aucun

soldat Romain ne voulut tenter l'assaut : tous craignirent le péril, qui réellement étoit grand pour ceux qui monteroient les premiers. Je ne crois pas qu'une telle crainte, dans les circonstances que je viens de décrire, retardât l'ardeur de nos François. Envain Tite par une exhortation des plus pressantes entreprit d'encourager ses soldats, & de leur faire sentir que leur gloire étoit intéressée à achever une victoire déjà si avancée. Ils l'écouterent froidement, & refuserent de marcher. Un seul, Syrien de naissance, ame héroïque dans un corps petit & malfait, éleva sa voix, & adressant la parole à Tite, » Je m'offre, dit-il, à vous, » César, pour monter le premier à la bré- » che. Je souhaite que votre fortune se- » conde mon courage. Mais si le sort trom- » pe mes vœux, sçachez qu'il ne trompera » point mon attente, & que c'est de pro- » pos délibéré que je vais à la mort. » En finissant ces mots, Sabinus, c'étoit le nom de ce soldat, s'avance vers la bréche, couvrant sa tête de son bouclier, & tenant son épée nue à la main. Onze de ses camarades le suivirent, enflammés par l'exemple de son courage : & douze soldats, sans autre chef que leur propre ardeur, allerent en plein midi affronter une bréche bordée d'ennemis & de machines de guerre.

J'avoue que dans une entreprise si mal concertée je ne reconnois plus la sagesse de la discipline Romaine. Il faut de toute né-

ceffité, ou que l'Hiftorien ait peint les objets, plutôt d'après fon imagination, que felon l'exacte vérité, ou que Tite permît à fes foldats une licence, qui reffemble mieux à l'impétuofité des Barbares, qu'à une valeur guidée par l'obéiffance.

Quoiqu'il en foit, la témérité fut payée par le fuccès qu'elle méritoit. Sabinus gagna le haut de la bréche : mais le pied lui ayant gliffé, il tomba, & malgré les efforts d'une bravoure qui fe foutint jufqu'au bout, il fut percé de traits par les Juifs. Trois de ceux qui l'avoient accompagné périrent avec lui, & les huit autres revinrent au camp couverts de bleffures. Cet événement eft daté dans le texte de Jofèphe, tel que nous l'avons, du troifieme jour du mois Panémus. Mais la fuite me porte à croire qu'il y a faute, & qu'au trois il faut fubftituer le treize.

Deux jours après, c'eft-à-dire, le quinze du même mois, la tour Antonia fut emportée dans un affaut livré encore, fi nous en croyons Jofèphe, par la fougue du foldat, & fans ordre du Général. Au commencement de la quatrième veille de la nuit, vingt foldats, du nombre de ceux qui gardoient les terraffes, s'étant réunis pour tenter l'entreprife, appellent à eux le Porte-enfeigne de la cinquieme Légion, deux cavaliers, & un trompette. Tous enfemble ils s'approcherent à petit bruit de la bréche, furprennent les gardes endor-

mis, & les ayant égorgés, ils s'emparent du mur, & ordonnent à leur trompette de sonner la charge. Ce signal réveilla tout ce qu'il y avoit de Juifs dans la tour : la crainte les saisit : ils crurent avoir sur les bras toutes les forces Romaines, & ils s'enfuirent dans le Temple. En même-tems, Tite averti par le son de la trompette, fait prendre les armes à toutes ses troupes, & le premier il entre dans la forteresse Antonia.

La mine dont j'ai parlé plus d'une fois, n'avoit point été comblée, & subsistoit toute entiére. Une grande partie des Romains l'enfila, & par elle parvint jusqu'à l'entrée du Temple. Là il se livra un combat des plus vifs & très-meurtrier. Les deux troupes de Jean & de Simon réunies firent les derniers efforts pour empêcher la prise du Temple, qui eût été leur ruine. On se battoit corps à corps : & c'étoit une nécessité pour ceux qui se trouvoient à la tête, de tuer ou de mourir. Car, il n'étoit pas possible de réculer, vû que les derniers pressoient les premiers, & ne laissoient aucun intervalle libre. Si quelqu'un étoit tombé, celui qui le suivoit, lui marchant sur le corps prenoit sa place. L'ardeur fut long-tems égale, & le combat dura dix heures, c'est-à-dire, depuis la neuvieme heure de la nuit, jusqu'à la septiéme du jour. Enfin le désespoir l'emporta sur un courage qu'animoit seulement le désir de vaincre. Les

Juifs ſauverent le Temple, & c'en fut aſſez pour les Romains d'être demeurés maîtres de la tour Antonia.

Pendant qu'ils la regagnoient aſſez en déſordre, un Centurion nommé Julien, qui à côté de Tite avoit juſques-là conſidéré les alternatives du combat, ne put voir ſans indignation fuir les Romains devant les Juifs, & il ſe jetta dans la mêlée. Il y fit des prodiges, & par ſa valeur incroyable il força les Juifs de prendre la fuite à leur tour. Mais comme ſuivant un uſage univerſellement pratiqué alors parmi les troupes, il avoit des ſouliers gani de cloux, en marchant ſur un pavé de grandes pierres unies, il tomba à la renverſe, & fut ſur le champ environné d'ennemis, qui ne lui permirent pas de ſe relever, & le percérent à coup de lances.

Ceſſation du ſacrifice perpétuel.

Le dix-ſept du mois, le ſacrifice perpétuel ceſſa, faute * d'agneaux. On ſçait que ce ſacrifice conſiſtoit en deux agneaux que l'on offroit tous les jours, l'un le matin, l'autre le ſoir. Ce malheur n'étoit jamais arrivé depuis la nouvelle Dédicace du Temple par Judas Maccabée. La conſternation en fut extrême parmi le peuple, & aujourd'hui encore les Juifs célébrent à cette occaſion un jeûne, marqué dans leur calen-

*Tillem. Ruine des Juifs, art. 70.*

* *Le texte de Joſéphe porte*, faute d'hommes : *ce qui me paroît peu clair. Je ſuppoſe qu'au lieu du mot* ἀνδρῶν hommes, *il faut lire* ἀρνῶν agneaux.

drier au dix-septieme jour de leur dixieme mois.

Tite, qui désiroit ardemment de sauver le Temple, profita de cet événement pour faire encore un effort sur l'inflexible dureté des assiégés. Il chargea Joséphe de dire à Jean, que s'il avoit une si violente passion de faire la guerre, on lui permettoit de sortir avec tel homme de ses partisans qu'il voudroit emmener : mais qu'il ne s'opiniâtrât point à faire périr avec lui la ville & le Temple : qu'il cessât de souiller le lieu saint, & de se rendre criminel envers son Dieu. Tite offrit même de lui fournir des victimes pour continuer le sacrifice dont l'interruption causoit une si amère douleur à toute la nation. Joséphe fit à Jean ces propositions en langue vulgaire du pays, afin d'être entendu du peuple. Mais le tyran toujours plein d'un fol orgueil ne répondit que par des injures & des malédictions dont il accabla Joséphe, & qu'il conclut en protestant qu'il ne craignoit point la prise d'une ville dont Dieu étoit le maître & le souverain. Joséphe reprit avec indignation : » Ta confiance est » assûrément bien fondée. Car tu as grand » soin de conserver dignes du Dieu auteur » de toute sainteté & sa ville & son Tem» ple. Ta fidélité à lui offrir les sacrifices » qu'il exige doit sans doute te le rendre » propice. O le plus criminel des hommes ! » En vain tu t'en prens aux Romains, qui » plus religieux que toi se montrent zéla-

Nouveaux & inutiles efforts de Tite, pour engager les assiégés à rendre la ville & le Temple.

*Jos.* VI. 4.

» teurs de nos loix & de nos ſaintes céré-
» monies. Quel ſujet de douleur & de lar-
» mes qu'un ſi triſte paralléle ! Des étran-
» gers & des ennemis témoignent du reſ-
» pect pour notre Temple : & toi, né Juif,
» & nourri dans le reſpect de nos loix,
» tu t'en rends le deſtructeur. » Joséphe ajouta, qu'il étoit encore tems pour lui de ſe répentir, & qu'il avoit pouvoir de lui promettre de la part des Romains l'impunité & le pardon. Ni les reproches, ni les promeſſes ne firent aucune impreſſion ſur l'eſprit de Jean. Il interrompit Joſéphe pour l'inſulter, pour l'outrager, comme un traître à ſa patrie, comme un vil eſclave des Romains. » Ah! s'écria Joſéphe, je vois bien
» que je m'oppoſe à l'ordre de Dieu, en
» voulant ſauver ceux qu'il a condamnés.
» Il faut que ce malheureux Temple ſoit
» purifié par les flammes. (1) C'eſt Dieu,
» c'eſt lui-même qui envoye les Romains
» pour y mettre le feu, & qui détruit une
» ville ſouillée de tant d'horreurs. Joſéphe n'en put pas dire davantage : les larmes & les ſanglots lui couperent la parole : & il ſe retira dans un état de douleur qui faiſoit compaſſion aux Romains.

Son ambaſſade ne fut pas néanmoins entiérement infructeuſe. Pluſieurs grands perſonnages s'échapperent de Jéruſalem & vin-

(1) θεὸς ἄρα, θεὸς αὐτὸς ἐπάγει μετὰ Ῥωμαίων καθάρσιον αὐτῷ (τῷ ἱερῷ) πῦρ, καὶ τὴν τοσούτων μιασμάτων γέμουσαν πόλιν ἀναρπάζει. Jos.

rent se jetter entre les bras de Tite, qui les accueillit avec toute sorte de bonté, & qui même craignant qu'ils ne se trouvassent gênés au milieu d'une armée d'étrangers, leur permit de se retirer à Gophna, petite ville du voisinage, pour y vivre en toute liberté, & avec assûrance de recouvrer leurs biens après la fin de la guerre. Les factieux ne les voyant point paroître saisirent ce prétexte pour publier dans la ville que Tite les avoit fait tuer. Mais le Prince instruit de cette calomnie, les manda de nouveau dans son camp: & ces illustres transfuges, dont deux avoient été grands-Prêtres, se montrerent aux assiégés, les conjurant avec larmes de ne point forcer les Romains, qui souhaitoient épargner le Temple, à le détruire malgré eux. Ils ne furent pas plus heureux que Joséphe. Les tyrans & leurs satellites s'endurcissoient par les efforts que l'on faisoit pour les toucher; & déterminés à rejetter toute proposition de paix, ils établirent leurs batteries sur les portes sacrées: ensorte, dit Joséphe, que toute l'enceinte du Temple remplie de corps morts ressembloit à ces tombeaux où l'on entasse ceux qui ont été tués dans une bataille, & le lieu saint bordé de machines présentoit l'image d'une place de guerre. Aussi impies qu'intraitables, ils profanoient le Sanctuaire sans aucun remords: & ils se logeoient tout armés, & tout couverts du sang de leurs freres, dans ce lieu redouta-

ble où le grand-Prêtre seul avoit permission d'entrer une seule fois dans l'année. Leur impiété faisoit frémir les Romains mêmes, parmi lesquels il n'étoit, au rapport de Joséphe, aucun soldat qui n'eût du respect pour le Temple, & qui ne souffrît avec impatience de le voir indignement profané.

Tite sur-tout étoit pénétré de ces sentimens, & il renvoya encore Joséphe vers les assiégés, pour leur reprocher leur audace sacrilége, & les exhorter à y mettre fin. » Voici, dit Joséphe, ce que César vous » déclare par ma bouche : voici les paro- » les qu'il vous adresse. Je prens à témoin » les Dieux de nos ancêtres, & celui qui » autrefois prenoit intérêt à ce lieu, (car » aujourd'hui il ne le regarde plus, ) je » prens à témoin mon armée, les Juifs qui » sont dans mon camp, & vous-mêmes, » que ce n'est point moi qui vous contrains » de souiller par vos abominations un Tem- » ple que vous devez respecter. Si vous » consentez à changer le champ de bataille, » aucun Romain n'approchera du Tem- » ple : &, quelque chose qui arrive, je » vous le conserverai même malgré vous. » Rien n'étoit plus pressant que ce discours. Mais les Juifs, au-lieu d'y reconnoître la bonté de Tite, l'attribuerent à la crainte qu'il avoit de ne pas réussir. Ils en firent des railleries, & Tite fut obligé de recourir à la force des armes.

Résolu donc de livrer au temple un as-

faut, il tira trente hommes de chaque compagnie, & dans le corps qu'ils formerent par leur réunion il distribua plusieurs Tribuns, un par mille hommes. Il vouloit lui-même se mettre à la tête de ce corps : mais sur les représentations des Officiers, qui le prierent de ménager sa personne, il choisit pour commander l'attaque Cérialis, apparemment fils de celui que nous avons vû commander les Légions sur le Rhin, & faire la guerre avec succès contre Civilis & les Bataves. Pour lui, il se plaça en un lieu élevé de la tour Antonia, d'où il pouvoit voir tout ce qui se passeroit, afin d'animer les combattans par les regards du Prince, en la main duquel étoient les récompenses & les châtimens.

Assaut livré au Temple sans succès.

L'attaque commença vers la quatrieme veille de la nuit. Les Juifs se tenoient alerte, & ils se mirent promptement en état de défense. Tant que dura la nuit, on se battit avec beaucoup de confusion. Les soldats du même parti ne se connoissoient pas, & souvent ils se prenoient mutuellement pour ennemis. Le jour venu mit plus d'ordre dans le combat, & augmenta l'acharnement. Voyant, & sçachant qu'ils étoient vûs, les assiégés redoublerent d'ardeur. Chacun se tenoit ferme dans son poste, & s'efforçoit de gagner du terrain. Si quelques-uns se trouvoient contraint de plier, ne pouvant s'écarter ni à droite ni à gauche, parce que l'espace étoit étroit & serré, il falloit qu'ils

revinssent à la charge avec une nouvelle vigueur, & ils rechassoient à leur tour les ennemis, après plusieurs alternatives pareilles, qui n'avoient rien de décisif, le combat ayant duré jusqu'à la cinquieme heure du jour, on se sépara à armes égales, & les Juifs resterent maître du Temple.

Tite se prépare à attaquer le Temple par les machines.

Tite n'ayant point réussi à l'assaut, se détermina à l'attaquer par les machines. Il fit détruire une partie de la forteresse Antonia, pour ouvrir un large chemin, par lequel toute son armée pût s'approcher du Temple, & il ordonna que l'on construisît quatre nouvelles terrasses vis-à-vis différens points des faces septentrionale & occidentale. Ces ouvrages coutérent beaucoup de fatigues, parce qu'il falloit aller chercher les bois à cent stades : & les Juifs ne laissoient pas les Romains tranquilles. Quoiqu'ils ne fissent plus de sorties générales, néanmoins ils leur tendoient des embuscades, & souvent les maltraitoient avec d'autant plus de facilité, que les Romains sûrs de vaincre se tenoient peu sur leurs gardes. Les cavaliers sur-tout négligeoient beaucoup leurs chevaux, & lorsqu'ils alloient au bois ou au fourage, pendant qu'ils s'occupoient à amasser leurs provisions, ils les laissoient paître en toute liberté. Les Juifs couroient à cette proye, bien avantageuse pour des affamés, & ils enleverent ainsi un très-grand nombre de chevaux. Tite fut obligé, pour remédier à la négligence des siens,

d'employer la sévérité ; & ayant puni de mort un cavalier, qui étoit revenu sans son cheval, il rendit par cet exemple les autres plus circonspects.

Cependant les assiégés sentoient que le danger devenoit très-pressant, quelques-uns d'entre eux s'étant concertés, & ayant formé un peloton, sortirent du côté de la montagne des Oliviers, & entreprirent de passer le mur pour se sauver dans la campagne. Ils avoient choisi la onzieme heure, parce que c'étoit celle du souper des troupes ; & ils comptoient que la vigilance des ennemis, occupés par le repas, seroit moins active, & leur permettroit de s'échapper aisément. Ils se tromperent dans leur attente. Les Romains les apperçurent, & s'étant promptement rassemblés des châteaux voisins, ils les arrêterent, & les repousserent dans le vallon. Josephe rapporte en cette occasion un trait remarquable de l'adresse & de la force de corps d'un cavalier Romain, qui poursuivant un Juif, le saisit par le talon, l'enleva en l'air, & le porta ainsi tout vivant à son Général. Il en fut récompensé, & le prisonnier mis à mort.

Les Juifs commencent les premiers à mettre le feu aux galéries du Temple, &

Comme l'ouvrage des terrasses avançoit, les Juifs prirent une résolution extrême, & pour couper le passage de la tour Antonia au Temple, ils mirent le feu aux galéries qui en faisoient la communication. Ils en détruisirent ainsi une longueur de vingt coudées, donnant les premiers l'exem-

Sont imités par les Romains.

ple de brûler les édifices dépendans du lieu saint. Les Romains les imiterent deux jours après, & mirent pareillement le feu à une galérie voisine, sans doute dans le dessein que l'incendie gagnât, & leur facilitât les accès du Temple intérieur. Mais les Juifs arreterent le feu, en abattant le toît de la galérie à une distance de quinze coudées, attentifs à conserver la partie qui pouvoit servir à leur défense, & charmés de voir brûler celle qui étoit à portée de la Tour Antonia.

Ils combattoient toujours avec vigueur, & souvent à la bravoure ils joignoient la ruse. Ainsi après avoir rempli de bois sec, de poix, & de bitume, le haut de la galérie occidentale, entre le toît & la charpente qui le soutenoit, ils engagerent un combat, dans lequel feignant de se trouver trop pressés, ils se retirerent un peu en désordre. Leur retraite trop prompte fut suspecte aux plus prudens d'entre les Romains: mais le plus grand nombre emportés par l'ardeur de vaincre, poursuivirent ceux qu'ils voyoient fuir devant eux, & monterent à la galérie avec des échelles. Alors les Juifs mirent feu aux matieres combustibles dont ils avoient fait amas, & en un instant les Romains se virent environnés de flammes. Ils y périrent presque tous. Le secours étoit impossible. Tite les plaignoit, quoiqu'ils se fussent jettés dans le péril sans ses ordres, mais il ne pouvoit que les plaindre.

tre. L'incendie étoit si violent que personne n'osoit en approcher. Quelques-uns de ces téméraires se percerent eux-mêmes de leurs épées, pour se procurer une mort plus prompte & moins affreuse. Les autres furent consumés par le feu, ou tués par les Juifs.

Joséphe nous a conservé dans le récit de ce désastre un aventure assez remarquable. Un soldat qu'il nomme Artorius ayant apperçu en bas un de ses camarades, lui cria, » Je te fais mon héritier, si tu veux » me recevoir entre tes bras. » Celui-ci accepta la proposition pour son malheur. Car le poids de la chûte d'Artorius le fit tomber si lourdement sur le carreau, qu'il se tua, & Artorius fut sauvé.

La perte que firent en cette occasion les Romains, fut pour eux une leçon utile, qui les avertit de se précautionner dans la suite avec plus de soin. Et les Juifs se trouverent plus à découvert que jamais. Ils avoient brûlé eux-mêmes une partie de la galérie occidentale, & abattu le reste avec le fer pour ôter à ceux qui y étoient montés le moyen de se sauver : & les Romains détruisirent le lendemain la galérie septentrionale jusqu'à la vallée de Cédron.

Horreurs de la famine, Mere qui mange son enfant. Jos. VII. 22.

La famine continuoit ses ravages dans la ville, & elle armoit, non plus seulement les brigands contre le peuple, mais les citoyens les uns contre les autres. Tout ce qui étoit capable de servir de subsistance

devenoit un sujet de guerre entre les personnes les plus étroitement unies : les maris arrachoient la nourriture des mains de leurs femmes, & les meres de celles de leurs enfans. Mais il manquoit encore un trait pour l'entier accomplissement de la prédiction de Jesus-Christ, qui en allant à la mort avoit menacé les habitans de Jérusalem, qu'il viendroit un tems où l'on diroit,
*Luc. XXIII. 29.* » Heureuses les stériles, & les entrailles
» qui n'ont point porté d'enfans, & les
» mammelles qui n'en ont point alaité! »
*Jos. VII. 8.* Une mere en se nourrissant de la chair de son propre enfant, porta à son comble & l'horreur de la famine, & l'exécution de la menace prophétique.

Elle se nommoit Marie, femme distinguée par sa naissance & par ses richesses, & elle étoit venue du pays au-delà du Jourdain, où elle avoit son établissement, s'enfermer, comme tant d'autres, dans Jérusalem. Elle fut d'abord dépouillée par les factieux de tout ce qu'elle avoit apporté d'argent de son pays. Ses joyaux, qu'elle avoit cachés, lui servirent pendant quelque-tems de ressource pour se procurer de la nourriture, qui souvent lui étoit enlevée par les mêmes ravisseurs. Enfin, manquant de tout, tourmentée par la faim qui la dévoroit jusques dans les moëlles, & non moins enflammée d'indignation contre l'horrible violence des tyrans, ces sentimens lui firent oublier ceux de la nature. Elle avoit

un enfant à la mammelle; elle le saisit avec fureur, & lui adressant la parole, » Triste » fruit de mes entrailles, dit-elle, pour qui » te réservé-je dans ce tems malheureux » de guerre, de famine, & de tyrannie. Destiné à périr, ne vaut-il pas mieux que » tu serves à soutenir la vie de ta mere? » Elle le tue, le coupe en morceaux, le fait rôtir, & en mange une partie, gardant le reste pour un autre repas. L'odeur de cet abominable mets la décela. Des soldats, qui avides de proie couroient par la ville, entrent subitement, & lui demandent avec menaces de quelle viande elle vient de se se nourrir. Marie, que son crime accompli rendoit encore plus féroce, les écoute d'un air hardi, & leur montre ce qu'elle avoit mis à part. » C'est mon enfant, leur » dit-elle. Mangez : je vous en ai donné » l'exemple. Etes-vous plus délicats qu'u» ne femme, ou plus tendres qu'une » mere ? » Quelque endurcis que fussent ces scélérats par l'habitude des plus grands forfaits, ils demeurerent interdits, & s'enfuirent pleins d'effroi, annonçant à tous ceux qu'ils rencontrerent l'horrible aventure, dont ils venoient d'être témoins. Le bruit s'en répandit dans le camp des assiégeans, & il y augmenta la haine contre une nation souillée par un crime contraire à la nature. Tite en fut attendri, & levant les mains au ciel, il prit Dieu à témoin qu'il n'avoit point à se reprocher d'en être la

cause, puisqu'il ne cessoit d'offrir la paix aux Juifs. Mais il protesta en même-tems qu'il ensèveliroit la mémoire de cet abomination sous les ruines de la ville où elle avoit été commise.

Tite s'ouvre par le feu un chemin jusqu'au corps même du Temple.

L'effet suivit de près la menace. Tite, étant maître d'une grande partie de la cour des Gentils, attaqua de deux côtés en même-tems les édifices intérieurs qui couvroient l'autel & le lieu saint. Il fit agir le bélier, il employa la sappe. Mais les murs étoient si solidement construits, les pierres si grandes & si bien liées, que rien ne s'ébranloit. Tite ordonna que l'on plantât les échelles, & que l'on montât à l'assaut. Mais les Juifs firent une défense si vigoureuse, que l'avantage leur resta, & qu'ils enlevérent même aux Romains quelques-uns de leurs enseignes. Enfin malgré sa répugnance, fondée sur le désir d'épargner le Temple, Tite commanda que l'on mît le feu aux portes de l'enceinte intérieure. Le feu prit avec violence : & les Juifs, au rapport de Joséphe, en furent tellement troublés, que leur courage les abandonna, & qu'ils demeurerent immobiles spectateurs d'un désastre qui exigeoit d'eux les plus grands & les plus vifs efforts pour en arrêter les suites. Les flammes allumées successivement en divers endroits durerent avec violence pendant un jour & une nuit, & ce fut Tite qui ne voulant pas tout détruire, & curieux de conserver au moins le lieu

faint, donna ordre à une partie de ses troupes d'éteindre le feu, & de profiter du ravage qu'il avoit fait pour ouvrir aux Légions une route large & aisée.

Pendant que l'on travailloit à cet ouvrage, après lequel un dernier assaut devoit être décisif, Tite aussi attentif à sauver le Temple, que les Juifs étoient acharnés à en rendre la destruction inévitable, tint Conseil pour délibérer sur le parti qu'il convenoit de prendre par rapport à ce fameux édifice, ou plutôt pour amener les principaux Officiers à la résolution de clémence & de douceur à laquelle il s'étoit lui-même fixé. Quelques-uns opinoient à toutes rigueurs, prétendant que la sûreté de la conquête demandoit la ruine entiere du Temple, qui, tant qu'il subsisteroit, seroit pour les Juifs répandus dans l'Univers un centre de ralliement. D'autres plus modérés consentoient qu'on le laissât subsister, pourvû que les Juifs l'abandonnassent, & cessassent de le défendre par les armes. Mais dans le cas d'une résistance opiniâtre, leur avis étoit de le livrer aux flammes, le regardant non comme un Temple, mais comme une forteresse ennemie, dont la destruction seroit un acte de justice de la part des Romains, & ne pouvoit être une impiété que pour les Juifs. Avant que l'un de ces deux avis prévalût, Tite se hâta de déclarer qu'il étoit très-résolu de ne point tourner contre un édifice innocent & inanimé la peine que méri-

Tite fait prendre dans le Conseil la résolution d'épargner le Temple.

toient des hommes coupables ; & qu'il consentiroit jamais à brûler un monument magnifique, dont la ruine seroit une perte pour les Romains, & qui, s'il étoit conservé, feroit un des plus beaux ornemens de leur Empire. Une déclaration du Prince si nette & si précise entraîna tout le Conseil. Les uns par inclination, les autres par politique, se rangerent à son sentiment, & il fut résolu que le Temple seroit épargné. Mais (1) il en avoit été autrement ordonné dans un Conseil supérieur, & toute la bonne volonté de Tite ne put sauver ce que Dieu avoit condamné à périr.

Le Temple est brûlé, malgré les ordres & les efforts de Tite.

Le lendemain, dix du mois Loüs *, jour auquel plusieurs siécles auparavant le Temple de Salomon avoit été brûlé par Nabuchodonosor, étoit aussi le jour marqué par l'ordre de Dieu pour la ruine du second Temple. Le matin les Juifs firent une sortie par la porte orientale sur les Romains qui gardoient l'enceinte extérieure du Temple. Le combat fut très-vif, & Tite fut obligé de venir de la tour Antonia au secours des siens. Il repoussa non sans peine les assiégés, qui se battoient avec fureur, & il retourna ensuite à la tour, résolu de donner le jour suivant un assaut général.

Les Juifs ne l'attendirent pas. Impatiens, & incapables de souffrir le repos, ceux qui gardoient le corps du Temple attaquent de

(1) [illegible] πάλαι. Jos.

* Ce mois répond à notre mois d'Août.

nouveau les Romains occupés à éteindre le feu des galéries extérieures qui brûloient encore ; & n'ayant pas réussi dans leur attaque, en prenant la fuite ils attirerent leurs vainqueurs au pied du mur de l'enceinte intérieure. En ce moment un soldat Romain, sans ordre d'aucun Commandant, & (1) poussé, dit Joséphe, par une inspiration divine, saisit un morceau de bois enflammé, & s'étant fait soulever par un de ses camarades, il jette le feu par une fenêtre dans les appartemens qui environnoient le lieu saint du côté du septentrion. Les Juifs voyant la flâme s'élever poussent un grand cri de douleur, &, dès que le Temple périssoit, unique objet de leur attachement & de leur zèle, ils ne craignent plus de périr eux-mêmes, & se jettent sans ménagement à travers le fer & le feu. Les Romains les repoussent, & nourrissent l'incendie, qui gagne de plus en plus.

Cette nouvelle ayant été portée à Tite, qui retiré dans la tour Antonia, se reposoit des fatigues du combat de la matinée, il accourt pour éteindre le feu, & toute l'armée le suit. De la voix, de la main, il s'efforce d'arrêter la fougue du soldat. On ne l'écoute point, on compte pour rien ses défenses. La haine, le désir de la vengeance, l'espoir du butin, étouffent dans tous les cœurs le respect dû aux ordres du Prince. Non-seulement les premiers auteurs de

(1) Δαιμονίῳ ὁρμῇ τινι χρώμενος.

l'incendie, mais les Légions venues avec Tite, augmentent le feu, & massacrent tout ce qui s'offre à leur rencontre. Les gens du peuple périssent comme ceux qui ont les armes à la main. Les monceaux de corps morts s'accumulent autour de l'autel, & l'autel même est inondé de sang humain.

Tite voyant que tous ses efforts étoient vains, voulut visiter l'intérieur du Temple, & il y entra avec les principaux Officiers. La magnificence des riches étoffes, & des ouvrages d'or, qu'il y admira, fut pour lui un nouveau motif de conserver au moins le lieu saint, jusqu'au quel les flammes n'étoient point encore parvenues. Il donna de nouveaux ordres, plus rigoureux & aussi inutiles que les premiers. Les troupes n'obéissoient plus qu'à leur cupidité, que flattoit de l'espérance d'un immense & précieux butin la vûe de l'or qui brilloit de toutes parts dans les édifices extérieurs dont ils étoient déja maîtres. En même-tems un soldat s'étant glissé au-dedans du lieu saint, mit le feu aux portes, & Tite convaincu qu'il s'opposoit envain à un torrent qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'arrêter, se retira.

Ainsi, fut brûlé le Temple de Jérusalem six cens trente-neuf ans après sa reconstruction, & onze cens trente ans depuis qu'il avoit été bâti pour la premiere fois par Salomon. Mais au-lieu qu'après la destruction du premier Temple un second avoit

été

été relevé sur les anciens fondemens, le désastre de celui-ci fut sans reméde : & les efforts que fit trois cens ans après Julien l'Apostat pour le rebâtir, ne servirent qu'à prouver la réalité de l'anathême irrévocable que Dieu avoit prononcé contre un lieu qui lui avoit été cher durant tant de siécles. Le Temple devoit subsister jusqu'à la venue du Messie : depuis la prédication de l'Evangile dans une grande partie de l'Univers, il devenoit non-seulement inutile, mais même dangereux.

Les Juifs dupes de leurs faux Prophêtes jusqu'au dernier moment.

Ce qui est bien singulier, c'est que jusqu'au dernier moment ce peuple aveugle fut la dupe des faux Prophétes qui le trompoient. Tant que dura le siége, les tyrans avoient eu à leurs gages des séducteurs qui soutenoient le courage de la multitude par l'espérance d'un secours d'en-haut. Et pendant que le lieu saint brûloit, six mille tant hommes que femmes & enfans suivirent les impressions d'un fourbe, qui les exhortoit à monter sur le toît d'une galérie encore subsistante, parce que là Dieu leur montreroit des signes de salut. Ils y monterent, & les Romains ayant mis le feu à la galérie, toute cette troupe périt, sans qu'il en échappât un seul homme.

Avertissemens de Dieu aux Juifs, avant leur dernier désastre.

Ils méritoient bien d'ouvrir leurs oreilles aux mensonges des faux Prophétes, après avoir crucifié celui qui étoit la vérité même. Jesus-Christ leur avoit prédit en termes clairs leur dernier malheur, & la bonté di-

vine ajouta encore, peu de tems avant le siége, de nouveaux avertissemens. Je ne parle point des chariots armés & des troupes que l'on crut voir combattre dans les airs : ce pouvoit être des effets naturels d'un phénomène ignoré alors, & aujourd'hui très-connu sous le nom d'Aurore Boréale. Je n'insiste pas même beaucoup sur un fait, qu'il n'est pourtant pas possible de détourner par aucune interprétation. La nuit de la Pentecôte, les Prêtres étant entrés suivant leur usage dans le lieu saint pour faire leurs fonctions, entendirent d'abord comme un bruit confus, & ensuite plusieurs voix articulées, qui prononçoient avec vivacité ces mots, » Sortons d'ici. » C'étoient sans doute les saints Anges protecteurs de la nation qui en abandonnoient le sanctuaire devenu l'objet de la colére de Dieu. Mais de peur qu'on ne s'obstine à accuser de foiblesse superstitieuse & les Prêtres, & Joséphe, & Tacite, voici un événement unique ; une merveille qui subsista plusieurs années, & qui porte des caractères d'évidence auxquels ne peut se refuser l'incrédulité la plus déterminée.

*Jos. VII. 12. & Tac. Hist. V. 13.*

*Jos.*

Un paysan nommé Jésus, quatre ans avant la guerre, & dans un tems où la ville jouissoit de la paix & de l'abondance, étant venu à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, se mit tout d'un coup à crier, » Voix du côté de l'Orient, voix du côté » de l'Occident, voix des quatre parties

» du monde, voix contre Jérusalem & con-
» tre le Temple, voix contre les nouveaux
» époux & les jeunes épouses, voix contre
» toute la nation. » Il répétoit jour & nuit ces terribles paroles sans discontinuer, parcourant successivement toutes les rues de la ville. Il fut saisi & maltraité par l'ordre de quelques-uns des principaux citoyens, qui importunés de ses cris de mauvais augure vouloient le réduire au silence. On n'entendit sortir de sa bouche aucune plainte sur ce qu'il souffroit, aucun reproche contre ceux qui le frappoient : & il ne se défendit qu'en poursuivant les menaces dont il étoit porteur. On le traduisit devant le Magistrat Romain, qui le fit déchirer à coups de fouet, jusqu'à lui découvrir les os. Il ne supplia point, il ne versa point de larmes ; mais d'un ton lamentable, il répondoit à chaque coup qu'il recevoit, » Malheur à
» Jérusalem. » On ne le vit ni parler à personne, ni demander les besoins de la vie. Ceux qui l'outrageoient, ceux qui lui donnoient de la nourriture, ne tiroient de lui aucune autre réponse que la formule plaintive qu'il avoit commission de répéter. Dans les jours de fêtes il redoubloit ses cris, & il continua pendant sept ans & cinq mois sans se fatiguer, sans que sa voix parût s'affoiblir. Enfin, lorsque le siége fut formé, faisant le tour des murs, & prononçant toujours ses imprécations accoutumées,
» Malheur à la ville, malheur au peuple,

» malheur au Temple : « une derniere fois il ajouta, » Malheur à moi-même : » & en même-tems une pierre lancée d'une machine des assiégeans le tua sur la place. Un fait si étrange, & sans aucun exemple dans l'Histoire du genre humain, n'a pas besoin de commentaire. On peut consulter à ce sujet les belles & religieuses réflexions de M. Bossuet dans son Histoire Universelle. Je reprens le fil de mon récit.

Tout ce qui restoit de l'enceinte extérieure du Temple, brûlé. Prêtres mis à mort.

Les Romains ayant mis le feu au lieu le plus saint & le plus révéré, crurent ne devoir plus rien épargner de ce qui l'environnoit. Ils brûlerent & les restes des galéries, & les portes, & sur-tout le trésor, où ils firent un butin immense. Ils y trouverent une prodigieuse quantité d'argent, de meubles, de vases, & en un mot toutes les richesses des Juifs. Car, chacun s'étoit empressé d'y porter comme dans un dépôt inviolable tout ce qu'il possédoit de précieux. On peut juger de la grandeur du butin par la diminution du prix de l'or, qui tomba de moitié dans la Syrie.

Les Romains maîtres de tout l'emplacement du Temple, y apporterent toutes leurs enseignes, auxquelles ils sacrifierent sur le lieu avec mille cris de joie, & proclamerent Tite *Impérator*.

Plusieurs des Prêtres Juifs, lorsqu'ils avoient vû commencer l'embrasement du lieu saint, s'étoient retirés sur le mur, qui avoit huit coudées d'épaisseur. Ils y demeure-

rent cinq jours durant, jusqu'à ce que contraints par la faim ils descendirent & se rendirent à discretion. On les mena à Tite, à qui ils demanderent grace inutilement. Il leur répondit que le tems de la miséricorde étoit passé ; que l'objet en considération duquel il auroit pû leur pardonner, n'étoit plus ; & qu'il falloit que les Prêtres périssent avec le Temple. Ainsi, ils furent tous mis à mort.

Les tyrans & leurs satellites, après la prise & l'incendie du Temple, avoient encore la ville haute pour retraite & pour ressource, & ils pouvoient en la livrant obtenir leur pardon. Tite le leur offrit dans une conférence qu'il voulut bien leur accorder sur le pont qui joignoit le Temple & Sion. Ils eurent l'insolence de refuser cette offre, de crainte, disoient ces hommes religieux, de violer le serment qu'ils avoient fait de ne jamais se rendre : & ils demanderent qu'il leur fût permis de sortir de la place avec leurs femmes & leurs enfans, & de s'enfoncer dans les déserts. Tite entra en indignation, & sur le champ il fit publier par un trompette une défense à tous les assiégés de se retirer dans son camp, parce qu'il ne feroit plus quartier à personne. En même-tems il ordonna de mettre le feu à la partie de la ville dont il étoit maître depuis long-tems, & qu'il avoit jusqu'alors épargnée : & pour réduire celle qui

Tite est obligé d'assiéger encore la ville haute, qui tient près d'un mois. Il l'emporte de vive force.

résistoit encore, il fit travailler à de nouvelles terrasses.

Ce travail emporta un long tems, parce qu'il falloit aller chercher le bois à cent stades, comme je l'ai déjà remarqué : & pendant cet intervalle la faim, & la barbarie des factieux, qui croissoit avec les maux publics, tourmenterent les misérables restes du peuple enfermé dans Sion. Il n'étoit pas possible de supporter un état si violent : & malgré les défenses de Tite, malgré la vigilance cruelle des tyrans qui faisoient garder toutes les issues pour empêcher les désertions, & qui massacroient sans pitié quiconque se laissoit surprendre, un très-grand nombre de Juifs se jettoient dans le camp des Romains comme dans un asyle. Ils y trouverent en effet la vie. La bonté du cœur de Tite ne lui permit pas de réaliser sa menace. Seulement il établit des Juges pour discerner ceux qui par quelque crime commis s'étoient rendus indignes de grace. Les autres furent ou vendus, ou même renvoyés en pleine liberté.

Enfin, le sept du mois Gorpiæus * les ouvrages se trouverent en état, & les béliers commencerent à battre. Les factieux soutinrent mal leur fierté. Après avoir poussé l'opiniâtreté à un si grand excès, ils devoient chercher la mort les armes à la main. Tout au contraire, dès qu'ils virent une bréche faite à la muraille, ils ne songerent qu'à mettre leur vie en sûreté ;

* *Septembre.*

en allant se cacher dans de vastes souterrains, où ils espéroient demeurer inconnus, jusqu'à ce que les Romains retirés du pays leur laissassent la liberté de reparoître. Ils abandonnerent donc & les murs, & les tours Hippicos, Phasael, & Mariamne, qui par leur force & leur solidité bravoient tout l'effort des machines, & dont la faim seule pouvoit déloger ceux qui s'y seroient enfermés. Les Romains planterent leurs enseignes sur les murailles, & se félicitant d'une victoire plus aisée qu'ils ne l'avoient espéré, ils entrerent dans la place, firent main basse sur tout ce qui se rencontra devant eux, & mirent le feu aux édifices; & les flammes allumées en différens endroits s'étant réunies pendant la nuit, le huit du mois Gorpiæus vit Jérusalem en proie à un seul & vaste incendie.

Tite étant entré dans la place, admira la solide construction des tours que les tyrans avoient abandonnées par un aveuglement inconcevable: & il dit à ses amis, (1) » C'est sous la conduite de Dieu que » nous avons fait la guerre: c'est Dieu qui » a chassé les Juifs de ces forteresses, con- » tre lesquelles ni les forces humaines, ni » les machines ne pouvoient rien. » Il étoit si pénétré de ce sentiment, que dans la

Tite reconnoît qu'il n'a été que l'instrument de la vengeance divine.

*Phil. Apoll. Tyan. l. VI. c. 29.*

(1) Σὺν θεῷ γ' ἐπολεμήσαμεν, καὶ θεὸς ἦν ὁ τῶνδε τῶν ἐρυμάτων Ἰουδαίους καθελών· ἐπεὶ χεῖρές τε ἀνθρώπων ἢ μηχαναὶ τί πρὸς τούτους τοὺς πύργους δύνανται. *Jos. VII. 16.*

suite, lorsque les nations lui envoyerent des couronnes, suivant l'usage, pour honorer sa victoire, il déclara (1) à diverses reprises qu'il ne croyoit point mériter cet honneur. » Ce n'est point moi, disoit-il, » qui ai vaincu. Je n'ai fait que prêter mes » mains à la vengeance divine. Il laissa subsister les trois tours, dont j'ai parlé, pendant qu'il abattoit le reste des fortifications & des murailles : il voulut que ces tours servissent de monument à la postérité de la protection singulière que le ciel avoit accordée à ses armes.

Prisonniers, & leurs différens sorts.

Après la premiere fureur du carnage appaisée, Tite fit publier un ordre de ne tuer aucun des Juifs qui mettroient bas les armes. Les soldats ne laissérent pas de massacrer encore, par pure inhumanité, ceux qui par l'âge ou par la foiblesse du corps étoient incapables de rendre service. Les autres en très-grand nombre furent rassemblés dans le Temple, & enfermés dans une enceinte que l'on appelloit la cour des femmes. Tite préposa un de ses affranchis pour les garder, & il chargea Fronto, l'un des premiers Officiers de l'armée, d'examiner les différens cas où chacun des prisonniers se trouvoit, & de décider de leur sort. Tous ceux qui par le témoignage de leurs compatriotes furent décélés comme instru-

(1) Ὁ δὲ οὐκ ἠξίου ἑαυτὸν τούτου· μὴ γὰρ αὐτὸς ταῦτα εἰργάσθαι, θεῷ δὲ ὀργὴν φήναντι [ἐπιδεδωκέναι τὰς ἑαυτοῦ χεῖρας. *Philost.*

mens & complices des crimes des tyrans, furent mis à mort. Parmi la jeunesse on réserva les plus grands & les mieux faits pour décorer le triomphe de leur vainqueur. Du reste, on fit deux parts. Ceux qui passoient dix-sept ans, furent envoyés en Egypte chargés de chaînes pour y travailler aux ouvrages les plus rudes, ou distribués dans les Provinces des environs pour servir de divertissement au peuple en combattant entre eux, ou contre les bêtes: les enfans au-dessous de dix-sept ans furent vendus.

Le crédit de Joséphe est une ressource pour quelques-uns. *Jos. vit.*

Dans ce désastre de sa nation Joséphe fut une ressource pour quelques-uns des Juifs. Tite, qui le considéroit beaucoup, lui permit de choisir & de prendre pour lui parmi le butin tout ce qu'il jugeroit à propos. Joséphe demanda avant toutes choses les exemplaires qui pourroient se rencontrer des Livres saints, apparemment pour les préserver de la profanation. Ensuite rien ne lui parut plus précieux que les personnes libres. Il demanda donc & obtint la vie & la liberté pour son frere & pour cinquante de ses amis. Il visita les prisonniers renfermés dans la cour des femmes, & tous ceux qu'il reconnut & pour lesquels il s'intéressa, au nombre de cent quatre-vingts-dix, furent sur le champ délivrés sans rançon. Quelque-tems après en revenant de Thécué, où Tite l'avoit envoyé pour voir si ce lieu étoit propre à un campement,

il passa devant plusieurs Juifs crucifiés; parmi lesquels il en vit trois de sa connoissance. Il courut à Tite les larmes aux yeux, & à sa priere ce Prince ordonna qu'on détachât de la croix ceux que Joséphe protégeoit, & qu'on pansât leurs plaies. Deux en moururent, le troisieme échappa & survécut.

Nombre des morts & des prisonniers. *Jos. VII. 17.*

Le nombre de ceux qui périrent dans le siége de Jérusalem par le fer, par la faim, par la misére, est évalué par Joséphe à onze cens mille, Juifs pour la plus grande partie, mais non pas tous habitans de Jérusalem. Car il en étoit venu beaucoup de dehors à cause de la fête de Pâques. Si l'on joint à ce premier nombre ceux qui furent tués ou dans les combats donnés hors de Jérusalem, ou à la prise des différentes villes forcées par les Romains, le nombre total des morts du côté des Juifs durant tout le cours de la guerre se monte à treize cens trente-sept mille quatre cens quatre-vingt-dix. Pour ce qui est des prisonniers, l'Historien en compte dans toute la durée de la guerre quatre-vingts-dix-sept mille.

*Usser. Ann.*

*Jos.*

Sort singulier de la nation des Juifs, & prédit.

La nation des Juifs ne s'est jamais relevée d'un si rude coup. Elle n'est pourtant pas exterminée. Dieu a voulu qu'elle subsistât, comme il l'avoit fait prédire par (1) David, afin qu'elle servît de leçon à tous les peuples de l'Univers, au milieu des-

(1) Ne occidas eos, ne quando obliviscantur populi mei. *Ps. 58. v. 12.*

quels elle est répandue, sans être mêlée ni confondue avec aucun. Son Temple n'a jamais été rebâti : mais elle n'en conserve pas moins un attachement inviolable pour une Religion, dont le culte lui est devenu impratiquable; & depuis dix-sept siécles les (1) enfans d'Israël vivent, suivant la prédiction d'Osée, sans Roi, sans Prince, sans sacrifice, & sans autel.

Jean & Simon sont forcés de se livrer aux Romains.

Les chefs de la rébellion, Jean & Simon, ne furent pas long-tems sans tomber au pouvoir des vainqueurs. Ils s'étoient tous deux retirés dans des souterrains. Jean, pressé par la faim, en sortit le premier, & étant venu se livrer aux Romains, il trouva encore en eux assez de clémence pour obtenir la vie sauve. Ils se contentérent de le condamner à une prison perpétuelle : traitement trop doux pour un scélérat, qui méritoit d'être immolé à la vengeance & de sa nation, dont il avoit causé la ruine, & de ses ennemis, qu'il avoit forcés de se priver, en détruisant Jérusalem & le Temple, du plus doux fruit de leur victoire.

Simon, par une opiniâtreté plus persévérante, s'attira la juste peine de ses crimes. Au moment où il vit la ville haute forcée, il prit avec lui les plus affectionnés de ses satellites, & quelques ouvriers en pierre munis de leurs outils, & ainsi accompagné, après avoir fait provision de

*Jos. VII. 17. & 20.*

(1) Dies multos sedebunt filii Israël sine Rege, & sine Principe, & sine sacrificio, & sine altari. *Os.* III. 4.

vivres pour plusieurs jours, il s'enfonça dans un souterrain. Son plan étoit de se percer une issue dans la campagne, loin de la ville & des Romains, & par ce moyen de se mettre en liberté. Simon & les siens pénétrerent fort avant dans ces demeures ténébreuses : mais lorsqu'il fallut travailler, ils trouverent le roc, qui leur fit une résistance invincible. Déjà les vivres, quoique ménagé avec une grande œconomie, alloient leur manquer. Il fallut donc abandonner cette retraite, & Simon sortit de terre à l'endroit où avoit été le Temple, ayant pris la précaution de se vêtir d'une tunique de lin, par-dessus laquelle il mit une casaque de pourpre, dans l'espérance bien vaine d'en imposer à ceux qui le verroient paroître, de les effrayer, & de profiter de leur trouble pour se sauver. Tite n'étoit plus à Jérusalem, mais il y avoit laissé la dixieme Légion, avec quelques autres corps de troupes, cavalerie & infanterie, pour garder sa conquête. Les soldats qui étoient en faction dans le lieu où Simon se montra, demeurerent d'abord étonnés. Néanmoins sans quitter leur poste, ils lui demanderent qui il étoit. Simon ne les satisfit point sur cette question, & témoigna vouloir parler au Commandant. Quelques-uns se détacherent pour aller avertir Térentius Rufus, qui commandoit les troupes laissées dans Jérusalem, & lorsqu'il fut venu, Simon lui fit sa

déclaration. Térentius ordonna qu'on le mît aux fers, & il en écrivit à Tite, qui étoit alors à Césarée de Philippe. Tite jugea avec raison que la soumission tardive & forcée de Simon, ne devoit pas l'exemter du supplice; & il voulut qu'il fût gardé étroitement, pour être ensuite mené en triomphe, & mis à mort.

Il y avoit déjà quelque-tems que la ville étoit détruite, lorsque Simon se rendit. Car Tite, après sa victoire, donna ses ordres pour qu'elle fût entiérement rasée, à l'exception des trois tours dont j'ai parlé, & du mur occidental, qu'il destina au logement des troupes qui devoient demeurer sur le lieu. Du reste tout fut abattu, & les murs, & les fortifications, & le Temple, & tous les autres édifices, ensorte qu'il n'y parut plus de vestige que ce terrain eût jamais été habité. L'usage pratiqué en ces cas par les Romains porte à croire qu'ils y firent passer la charrue : & les plus anciens Ecrivains Juifs, cités par Scaliger, attestent la vérité * du fait.

La ville & le Temple entiérement rasés.

*Jos.* VII. 18.

*Scal. Isag. l.* III. *p.* 304.

L'armée victorieuse méritoit de la part de son Général des éloges & des récompenses. Tite la ramena dans son premier

Tite loue les soldats, récom-

* *M. de Tillemont pense que les Romains ne firent passer la charrue que sur l'emplacement du Temple, & non sur toute la ville; & il récule cet événement jusqu'au tems de la derniere désolation des Juifs sous Adrien. On peut voir les raisons,* T. II. de l'Hist. des Empereurs, note 5. sur les révoltes des Juifs.

pense ceux qui s'étoient signalés. *Jos.*

camp : & là, étant monté sur un Tribunal, qui lui avoit été dressé, il harangua toutes les troupes assemblées, louant leur bravoure contre les ennemis, leur obéissance pour leurs chefs. Il ajouta, que s'il leur étoit glorieux d'avoir vaincu des rebelles & des opiniâtres, c'étoit encore une plus grande gloire pour eux d'avoir donné à l'Empire un Chef qui en faisoit le bonheur, & de voir leur choix approuvé par le Sénat & par le peuple Romain. Il conclut son discours par annoncer des récompenses à ceux qui s'étoient signalés par quelque action d'éclat. On en avoit tenu un régître exact : il les fit tous appeller par leurs noms, il leur distribua des couronnes, des haussecols, des piques, des drapeaux, il les avança à des grades supérieurs, & pour joindre l'utile aux distinctions d'honneur, il leur donna une part abondante dans le butin fait sur les ennemis. Cette brillante cérémonie, si propre à encourager le mérite, fut terminée par un sacrifice, où on immola un grand nombre de victimes, qui furent distribuées aux soldats. Tite donna lui-même un magnifique repas aux premiers Officiers.

Il sépare son armée & en laisse une partie dans la Judée.

La guerre étoit finie, & il ne s'agissoit plus que de réduire quelques mutins cantonnés en divers châteaux. Tite sépara donc son armée. Pour achever le peu qui restoit à faire en Judée, & y maintenir la paix, il y laissa, comme je l'ai dit, la dixieme Légion avec quelques autres troupes. La

douzieme, qui s'étoit laissé battre sous Cestius, ne fut pas renvoyée en Syrie, où elle avoit eu jusques-là ses quartiers. Tite lui assigna pour séjour la Mélitène, petite Province entre l'Arménie & la Cappadoce, soit qu'il voulût punir cette Légion d'une ancienne faute, comme Joséphe le fait entendre, soit que son dessein fût, comme il me paroît plus vraisemblable, de l'opposer * aux courses des barbares, qui infestoient le pays où on l'envoyoit. Il garda avec lui les deux autres Légions jusqu'au tems de son départ pour l'Italie. Après avoir donné ces ordres, il se rendit à Césarée, où il fit porter les dépouilles, & conduire les prisonniers, en attendant que la saison lui permît de se mettre en mer.

Il passe l'hiver à visiter la Judée & la Syrie. Sa compassion sur Jérusalem. *Jos. VII. 19. 20. 24.*

Il employa l'hiver à visiter les villes de Judée & de Syrie, & par-tout il donna des fêtes aux dépens des malheureux Juifs, qu'il exposoit aux bêtes, ou forçoit de combattre les uns contre les autres. Il n'avoit pourtant pas une haine aveugle contre la nation, & les Juifs d'Antioche trouverent en lui un protecteur contre les Syriens avec lesquels ils habitoient cette grande ville. Ils y jouissoient des droits de citoyens en vertu des priviléges qui leur avoient été accordés par les anciens Rois de Syrie. Mais on leur envioit leur état; & depuis long-tems il ré-

* *Voyez les Fastes du régne de Vespasien, an de Rome* 824.

gnoit une grande animoſité entre eux & les autres habitans. Ceux-ci regarderent la rébellion des Juifs contre les Romains, & le déſaſtre de cette malheureuſe nation, comme une occaſion favorable pour ſatisfaire leur vieille haine : & lorſque Tite vint à Antioche, ils lui demanderent premiérement que les Juifs en fuſſent chaſſés, & enſuite qu'au moins ils fuſſent privés du droit de bourgeoiſie. Tite rejetta leur requête, & maintint les Juifs dans tous les priviléges dont ils jouiſſoient. Ce n'étoit point le nom de la nation qu'il haïſſoit : & il ne jugeoit dignes de ſa ſévérité que ceux qui s'étoient réellement rendu coupables.

En viſitant la Syrie, il pouſſa juſqu'à Zeugma, ſur l'Euphrate, & il y reçut des Ambaſſadeurs de Vologéſe Roi des Parthes, qui lui préſenterent de la part de leur maître une couronne d'or, pour le féliciter de ſa victoire ſur les Juifs. De-là repaſſant par Antioche, il revint dans la Judée, & il voulut voir le lieu où avoit été Jéruſalem. L'aſpect de ce ſol nû & déſert comparé avec la magnificence d'une ville autrefois ſi floriſſante, le toucha & l'attendrit : & au-lieu de ſe ſçavoir bon gré d'avoir ſignalé ſa puiſſance par la ruine d'une ſi forte place, il ne témoigna que de l'indignation contre les ſcélérats qui par leur aveugle opiniâtreté l'avoient forcé à la détruire. Ceux qui l'accompagnoient s'occupérent d'un tout autre ſoin. Ils chercherent à déterrer les

tréſors

trésors que les Juifs pendant le siége de Jérusalem avoient cachés : & soit par leurs recherches, soit sur les avis qu'ils reçurent, ils trouvérent de l'or, de l'argent, toutes sortes d'effets précieux, dont ils firent leur profit.

Il part d'Alexandrie, vient à Rome, & triomphe avec son pere.

Tite continua sa route par terre jusqu'à Alexandrie, où il devoit s'embarquer. Delà il renvoya les deux Légions, qu'il avoit retenues près de sa personne, dans les Provinces d'où elles avoient été tirées, c'est-à-dire, la cinquieme dans la Mœsie, la quinzieme dans la Pannonie. Parmi les prisonniers Juifs il choisit sept cens des plus beaux hommes, & il les fit partir pour être menés en triomphe avec leurs chefs, Jean & Simon. Tous ses arrangemens étant pris, il partit lui-même au commencement du printems de l'an de Jesus-Christ 71. & ayant fait heureusement le trajet, il triompha des Juifs conjointement avec son pere, quoique le Sénat eût décerné le triomphe à chacun d'eux en particulier. Le char de Tite marcha à la suite de celui de Vespasien, & Domitien les accompagnoit à cheval.

An. Rom. 822.

Joséphe raconte toute cette pompe avec beaucoup d'emphase, dans son goût de style un peu enflé & Asiatique. Ce qui nous paroît plus digne de remarque, c'est que l'on y porta les principales dépouilles du Temple, la table d'or sur laquelle on offroit les pains de proposition, le chandelier d'or à sept branches, & le livre de la

*Plin.* XII. 25. *Geoffroi, Mat. Med. T. II. p.* 475.

loi. On y porta aussi la plante du baume ; que l'on croyoit alors naître dans la Judée, mais qui, suivant * les observations des tems postérieurs, a pour vraie patrie l'Arabie Heureuse. Cette plante précieuse se cultivoit avec soin dans les plaines de Jéricho, & il avoit fallu que les Romains la défendissent contre la rage des Juifs, qui par fureur & par désespoir vouloient la détruire. Entre les prisonniers il n'y eut que Simon fils de Gioras qui fût mis à mort & étranglé dans la prison, avant que les triomphateurs montassent au Capitole, suivant l'usage. Joséphe parle de troupes qui suivirent & décorerent le triomphe, mais il n'en spécifie ni le nombre, ni la qualité. La pratique des tems de l'ancienne République étoit que les Légions victorieuses triomphassent avec leur Général. Il n'est pas hors de vraisemblance, que les cinquieme & quinzieme Légions aient passé par Rome, & assisté au triomphe de Tite, avant que de se rendre aux lieux de leur destination.

*Jos.* & *Dio.*

*Dio.*

Réduction des trois châteaux qui restoient aux Juifs rébelles,

J'ai dit, qu'il restoit encore quelques pelotons de Juifs opiniâtres, qui refusoient de se soumettre. Ils s'étoient enfermés dans trois châteaux, Hérodium, Machéronte, & Masada. Lucilius Bassus eut ordre de les réduire, & d'employer à cette fin les trou-

* *Ces observations sont conformes à une tradition attestée par Joséphe, Ant. l. VIII, c. 6. suivant laquelle le baume avoit été apporté à Salomon par la Reine de Saba.*

pes que Tite avoit laissées dans la Judée. Il n'eut pas de peine à réussir à l'égard d'Hérodium. Dès qu'il se fut présenté devant la place, ceux qui la tenoient se rendirent à composition.

Hérodium, Machéronte, & Masada. *Jos. de B. Jud. VII.* 25. 26. 28.

Machéronte lui donna plus d'exercice. C'étoit un roc extrêmement élevé, & tout environné de précipices. Alexandre Jannée Roi des Juifs y avoit construit un fort, qui fut détruit dans la guerre que Gabinius fit à Aristobule. Mais lorsqu'Hérode fut maître de la Judée, ce Prince, qui avoit de grandes vûes, comprit toute l'importance de la situation de Machéronte, qui pouvoit servir de barriere contre les courses des Arabes. Il y bâtit une ville sur la pente du rocher, & tout au sommet une citadelle, dont les murailles étoient flanquées de tours de cent soixante coudées de hauteur. Dans cette citadelle il ménagea plusieurs citernes, & il la munit de toutes les provisions qui pouvoient la mettre en état de soutenir un long siége. Il y construisit aussi un magnifique Palais, faisant de ce lieu en même-tems une place de guerre & une maison Royale.

Lorsque Bassus parut devant Machéronte, cette place étoit occupée par une de ces bandes de brigands, dont les armes de Vespasien avoient nettoyé le plat pays, & qui ne pouvant plus tenir la campagne s'étoient renfermés dans une forteresse qu'ils jugeoient imprenable. Bassus se mit en devoir

de leur prouver qu'elle ne l'étoit pas. Ayant reconnu que du côté de l'Orient le roc étoit plus accessible, & la vallée moins profonde, il entreprit de la combler, & il avança l'ouvrage malgré les fréquentes & vigoureuses sorties des assiégés. Le succès pouvoit néanmoins se faire long-tems attendre, si une aventure particuliere n'eût amolli la résistance des Juifs.

Ils avoient parmi eux un jeune Officier très-brave, nommé Eléazar, qui étoit l'ame de toutes les sorties, toujours le premier quand il s'agissoit d'attaquer, toujours le dernier quand il falloit faire retraite, & couvrant les autres par son audace. Il arriva que dans une de ces occasions, tous étant rentrés, Eléazar plein de confiance demeura quelque-tems hors de la porte, s'entretenant d'en-bas avec ceux qui étoient sur le mur, & occupé tout entier de ce qui faisoit l'objet de la conversation. Un soldat Romain épia ce moment, & s'approchant à petit bruit il le saisit par le milieu du corps, & l'enleva tout armé dans le camp Romain. Bassus ordonna sur le champ qu'on le dépouillât, & qu'on le frappât cruellement de verges vis-à-vis de la place. Ce spectacle excita les larmes & les gémissemens des assiégés, de qui Eléazar étoit estimé & chéri, & parmi lesquels il avoit une nombreuse & honorable parenté. Bassus voulant tirer avantage de cette disposition des esprits, fit planter une croix,

comme pour y attacher sur le champ son prisonnier. Les Juifs ne purent tenir contre la crainte de voir crucifier Eléazar sous leurs yeux. Sensibles par eux-mêmes, & attendris encore par les cris lamentables de cet infortuné, qui les conjuroit de lui épargner une mort infâme & cruelle, ils députerent à Bassus, offrant de lui rendre la place, s'il vouloit leur remettre Eléazar, & leur accorder toute liberté de se retirer. Le Commandant Romain accepta leur offre, & la capitulation fut exécutée de bonne foi de part & d'autre. Non-seulement les gens de guerre qui occupoient la citadelle, la livrerent aux Romains, mais ils les avertirent que le peuple s'enfuyoit de la ville basse. Sur cet avis les Romains y entrerent l'épée à la main, & s'ils ne purent empêcher les plus vigoureux & les plus alertes de se sauver, ils arrêterent & massacrerent les traîneurs au nombre de dix-sept cens, & firent prisonniers les enfans & les femmes. Pour ce qui est de la garnison, avec laquelle seule ils avoient traité, ils la laisserent aller, après lui avoir rendu Eléazar selon la convention.

Les fugitifs de Machéronte s'étoient retirés dans un bois épais, où ils avoient trouvé plusieurs compagnons de fortune, qui s'étant échappés pendant le siége de Jérusalem, étoient venus chercher en cet endroit leur sûreté. Bassus les y suivit, & ayant environné tout le bois d'une enceinte

de cavalerie, il ordonna à son infanterie de couper les arbres. Les malheureux Juifs voyant que l'on détruisoit leur asyle, furent obligés de combattre. Les plus braves se firent tuer sur la place: les autres en voulant fuir rencontrerent la cavalerie Romaine, qui ne fit quartier à aucun. Le carnage fut complet, & de trois mille qu'ils étoient, il ne s'en sauva pas un seul.

Restoit le château de Masada, occupé par les plus opiniâtres de tous les Juifs. C'étoient des sectateurs de Judas le Galiléen, fanatiques sur l'article de la liberté, & persuadés qu'ils ne pouvoient sans violer le respect dû à Dieu, seul souverain Seigneur des hommes, reconnoître aucun maître sur la terre. Ils avoient les premiers jetté les semences de la rébellion, dès le tems du dénombrement fait par Quirinius sous Auguste après la mort d'Archélaüs, & ils y persisterent les derniers, ayant à leur tête Eléazar, petit-fils de l'auteur de leur secte. Ils s'étoient emparés du château de Masada dès les commencemens de la guerre, & pendant que Florus étoit encore en Judée. Delà, comme d'un centre, ils se répandoient aux environs, exerçant le brigandage le plus odieux. D'eux étoient sortis les Assassins qui commirent tant de meurtres, & qui auroient été regardés comme les plus scélérats des mortels, si les Zélateurs ne les eussent encore surpassés. Nous avons vû quel étoit leur attachement pour

leur fortereſſe, d'où Simon fils de Gioras tenta inutilement de les tirer pour les mener à Jérufalem ; & ils en demeurerent en poſſeſſion juſqu'à l'an de Jeſus-Chriſt 72. que Flavius Silva, ſucceſſeur de Baſſus, qui étoit mort depuis la priſe de Machéronte, vint avec toutes les troupes Romaines reſtées en Judée camper devant Maſada.

An. rom. 823.

La ſituation de cette place reſſembloit beaucoup à celle de Machéronte. C'étoit un roc très-élevé, & environné de toutes parts de profondes vallées. Le ſommet n'étoit acceſſible que par deux routes, l'une à l'Orient, qui à cauſe des contours tortueux par leſquels elle ſe replioit ſur elle-même, avoit été nommée le *Serpent*. Elle étoit trés-étroite : & il falloit que ceux qui y marchoient priſſent grand ſoin d'aſſûrer leurs pieds. Car à droite & à gauche elle étoit bordée de précipices affreux, où pour peu que l'on gliſsât, on ne pouvoit manquer de périr. L'autre chemin par le côté occidental étoit plus doux & plus aiſé. Mais à l'endroit où il ſe rétréciſſoit le plus, une tour en occupoit toute la largeur & le fermoit : enſorte que l'on ne pouvoit arriver au haut, que ſous le bon plaiſir de ceux qui gardoient cette tour, ou en la forçant. Sur le ſommet, qui formoit un terrain uni, dont le contour étoit de ſept ſtades, s'élevoit une fortereſſe, ouvrage du Grand-Prêtre Jonathas, mais augmenté & perfectionné par Hérode. Le mur, conſtruit de

la plus belle pierre, avoit douze coudées de haut sur huit de large, & il étoit flanqué de trente-sept tours, dont la hauteur alloit à cinquante coudées. Les maisons étoient bâties tout autour du mur en-dedans, afin que l'on pût cultiver & mettre en valeur tout l'espace du milieu, qui étoit d'une qualité de terre excellente, & plus fertile qu'aucune plaine : grande ressource dans les besoins d'un siége. Hérode d'ailleurs, avoit pris soin d'approvisionner la place en grains, vins, huiles, légumes de toute espéce: &, ce qui est bien singulier, ces provisions se conserverent pendant une durée de près de cent ans. Eléazar & les siens en firent usage, & lorsque les Romains se rendirent maîtres de la place, ce qui restoit se trouva encore frais & exempt d'altération. Joséphe donne pour cause de cet effet étonnant la pureté de l'air, qui à une si grande hauteur n'étoit mêlé d'aucunes vapeurs humides & terrestres. Mais je m'imagine qu'il avoit fallu que l'art & certaines précautions aidassent la nature. Hérode n'avoit pas oublié les munitions de guerre. Il avoit mis dans Masada dequoi armer dix mille hommes, & de plus une grande quantité de fer, d'airain, & de plomb, pour fabriquer de nouvelles armes, s'il en étoit besoin. Un lieu si élevé manquoit d'eau. Hérode, pour parer à cet inconvénient, avoit fait creuser un grand nombre de réservoirs qui gardoient l'eau de la pluie. Dans cette forteresse

teresse ainsi préparée & munie il s'étoit bâti un grand & beau Palais, fortifié comme une place de guerre. C'étoit une retraite qu'il avoit prétendu s'assûrer en cas de disgrace, soit que les Juifs se révoltassent en faveur des Princes de la race des Asmonéens, qu'il avoit détrônés; soit que la haine de Cléopatre, à laquelle il fut long-tems en butte, armât contre lui Antoine & les Romains.

Flavius Silva ayant entrepris de forcer cette place, commença par entourer tout le roc d'un mur garni de redoutes & de bons corps-de-garde, afin qu'il fût impossible aux assiégés de s'échapper. Il établit ensuite son camp le plus près du roc qu'il lui fut possible : & comme il falloit aller chercher les vivres & l'eau à une grande distance, il chargea de cette corvée les Juifs vaincus. Il s'agissoit de trouver un endroit d'où l'on pût battre la muraille. Après s'être emparé sans beaucoup de peine de la tour qui barroit le chemin occidental, Flavius rencontra une éminence de rocher, qui avoit de la largeur & une saillie considérable, mais qui étoit encore de trois cens coudées plus basse que le mur de Masada. Il ne fut point effrayé de l'ouvrage immense qu'il falloit faire pour atteindre à une telle hauteur. Sur la plate-forme du rocher il éleva une terrasse de deux cens coudées de hauteur, & au-dessus un massif de pierre, qui avoit cinquante coudées en hauteur & en largeur.

Sur ce massif fut dressée une tour de bois, mais toute revêtue de lames de fer, qui s'élevoit à soixante coudées, & qui par conséquent surpassoit de dix coudées la hauteur du mur. De-là les Romains avec différentes machines lancérent une telle grêle de traits & de pierres, que bientôt ils eurent nettoyé le mur, de façon qu'aucun des assiégés n'osoit s'y montrer. En même-tems le bélier battoit la muraille, & à grande peine il vint pourtant à bout de faire bréche. Mais Eléazar avoit eu soin de construire en-dedans un nouveau mur, qui arrêta tout court les assiégeans.

Ce mur étoit fait avec art & intelligence. Il ne fut point bâti de pierres, qui en résistant à l'action du bélier donnassent lieu à cette redoutable machine d'appuyer selon tout ce qu'elle avoit de force. Les Juifs n'y employérent que le bois & la terre : ensorte que le coup du bélier s'amollissoit contre cette matiere disposée à lui céder, & s'il ébranloit la charpente, il secouoit la terre, qui par ce mouvement s'entassoit, & rendoit l'ouvrage plus solide. Flavius voyant donc que le bélier ne produisoit plus aucun effet, eut recours au feu, il ordonna à ses soldats de lancer contre le nouveau mur une multitude de torches enflammées. Cet expédient réussit, la charpente prit feu : mais un vent de Nord qui s'éleva portoit les flammes du côté des machines des Romains, qui couroient risque d'être brû-

lées. Par un changement ſubit, que les aſſiégeans & les aſſiégés attribuerent également à une volonté expreſſe de Dieu, le vent ſe tourna en ſens contraire, & le mur fut conſumé. Les Romains rentrerent dans leur camp pleins de joie, & réſolus de donner l'aſſaut le lendemain. Pendant la nuit ils firent une garde très-exacte, afin qu'aucun des ennemis ne pût s'enfuir.

Eléazar ne penſoit nullement ni à prendre lui-même la fuite, ni à la permettre à ſes gens. Déterminé depuis long-tems à une réſolution qu'il regardoit comme plus digne de ſon courage, ſa reſſource étoit la mort volontaire, & le carnage de tous ceux qui ſe trouvoient enfermés dans Maſada avec lui. Pour parvenir à l'exécution de ſon funeſte deſſein, il aſſemble les plus braves, & il leur repréſente que depuis long-tems réſolus à périr plutôt que de reconnoître aucun autre maître que Dieu ſeul, le tems eſt venu pour eux de vérifier par les effets une ſi noble façon de penſer. » Nous avons juſqu'ici, ajouta-t-il, rejetté » avec indignation une ſervitude exempte » de danger. Quelle honte ne ſeroit-ce pas » à nous d'accepter maintenant avec la » ſervitude les ſupplices cruels, que nous » devons attendre des Romains, ſi nous » tombons vivans ſous leur pouvoir. Pro- » fitons plutôt de la grace que Dieu nous » accorde d'être les maîtres de notre ſort. » Il nous prive de tout moyen de conſer-

» ver en même-tems notre vie & notre li-
» berté : sa juste colére contre toute la na-
» tion se manifeste par les rigueurs que
» nous éprouvons depuis plusieurs années.
» Nous n'avons pas néanmoins lieu de
» nous plaindre, non-seulement parce que
» nous sommes coupables, mais parce qu'il
» nous laisse encore une porte pour préve-
» nir la captivité. Saisissons l'ouverture que
» nous offre la bonté divine. Qu'une mort
» honorable & procurée par des mains
» amies préserve nos femmes des outra-
» ges que leur préparent d'insolens vain-
» queurs, & nos enfans de la servitude.
» Rendons-nous ensuite ce noble service
» les uns aux autres, persuadés que la li-
» berté conservée jusqu'au dernier sou-
» pir est pour des gens de cœur le plus
» glorieux tombeau. Mais auparavant frus-
» trons l'avidité de nos ennemis en détrui-
» sant par le feu tout ce qui pourroit de-
» venir leur proie. Ne laissons subsister que
» les vivres, qui nous serviront de témoi-
» gnage qu'une résolution généreuse, &
» non la nécessité de la faim, aura terminé
» nos jours. »

Ce discours ne fit pas d'abord tout l'effet qu'Eléazar en avoit espéré. Parmi ceux qui l'écouterent, il y en eu plusieurs sur qui agissoit plus puissamment l'horreur naturelle de la mort, & sur-tout la compassion pour de tendres enfans, pour des épouses chéries. Il fallut qu'Eléazar revînt à la

charge, & que par les reproches les plus vifs il leur fit honte de leur molleſſe. Enfin il vint à bout de tranſmettre dans leurs ames le courage barbare dont il étoit lui-même enflammé. Tous approuverent ſon conſeil, & ſe mirent en devoir de l'exécuter. Ils commencerent par égorger leurs femmes & leurs enfans, penſant, dans l'aveugle rage qui les tranſportoit, leur donner une derniere preuve d'affection & de tendreſſe. Ils entaſſerent tous ces corps morts dans le Palais bâti par Hérode; ils y apporterent tout ce qu'il y avoit de richeſſes dans la place: après quoi dix d'entre eux choiſis par le ſort ſe chargerent de tuer tous leurs camarades. Ces victimes volontaires vinrent ſe ranger à côté des morts qu'ils étoient empreſſés de ſuivre, & préſentant la gorge, ils recevoient avec action de graces le coup mortel. Le dernier des dix qui reſta, mit le feu au Palais, & il termina cette horrible Tragédie par ſe tuer lui-même. Le nombre de ceux qui périrent ainſi ſe montoit à neuf cens ſoixante, en y comprenant les femmes & les enfans. Il y eut pourtant deux vieilles femmes & cinq enfans, qui échapperent au maſſacre général, ayant trouvé moyen de ſe cacher dans un ſouterrain pendant le tumulte d'une ſi affreuſe exécution.

Lorſque le jour fut venu, les Romains ſe préparoient, ſuivant ce qui avoit été réſolu la veille, à donner l'aſſaut. Ils fu-

rent bien étonnés de n'appercevoir aucun ennemi. Le silence, la solitude, le feu qui frappoit leurs yeux, tout cela les mettoit dans une grande perplexité. Ils jetterent un cri, comme s'ils eussent voulu faire une décharge, afin de forcer les ennemis à se montrer. Mais ils ne virent paroître que les deux femmes dont j'ai parlé, qui averties par le cri qu'elles avoient entendu, sortirent de leur retraite souterraine, vinrent se présenter aux Romains, & leur raconterent tout le détail de la scéne tragique dont elles avoient été témoins. Les Romains entrent, éteignent le feu, & ayant pénétré dans le Palais, ils virent cette multitude de cadavres à demi brûlés, dont l'aspect leur inspira moins d'horreur, que d'estime & d'admiration pour la générosité de tant de personnes de tout sexe & de tout âge, qui avoient préféré la mort à la captivité. Flavius ayant mis une garnison dans le fort, se retira à Césarée.

Fin de la guerre. *Jos.* VII. 29.

La prise de Masada est le dernier exploit de la guerre des Romains contre les Juifs. Cet événement tombe au seize du mois Xanthique de l'an de Jesus-Christ 72. & par conséquent nous donne six ans de durée pour la guerre, qui avoit commencé le 16. du mois Artémisius de l'an 66. La fin de cette guerre fut, comme on l'a vû, la destruction d'une grande partie de la nation des Juifs, & de plus la confiscation du pays.

*Jos.* VII. 62.

Dès l'an 71. Vespasien avoit ordonné que l'on en vendît les terres & les villes au pro-

fit du fisc. Il n'exempta de cette loi que la ville & le territoire d'Emmaüs, où il établit une colonie de huit cent vétérans, qui prit le nom de Nicopolis, ou *Ville de la victoire*. Le Royaume d'Agrippa, qui étoit toujours demeuré fidéle dans l'alliance des Romains, ne devoit pas être compris dans la punition des rebelles : & il subsista jusqu'à la mort de ce Prince. Les Juifs répandus dans toutes les parties de l'Empire eurent toute liberté d'y jouir, pourvû qu'ils demeurassent tranquilles, des mêmes droits dont ils étoient auparavant en possession. Ils ne furent point punis des crimes de leurs compatriotes, si ce n'est que Vespasien les assujettit à payer au Capitole le tribut de deux dragmes qu'ils payoient précédemment au Temple de Jérusalem.

L'opiniâtreté indomptable de quelques-uns leur attira néanmoins encore de nouvelles disgraces. Parmi le nombre des Assassins sectateurs de Judas le Galiléen, il y en avoit eu d'assez heureux pour se sauver à Alexandrie. Ils y porterent l'esprit turbulent dont ils étoient possédés, & au lieu de se trouver bien contens d'avoir pû éviter la mort si justement méritée, ils jetterent parmi leurs hôtes des semences de troubles, les exhortant à venger leur liberté, à ne point regarder les Romains comme des Souverains qu'ils dûssent respecter, & à ne reconnoître que Dieu seul pour leur maître. Ils poussérent l'audace

Troubles à Alexandrie. Plusieurs des Assassins y sont arrêtés & mis à mort. Leur opiniâtreté. *Jos. VII. 29.*

jusqu'à tuer ceux qui s'opposoient à leur doctrine séditieuse, & s'ils trouvoient des disciples dociles, ils les animoient ouvertement à la révolte. Les Chefs du Conseil des Juifs d'Alexandrie furent allarmés, voyant bien que les excès de ces fanatiques ne manqueroient pas d'être imputés à tous ceux qui étoient liés avec eux par la société d'une même Religion. Ils convoquérent une assemblée du peuple, & par de vives représentations l'ayant animé contre des scélérats, qui venoient envelopper dans le supplice dont ils étoient dignes ceux qui n'avoient pris aucune part à leurs forfaits, ils conclurent que l'intérêt de la sûreté commune exigeoit que l'on s'assûrât des Assassins, pour les livrer au Magistrat Romain. Le peuple suivit le sentiment de ses Chefs, & sur le champ six cens de ces misérables furent arrêtés, & l'on poursuivit jusqu'à Thébes dans la haute Egypte ceux qui s'y étoit sauvés : on les saisit, & on les ramena à Alexandrie. Ce qui est bien singulier, c'est qu'il ne fut pas possible de réduire à la raison aucun de ces furieux. Le fanatisme s'étoit tellement emparé de leurs ames, que malgré les tourmens, dont on épuisa sur eux la rigueur, aucun ne voulut consentir à reconnoître César pour maître. Tous, jusqu'aux enfans en bas âge, persisterent dans leur opiniâtreté, & plutôt que de se démentir ils aimérent mieux perdre la vie par les plus horribles supplices.

Ce mouvement, quoiqu'arrêté dans sa naiſſance, attira néanmoins l'attention de Veſpaſien ſur le Temple ſchiſmatique qu'Onias * avoit bâti en Egypte à l'imitation de celui de Jéruſalem. L'Empereur Romain voyant combien étoit incurable le penchant des Juifs à la révolte, craignit que le Temple d'Onias, devenu plus cher à la nation, parce qu'il lui reſtoit ſeul, ne fût pour elle une occaſion de s'aſſembler, & d'exciter de nouveaux troubles. Par cette raiſon il ordonna à Lupus Préfet d'Egypte de le détruire. Lupus ſe contenta de le fermer. Paulinus ſon ſucceſſeur le dépouilla, & défendit aux Juifs d'en approcher. Ainſi fut aboli entiérement le culte Judaïque, & il n'en reſta pas même l'ombre illicite, qui auroit ſemblé le perpétuer. Le Temple d'Onias avoit ſubſiſté pendant deux cens vingt-trois ans.

Le Temple d'Onias eſt fermé par ordre de Veſpaſien

La contagion de l'eſprit de révolte ſe manifeſta auſſi parmi les Juifs de Cyréne. Un certain Jonathas, tiſſerand de ſon métier, engagé dans la faction des Aſſaſſins, s'étant retiré dans cette ville, y fit le rôle de Prophête; & en promettant des prodiges & des miracles, il perſuada à quelques-uns de la populace de le ſuivre dans le déſert. Les principaux d'entre les Juifs avertirent de ce trouble naiſſant Catullus Gouverneur de la

Troubles à Cyréne.

* *Voyez ſur la fondation de ce Temple, le Tome IX. de l'Hiſtoire Ancienne de M. Rollin, §. IV. p. 343.*

Pentapole * de Libye, qui ayant envoyé quelques troupes dissipa cette canaille, & en prit le chef vivant. Ce malheureux, pour obtenir sa grace & l'exemption du supplice, promit de venir à révélation, & il accusa les plus riches de ses compatriotes d'être les promoteurs secrets des démarches qu'il avoit faites. Catullus prêta des oreilles avides à cette calomnie, & voulant se donner une part dans la gloire d'avoir terminé la guerre des Juifs, il fit grand bruit d'une affaire qui n'étoit rien, il grossit les objets, il effraya les esprits par l'idée d'une conjuration importante. Non content de recevoir sans preuve des accusations aussi graves, il dictoit lui-même aux délateurs leurs dépositions. Et d'abord il se défit par cette voie d'un Juif qu'il haïssoit, & de sa femme. Ensuite il attaqua tous ceux qui se faisoient remarquer par leur opulence, & il en impliqua dans cette odieuse affaire plus de trois mille, qu'il condamna & fit exécuter, comptant que le profit qui revenoit à l'Empereur de tant de confiscations, couvriroit ses injustices. La chose alla plus loin. Jonathas & ses compagnons, toujours à l'instigation de Catullus, étendirent leurs accusations jusques sur les plus distingués des Juifs établis, soit à Alexandrie, soit à Rome, & ils chargerent Joséphe en particulier de leur avoir envoyé des armes & de

Joséphe est impliqué dans cette affaire. Son accusateur est puni.

* *Petit pays, dont Cyréne étoit la Capitale.*

l'argent. Par-là Vespasien eut occasion de prendre lui-même connoissance de l'affaire. Il n'étoit pas de ces Princes auprès desquels être accusé en matiere de crime d'Etat, c'est être coupable. Il se donnoit le tems d'examiner : il portoit un esprit d'équité dans la discussion des preuves. Les informations frauduleuses faites par Catullus ne pûrent soutenir la lumiere d'une pareille révision. La calomnie fut découverte, & Jonathas, qui avoit été amené à Rome, subit enfin le supplice trop long-tems différé. Il fut battu de verges, & ensuite brûlé vif. Pour ce qui est de Catullus, l'indulgence excessive des loix Romaines & de l'Empereur lui épargna la peine qu'il avoit méritée : mais la vengeance divine exerça par elle-même ses droits sur cet insigne criminel. Bientôt après, une maladie, dont les symptômes furent horribles, le conduisit au tombeau.

Autorité de son Histoire.

*Jos. vit. 65. & in Ap. I, 9.*

C'est par ce fait que Joséphe termine son Histoire de la guerre des Juifs : monument précieux, comme je l'ai déjà marqué, pour la Religion, & dont l'autorité est au-dessus de toute critique. Non-seulement c'est un témoin oculaire qui parle d'événemens, auxquels il a eu lui-même grande part, mais il publia son ouvrage sous les yeux de ceux qui, comme lui, avoient été témoins de ce qu'il racontoit, ou même acteurs; & qui par conséquent étoient à portée de le démentir, si dans son récit il eût altéré la vérité. Parmi ces témoins nous comptons

Vespasien & Tite, à qui il offrit son Histoire; le Roi Agrippa, à qui il la fit lire: & sa fidélité garantie par des noms si respectables surpasse la mesure des preuves que l'on est en droit d'exiger communément d'un Ecrivain.

Au reste, l'éloge que je donne à la sincérité & à la fidélité de Joséphe, doit être renfermé dans ce qui regarde les faits éclatans & leurs principales circonstances; & je ne voudrois pas me rendre *responsable* de tous les petits détails. En le lisant, il est aisé de remarquer en lui un caractère vain, quelquefois un peu crédule, flatteur envers les puissans: & ce ne sont pas là les traits d'un Ecrivain sur le témoignage duquel on puisse compter pleinement. Ajoutez un style ambitieux, qui court après les ornemens, qui ne connoît point les graces aimables de la simple nature, qui se perd souvent dans des discours d'une longueur excessive & fatiguante, & qui y fait un vain étalage d'une Philosophie & d'une érudition déplacées. Mais ce sont-là des défauts de l'Auteur, qui ôtent peu du prix de l'ouvrage.

Quelques détails sur ses ouvrages & sur sa personne.

*Jos. de B. Jud. I. 1.*

Il fut Ecrivain fécond. Outre l'Histoire de la guerre des Juifs, qui est incontestablement son plus important ouvrage, & qu'il composa en sa langue naturelle & en Grec, dans le tems même, comme je l'ai observé, où les faits étoient tout récens, nous avons de lui les Antiquités Judaïques

en vingt livres ; sa vie écrite par lui-même, deux livres contre Apion, & un petit écrit sur le martyre des sept freres Maccabées.

Il écrivit ses Antiquités pour répandre parmi ceux qui parloient & entendoient la langue Grecque, la connoissance de l'Histoire de sa nation, remontant d'après Moyse jusqu'à l'origine du monde. C'est un ouvrage utile, & qui seroit encore plus estimable, si l'Auteur n'avoit pas en plusieurs endroits entrepris de farder la majestueuse simplicité des Ecritures, & dans d'autres au contraire dégradé les merveilles de la puissance & de la bonté de Dieu pour les rendre plus croyables à ses lecteurs. *Jos. Ant. I. 1.*

Sa vie sert de conclusion à son ouvrage des Antiquités. Il ne s'y épargne pas les éloges, & l'on seroit porté à croire plus de bien de lui, s'il n'en disoit pas tant.

Ses Antiquités sont dédiées à un Epaphrodite, qui peut être le fameux affranchi de Néron, mis à mort par Domitien. Il nous assûre lui-même qu'il acheva ce grand ouvrage la treizieme année de cet Empereur, qui étoit la cinquante-sixieme de son âge. *Jos. Ant. XX. 9.*

Ses livres contre Apion, dédiés pareillement à Epaphrodite, sont une suite de son ouvrage des Antiquités, & une apologie de sa nation contre les calomnies débitées par quelques Ecrivains Grecs, dont le principal est Apion le Grammairien, & renouvellées par quelques-uns de ceux qui avoient lû les écrits de Joséphe.

Le récit de la mort courageuse des Maccabées & de leur mere sent beaucoup la déclamation, & il a pour but d'établir une maxime plus digne de l'orgueil Stoïque, que des principes de la vraie Religion, qui rapporte tout à Dieu. Joséphe se propose de faire voir que (1) la raison doit & peut se rendre maîtresse des passions, & il prouve sa thése en citant des exemples de vertu, où il auroit dû reconnoître la puissance de Dieu venant au secours de l'infirmité humaine.

[*Jos. vit.*] Pour ce qui regarde la personne de Joséphe, j'ai peu de chose à ajouter à ce que j'en ai dit dans le corps de mon Histoire. Il étoit de race sacerdotale, de la premiere des vingt-quatre classes, dans lesquelles David avoit distribué la postérité d'*Aaron*. par sa mere il appartenoit à la Maison Royale des Asmonéens. Depuis la ruine de son pays, il vécut à Rome sous la protection des Empereurs Vespasien, Tite, & Domitien, de qui il reçut plusieurs marques de bonté. Nous n'avons point de preuve qu'il ait poussé sa vie au-delà du régne du dernier de ces Empereurs.

(1) Αὐτοδέσποτός ἐστι τῶν παθῶν ὁ εὐσεβὴς λογισμός.





# LIVRE XVII.

## §. I.

## FASTES DU REGNE DE TITE.

VESPASIANUS AUGUSTUS IX. An. rom. 830.
TITUS CÆSAR VII. De J. C. 79.

Tite confirme par une seule Ordonnance tous les dons & toutes les graces qu'avoient accordé ses prédécesseurs.

Sa douceur & sa modération envers Domitien. Il bannit les délateurs. Il renvoie Bérénice.

Embrasement du mont Vésuve. Mort de Pline l'ancien.

TITUS AUGUSTUS VIII. An. Rom. 831.
DOMITIANUS CÆSAR VIII. De J. C. 80.

Peste violente.

Horrible incendie dans Rome.

Dédicace de l'Amphithéâtre commencé par Vespasien, & achevé par Tite, qui donne à cette occasion des Jeux magnifiques au peuple.



An. rom. 832. De J. C. 81.

SEX. * FLAVIUS SILANUS.
T. ANNIUS VERUS POLLIO.

Tite meurt le treize Septembre.

* *Je suis le texte de Dion, qui appelle ce Consul* Flavius. *Il est nommé* Annius *dans une inscription rapportée par Gruter.*



# HISTOIRE

## DU REGNE DE TITE.

*Tite reconnu Empereur malgré les intrigues de Domitien son frere. Il mérite d'être appellé les* Délices du genre humain. *Traits de sa bonté. La souveraine puissance le perfectionne & le réforme. Bérénice renvoyée. Embrasement du Mont-Vésuve. La ville d'Herculane retrouvée sous terre de nos jours. Mort de Pline l'ancien. Dangers que court Pline le jeune. Détails sur Pline l'ancien. Ses ouvrages. Sa passion pour l'étude. Peste violente. Soins paternels de Tite dans les maux que souffroient ses sujets. Incendie dans Rome. Magnificence de Tite dans les Jeux & les Spectacles. Mort de Tite. Faux Néron. Exploits d'Agricola dans la Grande Bretagne.*

Après

APrès la mort de Vespasien, Tite son fils aîné fut reconnu sans difficulté pour Empereur par le Sénat & par les soldats. Ce n'est pas que Domitien, dont l'ambition étoit effrénée, ne désirât disputer l'Empire à son frere, ou au moins le partager avec lui. Il eut la pensée d'offrir aux soldats une gratification double de celle que Tite leur accordoit. Il prétendoit que le Testament de son pere avoit été altéré, & que l'intention de Vespasien étoit que ses deux fils jouissent en commun de l'Empire. Ces discours étoient bien démentis par toute la conduite de Vespasien, qui avoit toujours mis une très-grande différence entre ses deux fils, associant l'aîné à sa puissance & à l'autorité du Gouvernement, & traitant le second avec une sévérité qui avoit eu plus d'une fois besoin d'être tempérée par les représentations & les prieres de Tite. Aussi les plaintes de Domitien n'eurent-elles d'autre effet que de manifester de plus en plus son mauvais cœur, & d'inspirer à Tite des ombrages, auxquels il eût dû, pour sa sûreté & pour le bonheur de l'Empire, faire plus d'attention.

Tite reconnu Empereur malgré les intrigues de Domitien son frere. *Suet. Domit. 2.*

Il n'est personne qui ne connoisse cet Empereur par le glorieux titre de *Délices du genre humain*. Il le mérita par une bonté constante & universelle, & tout ce que nous avons à dire de son régne se réduit

Il mérite d'être appellé les *Délices du genre humain.* *Suet. Tit. 1.*

presque aux preuves qu'il donna de cet aimable caractère.

Traits de sa bonté. *Suet. Tit. 8. 9. Dio.*

Il s'annonça tout d'un coup par une Ordonnace que lui dicta son inclination bienfaisante. Ses prédécesseurs depuis Tibére avoient pris pour régle de regarder tous les dons * faits sur le domaine de la République par ceux à qui ils succédoient comme annullés par la mort des donateurs. Il falloit que les particuliers qui les avoient reçus, en obtinssent la confirmation du nouveau Prince. Tite les exempta de cette nécessité importune, & par un Edit général il confirma tous les dons de ses prédécesseurs. Son exemple fit loi, & fut suivi par les Princes qui lui succédérent.

En prenant possession du grand Pontificat il déclara qu'il recevoit cette dignité *sacrée* comme un engagement à garder ses mains pures, & à ne les jamais souiller par le sang d'aucun citoyen. Il tint parole, & pendant son régne, qui malheureusement fut trop court, il n'ordonna la mort de personne, quoique les occasions ne lui aient pas manqué d'exercer une légitime vengeance.

Deux Patriciens furent convaincus d'avoir conspiré contre lui. Tite fidéle à ses

* *Suétone se sert du mot* beneficia, *qui ne paroît pas devoir être pris ici pour* bienfaits *en général, mais expliqué dans un sens plus restraint, & entendu sur-tout des établissements accordés par les Empereurs aux gens de guerre sur les terres conquises. On peut aussi y comprendre les pensions sur le Trésor du Prince.*

maximes de clémence, & protestant (1) avec serment qu'il aimoit mieux périr que tuer, manda les coupables, & les exhorta à se désister du projet insensé de s'élever à l'Empire, dont l'ordre seul des destins disposoit : il leur promit de leur accorder toute autre chose qu'ils pourroient souhaiter : & comme la mere de l'un d'eux étoit absente de Rome, il dépêcha à cette Dame un courrier pour calmer ses inquiétudes, & l'assûrer que la vie de son fils ne couroit aucun risque. Enfin, il invita les conspirateurs à souper familiérement avec lui : & le lendemain, assistant à un spectacle de Gladiateurs, il les fit asseoir à ses côtés, & lorsqu'on lui apporta selon l'usage les armes des combattans, afin qu'il pût examiner si elles étoient en bon état, il les remit avec confiance entre les mains de ceux qui venoient de former des desseins contre sa vie.

Son frere ne cessa de lui tendre des embuches, il sollicitoit presque ouvertement les armées à la révolte : il trâmoit des projets pour s'éloigner de la Cour. Jamais Tite ne put prendre sur lui, non-seulement de faire mourir un frere si criminel, mais de s'assûrer de sa personne, ou même de lui témoigner moins de considération. Il le fit son Collégue dans le Consulat : dès le premier jour qu'il s'étoit vû Empereur, il lui

(1) Periturum se potiùs quàm perditurum adjurans. *Suet.*

avoit déclaré que n'ayant point d'enfans mâles il le regardoit comme son successeur à l'Empire, & il continua de lui tenir toujours le même langage. Bien plus, dans des entretiens secrets il le conjura souvent avec larmes de répondre enfin à ses avances, & de lui rendre amitié pour amitié.

Un Prince si plein de douceur étoit bien éloigné de recevoir ni de souffrir les accusations odieuses qui transformant en crimes de lése-majesté de simples paroles, souvent innocentes, avoient été pendant long-tems la terreur des gens de bien. Il en abolit entiérement l'usage, & voici de quelle maniere il s'expliquoit sur ce sujet. » Ces pré-» tendus crimes ou me regardent, ou re-» gardent mes prédécesseurs. Quant à moi, » je ne puis être outragé ni insulté : *car je* » ne fais rien de condamnable, & *les* dis-» cours qui n'ont d'autre appui que le men-» songe ne me paroissent dignes que de » mépris. Pour ce qui est des Empereurs » qui m'ont précédé, c'est à eux à ven-» ger leurs injures, supposé qu'ils soient » véritablement entrés en part des droits » de la Divinité. » Ainsi, bien loin que les délateurs trouvassent accès auprès de lui, ceux qui restoient encore de la licence des régnes précédens, éprouverent de la part de Tite une juste rigueur. Les uns furent simplement chassés de Rome ; d'autres plus coupables, après avoir été battus & fouettés dans la place publique, & promenés

ignominieusement dans l'Amphithéâtre, furent ou vendus comme esclaves, ou enfermés dans des isles désertes. Il prit même des précautions pour l'avenir, & par de sages réglemens, il tâcha de mettre un frein aux criminelles chicanes de ceux qui faisoient servir les loix à l'oppression des innocens, & à l'accroissement de leur fortune.

Il étoit si porté à faire du bien, que s'il ne croyoit pas devoir accorder ce qu'on lui demandoit, au moins donnoit-il des espérances : & ses Officiers ayant pris la liberté de lui représenter à ce sujet qu'il promettoit peut-être plus qu'il ne pouvoit tenir, il leur répondit, » Qu'il (1) ne falloit point qu'aucun citoyen sortît mécontent de l'audience de son Prince. » Tout le monde sçait en quels termes il témoigna son regret d'avoir laissé passer un jour sans le marquer par aucun bienfait. » Mes (2) amis, dit-il à ceux qui soupoient » avec lui, j'ai perdu ma journée : » mot consacré à jamais dans les Annales du genre humain, & plus digne de louanges que toutes les victoires d'Alexandre & de César.

Après ce trait, il est inutile d'observer que jamais Tite ne fit aucune injustice à personne, jamais il ne dépouilla de son bien un légitime possesseur. Il ne reçut pas mê- *Suet. Tit.* 7.

(1) Non oportere quemquam à sermone Principis tristem discedere. *Suet.*

(2) Amici, diem perdidi. *Suet.*

me les contributions établies par l'usage, & regardées comme des témoignages volontaires de l'affection des peuples pour leur Prince.

*Suet. Tit. 8.* Populaire par inclination, autant que les premiers citoyens de Rome l'étoient autrefois par nécessité, s'il donnoit des combats de gladiateurs il laissoit la multitude décider du nombre & du choix des combattans. En prenant le bain dans les Thermes qu'il avoit bâties, il y admettoit les gens du peuple avec lui. Suétone observe néanmoins que même dans ses plus grandes familiarités il sçavoit toujours garder son rang, & ne point avilir la majesté du commandement suprême : & nous avons déja vû Tacite lui rendre le même témoignage.

Un commerce doux & aisé dans le particulier lui gagnoit les cœurs de tous ceux qui l'approchoient. Il mérita d'avoir des amis : avantage infiniment rare dans une si haute fortune : & il les choisit si bien, que ceux qui avoient eu part à sa confiance conservérent le même rang auprès des Princes amis de la vertu qui vinrent après lui. *Suet. Tit. 7.*

Il connoissoit le prix de l'amitié, & il en remplissoit les devoirs. Etant à peu-près de même âge que Britannicus, il avoit été élevé avec ce jeune Prince, ayant les mêmes maîtres, & formé par les mêmes leçons. Ils étoient si familiérement liés ensemble, que l'on a dit que dans le repas qui termina si tristement les jours du fils de Clau- *Suet. Tit. 2.*

de, Tite assis à côté de lui prit une partie de la coupe empoisonnée, & en fut longtems & dangereusement malade. Lorsqu'il fut parvenu à l'Empire, il se souvint de celui dont la société avoit honoré son enfance. Il fit faire deux statues de Britannicus, l'une d'or qu'il plaça dans le Palais; l'autre d'ivoire & équestre, pour être portée avec les images des Dieux & des grands hommes dans la pompe solemnelle des Jeux du Cirque.

Ce qui me paroît extrêmement remarquable, c'est que la souveraine puissance, dont la séduction a été souvent dangereuse pour des caractères qui dans la condition privée avoient paru vertueux, perfectionna les bonnes qualités de Tite, & corrigea ses défauts. Car sous l'Empire de son pere sa conduite n'avoit pas été nette, ni entiérement exempte de tâches. On lui reprochoit sur-tout divers actes de rigueur dans l'exercice de la charge de Préfet du Prétoire, & de grands dérangemens dans les mœurs. La chose avoit été poussée si loin, que, si nous en croyons Suétone, on se faisoit une idée sinistre de l'avénement de Tite au rang suprême, & on craignoit en lui un nouveau Néron.

La souveraine puissance le perfectionne & le réforme. Bérénice renvoyée. *Suet. Tit.* 6. 7. & *Dio.*

Je ne doute pas qu'il n'y ait de l'exagération dans ce langage, & que la fantaisie d'établir un contraste brillant entre Tite César & le même Tite Empereur, n'ait fait charger beaucoup le portrait de sa première

conduite. Nous avons vû que les prétendus actes de rigueur qu'on lui impute du vivant de son pere, étoient des actes de justice contre des criminels, & des précautions nécessaires pour assûrer la vie du Prince & la tranquillité publique. L'habitude de l'équité & de la bonté étoit déjà ancienne chez lui, lorsqu'il prit les rênes de l'Empire. C'est dequoi la guerre des Juifs nous a fourni plusieurs preuves.

Il n'est pas aussi aisé de justifier Tite sur les accusations qui concernent le déréglement des mœurs. Sa maison, tant que vécut Vespasien, étoit composée, en grande partie, de pantomimes, d'eunuques, & d'une troupe de jeunes esclaves, dont une plume chaste n'ose exprimer la destination. Ses amours pour Bérénice, depuis *qu'ils* ont été chantés par le plus tendre de nos Poëtes, sont connus de tout le monde parmi nous. C'est sur cet important article, que la licence du pouvoir souverain le réforma.

Un des premiers usages qu'il fit de l'autorité dévolue en ses mains fut de renvoyer Bérénice, qu'il aimoit, & dont il étoit aimé. Cette Princesse, fille d'Agrippa premier, sœur d'Agrippa second, avoit été mariée d'abord à Hérode Roi de Chalcis son oncle, & après la mort d'Hérode à Polémon Roi de Cilicie, de qui elle se sépara. Sa conduite n'étoit rien moins que régulière, & on la soupçonnoit même d'inceste avec

*Joseph. Antiq.* XVIII. 7. & XX. 5.

avec son frere. Mais elle avoit des graces, de l'esprit, de l'adresse, de l'élévation dans les sentimens, des mœurs magnifiques: & par ces différens charmes elle sçut plaire à Tite, qui eut occasion de faire connoissance avec elle pendant la guerre de Judée. Elle le suivit à Rome après la prise de Jérusalem, & vivant avec lui dans le Palais elle étoit regardée comme destinée à devenir son épouse légitime, & elle s'en attribuoit d'avance tout le crédit & tous les honneurs. Il paroît néanmoins que Tite interrompit ses liaisons avec elle du vivant de son pere, & même l'éloigna, mais probablement avec promesse de la rappeller. Dès qu'elle sçut que ce Prince étoit devenu pleinement maître de ses actions, elle revint à Rome, & elle trouva que ce qui fondoit ses espérances, en étoit la ruine. Tite en devenant Empereur avoit pris les sentimens de sa place. Plus sévère à lui-même depuis que la décision de ses démarches rouloit sur sa volonté seule, il fut frappé de l'inconvénient d'un mariage qui déplairoit à tous les Romains. On sçait qu'ils ne connoissoient d'autre Noblesse que celle de leur sang, & que les Rois & les Reines n'étoient pour eux que des esclaves couronnés. Le mariage d'Antoine avec Cléopatre avoit été universellement condamné. Et quelle comparaison entre Cléopatre Reine puissante & issue d'une longue suite de Rois, & Bérénice, qui n'avoit que le titre de Rei-

*Dio. & Suet.*

*Dio. Vesp.*

*Suet & Dio. in Tito.*

ne, &* dont la sœur Drusille avoit épousé Félix affranchi de Claude ? Tite persuadé que son principal devoir étoit de ne donner à ceux qui lui obéissoient aucune occasion de censure & de plainte fondée, se vainquit lui-même, sacrifiant son penchant à la raison d'Etat, il renvoya Bérénice sans retour.

Suétone ne dit pas positivement que Tite ait éloigné de sa Cour toute cette troupe débauchée qui avoit long-tems terni sa réputation. Mais ce Prince s'en détacha si bien, que ses Pantomimes ayant eu des succès brillans sur le Théâtre, & s'étant attiré des applaudissemens proportionnés à la passion que la multitude avoit pour leur art, Tite n'y prit aucun intérêt, & s'abstint même de les voir jouer.

On avoit encore blâmé la profusion de ses repas, qu'il poussoit souvent jusqu'à minuit avec des amis de table & de bonne chére. Il étendit sa réforme sur ce point, comme sur les autres endroits répréhensibles de sa conduite. Il voulut que la gaieté & la liberté régnassent dans ses repas, mais sans aucune sorte d'excès : & la vertu seule donna droit à son amitié.

Enfin, quelques-uns l'avoient taxé d'avidité pour l'argent ; & Suétone assûre comme un fait constant qu'il entroit pour sa part

* *M. Racine fait Félix successivement mari de deux Reines du sang de Bérénice. J'ignore quelle autre Reine outre Drusille cet affranchi a épousée.*

dans les sordides trafics qu'exerçoit son pere. Nous avons pourtant vû que dès-lors il en désapprouvoit l'indécence. Mais lorsqu'il fut le maître, il effaça entiérement cette tache par des procédés non-seulement exempts de toute injuste exaction, mais généreux & magnifiques.

Tel est le changement que la souveraine puissance opéra dans Tite. Il se persuada que la premiere place restraignoit sa liberté ; & que dans la même proportion qu'il pouvoit plus, moins de choses lui étoient permises. C'est ce qu'il répondit à un homme étonné de ce qu'il lui refusoit ce qu'il avoit sollicité en sa faveur auprès de Vespasien. » Il y a bien de la différence, lui » dit-il, entre solliciter un autre, ou juger » soi-même ; entre appuyer une demande, » ou avoir à l'accorder. »

La félicité dont jouissoient les Romains sous un Prince uniquement occupé du soin de les rendre heureux, fut troublée par trois grandes calamités, sçavoir l'embrasement du mont Vésuve, une maladie épidémique & contagieuse, & un terrible incendie dans Rome. Le premier de ces trois désastres est en même-tems le plus important & le plus funeste, & il a acquis un nouveau dégré d'intérêt pour nous par la découverte récente d'une ville qu'avoit enséveli sous terre ce furieux ébranlement, & qui vient d'être retrouvée entiere après un intervalle de près de dix-sept siécles.

Embrasement du mont Vésuve.
*Suet. Tit. 8. & Dio.*

Par ces raiſons je crois ne devoir pas craindre les détails dans la deſcription d'un ſi mémorable évènement.

Et d'abord j'obſerve, que juſqu'au tems dont je parle, le mont Véſuve ne s'étoit point rendu redoutable par ces violentes éruptions de flâmes, qui depuis ſe ſont tant * de fois renouvellées, & ont produit tant de ravages. S'il en étoit arrivé quelqu'une, le ſouvenir n'en ſubſiſtoit plus : ſeulement on en raiſonnoit par conjectures. La bouche du Volcan, qui étoit ouverte, le feu qui paroiſſoit au-deſſus pendant la nuit, & la fumée pendant le jour, la face du terrain juſqu'à une certaine diſtance couvert de cendres & de pierres calcinées, les tremblemens de terre aſſez fréquens aux environs, tout cela faiſoit conclure que ce lieu renfermoit des flâmes, qui autrefois plus vives & plus impétueuſes s'étoient enſuite amorties faute de matieres propres à les entretenir. C'eſt ce que l'on peut recueillir des témoignages combinés du Poëte Lucréce, de Diodore de Sicile, & de Strabon, qui tous ont écrit & ſont morts avant le régne de Tite. Pline l'ancien, à qui l'embraſement que j'ai à raconter couta la vie, parle froidement du Véſuve en plus d'un endroit de ſon Hiſtoire Naturelle, ſans faire

* *Il n'en eſt arrivé depuis le régne de Tite que deux furieuſes, l'une en 472. l'autre en 1631. Mais les éruptions moins terribles, quoique toujours fâcheuſes, ont été & ſont aſſez frequentes.*

mention d'aucune singularité qui rendît ce mont remarquable. Sénéque, qui employe tout le sixieme Livre de ses Questions Naturelles à rechercher les causes des tremblemens de terre, & en particulier de celui qui sous le régne de Néron * durant le Consulat de Régulus & de Virginius affligea la Campanie, & causa de très-grands dommages aux villes de Pompeies & d'Herculane, ne paroit avoir fait aucune attention au voisinage du mont Vésuve, dont il ne dit pas un seul mot. On vivoit donc à cet égard dans la sécurité, & l'on croyoit n'avoir pas beaucoup à craindre d'un feu médiocre, qui sortoit par une ouverture assez étroite, & dont les effets sembloient même avantageux par la beauté & la fertilité des campagnes d'alentour.

Le vingt-quatre ** Août de la premiere année de Tite, qui concourt avec la soixante-&-dix-neuvieme depuis Jesus-Christ, à une heure après midi parurent les préludes de l'affreuse désolation qui devoit apprendre aux voisins du mont Vésuve à le craindre. Pline le jeune, qui étoit alors avec son oncle à Miséne, rapporte qu'on y apperçut comme un grand nuage d'une figure singuliere, & qui semblable à un pin s'élevoit

An. Rom. 830.

*Plin. VI ep. 16. & Dio.*

* *Voyez ci-dessus, T. IV. p. 212.*

** *Les manuscrits des Lettres de Pline varient beaucoup sur cette date, & il y en a qui réculent l'événement jusqu'au trois Novembre. Je suis la leçon commune des Editions, sans prétendre la garantir.*

d'abord à une hauteur considérable, & formoit comme un tronc d'où se séparoient plusieurs branches. Ce nuage étoit tantôt blanc, tantôt sale & parsemé de taches, selon qu'il portoit avec soi de la cendre, ou de la terre. D'où sortoit le nuage, c'est ce qu'on ignoroit à Miséne: & Pline l'ancien, qui commandoit la flotte que les Romains tenoient dans ce port, fit équiper aussitôt un vaisseau léger, & partit, aussi courageux que curieux observateur, pour aller reconnoître de près un phénoméne inusité.

Tout étoit effrayant, secousses violentes données à la terre, ébranlement des montagnes jusqu'à leurs cimes, bruits souterrains semblables au tonnerre, longs mugissemens qui faisoient retentir le rivage, le sol échauffé & presque brûlant, la mer bouillante, le ciel en feu: il sembloit que tous les élémens se fissent une guerre dont les hommes alloient être les victimes. Cette furieuse commotion étoit l'effet du feu allumé dans le gouffre, & qui avoit peine à se faire une issue. Enfin il vainquit les obstacles: il lança avec roideur des pierres d'une grosseur prodigieuse, qui sorties de la bouche du Volcan retomboient par leur poids, & rouloient le long de la montagne. Les flâmes parurent, & furent bientôt suivies d'une épaisse fumée, qui obscurcit l'air, qui cacha le soleil, & changea le jour en une nuit affreuse.

Ce fut alors que la frayeur fut portée à

ſon comble. Chacun penſoit toucher à ſa derniere heure. L'imagination troublée ajoutoit au danger réel des peurs chimériques de phantômes & de géans, que l'on croyoit voir dans l'ombre. On ſe perſuadoit que la nature étoit bouleverſée dans ſon entier, que le monde périſſoit, & qu'il alloit rentrer dans le cahos. Les uns quittoient leurs maiſons agitées & prêtes à ſe renverſer ſur eux, pour chercher plus de ſûreté dans les rues & dans les campagnes : les autres fuyoient des campagnes dans les villes & dans les maiſons. Ceux qui étoient en mer s'efforçoient de gagner la terre, & de la terre on couroit vers la mer. Chacun s'imaginoit que le lieu où il n'étoit pas lui offriroit un meilleur aſyle.

Cependant arrivent d'immenſes nuées de cendres, qui remplirent l'air, la terre, & la mer. Elles ſe porterent juſqu'à Rome en aſſez grande quantité pour y obſcurcir le jour : & la ſurpriſe fut égale à la terreur, parce que la cauſe d'un ſi étrange effet étoit encore ignoré dans cette Capitale. Elles paſſérent même les mers, & volerent, ſi nous en croyons Dion, en Afrique, en Syrie, & en Egypte. Mais dans le voiſinage elles devinrent un mal atroce, & la partie la plus funeſte du fléau qui accabloit ce pays malheureux. Elles tomboient en pluie ſi épaiſſe & ſi rapide, que Pline le jeune, qui étoit alors dans la campagne de Miſéne, à plus de cinq lieues de diſtance du Véſuve

*Plin. VI. Ep. 16. & 20.*

en ligne directe, ayant été obligé de s'asseoir avec sa mere du côté du chemin, de peur que la foule de ceux qui fuyoient ne les écrasât dans l'obscurité, rapporte qu'il leur falloit se lever de tems en tems pour secouer la cendre, qui, sans cette précaution, les eût couverts & même étouffés : & son oncle, qui s'étoit avancé bien plus près du danger, & qui se trouvoit actuellement à Stabies, où il dormoit, fut éveillé par ses amis & par ses gens, qui l'avertirent que la cour de la maison se remplissoit de cendres mêlées de pierres rongées & raboteuses, ensorte qu'il couroit risque de se voir incessamment assiégé & enfermé, sans avoir d'issue pour sortir.

Les villes de Pompeies & d'Herculane éprouverent le malheur qui étoit près d'arriver à la maison d'où Pline se sauva, & elles furent ensévelies sous les horribles monceaux de cendres. Ces cendres détrempées par les pluies, qui accompagnent d'ordinaire les éruptions du Vésuve, & mastiqués par les torrens de matieres fondues, métaux, souffres, minerais de tout espéce, qui couloient du haut de la montagne, & qui se durcissoient en se refroidissant, formerent un massif, qui remplit les rues, & les vuides des édifices, & qui s'élevant au-dessus de leur plus grande hauteur enterra tellement ces villes infortunées, que les yeux n'en découvroient plus aucun vestige. Il n'est pas besoin de remarquer que ces mê-

mes cendres causerent de grands dommages aux terres, aux hommes, aux bestiaux. Dion assûre qu'elles tuérent les oiseaux dans l'air, & les poissons dans la mer.

Il paroît que le mal dura dans toute sa violence pendant trois jours, & ne s'éteignit que le quatrieme. Car Pline l'ancien, mourut le second jour de l'embrasement, & ce ne fut que le troisieme jour après sa mort, que l'on fut assez tranquille pour aller chercher son corps, & lui rendre les derniers honneurs.

Les Auteurs ne nous apprennent point si le nombre de ceux qui périrent fut considérable. Le danger s'étoit annoncé par des menaces avant que de devenir extrême, & l'on avoit eu le tems de s'enfuir à une assez grande distance pour mettre sa vie en sûreté. Nous ne croyons donc pas devoir ajouter foi à Dion touchant le sort des habitans de Pompeies & d'Herculane, qu'il dit, avoir été surpris par la pluie de cendres dans les théâtres de leurs villes. Le peuple de ces lieux si voisins du péril s'étoit sans doute répandu dans les campagnes. Et d'ailleurs, le théâtre d'Herculane découvert & visité, comme je l'ai dit, il y a peu d'années, n'a présenté aux yeux des curieux aucun corps mort. Il est pourtant plus que probable que s'il y en eût eu, ils s'y seroient conservés dans le mortier qui les auroit environnés & pénétrés; de même que l'on y a trouvé des raisins, des noix, des

avelines, du bled, du pain, des olives, un pâté d'un pied de diamétre, le tout brûlé en dedans, mais gardant sa forme extérieure.

La ville d'Herculane retrouvée sous terre de nos jours.

Comme j'ai été obligé de faire mention de cette découverte de la ville d'Herculane trouvée après tant de siécles à dix toises de profondeur en terre, je ne sçais si le Lecteur me pardonneroit de ne lui point donner ici quelque idée d'un événement aussi singulier. J'employerai en grande partie les propres termes d'un * Ecrivain également distingué dans les Lettres & dans la Magistrature, qui a été sur les lieux, qui a tout vû par lui-même, & qui s'est fait un plaisir de communiquer au Public ses observations, & ce que contiennent de plus important celles des autres.

*Lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculane, MDCCL.*

Au commencement de ce siécle-ci, quelques habitans du village de Rétina, situé sur le bord de la mer, à peu de distance du mont Vésuve, faisant creuser un puits, trouverent plusieurs morceaux de marbre jaune antique, & de marbre Grec de couleurs variées. En 1711. le Prince d'Elbeuf, que des aventures qui ne sont point de mon sujet avoient conduit au Royaume de Naples, ayant besoin de poudre de marbre pour faire des statues dans une maison de campagne qu'il bâtissoit à Portici, village voisin de Rétina, fit excaver les terres à fleur d'eau, dans ce même puits où l'on

* *M. le Président de la Brosse.*

avoit déjà trouvé des fragmens de marbre. On trouva alors un Temple orné de colonnes de marbre d'Orient, & de ſtatues, qui furent enlevées & envoyées au Prince Eugéne de Savoye. Une pareille découverte devoit inſpirer le déſir de pouſſer plus loin les recherches. Cependant elles furent interrompues juſqu'au mois de Décembre 1738. tems auquel le Roi des deux Siciles Don Carlos, qui a une maiſon de plaiſance à Portici, donna ordre de continuer à excaver les terres dans la Grotte déjà commencée par le Prince d'Elbeuf, & de pouſſer des mines de côté & d'autre. Le creux, à dix toiſes de profondeur, donna juſtement au milieu d'un théâtre, dont on découvrit peu-à-peu les différentes parties. On perça enſuite en tout ſens des conduits ſouterrains, mais bas & étroits : enſorte que l'on ne peut diſcerner les objets qu'à la lueur des torches, ce qui en rend l'obſervation pénible & imparfaite. Ces difficultés n'ont pas empêché que l'on n'ait découvert par dégré la ville d'Herculane preſque entiere : & l'on s'eſt aſſûré qu'elle n'avoit point été renverſée, ni engloutie, mais ſimplement couverte & enterrée par les matieres ſorties du Volcan. Les murailles gardent dans la plûpart des endroits une ſituation à peu-près perpendiculaire, ou du moins elles ne ſont inclinées que du côté de la mer, ayant été pouſſée par le poids des terres que le Véſuve avoit fait ébouler.

Comme donc la ville d'Herculane n'a point été détruite, on y rencontre tout ce qui doit ſe trouver dans une ville, édifices publics & particuliers, temples, théâtres, maiſons, beaucoup de ſtatues*, dont quelques-unes ſont très-belles, des bas reliefs, des peintures à freſque très-bien conſervées, à la réſerve du coloris, qui paroît altéré, des inſcriptions, des médailles, des meubles de toute eſpéce, vaſes, urnes, tables, lampes, chandeliers, & autres choſes pareilles, juſqu'à des fruits, & à du pain, comme je l'ai déjà remarqué. Ce qui m'étonne, c'eſt qu'on ne parle d'aucun livre. Cette découverte, déjà ſi précieuſe pour la Littérature, le deviendroit bien davantage, ſi elle nous rendoit au moins quelques parties des Ecrits des grands *maîtres* de l'Antiquité, Cicéron, Tite-Live, Salluſte, Tacite, qui ne ſont parvenus juſqu'à nous, que mutilés, & pleins de lacunes.

La matiere ſolide entre le ſol extérieur & l'emplacement d'Herculane, eſt fort mélangée de terres, de minerais, d'un mortier de cendres & de ſables, & de *lave* dure. C'eſt ainſi qu'on appelle dans le pays la fonte qui coule du Véſuve, & qui devient en ſe réfroidiſſant preſque auſſi dure que le fer. Entre Herculane & le ſol d'en-haut on apperçoit quelques reſtes d'une autre petite ville, rebâtie autrefois au-deſſus de celle-ci, & de même enſévelie par de nou-

* S. M. l'Empereur des François, l'a fait transporter à Paris en 1810

veaux dégorgemens du Véſuve. C'eſt ſur les croûtes qui couvrent ſucceſſivement ces deux villes, qu'eſt bâti le nouveau village de Portici, où le Roi des deux Siciles & pluſieurs Seigneurs de ſa Cour ont leurs maiſons de campagne, en attendant que quelque révolution ſemblable aux précédentes les faſſe diſparoître, & que l'on bâtiſſe un autre bourg au quatrieme étage.

La ville de Pompeies, compagne de l'infortune de celle d'Herculane, n'eſt point non plus demeurée entiérement inconnue depuis ſon enſéveliſſement: & même, ſi les lumiéres que l'on croit avoir ſur ce point ne ſont pas trompeuſes, elle a été découverte la premiere; mais très-imparfaitement. En 1689. un Architecte de Naples, nommé François Pichetti, en faiſant fouiller un terrein entre le Véſuve & la mer, trouva, à ſeize pieds de profondeur, du charbon, des ferrures de portes, & deux inſcriptions Latines, qui faiſoient mention de la ville de Pompeies: d'où l'on conjecture que c'étoit-là l'ancien ſol de cette ville. Ce travail n'a point été ſuivi, & par conſéquent laiſſe encore quelque incertitude ſur la découverte.

*Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, T. IX. p. 19. 20. & 21.*

Je reviens à mon ſujet, dont il me reſte à traiter la mort de Pline l'ancien, & le danger que courut ſon neveu.

Mort de Pline l'ancien.

L'oncle en partant de Miſéne, demanda à ſon neuveu, s'il vouloit l'accompagner. Pline le jeune avoit plus de goût pour l'E-

*Plin.* VI. *ep.* 16. loquence & pour les beaux Arts, que pour les Sciences naturelles. Il répondit qu'il aimoit mieux étudier : & il avoit actuellement à travailler une matiere que son oncle lui avoit donnée. Car ces anciens Romains, qui dans des postes éminens connoissoient néanmoins tout le prix des Lettres, ne regardoient point comme au-dessous d'eux les fonctions de maîtres & de précepteurs par rapport à ceux qui leur appartenoient. L'oncle s'embarqua donc sans son neveu, & quoiqu'il vît tout le monde prendre la fuite, il s'avança vers le terme d'où tous les autres fuyoient : il dirigea sa course vers le centre du péril, gardant une si parfaite tranquillité d'ame, qu'il dictoit à un secrétaire la description de toutes les circonstances, de tous les mouvemens, de *toutes* les formes que prenoit successivement le phénoméne terrible qu'il venoit observer. Déjà les cendres tomboient à flots : déjà les pierres voloient : déjà les secousses que souffroit la terre sous les eaux faisoient naître des écueils subits qui arrêtoient le vaisseau, & les terres éboulées de la montagne prolongeoient le rivage, & combloient l'entrée du bassin. Pline frappé alors de la grandeur du danger, délibéra pendant quelques momens s'il ne réculeroit point en arriere, & le Pilote l'y exhortoit : mais l'avidité de sçavoir & de s'instruire l'emporta. » La fortune, dit-il, favorise les » hommes de courage. Allons à Stabies, où

» eſt actuellement Pomponianus : » c'étoit un de ſes amis, qu'il trouva faiſant tous les préparatifs néceſſaires pour s'enfuir, dès que le vent qui étoit contraire auroit changé de direction, ou ſe feroit appaiſé. Pline l'embraſſe, l'encourage; & pour diminuer la crainte de ſon ami par l'exemple de ſa ſécurité, il prend le bain il ſe met à table, & ſoupe gaiement, ou, ce qui ne marque pas moins de force d'ame, avec toutes les apparences de la gaieté. Cependant on voyoit s'élever des tourbillons de flammes, dont l'éclat étoit augmenté & devenoit plus vif par l'épaiſſe obſcurité des ténébres, au milieu deſquelles elles brilloient. Pline, pour raſſûrer ceux qui trembloient autour de lui, diſoit que c'étoient des feux qu'avoient laiſſé les gens de la campagne dans la précipitation de leur fuite, & qui brûloient les maiſons abandonnées. Il ſe coucha, & dormit d'un ſommeil ſi plein & ſi profond, que de la porte de ſa chambre on put en entendre la preuve. Néanmoins comme la cour de la maiſon ſe rempliſſoit de cendres & de pierres, ainſi que je l'ai déjà remarqué, on l'éveilla, & il délibéra avec ſa compagnie ſur le parti qu'il falloit prendre. Car les murs & les appartemens chanceloient, & par des balancemens alternatifs menaçoient de ſe renverſer. D'un autre côté on craignoit dans la pleine campagne la chûte des pierres, que le gouffre lançoit. On ſe détermina pourtant à ſortir, & pour ſe garantir des pierres, ils mirent ſur leurs têtes des couſ-

ſins attachés avec des cordons noués ſous les bras.

Déjà il étoit jour par-tout ailleurs : mais autour de Pline régnoit une nuit noire, qu'il falloit vaincre par la lumiere des flambeaux. Il parut abſolument néceſſaire de s'éloigner, & on gagna le rivage pour voir ſi la mer ſeroit navigable. Elle étoit plus furieuſe que jamais : & Pline ſe jetta ſur un drap que l'on étendit par terre. Là il demanda ſucceſſivement deux verres d'eau froide, qu'il but. Dans le moment ſe répand une odeur de ſoufre qui annonçoit la flamme, & la flamme ſuivit de près. Tous s'enfuyent : Pline ſe léve appuyé ſur deux eſclaves, & tout d'un coup il tomba, étouffé ſans doute par l'air brûlant, à l'impreſſion duquel il réſiſta d'autant moins qu'il *avoit* la poitrine mauvaiſe, étroite, & *de tout* tems ſujette à des accès d'aſthme. Deux jours après ſon corps fut retrouvé, comme je l'ai dit, entier, ſans aucune bleſſure, avec ſes habits : on eût penſé qu'il étoit ſimplement endormi.

Ainſi périt par un trop ardent déſir d'étendre ſes connoiſſances l'un des plus beaux génies, & en même-tems des plus ſçavans & des plus laborieux Ecrivains de l'Antiquité. Les aventures de ſon neveu en cette même occaſion n'ont pas moins droit de nous intéreſſer ; & dans le récit qu'il nous en a laiſſé lui-même nous trouverons de nouvelles circonſtances, qui nous donne-

ront

ront une idée plus complette du terrible événement que j'ai décrit.

Pline le jeune étoit resté, comme je l'ai dit, à Misène pour étudier, & réellement il donna au travail le reste du jour. La nuit troubla ce calme. Un tremblement de terre, qui duroit déjà depuis quelques jours, & qui d'abord avoit causé peu d'effroi, parce que c'est un accident ordinaire en Campanie, devint si violent, que la maison où Pline étoit avec sa mere, non plus simplement agitée, mais ébranlée jusqu'aux fondemens par des secousses furieuses, s'entrouvroit & paroissoit prête à tomber. La mere tremblante court avec précipitation à la chambre de son fils, qui de son côté se levoit en ce moment pour aller éveiller sa mere, supposé qu'elle dormît. Ils sortent, & viennent s'asseoir dans une petite place entre leur maison & le rivage de la mer : & là Pline, qui couroit alors sa dix-huitieme année, par une imprudence que comportoit son âge, & dont le motif est bien louable, prend un volume de Tite-Live, le lit, & suivant sa coutume, il en fait des extraits. Pendant ce tems arrive un ami de l'oncle, qui voyant la mere & le fils assis tranquillement, & celui-ci occupé à lire, se met en colere, leur reproche leur sécurité déplacée : mais ses discours véhémens ne peuvent vaincre le charme secret qui attiroit Pline vers son livre.

Danger que court Pline le jeune.

*Plin.* VI. *ep.* 20.

Il étoit la premiere heure du jour, & la

lumiére encore foible & pâle n'éclairoit que triſtement. Le tremblement de terre continuant toujours avec la même violence, Pline & ſa mere ne ſe crurent pas en ſûreté dans l'endroit où ils étoient, & ils réſolurent de s'éloigner de tout édifice & de ſortir de la ville. La multitude des habitans les ſuivit, inquiéte, conſternée, incapable de ſe déterminer par elle-même, & faiſant ce qu'elle voyoit faire. Pline rapporte ici un grand nombre de phénoménes auſſi ſinguliers qu'effrayans. Les voitures dans une campagne très-unie reculoient ; & quoiqu'on mît des pierres ſous les roues, elles ne pouvoient demeurer en place. La mer refluoit ſur elle-même, & ſembloit repouſſée par les ébranlemens de la terre ; & les eaux retirées ſubitement laiſſoient à ſec les poiſſons palpitans ſur le rivage. D'un autre côté on voyoit une nuée noire & affreuſe, d'où s'élançoient en différens ſens des ſerpenteaux de feu, plus grands & auſſi vifs que les éclairs qui ont coutume de précéder le tonnerre.

Il étoit tems de fuir : & cependant Pline ni ſa mere ne pouvoient s'y réſoudre dans l'inquiétude où les tenoit le ſort incertain du frere de l'une, oncle de l'autre. » S'il » vit encore, leur dit cet ami dont j'ai » parlé, il veut que vous vous ſauviez : » s'il eſt mort, ſon intention a été que » vous vous miſſiez en état de lui ſurvi» vre. Fuyez : il n'y a pas un moment à

» perdre. Non, répondirent d'un commun » accord la mere & le fils, nous ne songe» rons point à notre sûreté tant que nous » douterons de la sienne. » Alors celui qui les exhortoit à fuir, prit pour lui-même le conseil qu'il leur avoit donné inutilement, & il s'éloigna si diligemment, qu'ils l'eurent bientôt perdu de vûe.

Un moment après la nuée s'abaissa sur la terre & couvrit la face de la mer : elle enveloppa l'isle de Caprées, elle cacha le promontoire de Miséne. Alors la mere de Pline pria son fils, le pressa, lui ordonna de prendre la fuite à quelque prix que ce fût. » Moi, dit-elle, infirme & âgée comme » je suis, je me trouverai heureuse de » mourir, si je ne suis pas la cause de vo» tre mort. » Le fils non moins généreux, déclara à sa mere qu'il étoit résolu de ne vivre qu'avec elle. En même-tems il la prend par la main, & l'oblige de doubler le pas. Elle le suit, non sans peine, & en se reprochant le retardement qu'elle lui cause.

Déja la cendre les atteignoit, mais en pluie encore déliée. Pline regarde derriere lui, & il apperçoit une épaisse obscurité, qui comme un torrent rouloit sur la terre, & les suivoit de près. Ce fut alors qu'il s'écarta du chemin avec sa mere, de peur que dans les ténébres qui alloient survenir la multitude dont ils étoient accompagnés ne les écrasât. A peine s'étoient-ils assis, que la nuit arriva, non pas telle qu'est la nuit

la plus obſcure dans une pleine campagne ; lorſqu'on ne voit ni lune ni étoiles, mais auſſi noire qu'on l'éprouve dans une chambre bien fermée après qu'on a éteint les lumiéres. Il n'eſt pas beſoin de décrire quelle fut la conſternation, quels furent les cris lamentables de toute cette foule de fuyards, hommes, femmes, & enfans, qui croyoient leur perte certaine. Je me contenterai d'obſerver que tous étoient frappés de l'idée d'un déſaſtre univerſel, qui menaçoit la nature entiere. Pline, à qui il n'échappa ni plainte ni ſoupir dans un ſi horrible danger, attribue lui-même ſa fermeté à cette opinion dont il étoit prévenu comme les autres. C'étoit pour lui une triſte conſolation, mais enfin ç'en étoit une, de penſer qu'il périſſoit avec l'univers, & que l'univers périſſoit avec lui. Le peuple n'exceptoit pas les Dieux mêmes du ſort commun ; &, ſuivant les idées baſſes que le Paganiſme donnoit de la Divinité, la plûpart s'imaginoient qu'il n'y avoit plus de Dieux, & que le monde en tombant les entraînoit dans ſa chûte.

Ces ténébres effroyables furent interrompues par un intervalle de lumiere, qui n'étoit pas le jour, mais l'annonce d'une flamme prête à partir. Elle parut, mais elle n'arriva pas juſqu'au lieu où étoit Pline. Lorſqu'elle ſe fut éteinte, revinrent les ténébres, revint la pluie de cendres en plus grande abondance qu'auparavant. Enfin,

l'obscurité diminuant par dégrés se dissipa comme en fumée ou en brouillard. Le jour se montra : on vit même le soleil, mais pâle, tel qu'il paroît lorsqu'il est en partie éclipsé. On fit alors usage de ses yeux : chacun porta ses regards sur les objets environnans. Tout étoit changé, bouleversé : & la terre couverte de monceaux de cendres, comme elle l'est quelquefois par la neige dans l'hiver, présentoit le plus affligeant spectacle. Pline retourna à Misene avec sa mere. Ils y passérent une nuit fort peu tranquille : car le tremblement de terre n'étoit pas encore appaisé. Cependant ni le danger qu'ils avoient éprouvé, ni celui qu'ils craignoient, ne put les déterminer à s'éloigner d'un séjour si rempli d'allarmes, qu'ils ne fussent informés de ce qu'étoit devenu celui dont le sort les inquiétoit plus que le leur propre. Les nouvelles furent bien tristes, comme on l'a vû, & leurs inquiétudes ne finirent que par la douleur amere d'avoir perdu le digne objet de leur respect & de leur tendresse.

Détails sur Pline l'ancien. ses ouvrages. Sa passion pour l'étude.

*Vit. C. Plinii. Plin. epi III. 5.*

Pline l'ancien est un personnage si illustre, que je ne puis le quitter, sans placer ici ce que nous sçavons de sa personne, de ses écrits, & sur-tout de son incroyable passion pour l'étude. Il étoit de Véronne, &, selon l'usage des Romains, il mêla les lettres & les armes, les fonctions civiles & militaires. Il plaida dans le barreau : il servit dans les armées, & il y occupa un poste

que nous pourrions comparer à celui de Mestre de Camp parmi nous. Il fut aussi Intendant des Césars en Espagne, & lorsqu'il mourut, il avoit, comme je l'ai dit, le commandement de la flotte de Misène. C'est au milieu de ces emplois si pleins de distractions qu'il composa un nombre d'ouvrages auquel rarement a pû atteindre le loisir d'un studieux, purement homme de lettres. Nous n'avons de lui que son Histoire Naturelle, dédiée à Tite encore César, qui avoit une grande considération pour l'Auteur. C'est un ouvrage immense, qui embrasse toute la nature, & qui a demandé de prodigieuses recherches. On a accusé Pline d'y avoir souvent débité des fables : & comme il avoit plus lû, qu'étudié la nature en elle-même, ce reproche n'est peut-être pas *sans* fondement. Néanmoins nos *Naturalistes* modernes l'ont justifié à bien des égards, & ont certifié l'exactitude & la vérité de son témoignage dans des choses qu'avoient traitées de fabuleuses ceux qui ne les avoient examinées que superficiellement.

Cet ouvrage seul suffiroit pour nous faire connoître l'application de son Auteur au travail. Mais il en avoit composé un grand nombre d'autres, dont son nèveu nous a donné la notice. Etant Officier de cavalerie, il écrivit un Traité sur l'exercice propre aux troupes de cheval. Il fit la vie de Pomponius Secundus, Consulaire & Poëte Tragique, dont j'ai plus d'une fois fait men-

tion. C'étoit un tribut que Pline payoit à l'amitié dont Pomponius l'avoit singuliérement favorisé. J'ai parlé de l'Histoire des Guerres de Germanie, qu'il avoit renfermées en vingt livres. Il composa aussi un Traité de Rhétorique, prenant, comme a fait depuis Quintilien, l'Orateur au berceau, & le conduisant jusqu'à la mâturité. Sous les dernieres années de Néron, tout mérite étoit suspect: tout ouvrage d'esprit qui marquoit de l'élévation, piquoit la jalousie, & excitoit les ombrages du Tyran. Pline, incapable de demeurer oisif, & ne voulant pas trop attirer les regards, trouva un milieu: il se jetta dans la Grammaire, & écrivit huit livres sur les phrases douteuses de la langue Latine. Après la mort de Néron il prit un sujet plus digne de ses talens, & il composa en trente-&-un livres l'Histoire de son tems, commençant où avoit fini un Historien célébre alors, Aufidius Bassus. Enfin son dernier ouvrage fut son Histoire Naturelle.

Outre tous ces livres donnés au public, il laissa à son neveu cent soixante portefeuilles, qui contenoient des extraits de ses lectures. Car il mettoit à contribution tout ce qu'il lisoit, & il avoit coutume de dire, qu'il n'est point de livre si mauvais, où l'on ne puisse trouver quelque chose d'utile.

On est étonné de cette multitude & de cette variété d'ouvrages sortis de la plume d'un homme vivant dans le grand monde,

chargé d'emplois, obligé de faire sa cour aux Princes, & qui est mort avant l'âge de cinquante-six ans accomplis. Pline à un esprit extrêmement aisé joignoit un goût pour l'étude, qui alloit, comme je l'ai dit, jusqu'à la passion. Il demeuroit très-peu de tems au lit, & après un court sommeil il se ménageoit sur la nuit quelques heures de travail. Avant le jour il alloit au lever de Vespasien, qui vigilant & laborieux, comme je l'ai observé ailleurs, donnoit audience & se mettoit au travail de très-grand matin. Pline s'acquittoit ensuite des fonctions de ses emplois : après quoi tout le reste de la journé, si l'on excepte le tems du bain, étoit consacré à l'étude. Quand je dis le tems du bain, il ne faut entendre que les momens qu'il passoit dans l'eau. Car pendant que ses esclaves le frottoient & l'essuyoient, il se faisoit lire, ayant un sécretaire à ses côtés pour extraire tout ce qui lui paroissoit digne de remarque. Durant son souper, dont l'heure étoit fixée par une loi sévére, & qui finissoit en été avant le coucher du soleil, en hiver dans la premiere heure de la nuit, on lui lisoit, & toujours il avoit soin de faire ses extraits. Telle étoit sa vie au milieu du tumulte de Rome. A la campagne, où rien ne le détournoit de son occupation chérie, il donnoit tout son tems à l'étude. Dans ses voyages il en étoit de même. Il avoit à côté de lui dans sa chaise un sécretaire, qui ne

cessoit

cessoit de lire & d'extraire tant que le voyage duroit. Par la même raison, & pour ne point perdre de tems, il alloit aussi en chaise dans Rome.

Deux traits, rapportés par son neveu, nous feront connoître combien il avoit à cœur cette studieuse œconomie. Un jour, celui qui lisoit pendant le repas ayant mal prononcé quelques mots, un des amis de Pline l'arrêta, & l'obligea de recommencer. Pline dit à cet ami : » Vous aviez pourtant » entendu? & l'autre en étant convenu, » Pourquoi donc, ajouta Pline, avez-vous » fait recommencer le Lecteur? Votre in» terruption nous a fait perdre plus de dix » lignes. » Dans une autre occasion voyant son neveu se promener sans livre, il lui dit : » Vous pouviez ne pas perdre ce » tems-là. » Il regardoit comme perdu tout moment qui n'étoit pas donné à l'étude.

Je ne pense pas qu'il y ait un exemple plus singulier de l'assiduité à la lecture & au travail. Pline le jeune, qui nous a conservé tous ces détails, se traite lui-même de paresseux en se comparant à son oncle. Tout est relatif : & celui qui se taxe ici de paresse, seroit bien laborieux vis-à-vis de la plûpart des hommes, & peut-être de plusieurs de ceux dont la profession unique est la littérature.

L'étude de la nature n'avoit point appris à Pline l'ancien à en connoître & à en révérer l'Auteur. Tout son ouvrage est semé

de maximes d'irréligion, qui doivent nous faire comprendre combien dans tout ce qui se rapporte à Dieu l'esprit humain a besoin d'être conduit par une lumiere supérieure à la raison. Pline a ramassé un nombre infini de faits où la Providence est écrite en caractères plus lumineux que le soleil; & il donnoit dans l'impiété Epicurienne.

*Plin. V. ep. 8.*

Il avoit adopté son neveu, fils de sa sœur, qui en conséquence prit son nom, & en soutint la gloire dans les lettres, quoiqu'en un genre différent. Pline le jeune devint l'un des premiers Orateurs de son siécle, & à l'éloquence il joignit, ce qui est plus estimable, une belle ame, l'inclination bienfaisante, la fidélité à tous les devoirs de la société, la générosité même dans des occasions périlleuses, & assez de fermeté pour risquer sa fortune & sa vie, *plutôt* que de manquer à ce qu'il devoit à des amis vertueux. J'aurai lieu de faire souvent mention de lui dans la suite, & je recueillerai avec soin tous les traits qui peuvent caractériser un homme encore plus recommadable par les vertus, que par les talens.

Peste violente.

*Dio. Suet.* 8 *Euseb. Chron.*

L'embrasement du mont Vésuve, déjà si funeste par lui-même, amena encore un autre fléau. Les cendres dont il avoit couvert tout le pays se mêlant avec l'air que l'on respiroit, altérerent la constitution des corps, & causerent une peste si violente, que pendant un espace de tems considéra-

ble on compta dans Rome dix mille morts par jour.

De si grands maux (1) ne pouvoient manquer de toucher un cœur tel que celui de Tite. Il les ressentit, non pas simplement en Prince, mais en pere, & il n'épargna ni soins ni dèpenses pour y apporter du soulagement. Par rapport à la maladie, tout ce qui peut servir ou de préservatif ou de remède, fut recherché & mis en œuvre par ses ordres. Pour réparer les dommages que la côte de Campanie avoit soufferts, il assigna des fonds abondans, & en particulier les biens de ceux qui avoient péri dans l'incendie sans laisser d'héritier, & dont par conséquent la succession ètoit dévolue au fisc. Il chargea deux Consulaires du détail des mesures & des arrangemens convenables pour soulager ce pays malheureux : & voulant hâter les secours par sa présence, il se transporta lui-même sur les lieux l'année suivante.

Soins paternels de Tite dans les maux que souffroient ses sujets. *Dio*, & *Suet.*

An. Rom. 831.

Pendant ce voyage survint une nouvelle calamité dans Rome. Le feu prit à la ville avec une très-grande violence, & il dura trois jours & trois nuits. Il consuma plusieurs èdifices publics, & entre autres, le Panthéon, la Bibliothéque d'Octavie, & le Capitole, qui venoit d'être rétabli. Il n'est pas besoin de remarquer qu'un nombre in-

Incendie dans Rome.

(1) In his tot adversis ac talibus, non modò Principis sollicitudinem, sed & parentis affectum unicum præstitit. *Suet.*

fini de maisons particuliéres éprouverent le même désastre. Mais Tite, avec une magnificence digne des plus grands éloges, déclara (1) par une Ordonnance publiquement affichée, que toutes les pertes étoient sur son compte. Il consacra aux Temples & aux ouvrages publics tous les ornemens de ses maisons de plaisance : & il préposa des Chevaliers Romains à la réparation * de tous les dommages des particuliers, & à la reconstruction des maisons. Il fut si jaloux de cette gloire, qu'il voulut se la réserver à lui seul : & il refusa les dons que lui offroient les villes, les Rois, & même de riches particuliers, pour diminuer le poids d'une si énorme dépense. Mais l'œconomie est une ressource bien féconde pour un Souverain : & c'est dans ce fond que Tite trouva de quoi suffire non-seulement aux besoins de l'Etat, mais aux plaisirs & à l'amusement du peuple.

Magnificence de Tite dans les Jeux & les Spectacles

On sçait que chez les Romains les spectacles étoient un objet très-important, & un des ressorts de la politique des Empereurs. Tite acheva l'Amphithéâtre commencé par son pere : & en dédiant cet édifice & les bains qu'il y avoit joints, il donna des Jeux avec une magnificence qui ne le

(1) Nihil nisi sibi periisse publicè testatus. Suet.

* *Suétone ne parle pas nommément de la réparation des dommages qu'avoient soufferts les particuliers. Mais la suite & la liaison de son texte y conduisent.*

céda à aucun de ses prédécesseurs. L'Amphithéâtre étoit un ouvrage superbe, que Martial ne craint point de mettre au-dessus des Pyramides & des autres merveilles vantées dans la haute Antiquité : & les restes qui en subsistent encore aujourd'hui dans Rome, comme je l'ai déjà observé, ne démentent point cette idée. Le choix même de l'emplacement où il fut bâti, avoit quelque chose de populaire. Pour l'Amphithéâtre & pour les Bains on prit une partie du terrain que Néron avoit enfermé dans son Palais. Ainsi, (1) dit Martial, Rome fut rendue à elle-même : & ce qui avoit fait les délices du tyran, devenoit, par la bienveillance des Vespasiens, pere & fils, l'amusement des citoyens. *Mart. de Spectac.*

Les Jeux qu'il donna pour cette fête durérent cent jours, & réunirent toutes les différentes espéces de spectacles qui pouvoient s'exécuter dans un Amphithéâtre, combats de gladiateurs, combats de bêtes, batailles sur terre, batailles navales. En un seul jour furent tuées cinq mille bêtes des forêts. On fit battre des grues les unes contre les autres, on fit battre des éléphans. Une femme combattit un lion, & le tua. Le même lieu successivement rempli d'eau & mis à sec, tantôt présenta des flottes, tantôt des troupes de terre, qui sous

(1) Reddita Roma sibi est : & sunt te Præside, Cæsar, Deliciæ populi, quæ fuerant domini. *Mart.*

les noms de peuples célébres autrefois par les guerres qu'ils s'étoient faites, Corcyréens & Corinthiens, Syracusains & Athéniens, renouvellerent l'image des combats décrits par Thucydide.

A ces divertissemens, qui n'étoient que pour les yeux, Tite ajouta une sorte de Jeu qui intéressoit par le profit : c'est-à-dire, une lotterie semblable à celle dont j'ai parlé sous Néron, & qui consistoit en petites boules, ayant chacune son inscription, & jettées parmi la multitude. Quiconque en saisissoit une, se trouvoit possesseur d'un bon billet dont il alloit se faire payer à un bureau établi pour cela : &, selon le lot qui lui étoit échu, il recévoit ou des choses bonnes à manger, ou des habits, ou même de la vaisselle d'argent & d'or, ou enfin des chevaux, des bestiaux, des esclaves.

Mort de Tite.

An. Rom. 832.

On rapporte que le dernier jour de ces spectacles si magnifiques, & uniquement destinés au plaisir, Tite pleura abondamment en présence de tout le peuple : & il semble que les Historiens veuillent nous faire passer ces larmes pour un présage de sa mort prochaine. Ils auroient plutôt dû nous en marquer le sujet.

Peu de tems après il alla au pays des Sabins, d'où sa famille étoit originaire, & Suétone remarque qu'en partant il étoit un peu triste. La superstition causoit sa tristesse. Il tiroit mauvais augure de deux événemens

bien simples & bien naturels, un coup de tonnerre entendu pendant que le ciel paroissoit serein, & la fuite d'une victime qu'il étoit prêt d'immoler. Ce Prince croyoit ainsi que son pere aux folies de la divination & de l'Astrologie : & Suétone rapporte que dans le tems qu'il pardonna à ces deux Patriciens qui avoient conspiré contre lui, s'étant fait instruire de leur Theme natal, il les avertit qu'un grand danger les menaçoit, mais dans la suite des tems, & de la part d'un autre. *Suet. Tit. 9.*

Quoique la distance de Rome à Riéti ne soit guéres que de douze de nos lieues, Tite en faisoit deux journées, & au premier gîte il fut pris de la fiévre. Il ne laissa pas de continuer sa route, & sentant son mal croître pendant le chemin, il (1) ouvrit sa litiére, & regardant le ciel, il se plaignit d'être condamné à mourir sans l'avoir mérité. » Car, ajouta-t-il, je n'ai rien à me re» procher dans ma vie, si ce n'est une seule » action. » Il disoit peut-être vrai, à ne consulter que la probité humaine, & en faisant abstraction des désordres de sa jeunesse. Mais il ignoroit que l'on peut être innocent envers les hommes, & très-coupable envers Dieu; & qu'outre les devoirs à l'égard de nos semblables, il est un autre *Id. ibid. 10. & Dio.*

(1) Suspexisse dicitur, dimotis plagulis, cœlum, multùmque conquestus : *Eripi sibi vitam immerenti : neque enim exeart ullum suum factum pœnitendum, excepto duntaxat uno.* Suet.

ordre de devoirs plus sublimes qui se rapportent à l'Etre suprême, & qui doivent servir de base à toute véritable vertu.

On ne sçait pas quelle est cette faute unique dont Tite se reconnoissoit coupable. Quelques-uns devinoient qu'il vouloit parler d'un commerce adultère avec Domitia sa belle-sœur. Mais Suétone réfute ce soupçon par le témoignage de Domitia elle-même, qui nia constamment le fait, & qui étoit de caractère à s'en faire honneur, s'il eût été vrai. Dion, peu heureux en conjectures, incline à croire que l'Empereur mourant se réprochoit son excessive indulgence envers son frere, & qu'il se répentoit de ce que l'ayant trouvé coupable d'attentats contre sa personne, il ne l'avoit pas fait mourir, & n'avoit pas ainsi délivré l'Empire de celui qui en devoit être le fléau. Mais, suivant la judicieuse remarque de M. de Tillemont, Néron lui-même ne se feroit pas reproché comme un crime le pardon accordé à un frere. Consentons à ignorer ce qu'il ne nous est ni possible ni fort important de sçavoir.

Plut. Ὑγιεινὰ παραγγέλματα. Sa maladie ne fut pas longue. Plutarque a écrit sur le rapport des Médécins qui avoient traité Tite, que dans l'origine le mal n'étoit pas considérable ; & que ce Prince l'augmenta lui-même en prenant le Bain, dont l'habitude lui avoit fait une nécessité. Dio, & Zonar. Plusieurs crurent qu'il avoit été empoisonné par son frere : & ce soupçon n'a

rien qui ne convienne au génie de Domitien, qui ne s'est que trop prouvé capable des plus grands crimes. On ajoute, que, comme Tite ne mouroit pas assez vîte, Domitien, sous prétexte que la maladie demandoit du rafraîchissement, le fit mettre dans une cuve pleine de neige; & que pendant que son frere respiroit encore, il courut à Rome à toute bride pour se faire reconnoître & saluer Empereur par les Prétoriens. Tous ces faits ne peuvent point être rejettés comme improbables : mais je m'étonne que Suétone n'en ait fait aucune mention.

Tite mourut le treize Septembre dans la même maison de campagne que son pere, près de Riéti, étant dans la quarante-&-unieme année de son âge, & ayant regné deux ans, deux mois, & vingt jours. Il étoit né le trente Décembre de * l'an de Rome sept cent quatre-vingts-onze, quarante de Jesus-Christ. On montroit encore du tems que Suétone écrivoit la maison & la chambre où Tite avoit pris naissance, & qui étoient tout-à-fait médiocres, & très-disproportionnées à la grandeur à laquelle il parvint. Il fut marié deux fois : la premiere, à Arricidia Tertulla, fille d'un Chevalier Romain, ancien Préfet du Prétoire. Sa seconde femme fut Marcia Furnilla, d'une naissance illustre, & il en eut une fille, à

*Suet. Tit. 11. 1. & 2.*

* *Voyez la note de M. de Tillemont sur la naissance de Tite.*

laquelle il donna le nom de Julie. Il répudia ensuite Marcia, sans que nous sçachions la cause de ce divorce, qui pourroit bien n'être autre que ses amours avec Bérénice: & lorsqu'il eut renvoyé cette Reine, il ne songea point à contracter un nouveau mariage, quoique la raison d'Etat semblât l'y inviter, & que ne pouvant laisser l'Empire à sa fille, il dût, par amour pour ses peuples, se mettre dans le cas d'avoir un fils qui donnât l'exclusion à Domitien. Il paroît que, par le droit qu'ont les méchans de se faire craindre des bons, Domitien avoit pris sur Tite une espéce d'ascendant, auquel celui-ci ne pouvoit ou n'osoit résister.

L'Histoire, depuis son avénement à l'Empire, le comble d'éloges sans mélange d'aucun reproche. Quelques-uns ont pensé que sa mort prématurée avoit mis sa gloire en sûreté, & que de même qu'il a été utile à Auguste de vivre long-tems pour faire oublier aux Romains les maux qu'il leur avoit faits dans ses premieres années, & pour leur apprendre peu-à-peu à l'aimer; au contraire Tite Chéri tout d'un coup de tous les Ordres de l'Etat, est heureux d'avoir peu vécu, parce qu'il auroit eu peine à soutenir de si favorables commencemens. Mais ces sortes de conjectures malignes, qui ne sont fondées sur rien de positif, doivent être rejettées par des juges équitables & sensés.

*Dio.*

Sa mort fut regardée comme une calamité publique. Dès que la nouvelle en fut venue à Rome, le Sénat, sans attendre de convocation, courut au Palais où il avoit coutume de s'assembler, & il lui prodigua plus de louanges, il lui témoigna une affection plus tendre, qu'il n'avoit jamais fait, lorsqu'il voyoit cet aimable Prince présider à ses délibérations. *Suet. 11.*

Tite fut mis au rang des Dieux. C'est le seul honneur que Domitien fit rendre à la mémoire d'un frere, qui avoit toujours été pour lui un objet de haine & d'envie, & dont il ne cessa dans toutes les occasions de critiquer la conduite, si différente de la sienne. *Suet. Domit. 2.*

**Faux Néron.** *Zonar.*

Sous le régne de Tite parut encore un faux Néron. C'étoit un homme né en Asie, en son vrai nom Térentius Maximus, qui ressemblant par la figure, par le son de voix, par le goût pour la Musique, à celui pour lequel il vouloit se faire passer, trouva un nombre de partisans, & un protecteur puissant en la personne d'Artabane Roi des Parthes, & alors brouillé avec l'Empereur Romain. Zonare, qui seul fait mention de cet imposteur, ne nous apprend point quel en fut le sort : & même l'Artabane dont il parle n'est point d'ailleurs connu dans l'Histoire.

**Exploits d'Agricola dans la Grande Bretagne.**

Agricola, qui avoit été envoyé par Vespasien dans la Grande Bretagne, continua sous Tite d'y faire la guerre avec des suc-

cès brillants, qui mériterent à ſon Prince le titre d'*Impérator*. Ce Général, que Tacite ſon gendre nous a ſi bien fait connoître, doit ſans doute tenir une place illuſtre dans l'Hiſtoire des tems que je décris. Mais je remets à en parler à la fin de ſes expéditions, & de ſon emploi, qui dura ſept années entiéres.

*Fin du Tome Sixieme.*

# TABLE
## DU SIXIEME VOLUME.

## LIVRE XV.

## LIVRE XVI.

# LIVRE XVII.



Fin de la Table du sixiéme Volume.

